3 1761 07837503 7

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unchanteurromain00craw

UN CHANTEUR

ROMAIN

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Mr. Isaacs	1	volume
Le Docteur Claudius	1	—
La Marchesa Carantoni	1	—
Un Politicien Américain	1	—
Zoroastre	1	—
Une Paroisse Isolée	1	—
Sarracinesca	2	—

F. MARION CRAWFORD

UN CHANTEUR ROMAIN

PRÉFACE

PAR

HENRI LAVOIX

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1886

Tous droits réservés

PS
1455
C52
1886

PRÉFACE

Un voyageur demandait à Seroux d'Agincourt combien il fallait de temps pour connaître Rome ? « Toute la vie, » répondit d'Agincourt. Il avait raison. Vous verrez Naples en vingt-quatre heures ; un jour vous suffira pour vous rendre compte de Constantinople, étendant le long du Bosphore ses maisons de bois cachées derrière les cyprès des jardins qui l'entourent. Si belle que soit Venise, vous pouvez, en la parcourant en gondole du lever au coucher du soleil, en saisir toutes les beautés d'extérieur. Asseyez-vous à la tombée du jour sur une des marches de marbre du Parthénon, jetez vos regards sur la ville couchée à vos pieds et sur l'horizon qui l'encadre des lignes de ses montagnes et de son double golfe, Athènes vous

apparaîtra tout entière. Vue du Mont des Oliviers, Jérusalem, qui s'élève au-dessus de la vallée de Josaphat, sort de sa tombe comme Lazare et vous raconte rapidement son histoire. Damas, une des sept villes de l'Eden des Arabes, Damas a ses jardins, sa ghauta et ses minarets; c'est la vision de l'oasis dans le désert.

Ainsi vous verrez Smyrne, Cordoue, Tolède, Gênes, Palerme, le Caire, panoramas merveilleux, éblouissants d'éclat et de lumière qui se déroulent devant vous dans un effet féerique. Mais Rome ne se voit pas ainsi en passant. Elle ne se jette pas à la tête des voyageurs; elle n'est ni gaie, ni souriante. Comme les esprits sérieux, comme les âmes sévères, elle veut être connue. Rome, avec ses monuments du sixième siècle avant notre ère, avec son forum, ses temples de la République, ses bains, ses cirques, ses théâtres ses palais des Empereurs, ses catacombes premiers refuges de l'Eglise naissante, ses basiliques, premières églises de la Chrétienté; avec ses maisons du treizième siècle ses cathédrales et ses palais du seizième

Rome de Tarquin, d'Auguste, d'Innocent III, et de Jules II, Rome enfin toute pleine encore des monuments du monde antique, du moyen âge, et du monde moderne, Rome n'est pas une ville, c'est une science.

Comme toutes les sciences il faut la suivre dans ses développements; il faut se tenir au courant de ses progrès, c'est-à-dire de ses découvertes. Je vis Rome pour la première fois il y a une trentaine d'années. Dans mes projets de voyage, je n'avais alors à lui donner que quelques semaines; elle me garda six mois. J'y revins dix ans après et cette fois je lui fis, au départ, un adieu que je croyais éternel; mais l'homme propose et Rome dispose. Dans ces temps derniers, les journaux et les voyageurs nous faisaient tant de récits, au sujet des fouilles nouvellement entreprises et qui avaient mis au jour tant de merveilles, qu'il fallait bien s'exécuter et se rendre compte par soi-même des dernières conquêtes archéologiques faites dans le palais des Césars et dans les maisons des Vestales. Je partis donc. Tout cela est évidemment du plus haut intérêt historique.

Mais je ne sais pourquoi mon esprit n'appartenait, cette fois, ni au Palatin ni au Forum, ni à la CASA *de Livie, avec ses peintures,* POLYPHÈME ET GALATHÉE, IO ET ARGUS, *ni aux habitations du roi des sacrifices et du grand Pontife.*

Le lendemain de mon arrivée, la matinée était si belle, par un de ces jours de ce mois d'avril tant chanté par les poètes et les musiciens de l'Italie, que je me fis conduire dans la campagne de Rome. L'archéologie n'est pas tout dans la vie et une journée de printemps chaude et lumineuse a bien aussi son charme. D'ailleurs ma curiosité n'avait rien à y perdre. J'allais parcourir cette Voie Appienne bordée de tombeaux et qui, fouillée avec soin depuis quelques années, a apporté aux musées du Vatican et du Capitole tant de curieux monuments, sans compter ceux qu'elle a gardés pour elle et qui constituent un musée de près de huit kilomètres de long.

Rien de noble, rien de grand comme cette campagne romaine! Rien de comparable à cette plaine immense où se dessinent les aqueducs jetés de la montagne à la ville : des

arcs de triomphe pour conduire des eaux! Dans le lointain la mer, Tusculum, Frascati, Tibur, les Monts Albins, le Soracte et la Sabine couverte de neige. Mystère cette Sabine! Il faut être Romain pour la connaître, pour y pénétrer; elle se cache aux voyageurs; bien peu, je parle des plus curieux, s'y hasardent : elle garde son secret; c'est la première vaincue du peuple romain et pourtant quels soldats que ces paysans dont un poète a dit : RUSTICORUM MASCULA MILITUM PROLES SABELLIS DOCTA LIGONIBUS VERSARE GLEBAS.

Je ne sais quelle attraction appelait sans cesse mes regards vers ces Monts Sabins. Il est vrai que je les avais vus la veille en quittant Trasimène. J'avais laissé le sombre lac encadré de forêts et sur lequel Cattiglione se penche; je suivais un à un ces villages fièrement dressés sur la montagne avec les tours carrées de leurs châteaux et les campaniles de leurs églises; je longeais ce pays des luttes, des combats, depuis l'époque la plus reculée du passé de Rome jusqu'au seizième siècle, et il me semblait que cette montagne des Sabins

était fermée à toute investigation. Le guide qui m'aurait raconté ce pays et qui m'eût dit les mœurs de ces montagnards aurait singulièrement alors répondu à ma curiosité.

Ainsi va notre esprit en ses fantaisies. Il avait d'abord un but : mais un accident le domine et l'entraîne et le voilà tout entier au caprice de la dernière heure.

Or, à mon retour de Rome et tout émerveillé encore des choses que j'ai vues ou revues en ce voyage, la Sabine mystérieuse me restait toujours en pensée, lorsqu'un ami m'apporta ce CHANTEUR ROMAIN *en m'en recommandant la lecture : si le livre me plaisait, mon ami me demandait quelques lignes de préface. Je l'ai lu ce roman, je l'ai lu avec le plus vif intérêt, et jugez de ma surprise lorsque, au courant de cette histoire d'amour, je me suis trouvé, avec les héros du livre, en plein, au pays qui sollicitait si activement ma curiosité. L'auteur avait pénétré pour moi dans toutes ces contrées de la Sabine et des Abruzzes. « Jamais les étrangers ne s'aven-« turent dans les replis de ces collines, et les « guides anglais eux-mêmes, qui contiennent,*

« *à ce que l'on prétend, une nomenclature de* « *tout ce que le bon Dieu a jamais fait, com-* « *pilée sur des notes prises depuis l'époque de* « *la création, ne font aucune mention de ces* « *lieux qui surpassent en beauté tout le reste* « *de l'Italie réuni ensemble.* »

Ma bonne chance me mettait donc en rapport avec un voyageur ou plutôt un explorateur des pays inconnus. Jugez si je porterai témoignage pour ce CHANTEUR ROMAIN! *Ce n'est pas seulement avec plaisir, c'est avec reconnaissance. Il a la senteur pénétrante de Rome et de l'Italie, ce livre qui est mieux qu'un roman, un document. Le mot est à la mode. Et quel est ce chanteur romain, ce Nino Cardegna qui se révéla grand virtuose dans sa première soirée au Théâtre Apollo et pour lequel la salle se dressa vibrante d'enthousiasme lorsque tomba de ses lèvres le* SPIRTO GENTIL DEI SOGNI MIEI, *de Donizetti? C'est le secret du roman. Je n'ai pas à vous le dire : vous permettrez donc que je le taise. Pourtant je puis me permettre une légère indiscrétion. L'histoire de Lindor et de Rosine est vieille comme l'amour et toujours*

jeune et charmante comme lui ; il s'agit seulement de bien la raconter et M. Marion Crawford est passé maître en ces récits.

HENRI LAVOIX.

UN CHANTEUR ROMAIN.

I.

Moi, Cornelio Grandi, qui vous parle, j'ai une histoire personnelle, que certains d'entre vous n'ignorent pas. Vous savez, en un mot, que je n'ai pas toujours été pauvre, que je n'ai pas toujours été professeur de philosophie, que je n'ai pas, enfin, toujours griffonné des articles de pédant pour vivre. Beaucoup de vous peuvent se rappeler pourquoi j'ai été forcé de vendre mon patrimoine, mon cher château dans les Sabines, avec les bons champs de blé et les vignes de la vallée et aussi les oliviers. Car je ne suis pas encore vieux ; du moins, Mariuccia est plus vieille, comme je le lui dis souvent. Ce furent des temps étranges. Il n'y eut pas du tout de ma faute. Mais aujourd'hui que Nino est en train de devenir un homme célèbre dans le monde et que l'on dit autant de bien que de mal sur son compte ; au-

jourd'hui que bien des gens affirment qu'il a eu tort dans l'affaire que vous connaîtrez bientôt, je crois qu'il vaut mieux vous dire toute la vérité et ce que j'en pense. Car Nino est tout comme un fils pour moi ; je l'ai élevé dès son bas âge, je lui ai appris le Latin, et j'aurais voulu faire de lui un philosophe. Mais qu'y pouvais-je? Il avait tant de voix qu'il ne savait qu'en faire.

Sa mère avait coutume, elle aussi, de chanter. Quelle femme c'était! Sa voix avait tant de puissance que De Pretis, un jour qu'il avait amené ses chantres à la fête, alors que j'étais jeune encore, l'entendit de bien loin, tandis que nous nous promenions sur la terrasse du château et me demanda si je ne lui laisserais pas faire l'éducation de ce jeune ténor. Quand je lui eus dit que c'était une des contadines et la femme d'un de mes fermiers, il ne voulut pas le croire. Mais je ne l'ai jamais plus entendue chanter après que Serafino — son mari — eut été tué à la foire de Genazzano. Un jour, les fièvres la prirent et elle mourut, laissant orphelin Nino, qui n'était encore qu'un tout petit enfant. Puis vous savez ce qui m'advint à peu près à la même époque et comment je vendis Castel Serveti et vins vivre ici, à Rome. On m'y apporta Nino. Un jour d'automne, un charretier de Serveti, qui s'arrêtait quelquefois à ma porte et me laissait un panier de raisin pendant la vendange ou une cruche d'huile nouvelle en hiver, pour me dédommager de ce qu'il ne m'avait jamais payé son loyer, alors que j'étais son propriétaire — mais c'est un brave

garçon que Gigi — et il essaie ainsi de réparer sa faute à présent; donc comme je disais, il vint un jour et me donna un grand panier de beau raisin et il apporta Nino, un petit garçon de six ans à peine — rien que pour me le faire voir, dit-il.

Nino était alors un affreux petit bonhomme avec son chapeau difforme et son visage crasseux. Il avait de grands yeux noirs, cerclés de noir, tout comme aujourd'hui. Seulement les yeux sont plus grands et les cercles plus profonds aujourd'hui, voilà tout. Mais il est encore suffisamment laid. Sa taille heureusement est assez élégante, sans cela il n'aurait jamais fait fortune, même avec sa voix. J'exprime là une opinion toute personnelle, car mon ami De Pretis prétend le contraire.

Enfin, je fis entrer Gigi avec Nino. Mariuccia leur fit griller à chacun un grand morceau de pain qu'elle arrosa d'huile et elle donna à Gigi un verre de vin de Serveti; le petit Nino en eut aussi un peu avec de l'eau. Mariuccia demanda à garder l'enfant avec elle jusqu'à ce que Gigi revînt le lendemain, car elle raffole des enfants et elle est née elle-même à Serveti. Voilà comment Nino vint vivre avec nous. Cette vieille femme n'a pas de principes d'économie et elle aime les enfants.

— Qu'est-ce que peut manger un petit être comme cela? — dit-elle. — Un morceau de pain, une petite soupe.... *macchè!* Vous ne vous apercevrez jamais que ce pauvre enfant est ici, c'est moi qui vous le dis. Ce petit ange n'a vécu que

de charité. Allez-vous vous imaginer que vous n'êtes pas aussi capable de le nourrir que Gigi!

Je me laissai convaincre. Je le fis d'abord pour lui faire plaisir, car je lui citai notre proverbe : « Il n'y a rien de si désagréable dans une maison que des enfants et des poulets. » C'était un petit garçon bien malpropre, avec son unique soulier et son chapeau sans forme ni couleur, sans cesse il perçait l'air de cris aigus et il jetait tout ce qu'il trouvait dans le puits de la cour.

Mariuccia peut lire un peu, je ne l'aurais jamais cru, si je ne l'avais trouvée un jour enseignant ses lettres à Nino dans la *Vie des Saints*. C'était probablement la première fois que sa lecture lui fut de quelque utilité, ce dut être la dernière aussi, car je crois qu'elle sait la *Vie des Saints* par cœur et elle ne s'aventurera certainement pas à lire un nouveau livre à son âge. Cependant Nino en sut très vite autant qu'elle, mais elle pourra toujours se vanter d'avoir commencé son éducation. Nino perdit bien vite la déplorable habitude de lancer des poignées de boue dans le puits ; Mariuccia le lavait régulièrement, je lui achetai une paire de souliers, et bientôt nous lui donnâmes un air très convenable. Au bout d'un certain temps, il ne tirait même plus la queue de la chatte, le matin, pour la faire chanter avec lui, comme il disait. Quand Mariuccia allait à l'église, elle l'emmenait avec elle, et, comme il semblait éprouver un grand plaisir à y aller, je lui demandai un jour s'il aimerait, quand il serait grand, à être prêtre, à porter de belles, robes, et à avoir

derrière lui de jolis petits garçons balançant des encensoirs dans leurs mains.

— Non, — me répondit ce petit ours résolument, — je ne veux pas être prêtre.

Il trouva dans sa poche une châtaigne grillée que Mariuccia lui avait donnée et il se mit à l'éplucher.

— Alors, pourquoi aimes-tu tant à aller à l'église? — demandai-je.

— Si j'étais grand, — dit-il, — mais vraiment grand, je voudrais chanter à l'église comme le Maestro De Pretis.

— Que chanterais-tu, Nino? — dis-je en riant.

Il avait l'air très sérieux; il prit un morceau de papier et le roula. Puis il se mit à battre la mesure sur mes genoux et à chanter hardiment : *Cornu ejus exaltabitur.*

C'était assez pour faire rire, car il n'avait que sept ans et il était par trop laid. Mais Mariuccia qui était en train de tricoter dans le vestibule me cria que c'était justement ce que le Maëstro Ercole avait chanté la veille aux vêpres, note pour note.

J'ai un vieux piano dans mon salon. C'est un instrument étonnant, je puis le dire; car l'un des pieds est parti et je l'ai remplacé par deux boîtes vides; les touches, sont toutes noires, excepté celles qui ont perdu leur ivoire — et celles-là sont vertes. Il y a en dessous cinq pédales disposées en forme de lyre; mais aucune ne fait une impression quelconque sur le son, si ce n'est celle du milieu qui donne aux notes les

tons d'une cloche. La table d'harmonie a quelque part une fêlure, Nino l'affirme, et deux des notes sont muettes depuis que le grand maestro allemand est venu à la maison un soir avec mon enfant et a insisté pour jouer une symphonie après souper. Nous avions des poulets à l'étuvée et un flacon de Cesanese, ce soir-là, je m'en souviens, et je pressentais que quelque chose arriverait au piano. Mais Nino n'en aurait jamais voulu d'autre, car De Pretis en a un très bon ; et Nino étudie sans intrument, je me trompe, il a un diapason commun qu'il porte dans sa poche. Mais le vieux piano a été le commencement de sa réputation. Il entra un jour dans le salon, tout seul, et s'aperçut qu'il pouvait faire du bruit en frappant sur les touches ; il découvrit ensuite qu'il pouvait produire des accords et choisir ceux qui résonnaient dans sa tête. Après cela on ne pouvait plus l'arracher du piano, si bien que je l'envoyai à l'école pour avoir quelque tranquillité dans la maison.

C'était un enfant intelligent, je lui enseignai le Latin et lui donnai nos poètes à lire ; comme il grandissait, j'aurais voulu en faire un savant, mais il ne voulut pas m'écouter. Il voulait bien toujours apprendre et lire; mais il voulait toujours chanter aussi. Un jour je le surpris déclamant *Arma virumque cano* sur un air du *Trovatore*, et je compris alors qu'il ne serait jamais un savant, quoiqu'il pût savoir beaucoup de choses. Détail caractéristique, d'ailleurs, il a toujours préféré Dante à Virgile et Leopardi à Horace.

Il avait seize ans à peu près, lorsqu'un jour qu'il faisait du bruit, comme d'ordinaire, et braillait un motif quelconque à Mariuccia et à la chatte, tandis que je m'efforçais de rassembler mes idées pour une conférence que j'avais à préparer, sa voix se brisa tout à coup horriblement et son chant dégénéra en un gémissement plaintif. Cela arriva encore une fois ou deux, le lendemain, puis la maison fut tranquille. Je le trouvai le soir endormi sur le vieux piano, les yeux tout humides de larmes.

— Qu'y a-t-il, Nino? — demandai-je. — Il est temps pour un jeune homme comme toi d'aller se coucher.

— Ah! Messer Cornelio, — dit-il, quand il fut réveillé, — j'aurais mieux fait d'aller me coucher comme vous dites. Je ne chanterai plus jamais, car ma voix est brisée.

Et il sanglota amèrement.

— Les saints soient loués! — pensai-je. — Alors je ferai encore de toi un philosophe !

Mais il ne voulut accepter aucune consolation et pendant des mois il erra comme s'il eût cherché à monter dans la lune, comme nous disons; quoiqu'il continuât à lire et à faire des progrès, il était toujours triste et malheureux et il maigrissait à vue d'œil. Mariuccia en vint même à dire qu'il se consumait et qu'il devait être amoureux. Mais la maison était très tranquille.

Je pensais comme lui qu'il lui serait impossible de jamais chanter dorénavant, mais je n'abordais jamais ce sujet avec lui de peur qu'il n'essayât

de nouveau, à présent qu'il était aussi tranquille qu'un rossignol à qui on aurait coupé la langue. Mais la Providence en avait disposé autrement, je suppose. Un jour De Pretis vint me voir; cela devait être à l'approche du nouvel an, car il ne venait pas bien souvent à cette époque. Ses visites étaient un amical souvenir des jours où j'avais un château et une chapelle pour mon usage particulier à Serveti et où j'avais l'habitude de le faire venir de Rome pour chanter à la fête; il venait me voir tous les ans; sa tête devenait chauve tandis que la mienne ne devenait que grise, aussi à la fin portait-il partout une calotte noire, comme un prêtre, et ne l'ôtait-il que lorsqu'il chantait le *Gloria Patri* ou à l'Elévation. Il vint donc me voir et Nino demeura silencieux pendant que nous fumions un peu en buvant le sirop de violettes et l'eau que Mariuccia nous avait apportés. C'était une de ses éternelles folies, mais elle n'a jamais compris l'importance de l'économie. Mes cours me rapportaient plus que nous ne dépensions : ce ne fut pas longtemps après cela que j'achetai une pièce de vigne hors de la Porta Salara, et que je commençai à la payer par à-comptes sur mes économies. Depuis lors, nous buvons le vin de ma vigne.

De Pretis me parlait d'un nouvel opéra qu'il avait entendu. Il ne chantait jamais, excepté à l'église, naturellement, mais il avait l'habitude d'aller au théâtre tous les soirs; il était donc fort naturel qu'il se mît au piano et me chantât un

fragment d'un air du ténor après m'avoir expliqué la situation.

Nino ne tenait pas en place ; il alla se pencher sur Sor Ercole, comme nous appelions le maestro, suspendu aux notes, n'osant essayer de chanter, car il avait perdu sa voix, mais suivant les paroles avec ses lèvres.

— *Dio mio!* — cria-t-il à la fin, — comme je voudrais pouvoir chanter comme cela!

— Essaie, — dit De Pretis, riant de l'air triste du jeune garçon qui l'intéressait. — Essaie.... je vais le chanter encore une fois.

Mais l'audace de Nino s'évanouit.

— Ce n'est pas la peine, — dit-il. — Ma voix est brisée à présent, j'ai trop chanté jadis!

— Elle reviendra peut-être, — dit affectueusement le musicien, voyant des larmes dans les yeux de son jeune ami. — Voyons, essayons une gamme.

Il frappa une corde.

— Allons, ouvre la bouche.... là!.... Do.... o.... o.... o!

Il fila une longue note. Nino ne put résister plus longtemps, sans s'inquiéter de savoir s'il avait encore de la voix ou non. Il rougit et se détourna, mais il ouvrit la bouche et émit un son.

— Do.... o.... o.... o!

Il chanta comme le maître, mais beaucoup plus doucement.

— Pas si mal; voyons la suivante: Re.... e.... e.... e!

Nino le suivit et ils exécutèrent ainsi toute une gamme.

Après avoir entendu quelques notes encore, De Pretis cessa de sourire.

— Continue.... Va !.... va !.... — s'écriait-il après chaque note, d'un ton d'autorité, tout à fait différent du ton d'encouragement amical qu'il avait eu au début.

Nino, qui n'avait pas chanté depuis des mois, reprit courage et respira longuement ; puis il continua comme on le lui demandait, sa voix gagnant en volume et en netteté à mesure qu'il montait plus haut. De Pretis s'arrêta enfin et le regarda sérieusement.

— Tu es fou, — dit-il. — Tu n'as pas du tout perdu ta voix.

— Ce n'est plus du tout comme lorsque je chantais autrefois, — dit le jeune homme.

— *Per Bacco!* Je le crois bien, — dit le maestro. — Ta voix a mué. Chante quelque chose peux-tu?

Nino chanta un air d'église, qu'il avait retenu quelque part. Je n'avais jamais entendu une voix pareille, mais elle me produisit une étrange sensation qui me plut — tant elle était juste, fraîche, et pure. De Pretis demeurait bouche béante d'étonnement et d'admiration. Quand le jeune homme eut fini, il s'arrêta en regardant le maestro, rougissant et honteux de lui-même. L'autre ne parla pas.

— Excusez-moi, — dit Nino, — je ne puis

chanter. Je n'ai pas chanté depuis longtemps. Je sais que cela ne vaut rien du tout.

De Pretis se remit.

— Tu ne chantes pas, — dit-il, — parce que tu n'a pas appris. Mais tu peux. Si tu veux me laisser t'apprendre, je le ferai pour rien.

— Moi!.... — cria Nino. — Vous m'apprendriez! Ah! si cela pouvait servir à quelque chose.... si seulement vous vouliez....

— Servir à quelque chose?... — répéta De Pretis à mi-voix, en mordant son long cigare noir dans son émotion. — Servir à quelque chose?.... Mais, mon cher enfant, sais-tu que tu as une très bonne voix?.... Une voix remarquable, — continua-t-il entraîné par son admiration, — une voix telle que je n'en ai jamais entendu de semblable. Tu peux être le premier ténor de ton siècle, si tu veux.... en trois ans, tu chanteras ce que tu voudras, tu pourras aller à Londres et à Paris, et être un grand homme. Laisse-moi faire.

Je protestai que tout cela était de la folie, que Nino était destiné à devenir un savant et non pas à entrer au théâtre. J'étais furieux contre De Pretis qui mettait de semblables idées dans la tête du pauvre garçon. Mais cela ne servit à rien. On peut raisonner avec des femmes et des chanteurs, mais ils n'en suivent pas moins leur idée jusqu'au bout. Et, que j'aimasse cela ou non, Nino commença à aller chez Sor Ercole une ou deux fois par semaine ; il faisait des gammes et des exercices avec beaucoup de patience ; il copiait de la musique dans la soirée, pour ne pas

m'être à charge, disait-il, alors qu'il ne voulait pas se conformer à mes désirs dans le choix de sa profession. De Pretis ne lui fit plus aucun compliment dès qu'ils eurent commencé à étudier, mais il se sentait certain du succès.

— *Caro Conte,* — il m'appelle souvent comte quoique je sois simple professeur à présent, — Nino a une voix comme une trompette et une patience d'ange. Il sera un grand chanteur.

— Enfin il n'y aura pas de ma faute, — avais-je l'habitude de répondre, — qu'y puis-je faire?

Quand on voit Nino maintenant, on ne peut croire que c'était un sale petit enfant des montagnes, n'ayant qu'un seul soulier et un horrible petit chapeau. Je crois qu'il est toujours laid, quoiqu'on n'y pense pas lorsqu'il chante; il a de bons gros membres, de grosses épaules, et il se tient raide comme un soldat. Toujours très correctement vêtu, il n'a cependant aucune affectation. Il ne porte pas ses cheveux plaqués en accroche-cœur sur le front, comme beaucoup de nos élégants, ni éternellement une paire d'horribles manchettes blanches. Sur lui, tout est propre, mais très simple, à ce point qu'on pense à peine que c'est un artiste, au bout du compte; il parle peu, quoiqu'il puisse parler très bien quand il veut, car il n'a oublié ni son Dante ni son Leopardi. De Pretis m'a expliqué pourquoi il chante si bien : sa bouche, paraît-il, est comme la fente d'un tuyau d'orgue, aussi grande qu'une boîte aux lettres de la poste. Je ne le dis pas. Mais je pense qu'il a réussi parce qu'il a une

grande mâchoire carrée, comme Napoléon. Les gens comme cela réussissent toujours. Ma bouche est petite et mon menton est pointu sous ma barbe; mais alors, sous la barbe, personne ne peut le voir. Mais Mariuccia le sait bien, elle.

Nino est un brave garçon dans toute l'acception du mot; il y a un an encore, il ne s'était jamais occupé que de son art; aujourd'hui, il s'occupe d'autre chose, je crois, de quelque chose qui vaut beaucoup mieux que l'art, même qu'un art comme le sien. Mais il est toujours chanteur, et il le sera toujours, car il a un gosier de fer et il n'a jamais été enroué de sa vie. Pendant toute sa jeunesse, d'ailleurs, il n'a jamais eu d'histoire d'amour, jamais il n'a dû d'argent, jamais il n'a perdu son temps au café.

— Prenez garde, — répétait sans cesse Mariuccia, — si jamais il se prend d'un caprice pour quelque jolie fille aux yeux bleus et aux cheveux blonds il sera parfaitement fou. Oh! *Sor Conte*, elle avait des yeux bleus et ses cheveux étaient blonds comme les blés! Combien y a-t-il d'années de cela, *Sor Conte mio?*

Mariuccia est une vieille sorcière.

J'écris cette histoire, pour vous dire pourquoi Mariuccia est une vieille sorcière et pourquoi mon Nino, qui n'a jamais beaucoup regardé les beautés du *generone* quand elles venaient avec leurs pères, leurs frères, et leurs mères prendre des glaces à la Piazza Colonna et écouter la musique les soirs d'été, — Nino, qui contemplait d'un air distrait les grandes dames se promenant au Pincio

dans leurs équipages et qui se sifflait des airs à lui-même pour s'exercer quand il flânait le long du Corso, au lieu de regarder les jolis visages, — Nino, froid en toutes choses, excepté en musique, pourquoi Nino accomplit la prophétie de Mariuccia, petit à petit, et devint parfaitement fou à propos d'yeux bleus et de cheveux blonds. C'est ce que je vais vous dire, si vous avez le loisir de m'écouter. Et il faut que vous le sachiez, parce que les mauvaises langues sont en plus grand nombre que les bonnes langues, à Rome, comme ailleurs, et qu'on dit beaucoup de méchantes choses sur son compte — quoiqu'on batte des mains assez fort au théâtre, quand il chante.

Il est comme un fils pour moi et peut-être me suis-je fait, après tout, à l'idée qu'il ne soit pas devenu un philosophe. Il n'aurait jamais été aussi célèbre qu'il l'est maintenant, et il sait réellement tant de choses de plus que le Maestro De Pretis – la musique exceptée — qu'il est vraiment très présentable. Qu'est-ce que le droit du sang de nos jours? Le monde ne s'inquiète pas de savoir si Nino Cardegna, le ténor, est le fils d'un tonnelier. Il est bien indifférent à l'Université que moi, Cornelio Grandi, je sois le dernier rejeton d'une race aussi vieille que les Colonna et presque aussi considérée. Qu'est-ce que cela fait à Mariuccia? Qu'est-ce que cela fait à personne?... *Corpo di Bacco!* si nous nous mettons à parler race, nous perdrons autant de temps qu'il en faudrait pour faire de nous tous de gran-

des célébrités! Je ne suis pas une célébrité.... je n'en serai jamais une à présent, car on doit se préparer dès sa jeunesse à cette fonction. C'est une profession — être célèbre — et elle a des avantages insignes. Nino vous le dira, car il en a tâté. Mais il faut commencer jeune, très jeune! Je ne puis recommencer ma vie!

D'ailleurs, tout le monde le sait, je n'ai jamais commencé du tout. J'ai ramassé la vie par le milieu et j'essaie péniblement de tresser une corde dont je ne tiens jamais qu'un bout. Je m'imagine parfois que c'est la vie d'un autre que j'ai prise, laissant la mienne inachevée, car je n'aurais jamais cru devenir professeur. Cela s'est fait ainsi et c'est bien fait; si je suis triste et porté aux humeurs noires, c'est parce que je ne retrouve plus mon ancien moi-même et qu'il a l'air de m'avoir quitté sans même m'adresser un mot d'adieu affectueux. J'aimais mon ancien moi, mais je ne l'estimais pas beaucoup. Quant à mon moi actuel, je l'estime sans l'aimer. Est-ce naturel? Qui sait? Dans tous les cas, c'est de la vanité et la vanité de l'estime de soi-même est peut-être plus dangereuse que la vanité de l'amour-propre, quoique l'on puisse l'appeler de l'orgueil, si l'on veut, ou lui donner tout autre nom ronflant. Cependant le cœur du vaniteux est plus léger que celui de l'orgueilleux. Probablement Nino a toujours eu beaucoup d'estime de lui-même, mais je doute fort que cela l'ait rendu très heureux.... autrefois du moins. Il a incontestablement du génie et fait ce qu'il devait faire

fatalement ou mourir, au lieu que moi, je n'ai pas même de talent et je fais pour vivre ce que je ne puis jamais bien faire. Mais à quoi bon des comparaisons? Je n'aurais jamais pu être ce qu'est Nino; je crois cependant que naguère la moitié de mon plaisir consistait à m'imaginer ce que j'aurais éprouvé à sa place, au milieu de ses triomphes. Nino a tracé sa route dès son plus bas âge, alors que tout son avoir se composait d'un soulier, d'un chapeau en lambeaux, et du tiers d'une chemise environ. Il s'est dit alors qu'il deviendrait un grand chanteur, et il est un grand chanteur, quoiqu'il soit encore à peine majeur. Je regrette qu'il n'ait pas souhaité être plus qu'un chanteur; mais puisqu'il est hors de pair dans cette profession, cela en vaut la peine. Il aurait été grand en tout, j'en suis convaincu, car il a une mâchoire si carrée et il paraît si tenace quand il a une difficulté à surmonter! Nos ancêtres doivent avoir eu cet air-là avec leurs grands nez d'aigles et leurs bouches de fer. Ils commençaient dès leur bas âge, aussi, et ils allaient jusqu'au bout. J'aurais voulu que Nino devînt général, ou homme d'État, ou cardinal, ou général, homme d'État, et cardinal tout à la fois, comme Richelieu.

Mais vous voulez que je vous conte l'histoire de Nino, car vous vous souciez probablement fort peu de mes réflexions sur la bonté, le succès, et le reste. D'ailleurs, puisque je me respecte moi-même à présent, je ne dois pas trouver tant de défauts à ce que je fais ou vous m'accuseriez

de ne plus savoir ce que je dis. Sincèrement, Nino Cardegna est meilleur malgré tout son sang de paysan, que je n'ai jamais été; il aime mieux, et peut-être il hait mieux. Sa guitare, qu'il laisse toujours ici, est là appendue au mur, et cela me fait penser à lui et à sa carrière. Il a vécu ici quatorze ans avec moi; enfant qu'il était, il est devenu jeune homme, puis homme, et maintenant il est parti et ne vivra jamais plus ici. La conclusion, c'est que j'irai vivre avec lui; Mariuccia remportera sa chatte, son tricot, et sa *Vie des Saints* à Serveti, pour finir sa vie en paix, là où il n'y a ni professeurs ni chanteurs. Car Mariuccia est plus vieille que moi et elle mourra avant moi. En tout cas, elle emportera sa langue avec elle et se ruinera elle-même tout à son aise sans me ruiner. Je voudrais savoir cependant ce que ma vie serait sans Mariuccia? Quelqu'un repriserait-il mes bas ou mettrait-il de côté l'écorce des mandarines que je mange pour faire de la liqueur? Certainement je ne mangerais plus de mandarines, si elle était partie.... c'est une somptuosité. Non, je n'en mangerais pas. Mais alors il n'y aurait pas de liqueur, et il me faudrait acheter des bas neufs tous les ans ou tous les deux ans. Non, les mandarines coûtent moins cher que les bas.... et puis.... allons.... je crois que j'aime Mariuccia.

II.

Comme le temps passe vite!.... Il n'y a qu'un an! Le sirocco balayait en tout sens les rues et les carrefours de son souffle desséchant, couvrant les passants comme d'un linceul et dérobant le soleil à la terre. Il est d'usage de ne rien faire quand souffle le sirocco; du moins pour nous, qui sommes nés ici. Ce jour-là, cependant, je m'étais laissé entraîner à accompagner Nino chez Sor Ercole pour entendre mon enfant chanter l'opéra qu'il avait étudié en dernier lieu. Je jetai mon manteau sur mes épaules et l'enroulai autour de moi, je couvris également ma bouche et nous sortîmes. C'était un sirocco froid, aux ondées de pluie tiède du midi, dont les gouttes avaient l'air de se congeler à mesure qu'elles tombaient. Quand souffle ce vent maudit, un moment on court risque d'avoir trop froid; la minute

d'après, la sueur perle sur le front et une chaleur moite vous oppresse. Comme le prophète, quand souffle un vrai sirocco, on semble se fondre tout en eau et on sent ses os se disjoindre. Les étrangers n'éprouvent ces impressions désagréables qu'après avoir vécu parmi nous quelques années ; mais les Romains sont anéantis quand ce vent s'abat sur leur ville.

J'allai chez le maestro et j'y restai pendant deux heures à écouter Nino. Il chantait très honorablement, pensais-je, mais j'avoue que je n'étais pas aussi attentif que j'aurais pu l'être, car je me sentais glacé et mal à mon aise. Néanmoins, j'eus l'air d'apprécier son talent et je le complimentai sur les grands progrès qu'il avait faits. J'y ai souvent pensé depuis, je fus frappé ce jour-là de n'avoir jamais jusque-là entendu personne chanter comme il chantait et, cependant, je trouvai l'ensemble incomplet ; sa voix, quoique forte, résonnait sans charme, et je me dis qu'elle exciterait l'admiration, sans aucun doute, mais jamais aucune sympathie. Si jeune, si juste, si riche qu'elle fût, il lui manquait une corde, l'écho de l'âme qui va au cœur. Il chante tout autrement à présent.

Le Maestro Ercole De Pretis habite dans la Via Paola, près du Pont Saint-Ange, une fort convenable petite maison — bien entendu, il n'en occupe qu'un étage, comme la plupart de nous. De Pretis est à son aise. A sa porte, une plaque de marbre porte son nom gravé en noir et il a deux salons. Ce ne sont pas de très grandes

pièces, il est vrai, mais dans l'une il donne ses leçons et le grand piano la remplit entièrement, de sorte qu'on ne peut s'asseoir que sur le petit sofa de crin qui occupe l'extrémité de la pièce; il est très difficile de dépasser le piano de l'autre côté. Ercole est aussi gros qu'il est grand, et il prise quand il ne fume pas. Cette habitude n'a jamais nui à sa voix, cependant.

Le jour dont je parle était un dimanche, je m'en souviens, car De Pretis avait à chanter à Saint-Pierre dans l'après-midi, et c'était si près que nous l'accompagnâmes à pied. Nino avait conservé son amour pour la musique d'église, quoiqu'il fût bien persuadé qu'il était beaucoup plus beau d'être *primo tenore assoluto* au Théâtre Apollo que de faire sa partie dans le chœur du Pape, moyennant trente *scudi* par mois. Nous passâmes sur le pont, nous suivîmes le Borgo Nuovo, et traversâmes la Piazza Rusticucci, puis nous longeâmes la colonnade à gauche et entrâmes dans l'église par la sacristie, laissant De Pretis y prendre sa soutane pourpre et sa *cotta* blanche; puis nous allâmes dans la Capella del Coro pour attendre les vêpres.

Toutes sortes de gens vont à l'église Saint-Pierre le dimanche dans l'après-midi; ce sont pour la plupart des étrangers qui apportent de bizarres sièges pliants et qui s'arrangent pour écouter la musique, tout comme s'ils allaient assister à un concert. De temps en temps un des jeunes gentilshommes de service au Vatican flâne en récitant ses prières et une vieille femme

en guenilles et très misérable, qui fréquente la chapelle du chœur depuis des années, s'assied avec une indifférence parfaite et marmote son chapelet au pied du grand lutrin, qui est au milieu et dont on ne se sert jamais. De grandes dames se pressent en foule à la porte quand on chante l'hymne de Raimondi, et des artistes de réputation douteuse prennent subrepticement des croquis pendant la bénédiction, sans avoir la prétention au moindre recueillement, à ce que je puis voir. Les lumières brillent d'autant plus éclatantes à mesure que le jour s'évanouit et l'encens tourbillonne dans l'espace, tandis que les enfants de chœur agitent les encensoirs, que les prêtres et les chanoines chantent, et que le chœur répond du haut de l'orgue; la foule, alors, regarde ceux-ci priant, ceux-là s'efforçant de paraître recueillis, d'autres jetant hardiment autour d'eux un regard pour découvrir l'ami, l'amant, ou la maîtresse qu'ils sont venus voir là.

Nous entrions ensemble dans l'église quand je me trouvai poussé contre un homme de haute taille dont l'immense moustache grise dépassait de chaque côté ses oreilles, semblables aux cornes d'un hanneton. Il abaissait de temps en temps son regard sur moi et, quand je m'excusai de le presser, son visage se colora un peu et il essaya de se baisser autant qu'il put dans la foule en murmurant, avec un accent allemand prononcé, quelque chose qui semblait poli. Cet homme était entre Nino et moi. Le Maestro Ercole chanta, ainsi que tous les autres, tour à tour,

et on arriva enfin à la bénédiction. Le grand vieillard étranger resta debout sans se prosterner, mais la plupart des gens qui l'entouraient s'agenouillèrent. La foule se trouvant ainsi momentanément inclinée, je vis que, de l'autre côté du vieillard, se tenait une jeune femme assise sur un petit tabouret pliant, les pieds croisés l'un sur l'autre et les mains enlacées sur ses genoux. Elle était entièrement vêtue de noir, et sa tête blonde ressortait étonnamment nette et éclatante dans l'obscurité. Elle ressemblait vraiment plus à un ange qu'à une femme, quoique beaucoup ne l'auraient point trouvée si belle au bout du compte, sa beauté n'ayant aucun rapport avec celle de nos dames Romaines. Son nez était délicat, plein de sentiment, et un peu aminci en bas par l'orgueil; elle avait de grands yeux bleus rêveurs, un peu ombragés par des sourcils horizontaux et parfaitement égaux; une ligne noire imperceptible s'étendait au-dessus d'eux, semblable à un léger coup de pinceau. Ses lèvres étaient vermeilles et douces et son visage était si blanc qu'une petite boucle de cheveux, qui descendait sur son front, faisait l'effet d'un réseau d'or sur un fond de marbre blanc.

La dernière clarté tombant des grandes fenêtres et la première lueur des grands cierges de cire brillaient sur elle, tandis que tout, autour d'elle, semblait, par l'effet du contraste, plongé dans l'ombre. Elle ressemblait à un ange et paraissait tout à fait aussi froide, auraient peut-être dit bon nombre de gens. Les diamants sont froids

Mais son ton avait changé.

— Pauvre garçon, — dit-il bientôt, — il me semble que tu es amoureux.

— Il vous semble, n'est-ce pas?.... Il vous semble.... Un joli mot, ma foi. Je puis vous dire que cela me semble aussi, à moi. Ah! il vous semble.... vous êtes bien bon, vraiment!

Nino blémit de colère.

— Je te donnerai un conseil, Ninetto mio. Ne deviens amoureux de personne. Cela finit toujours mal.

— Vous arrivez trop tard avec votre conseil, Sor Ercole. Vraiment, c'est un très bon conseil quand on a cinquante ans, qu'on est marié, et qu'on porte une calotte. Quand je porterai une calotte et que je priserai, je suivrai votre avis.

Il arpenta la chambre en grinçant des dents et en se tordant les mains. Ercole se leva et l'arrêta.

— Parlons sérieusement, — dit-il.

— De tout mon cœur; aussi sérieusement qu'il vous plaira.

— Tu n'as vu la signorina qu'une fois.

— Qu'une fois! — cria Nino, — comme si une fois, ce n'était pas....

— Diavolo! laisse-moi parler. Tu ne l'as vue qu'une fois. Elle est noble, c'est une héritière, une grande dame.... pire que tout, une étrangère; aussi belle qu'une statue, si tu veux, mais deux fois aussi froide. Elle a un père qui connaît les convenances, une barre de fer, je ne te dis que cela, qui te tuerait tout comme il boirait un verre

de vin, avec la plus grande indifférence, s'il se doutait que tu lèves les yeux sur sa fille.

— Je ne crois pas vos calomnies, — dit Nino toujours vivement. — Elle n'est pas froide, et, si je puis la voir, elle m'écoutera. J'en suis sûr.

— Nous en reparlerons tout à l'heure. Toi.... qui es-tu?.... Un chanteur. Tu n'as pas même encore paru devant le public ; tu n'as pas un *baiocco* au monde, tu n'as rien, si ce n'est ta voix. Tu n'es même pas beau.

— Une femme de cœur s'inquiète-t-elle de cela? — riposta Nino avec colère. — Que je lui parle seulement....

— Mille diables! — s'écria De Pretis avec impatience. — Et quel bien cela ferait-il quand tu lui parlerais?.... Es-tu Dante ou Pétrarque, ou un prédicateur.... qu'est-ce que tu es? Crois-tu pouvoir obtenir la main d'une grande dame rien qu'en la demandant? Te flattes-tu d'être si éloquent que personne ne puisse te résister?

— Oui, — dit Nino hardiment. — Si je pouvais seulement lui parler....

— Alors, au nom du ciel, va lui parler. Achète un chapeau neuf et une paire de gants, va te promener autour de la Villa Borghèse jusqu'à ce que tu la rencontres, et puis mets-toi à genoux, baise ses pieds et la poussière de ses souliers; dis-lui que tu meurs pour elle, et qu'elle sera bien bonne d'aller jusqu'à Santa Maria del Popolo et de t'épouser ! Voilà tout ; tu vois que tu ne demandes rien.... une simple politesse de sa part.... oh! rien.... rien.... moins que rien !....

Et De Pretis se frottait les mains et souriait; puis, voyant que Nino ne répondait pas, il éventa son nez avec son grand mouchoir de coton bleu.

— Vous n'avez pas du tout de cœur, maestro, — dit enfin Nino. — Chantons.

Ils travaillèrent ferme le Bordogni pendant une demi-heure, et Nino n'ouvrit la bouche que pour émettre des notes. Mais, comme son sang s'était échauffé à la suite de la discussion précédente, cela lui donna beaucoup de peine, et Ercole, qui lui fit chanter tous les solfèges qu'il put, par devoir, finit par se fatiguer de ces vieux et ridicules exercices.

— *Bene,* — dit-il. — Chantons un morceau à présent et puis tu en auras assez fait.

Il posa une partition d'opéra sur le piano; Nino haussa la voix et chanta, bien trop heureux de faire passer son cœur sur ses lèvres. Ercole leva les yeux avec un bizarre sourire qu'il n'a que quand il est satisfait.

— *Capperi!* — s'écria-t-il quand Nino eut fini.

— Qu'est-il arrivé? — demanda ce dernier.

— Je ne puis te dire ce qui est arrivé, — fit Ercole, — mais je te dirai que tu n'as jamais mieux chanté et que tu seras applaudi. Pourquoi n'as-tu jamais chanté aussi bien ce morceau jusqu'à présent?

— Je n'en sais rien. Peut-être est-ce parce que je suis malheureux.

— C'est pour le mieux; mais ne t'avise jamais d'être heureux si tu veux réussir. Tu pourras ar-

racher des larmes à une statue quand tu voudras.

Ercole eut de nouveau recours à une prise de tabac et se détourna pour aller regarder par la fenêtre. Nino s'appuya sur le piano, tambourinant avec ses doigts et regardant la nuque du maestro. Les premiers rayons du soleil tombaient justement dans la chambre et doraient les carreaux rouges.

— Alors, au lieu d'acheter des gants neufs, — dit Nino à la fin, le visage plus calme, — et d'aller à la Villa Borghèse, vous me conseillez d'emprunter une guitare et de chanter à ma statue? Est-ce cela?

— *Che Diana!* Je n'ai pas dit un mot de cela, — riposta Ercole faisant toujours face à la fenêtre et achevant sa prise de tabac avec une certaine satisfaction. — Mais, si tu as besoin de la guitare, prends-la.... elle est là. Je ne serai pas responsable de ce que tu en feras, par exemple.

Sa voix avait des tons affectueux, car il était très content. Il fit encore travailler Nino. Celui-ci chanta une petite romance de Tosti, un maître qui écrit pour le cœur et chante beaucoup mieux sans voix que tous les ténors des théâtres réunis. Le maestro regarda longtemps Nino quand il eut fini, mais il ne lui dit rien. Nino mit son chapeau assez mélancoliquement et se prépara à s'en aller.

— Je prendrai la guitare, si vous voulez bien me la prêter, — dit-il.

— Prends-la, si tu veux; je vais te donner un

mouchoir pour l'envelopper, — dit De Pretis distraitement, mais sans quitter son siège.

Il regardait Nino et il paraissait réfléchir. Au moment où le jeune homme s'en allait avec l'instrument sous son bras, il le rappela.

— *Ebbene?* — dit Nino la main sur le bouton de la porte.

— Je te composerai un petit chant pour chanter avec ta guitare, — dit Ercole.

— Vous?...

— Oui.... mais sans musique. Voyons, Nino.... assieds-toi. Que diable as-tu? J'ai été jeune aussi, au temps jadis.

— Au temps jadis!.... Les contes de fées.... il y avait une fois un roi.... et cætera, et cætera.

Nino n'était pas facile à calmer.

— Allons, peut-être est-ce un conte de fées, mais un conte de l'avenir. J'ai une idée.

— Oh! est-ce tout? C'est peut-être la première fois. Je comprends.

— Ecoute. As-tu lu Dante?

— Je sais la *Vie Nouvelle* par cœur et un peu de la *Divine Comédie*. Mais que diable Dante vient-il faire ici?

— Et Silvio Pellico.... Enfin, tu sais un peu de littérature? — continua Ercole sans s'arrêter au commentaire de son élève.

— Oui. Et vous? Vous y connaissez-vous?

— *Che c'entro io?* — cria Ercole avec impatience; — qu'ai-je besoin de savoir cela, moi? j'en ai entendu parler, voilà tout.

— Je vous en félicite, — riposta Nino ironiquement.

— Prends patience. Tu n'es plus artiste. Tu es professeur de littérature.

— Moi.... professeur de littérature? Quelle folie dites-vous là?

— Tu es un grand imbécile, Nino. Suppose que j'obtienne pour toi un emploi de professeur de littérature auprès de la Contessina de Lira, ne voudrais-tu pas être professeur? Si tu préfères chanter....

Mais Nino comprit d'un trait toute l'intention de son maître et, jetant ses bras autour du cou d'Ercole, il l'embrassa.

— Quel esprit! Oh! maestro mio, je mourrais pour vous! Commandez. Je ferai n'importe quoi pour vous; je ferai vos commissions, je cirerai vos bottes, tout.... — cria-t-il dans l'extase du bonheur qui l'envahissait.

— Piano.... piano.... — objecta le maestro en se dégageant de l'étreinte de son élève. — Cela n'est pas encore fait. Il faut beaucoup.... beaucoup y penser d'abord.

Nino battit en retraite, un peu déconcerté de ne pas le voir répondre à son enthousiasme, mais toujours rayonnant.

— Calme-toi, — dit Ercole en riant. — Si tu fais cela, il faut jouer ton rôle. Il faut t'arranger pour dissimuler tout à fait tes occupations habituelles. Il faut avoir l'air aussi solennel qu'un croque-mort et être un vrai professeur. Finalement on te démasquera, on te jettera par la fe-

nêtre, et on me congédiera pour t'avoir recommandé. Mais cela ne fait rien.

— Non, — dit Nino, — cela n'a pas d'importance.

Il passa ses doigts dans ses cheveux et parut ravi.

— Tu seras fixé ce soir ou demain....

— Ce soir, Sor Ercole, ce soir, ou j'en mourrai. Attendez, emmenez-moi avec vous, quand vous irez donner votre leçon, je vous attendrai à la porte.

— Idiot ! je ne saurais que faire de toi, — dit De Pretis.

— Eh bien, je serai aussi sage que vous voudrez. Je serai doux comme un agneau et j'attendrai jusqu'à ce soir.

— Si tu veux vraiment être sage, je ferai ce que tu désires. Viens, ce soir, me trouver à l'heure de l'*Ave Maria*.... ou un peu plus tôt. Oui, viens à vingt-trois heures.

En octobre, à Rome, vingt-trois heures répondent à cinq heures du soir, heure française.

— Et je puis prendre la guitare ? — dit Nino, en se levant pour s'en aller.

— De tout mon cœur. Mais ne gâte pas tout en allant lui donner quelque sérénade et en te trahissant ainsi toi-même.

Nino remercia le maestro avec effusion et partit, fredonnant un air et raclant de temps en temps les cordes de la guitare qu'il portait sous son bras pour être bien sûr qu'elle était là.

N'allez pas croire que De Pretis, parce qu'il a

subitement changé d'idée et même soumis à Nino un plan qui permettait à celui-ci de voir la jeune comtesse, est homme à tourner comme une girouette, ou encore un mauvais sujet, heureux d'aider un jeune homme à commettre une mauvaise action. Ce serait mal juger Ercole De Pretis. Il m'a dit, depuis, qu'il avait été très étonné ce jour-là de la façon dont Nino avait rendu le chant d'amour exécuté pendant sa leçon et qu'il avait été immédiatement convaincu que, pour être un grand artiste, il fallait que Nino fût toujours amoureux. D'ailleurs, le maestro est aussi libéral dans sa manière d'envisager la vie, qu'il est conservateur en politique. Nino est tout ce que le père le plus collet-monté aurait pu désirer qu'il fût, et, comme il devait faire, quelques mois plus tard, sa première apparition sur la scène, De Pretis, qui connaît la carrière dramatique, pouvait très bien prévoir le succès qu'il aurait. Le maestro, d'un autre côté, est essentiellement homme du peuple.... pas moi ; il ne voyait pas, lui, l'obstacle qui s'opposerait à un mariage entre un grand chanteur et une noble *damigella*. Cependant, si j'avais su ce qui se passait, j'aurais tout arrêté là, car je ne suis pas si faible que Mariuccia paraît le croire. Aujourd'hui que tout est terminé, je ne veux pas dire que je serais heureux que cela n'eût pas eu lieu. Le Ciel m'en préserve! Mais, à cette époque, j'aurais fait tous mes efforts pour m'opposer à leur projet, car il est selon moi, fort inconvenant qu'un jeune paysan fasse la cour à une comtesse.

Nino, cependant, a un grand défaut, c'est sa réserve. Il ne fait jamais rien qu'il ne voudrait pas que je sache ou que tout le monde ne sache, je dois en convenir. Mais j'aurais aimé à savoir quelque chose tout de même. C'est une habitude que j'ai prise depuis que je dois surveiller ma vieille servante, de peur qu'elle ne soit trop dépensière. Nino ne me parlant plus jamais de son amour, je supposais qu'il avait oublié la contessina, car je n'eus pas l'occasion de voir De Pretis; et, quand je le vis, il ne me parla que du début de Nino et des dispositions qu'il fallait prendre. Je ne savais donc rien de tout cela, mais j'étais satisfait de voir Nino lire beaucoup. Il s'était pris d'un soudain caprice pour la littérature; il lisait quand il ne chantait pas, et il me fit même emprunter à un ami un Ambrosoli en un grand nombre de volumes. Il le lut jusqu'au dernier mot et m'en parla avec beaucoup d'intelligence. J'étais loin de me douter des raisons qui lui avaient inspiré ce goût récent.

De Pretis pense autrement, lui. Il croit qu'un homme peut être le fils d'un *ciociaro*, — un pauvre diable qui entoure ses jambes de guenilles et de courroies et vit de lait de chèvre dans les montagnes — et, s'il a assez d'intelligence ou de talent, finir par épouser la femme qu'il aime sans s'inquiéter de savoir si elle est noble ou non. De Pretis doit être un penseur à l'ancienne mode ; car je suis sûr que je ne puis être de son avis, et j'en sais cependant cent fois autant que lui.... cent fois.

Je suppose que ce fut le même jour où Nino était allé chez De Pretis dans la matinée qu'il reçut des instructions pour aller chez le Comte de Lira le lendemain ; car je me rappelle très bien que le pauvre enfant se conduisit singulièrement dans l'après-midi ; il chantait et faisait du bruit pendant quelques minutes, puis il se replongeait ensuite dans sa lecture. Quoi qu'il en soit, ce fut presque tout de suite après qu'il alla au Palazzo Carmandola, vêtu de ses plus beaux habits, dans l'intention, me dit-il, de produire une impression favorable sur le comte. Ce dernier avait parlé à De Pretis de leçons de littérature, auxquelles il attachait beaucoup d'importance, et le maestro avait mis l'idée à profit pour son élève. Mais Nino ne pouvait s'attendre à voir la jeune comtesse le premier jour ou, du moins, il n'espérait pas qu'il pourrait lui parler. Et il en advint ainsi.

Un valet de pied, qui avait un gilet rouge et qui ouvrait la porte avec autorité, comme s'il eût été prêt à la refermer au moindre geste, n'effraya pas du tout Nino, quoiqu'il le regardât d'un air assez méfiant; et, après s'être assuré du motif de de sa visite, il s'éloigna pour aller l'annoncer au comte. Pendant ce temps, Nino, très ému à l'idée qu'il respirait sous le même toit que l'objet de son adoration, s'assit sur l'un des coffres sculptés rangés autour du vestibule. Une porte de serge verte, qui était à l'autre bout de la pièce, roula sans bruit sur ses gonds et se referma d'elle-même derrière le domestique : le jeune homme demeura

seul. Que l'attitude imposante du valet de pied ne l'intimidât pas, cela est fort bien; mais il aurait pu être effrayé de la tâche qu'il avait entreprise. Il n'en fut rien; un jeune homme comme Nino n'a peur de rien quand il est amoureux. Il regarda donc tout simplement autour de lui, se disant qu'il était sans aucun doute dans la maison d'un grand seigneur, et, de temps à autre, il enlevait un grain de poussière de ses habits ou essayait de lisser ses cheveux noirs frisés, qu'il avait fait couper un peu pour cette solennité, dépense tout à fait inutile, car les cheveux longs lui allaient beaucoup mieux.

Deux minutes s'écoulèrent, puis le domestique revint et lui dit, avec une certaine condescendance, que le comte l'attendait. Nino aurait mieux aimé se trouver en face du maire ou du Roi lui-même qu'en face du Comte de Lira; il n'avait pas peur — il éprouvait seulement une certaine émotion, qu'il s'efforça de vaincre, pendant que le domestique l'introduisait, après avoir traversé divers appartements, dans le petit salon où il était attendu.

Le Comte de Lira, je vous l'ai déjà dit, est un noble étranger, ancien colonel au service de la Prusse, blessé dans la campagne de Bohême, en 1866. Il est très grand, très maigre, très gris, ses traits sont durs, et son énorme moustache s'avance comme le bec d'une colonne rostrale. Ses yeux, petits, sont très éloignés l'un de l'autre et fixent ceux qu'ils regardent avec une terrible sévérité quand il parle, même lorsqu'il dit simple-

ment bonjour. Ses ongles sont très longs et très bien tenus, et, quoiqu'il boite, au point de ne pouvoir faire un pas sans l'aide de sa canne, il offre encore un type de véritable soldat. Je me rappelle parfaitement son aspect, car il vint me voir dans des circonstances particulières, bien des mois après l'époque dont je parle à présent ; et, de plus, j'avais été près de lui pendant une heure dans la chapelle du chœur à Saint-Pierre, le fameux dimanche.

Il parle Italien d'une façon intelligible, mais en employant les tournures allemandes les plus étranges, et il roule curieusement les *r*. Mais c'est un homme intelligent, quoiqu'il pense que le talent est une affaire d'éducation et l'éducation une affaire d'exercice. C'est l'homme le plus cérémonieux que j'aie jamais vu. Nino m'a raconté qu'il s'est levé pour le recevoir et qu'il n'a pas voulu se rasseoir que Nino ne fût assis.

— Le signore est le professeur de littérature Italienne que m'a recommandé le Signor De Pretis? — demanda le colonel d'une voix d'airain en examinant Nino.

— Oui, Signor Conte, — répondit celui-ci.

— Vous êtes bien jeune pour être professeur.

Nino trembla.

— Et comment avez-vous acquis l'éducation nécessaire pour vous soumettre aux obligations et accepter les responsabilités inévitables de cette carrière digne de tous les respects?

— Je suis allé à l'école, ici, Signor Conte, et le Professeur Grandi, dans la maison duquel j'ai

toujours vécu, m'a enseigné le surplus de ce que je sais.

— Que savez-vous? — demanda le comte, si subitement que Nino fut pris hors de garde.

Le comte paraissait très sévère et tirait ses moustaches.

— Vous n'êtes pas venu ici, — continua-t-il, en voyant que Nino ne répondait pas, — sans savoir quelque chose. Il est évident que, tout jeune que soit un homme, s'il ne sait rien, il ne peut être professeur.

— Vous parlez fort justement, Signor Conte, — répondit enfin Nino, — et je sais quelque chose. Je sais la *Divine Comédie* d'Alighieri, et Pétrarque; j'ai lu la *Jérusalem Délivrée* avec le Professeur Grandi, et je puis répéter toute la *Vie Nouvelle* par cœur, et quelques vers de....

— Pour le moment, en voilà assez, — dit le comte. — Si vous n'avez rien de mieux à faire, voulez-vous être assez bon pour commencer?

— Commencer?.... — dit Nino, ne comprenant pas.

— Oui, signore; il serait peu raisonnable de ma part de remettre ma fille entre les mains d'un homme qui ne serait pas familiarisé avec les matières qu'il offre de lui enseigner. Je désire m'assurer que vous connaissez réellement ces choses.

— Si je vous comprends bien, Signor Conte, vous désirez que je vous répète quelques-unes des choses que je sais par cœur?

— Vous m'avez fort bien compris, — dit le

comte sévèrement. — J'ai acheté tous les livres dont vous parlez. Vous réciterez et je suivrai sur le volume. Alors nous saurons à quoi nous en tenir l'un et l'autre.

Nino n'était pas peu étonné de cette manière de procéder et se demandait jusqu'où sa mémoire le servirait dans un examen si inattendu.

— Cela prendra beaucoup de temps pour reconnaître de cette manière.... — commença-t-il.

— Voici, — dit froidement le comte en ouvrant un volume de Dante, — c'est la céleste pièce du Signor Alighieri. Si vous en savez quelque chose, voulez-vous le répéter?

Nino se résigna et commença à répéter le premier chant de l'*Enfer*. Quand il eut fini il s'arrêta.

— En avant! — dit le comte, sans changer de manière.

— Encore? — demanda Nino.

— Marche! — dit le vieux gentilhomme d'un ton militaire.

Le jeune homme entama le second chant.

— Vous avez l'air de savoir le commencement.

Le comte ouvrit le volume au hasard à un autre endroit.

— Le trentième chant du *Purgatoire*. Récitez-le à présent.

— Ah! — s'écria Nino, — celui où Dante retrouve Béatrice.

— Ma lecture, qui n'est pas très étendue, mais qui est toujours très consciencieuse, n'est pas en-

core allée si loin. Récitez-le. Comme cela nous le saurons....

Nino mit sa main à son cou comme pour dégager son gosier et recommença, ne pensant plus à son bourreau, tant son admiration pour les belles choses qu'il récitait l'absorbait.

— Quand le Signor Alighieri est-il né? — demanda le Comte de Lira, soudain, comme pour le prendre en défaut.

— En mai 1265, à Florence, — répondit l'autre aussi vite.

— Je dis quand, pas où. Je sais qu'il est né à Florence. Quand *et* où est-il mort?

Cette question fut posée d'une manière farouche.

— Le 14 septembre 1321, à Ravenne.

— Je crois que vous savez véritablement quelque chose sur le Signor Alighieri, — dit le comte.

Et il ferma le volume du poète et le dictionnaire de dates qu'il avait été obligé de consulter pour vérifier les réponses de Nino.

— Continuons.

Nino est, par bonheur, un de ces hommes que leurs facultés servent le mieux dans un suprême besoin, et, durant ces trois heures — trois heures bienheureuses — que le Comte de Lira le tint sous son regard, posant des questions et le forçant à réciter toute sorte de choses, il s'acquitta merveilleusement bien de son rôle.

— Je me suis assuré à présent que vous savez quelque chose, — dit le comte de son ton militaire cassant.

Il ferma le dernier volume et, depuis ce jour, jamais il ne fit allusion d'aucune manière à l'étendue des connaissances de Nino, prenant pour acquis qu'il avait fait des investigations qui avaient épuisé ce sujet.

— Maintenant, — continua-t-il, — je désire vous engager pour les leçons de littérature dont ma fille a besoin, aux conditions ordinaires.

Nino fut si content qu'il perdit presque son sang-froid; mais une seconde lui rendit la réflexion.

— Je suis très honoré.... — commença-t-il.

— Vous n'êtes pas honoré du tout, — interrompit froidement le comte. — Quelles sont les conditions ordinaires?

— Trois ou quatre francs par leçon, — indiqua Nino.

— Trois ou quatre francs ne sont pas les conditions ordinaires. J'ai pris des informations. Cinq francs est le prix habituel. Trois fois par semaine, à onze heures. Vous commencerez demain. Permettez-moi de vous offrir quelques cigares.

Ainsi finit cette entrevue.

sa tête. Alors il y eut un grand tapage. Mais le maestro n'y accorda aucune attention et continua la gamme, donnant à peine à Nino le temps de respirer. Celui-ci, qui se tenait derrière De Pretis pendant qu'il chantait, aperçut le solfège de Bordogni sur une chaise et s'arrangea pour le glisser sous un tas de musique qui en était proche, chantant si énergiquement, pendant toute cette opération, que le maestro ne pensa pas à détourner la tête.

Quand il eut terminé la gamme, Ercole se mit à chercher la musique, et, comme il ne pouvait la trouver, Nino engagea la conversation.

— Chante-t-elle.... votre contessina, maestro?

De Pretis bouleversait tout dans sa recherche.

—Que le diable emporte ces solfèges et l'homme qui les a faits! — cria-t-il. — Si elle chante, dis-tu?.... Oui, et beaucoup mieux que tu ne chanteras jamais. Pourquoi ne cherches-tu pas ta musique, au lieu de bavarder?

Nino se mit à chercher où il savait bien ne pas trouver la maudite musique.

— En passant, est-ce que vous lui donnez des leçons tous les jours? — demanda le jeune homme.

— Tous les jours?.... Suis-je assez fou pour abîmer comme cela les voix des gens?

— Caro maestro, qu'avez-vous, ce matin? Vous avez oublié de dire vos prières!

— Tu es un âne, Nino : le voilà, ce bienheureux Bordogni.... maintenant, marchons.

— Sor Ercole mio, — dit Nino au désespoir,

— il faut que je sache quelque chose sur cet ange avant de rien chanter.

Ercole s'assit sur le tabouret du piano, enfla ses joues, et poussa un formidable soupir, pour manifester à quel point son élève l'ennuyait. Puis il prit une grande prise de tabac et soupira encore.

— Quel démon s'est introduit dans ta tête? — demanda-t-il ensuite.

— Quel ange, vous voulez dire, — répondit Nino, charmé d'avoir forcé le maestro à entrer en pourparler. — J'en suis amoureux.... j'en suis fou, — criait-il, enfonçant ses doigts dans ses cheveux bouclés, — et il faut que vous m'aidiez à la voir! Vous pouvez facilement m'introduire chez elle pour chanter des duos, comme une partie de sa leçon. Vous me croirez si vous voulez, je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit pour penser à elle, et, si je ne la vois pas, je ne dormirai plus tant que je vivrai, je le sens bien. Ah! — s'écria-t-il, en posant ses mains sur les épaules d'Ercole, — vous ne savez pas ce que c'est d'être amoureux! Tout ce que l'on touche est du feu.... le ciel est un dôme de plomb.... tantôt on est glacé, et une minute après brûlant.... vous pouvez vous tourner et vous retourner sur votre oreiller toute la nuit et ne jamais dormir; tantôt vous voulez maudire tous les gens que vous voyez, tantôt vous voulez les embrasser, cela ne fait rien.... tout cela pour exprimer le....

— Le diable! et puisse-t-il t'emporter! — interrompit Ercole en riant.

IV.

Ce fut dans une pièce exposée au soleil et donnant sur la grande cour du Palazzo Carmandola que Nino s'assit pour donner à Hedwige de Lira sa première leçon de littérature Italienne. Il n'aurait pu, même vaguement, prévoir ce que serait cette leçon ; car, en dépit d'une connaissance approfondie du sujet, qu'il devait à ma sollicitude et à mes efforts pour faire de lui un savant, il ignorait absolument l'art difficile d'enseigner. Néanmoins comme son élève parlait couramment notre langue, quoiqu'elle employât accidentellement des expressions de basse origine, comme tous les étrangers qui ont grandi à Rome et ont reçu leurs premières leçons de leurs domestiques, il ne redoutait pas de se heurter à de grandes difficultés. Il se sentait très capable d'interpréter convenablement les passages difficiles, ayant

reçu de moi des indications précises sur les meilleures et les plus belles pages d'un certain nombre d'auteurs.

Figurez-vous, cependant, les impressions d'un jeune homme de vingt ans, follement amoureux, en dépit de toutes les convenances, soudainement placé à côté de l'objet de son adoration, avec mission de lui enseigner tout ce qu'il sait — le père étant dans la pièce voisine et la porte de cette pièce toute grande ouverte entre eux! J'ai toujours estimé qu'en menant à bien, dans de semblables conditions, cette première leçon, Nino avait prouvé, d'une façon indiscutable, sa force de caractère.

Hedwige de Lira, la contessina, comme nous l'appelons toujours, a juste le même âge que Nino, mais elle semblait beaucoup plus jeune : il en est toujours ainsi des enfants du Nord. Je vous ai dit qu'elle avait l'air d'une statue, et vous ne devez pas vous étonner si je l'appelle ainsi. Elle paraissait aussi froide qu'un marbre; je ne pourrais donc guère dire qu'elle était belle. Bien que je ne sois pas sculpteur et que je ne m'entende en rien aux choses de l'art, je puis pourtant dire si une œuvre est belle quand je la vois. Ne voulant pas paraître exclusif, je ne dirai rien de plus là-dessus. J'aime la vie dans les choses vivantes, et les sculpteurs peuvent, si cela leur plaît, adorer les nez aquilins, les sourcils de niveau, certaines bouches avec lesquelles personne ne pourrait manger raisonnablement. Je ne m'en inquiète pas le moins du monde, et, si jadis je

retraité, tout ce que tu voudras, blessé à Kœniggrætz par les Autrichiens. Sa femme était délicate et il l'avait amenée ici longtemps avant de quitter le service; la signorina est née ici. Il m'a raconté tout cela et il m'a appris à prononcer le nom de Kœniggrætz c'est-à-dire.... Conigherazzo, — dit avec orgueil le maestro, — et voilà comment je le sais.

— *Caperri!* quel tour de force! — dis-je.

— Et vous avez raison, Sor Conte; mais quand on sait chanter, on peut parler toutes les langues. Le chant vous aurait été utile dans vos études.

J'eus une vision vague d'un quart d'heure de Schopenhauer, avec accompagnement de piano, quelqu'un battant la mesure.

— Mais c'est leur nom, leur nom que je voudrais savoir, — reprit Nino, en s'aplatissant contre la colonne pour laisser passer une voiture.

Le hasard voulut que le vieil officier et sa fille fussent dans ce fiacre et que Nino les reconnût à la lueur du crépuscule. Il souleva son chapeau, naturellement, mais je sais parfaitement qu'on ne le remarqua pas.

— Son nom est plus joli que celui de Conigherazzo, — dit Ercole. — C'est Lira.... Erre Gheraffe fonne Lira.

Je suppose qu'il voulait dire Herr Graf von Lira. Et il a l'impudence de dire que le chant lui a appris à prononcer l'Allemand.

— Et cela signifie, — continua-t-il, — Il Conte di Lira, comme nous dirions.

— Ah! quel nom divin! — s'écria Nino avec

enthousiasme, en rabattant son chapeau sur ses yeux pour méditer à loisir sur ce nom.

— Et son nom à elle est Edvigia, — ajouta le maestro sans qu'on l'en priât.

C'est ainsi qu'on dit en Italien Hedwige ou Hadwig, vous savez. Mais nous simplifions encore et nous l'appelons Gigia, tout comme si elle s'appelait Luisa. Nino ne trouve pas ce dernier nom aussi joli. Il était silencieux d'ailleurs. Peut-être avait-il déjà peur de répéter le nom familier de la première femme qu'il eût jamais aimée. Aussi! à vingt ans, n'avoir jamais été amoureux!..... C'était incroyable pour moi.... Et un Italien! né à Serveti, encore!

Dans l'intervalle, le cigare du maestro s'était éteint, et il le ralluma avec une allumette flamboyante avant de poursuivre, puis nous continuâmes notre promenade. Je me souviens de tout cela très nettement, parce que ce fut le commencement de la folie de Nino. J'ai surtout présente à l'esprit son expression d'indifférence lorsque Ercole s'étendit sur les propriétés mondaines de la famille de Lira. Il me sembla que si Nino avait sérieusement jeté les yeux sur la Contessina Edvigia, il aurait dû au moins paraître content d'apprendre qu'elle était si riche ; ou bien il aurait dû paraître contrarié, s'il lui était venu à l'esprit que sa position modeste serait un obstacle sur sa route. Mais il ne prit nullement garde à tout cela et continua à marcher devant lui, en fredonnant un petit air avec son nez, en fermant la bouche; il met tout en musique.

— Ce sont certainement des grands seigneurs, — dit Ercole. — Ils demeurent au premier étage du Palazzo Carmandola.... tu sais, dans le Corso.... Ils ont une voiture et deux domestiques en livrée, tout comme un prince Romain. De plus, le comte m'a envoyé une fois une bouteille de vin à Noël. Il était léger comme de l'eau et avait le goût de la solfatare de Tivoli, mais il venait de ses vignobles en Allemagne et avait au moins cinquante ans d'âge. S'il a des vignobles, il a un château, cela va de soi. Et s'il a un château, il est grand seigneur, tout naturellement.... Hein ! qu'en pensez-vous, Sor Conte? Vous savez tout cela.

— Je l'ai su jadis, maestro mio. C'est très probable.

— Son vin était aigre, mais c'est parce qu'il était trop vieux. Je suis sûr que les Allemands ne savent pas bien faire le vin. Ils n'ont pas l'habitude de boire de bon vin, sans cela ils n'en boiraient pas tant quand ils viennent ici.

Nous traversions le pont et nous approchions de la maison d'Ercole.

— Maestro.... — dit tout à coup Nino.

Il était silencieux depuis quelque temps et avait terminé son air.

— Eh bien?

— N'est-ce pas demain notre jour de leçon?

— *Diavolo!* Je t'ai donné deux heures aujourd'hui. L'as-tu déjà oublié?

— Ah !.... c'est vrai. Mais donnez-moi donc une leçon demain, comme un bon maître que vous

êtes. Je chanterai comme un ange, si vous me donnez une leçon demain.

— Eh bien! si tu veux venir à sept heures le matin et si tu me promets de n'étudier que le solfège de Bordogni pendant une heure, de ne pas forcer ta voix, et de ne pas mettre trop de vinaigre dans ta salade à souper, j'y penserai. Cela te va-t-il? Conte, ne le laissez pas manger trop de vinaigre.

— Je ferai tout cela, si vous me permettez d'aller chez vous demain, — dit Nino sans hésiter.

— Et cependant, la plupart du temps il aime mieux ne rien chanter du tout que d'étudier Bordogni, — me dit De Pretis.

— *Meglio cosi*, — tant mieux. Bonsoir, Sor Conte. Bonsoir, Nino.

Et là-dessus il entra dans la Via Paola, et Nino et moi continuâmes notre route. Je m'arrêtai pour acheter un cigare, au petit marchand de tabac juste en face du Théâtre Tordinona. On avait l'habitude de les payer un *baiocco* la pièce, et je pouvais n'en acheter qu'un à la fois. Mais, à présent, on en a deux pour trois *baiocchi*, et je suis forcé d'en prendre toujours deux, parce qu'il n'y a plus de demi-baiocchi.... mais rien que des centimes. C'est là une des causes de mes folles dépenses. Mariuccia dit que je suis avare; née pauvre, c'est tout naturel, elle n'a jamais eu à apprendre les principes de l'économie.

— Nino mio, — dis-je, tout en marchant, — tu me fais vraiment rire.

— Ce qui veut dire....

Il fredonnait encore un air et était de mauvaise humeur parce que je l'interrompais.

— Tu es amoureux. Ne le nie pas. Tu en es déjà à combiner comment tu pourras faire la connaissance de la comtesse étrangère. Tu es fou. Rentre et dis à Mariuccia de te donner du sirop de tamarin pour te rafraîchir le sang.

— Bien. Mais dites-moi, n'avez-vous donc jamais été vous-même amoureux de quelqu'un? — demanda-t-il sous forme de réponse.

Je pus voir dans l'obscurité l'éclair de colère qui brilla dans ses yeux pendant qu'il disait cela.

— *Altro*.... Voilà pourquoi je me moque de toi. A ton âge, j'avais déjà été amoureux vingt fois. Mais je ne suis jamais tombé amoureux à première vue.... et d'une poupée encore; car c'est réellement une poupée de cire, comme la madone qu'on expose à l'Ara Cœli, le Jour des Rois, dans le *presepio*.

— Une poupée! — cria-t-il. — Qu'est-ce qui est une poupée, s'il vous plaît?

Nous nous arrêtâmes au coin de la rue pour discuter sur ce jugement.

— Crois-tu qu'elle soit réellement en vie? — demandai-je en riant.

Nino dédaigna de me répondre, mais un regard farouche brilla sous son chapeau.

— Vois-tu, — continuai-je, — les femmes comme celle-là ne sont faites que pour être regardées. Elles n'aiment jamais, car elles n'ont

pas de cœur. Heureuses encore si elles ont des âmes, comme Chrétiennes.

— Je vous dirai toute ma pensée — répliqua-t-il fièrement, — c'est un ange.

— Oh! est-ce tout?.... As-tu jamais entendu parler d'un ange marié?

— Vous en entendrez parler, Sor Cornelio, et bientôt. Je vous jure, ici, que j'épouserai la Contessina de Lira.... si c'est son nom.... avant deux ans. Ah! vous ne me croyez pas. C'est votre droit. Je n'ai rien à ajouter.

— Mon cher enfant, — lui dis-je à mon tour, car c'est un fils pour moi, — tu ne dis que des folies. Comment un homme quelconque dans ta position peut-il espérer épouser une grande dame, qui de plus est une héritière? Te rends-tu compte que ton projet n'est pas sérieux?

— Pas sérieux! — cria Nino, serrant sa mâchoire carrée comme un mors et parlant entre ses dents. — Je suis laid, dites-vous; je suis obscur, je n'ai ni position, ni fortune, ni rien qui y ressemble. Je suis le fils d'un paysan et de la femme d'un paysan. Je suis tout ce que vous voudrez, mais je l'épouserai si je dis que l'épouserai. Croyez-vous donc que ce soit pour rien que vous m'avez enseigné la langue du Dante, de Pétrarque, et de Silvio Pellico? Croyez-vous donc que ce soit pour rien que le Ciel m'a donné une voix? Est-ce que les anges n'aiment pas la musique, et est-ce que je ne puis chanter aussi bien qu'eux? Ou croyez-vous que, parce que je veux être chanteur, ma main n'est pas aussi

vigoureuse que celle d'un beau gentilhomme.... tout *contadino* que je suis? Je le veux.... je le veux.... et je le veux, *basta!*

Je ne l'avais jamais vu dans un pareil état avant ce jour-là. Il avait croisé les bras et il inclinait un peu la tête à chaque répétition du mot, me regardant si durement, tandis que nous étions sous un des becs de gaz de la rue, que je fus obligé de détourner les yeux. Il me décontenançait.... lui, un fils de paysan! Nous nous remîmes à marcher.

— Et quant à être une poupée de cire, comme vous l'appelez, — continua-t-il après un certain temps, — c'est une bêtise, si on peut se servir de ce mot. Une poupée vraiment!.... Et, il n'y a qu'une minute, vous la compariez à la Madone! Je suis sûr qu'elle a un cœur aussi grand que cela....

Il écartait les bras démesurément.

— Cela se voit dans ses yeux. Ah! quels yeux!

Je vis qu'il était inutile d'insister plus longtemps là-dessus, tout en restant convaincu qu'il oublierait tout cela, quoiqu'il parût si résolu et qu'il parlât si superbement de sa volonté.

— Nino, — terminai-je, — je suis plus vieux que toi.

Je dis cela pour l'impressionner, bien entendu, car je ne suis vraiment pas si vieux.

— *Diamini!* — cria-t-il impertinemment, — je crois bien!

— Bon, bon, ne sois pas si furieux. J'ai vu tant soit peu de choses dans mon temps, et je te dirai que ces étrangères ne ressemblent nulle-

ment à nos femmes. J'ai été jadis amoureux d'une fée du Nord.... elle n'était pas Allemande, mais elle venait de la Lombardie, vois-tu.... et c'est la raison qui m'a fait perdre Serveti et tout le reste.

— Mais je n'ai pas de Serveti à perdre, moi, — objecta Nino.

— Tu as une carrière comme musicien à perdre. Ce n'est pas une carrière extraordinaire, que celle où l'on est affiché avec un tas de figurants et de changements à vue, et où l'on crie de façon à s'enrouer tous les soirs, mais c'est une carrière....

J'étais furieux parce qu'il avait ri de mon âge.

— Mais c'est une carrière, après tout, que tu as choisie toi-même. Si tu te fourres dans une intrigue, à présent, tu peux te ruiner. J'espère que c'est ce qui t'arrivera.

— *Grazie!* Et puis?

— Eh! ce ne serait pas si triste, après tout. Car, si tu pouvais être amené à abandonner le théâtre....

— Moi.... moi, abandonner le chant? — s'écria-t-il avec indignation..

— Oh! cela arrive, tu sais. Si tu l'abandonnais, comme je disais, tu pourrais alors peut-être employer ton intelligence. Une intelligence vaut mieux qu'un gosier, au bout du compte.

— *Ebbene!* Parlez tant que cela vous plaira, vous en avez le droit, car vous m'avez élevé, et vous vous êtes certainement assez opposé à mon désir de chanter pour calmer votre conscience. Mais, cher professeur, je ferai tout ce que je dis,

aussi, et cependant ils brillent dans l'obscurité ; tandis qu'un morceau de verre qui laisse passer la lumière, qu'il soit rouge ou vert, comme dans une fenêtre d'église, par exemple, paraît toujours beaucoup plus chaud que le diamant.

Quoique la beauté et l'éclat du visage de cette jeune femme m'eussent frappé instantanément, du même regard, je vis aussi Nino; je m'étais aperçu de son absence et j'avais supposé qu'il était allé dans la tribune de l'orgue avec De Pretis. Ah bien oui ! tandis que la foule s'agenouillait pour la bénédiction, imaginez un peu ce qu'il faisait! Il venait de se mettre à genoux, le visage tendu vers la jeune dame blonde et tournant le dos à la procession ; c'était réellement très inconvenant et, s'il eût fait moins sombre, tout le monde l'aurait remarqué, j'en suis sûr. Il restait là, agenouillé, à trois pas de la dame, la regardant comme si son cœur eût voulu éclater. Je ne crois pas qu'elle le vit, car elle ne tourna pas une fois la tête de son côté. Tout le monde se releva, puis nous nous empressâmes de sortir de la Chapelle ; le grand vieillard étranger donna son bras à la belle jeune dame, et quand ils se furent frayé un passage vers la porte, qui conduit dans la nef de l'église, ils ne sortirent pas, mais se mirent à l'écart pour laisser écouler la foule. Nino me dit qu'il voulait attendre De Pretis, et immédiatement il concentra toute son attention sur la jeune étrangère, se cachant dans l'ombre et ne la quittant pas des yeux.

Je n'avais jamais vu auparavant Nino accor-

der à une femme, si jolie fût-elle, le moindre intérêt ; aussi, fus-je fort surpris de le voir perdu dans sa contemplation de la jeune fille blonde. J'étais près de lui et je pouvais voir son visage, empreint d'une nouvelle expression que je ne lui connaissais pas. La foule avait presque disparu et on éteignait les lumières quand De Pretis apparut, nous cherchant. Je fus étonné de le voir s'incliner très bas devant l'étranger et la jeune dame ; puis il s'arrêta et se mit à causer avec eux. Ils parlaient tout haut et je crus comprendre qu'il s'agissait d'une leçon que la jeune dame avait manquée. Elle s'exprimait comme une Romaine, mais le vieillard se faisait comprendre par une série de phrases raides, qu'il chassait de sa bouche comme des décharges de mousqueterie.

— Qui est-ce ? — me murmura à l'oreille Nino, haletant d'émotion et tremblant de la tête aux pieds. — Qui est-ce et comment se fait-il que le maestro connaisse ces gens ?

— Eh, *caro mio*, qu'en puis-je savoir? — répondis-je avec indifférence. — Ce sont des étrangers, quelque élève de De Pretis et son père. Mais comment le saurais-je?

— C'est une Romaine, — dit Nino entre ses dents. — Je sais comment parlent les étrangers. Le vieillard est un étranger, mais elle.... elle est Romaine, — répéta-t-il avec certitude.

— Eh ! — dis-je, — pour ma part, elle peut être Chinoise. Les étoiles ne tomberont pas pour cela.

Je croyais qu'il l'avait déjà vue, voyez-vous, et je voulais l'exaspérer par mon indifférence pour

le lui faire avouer; mais il ne me dit rien de semblable, et je reconnus ensuite qu'il ne l'avait réellement encore jamais vue.

Bientôt la jeune dame et le vieillard continuèrent leur chemin et nous appelâmes De Pretis, car il ne pouvait nous voir dans l'obscurité. Nino devint très confidentiel et passa un bras dans le sien quand nous partîmes.

— Qui sont-ils, *caro maestro*, ces gens ravissants? — demanda le jeune homme quand ils eurent fait quelques pas.

Je marchais à côté de Nino, et tous trois nous approchions de la porte.

— Des étrangers.... mes étrangers, — répondit le chanteur avec orgueil, en prenant une colossale prise de tabac.

Il avait l'air de dire que dans sa profession il était constamment en relations avec des gens comme ceux-là, tandis que moi.... oh! moi, naturellement, j'étais toujours aux prises avec des pauvres diables d'étudiants qui n'avaient pas de voix, eux, mais rien que des cervelles.

— Mais elle, — objecta Nino, — elle est Romaine, j'en suis sûr.

— Eh! — dit Ercole, — tu sais comme cela se fait. Ces étrangers se marient et viennent vivre ici; leurs enfants y naissent, y grandissent, et plus tard ils disent qu'ils sont Romains, aussi orgueilleusement qu'ils peuvent. Mais ce ne sont réellement pas des Italiens, pas plus que le Schah de Perse.

Le maestro sourit d'un air de compassion.

C'est un Romain de Rome, et son grand nez se moque des prétendants. A ses yeux les Piémontais, les Toscans, les Napolitains, sont tout aussi bien des étrangers que les Allemands ou les Anglais. Bien plus, il aime les Allemands et supporte les Anglais, mais il ne peut insulter davantage un ennemi qu'en l'appelant Napolitain ou Piémontais.

— Alors ils demeurent ici? — cria Nino avec ravissement.

— Bien sûr.

— Enfin, *maestro mio*, qui sont-ils?

— Quel diable de garçon! *Dio mio!*

Ercole rit dans sa grosse moustache qui est encore noire. Mais cela ne l'empêche pas d'être chauve tout de même et de porter une calotte.

— Diable tant que vous voudrez; mais je voudrais bien le savoir, — dit Nino obstinément.

— Oh! *bene*! Voyons, ne t'inquiète pas, Nino.... je te donnerai tous les renseignements que tu désires. C'est une de mes élèves, je vais chez eux, dans le Corso, et je lui donne des leçons.

— Et puis? — demanda Nino avec impatience.

— Qui va doucement va sûrement, — dit sentencieusement le maestro.

Il s'arrêta et alluma un cigare aussi noir et aussi tordu que sa moustache; puis il continua, s'arrêtant encore au milieu de la place pour parler à son aise, car il avait cessé de pleuvoir et l'air était lourd et étouffant.

— Ils sont Prussiens, puisque tu tiens à le savoir. Le vieux Monsieur est un colonel, retiré,

et, si vous voulez m'aider un peu en cette affaire, vous ne le regretterez pas.

— T'aider?... *Dio mio!* Pour qui me prends-tu? Comme si je pouvais t'aider! D'ailleurs, je ne le voudrais pas! Je suppose que tu as besoin d'argent pour devenir un dandy, un *paino*, pour aller te planter au coin de la Piazza Colonna et lui lancer des œillades quand elle passera! Beaux projets, vraiment!

— Non, — dit tranquillement Nino, — je ne désire ni argent ni rien autre chose quant à présent, merci. Ne vous fâchez pas, mais venez au café boire un peu de limonade; je vous invite car on m'a payé ma dernière copie que j'ai envoyée hier.

Il passa son bras dans le mien et nous entrâmes. Il n'y a pas à résister à Nino quand il est affectueux. Cependant je ne le laisserai pas payer la limonade. Je la payerai moi-même, Mais quelle prodigalité!

III.

Avant d'aller plus loin, je dois avouer, et beaucoup l'ont déjà compris, que je n'ai appris que tout dernièrement la plupart des détails de cette histoire; car d'abord je ne voulais pas du tout aider Nino, persuadé que la fantaisie de son jeune cœur passerait bientôt. J'ai tenté de réunir et de coordonner les différents incidents principaux en un tout à peu près complet, afin que l'on puisse en suivre les phases diverses, et il ne faut pas s'étonner si je puis décrire des scènes auxquelles je n'ai pas assisté et analyser des sentiments que d'autres ont éprouvés, car j'ai très souvent causé avec Nino de toute cette affaire, et la baronne, le jour où elle est venue chez moi, m'a fait toute sa confession. Je me demande même encore comment elle a pu me raconter si simplement ce qui a dû lui coûter tant de peine. Cela

avait d'ailleurs été très bien à elle de venir; je la vois encore assise sur le vieux fauteuil vert, ayant derrière elle le globe de verre sous lequel sont les fleurs artificielles et l'agneau en sucre que le curé a donné à Nino, quand il a fait sa première communion à Pâques. Mais le moment n'est pas encore venu de parler de la baronne; je ne puis l'oublier, cependant.

Nino devint tout à fait amusant quand il commença à aimer la jeune comtesse, et le premier matin — le lendemain du jour où nous étions allés à Saint-Pierre — il sortit à six heures et demie, quoique le soleil fût à peine levé, car nous étions en octobre. Je savais parfaitement qu'il allait prendre la leçon d'extra dont ils avaient parlé avec De Pretis; je n'avais donc rien à dire à ce propos et je dus me contenter de lui recommander de se bien couvrir, car le sirocco ne soufflait plus, la matinée était belle, et un léger vent du nord rafraîchissait l'atmosphère. Je puis toujours dire quand le vent vient du nord avant d'ouvrir ma fenêtre; je ne sais pourquoi ces jours-là Mariuccia fait un tapage infernal avec la cafetière dans la cuisine et le chardonneret, qui est dans le salon, chante très fort, ce qu'ils ne font jamais ni l'un ni l'autre quand le temps est nuageux. Nino s'en alla donc chez le Maestro Ercole pour y prendre sa leçon de chant, et voici ce qui arriva.

De Pretis savait très bien que Nino ne lui avait demandé cette leçon supplémentaire que pour avoir une occasion de parler de la Contessina de

Lira ; aussi, pour taquiner son élève, dès que celui-ci apparut, le maestro lui parla immédiatement de faire des gammes et insista pour commencer tout de suite. Néanmoins il prétendait être de mauvaise humeur : c'est toujours une prétention de sa part, je le dis bien vite.

— Ah ! mon petit ténor, — commença-t-il, — tu veux donc une leçon à sept heures du matin ? C'est le moment où toutes les blanchisseuses chantent à la fontaine ! Tu auras ta leçon et, par le corps de Bacchus, ce sera une vraie leçon ! Maintenant, allons ! *Andiamo....* Do.... o.... o !

Il vociféra une longue note qui ébranla la maison, et un homme qui vendait des choux dans la rue arrêta sa charrette à bras et l'imita pendant cinq minutes.

— Mais je suis hors d'haleine, maestro, — protesta Nino, qui voulait causer.

— Hors d'haleine?.... Un chanteur n'est jamais hors d'haleine. Que ferais-tu si tu perdais la respiration au dernier acte de *Lucia*, à....*Bell'alma ado....*? Tu es hors d'haleine, n'est-ce pas? Resterais-tu avec « l'âme adorée....» entre les dents? Quel beau chanteur tu feras ! *Andiamo !* Do.... o.... o !

Nino vit qu'il fallait s'exécuter et il poussa un cri sauvage, tout à fait contre son gré, et le marchand de choux se mit d'accord immédiatement, faisant un si grand tapage que la vieille femme, qui demeure en face, ouvrit sa fenêtre et vida un panier à ordures plein de pelures de pommes de terre et de feuilles de laitue de rebut, juste sur

pensais différemment, je répondrai à ceux qui me reprocheront de me contredire que je ne veux pas changer leur opinion, mais que je changerai la mienne aussi souvent qu'il me plaira. D'ailleurs, si quelqu'un dit que la contessina n'agit pas comme une statue dans la suite, je prouverai facilement que si on met un bloc de marbre dans le feu il s'échauffera et se refroidira plus lentement qu'un bloc d'argile; l'argile seule est faite pour être mise au feu et non le marbre. N'est-ce pas là une démonstration suffisante?

La contessina est une étrangère en tout, quoiqu'elle soit née sous notre soleil. Les gens nés dans ces conditions ont toute sorte de dispositions; mais ils s'en servent si maladroitement qu'ils n'en font jamais rien. Ils paraissent prendre un grand plaisir à étudier un peu de tout, quoiqu'ils doivent être bien convaincus, dès le principe, qu'ils ne pourront jamais exceller en rien. Je puis dire cependant que la contessina jouait très convenablement du piano; car Nino lui-même dit qu'elle joue bien; mais à quoi cela lui sert-il?

Nino comprit tout de suite que son élève se proposait d'étudier très sérieusement la littérature, et, qui plus est, qu'elle se proposait de l'étudier à sa façon. Elle était aussi différente de son père en toutes choses qu'il est possible; mais, comme lui, elle avait la volonté inébranlable de ne jamais faire que ce qui lui plaisait. Nino fut enchanté qu'on ne consultât pas son goût personnel et il s'assit, heureux de la contempler, tordant

ses mains sous la table pour concentrer son attention et conserver son sang-froid. Il ne lut que ce qu'elle lui dit de lire, lui expliquant brièvement les mots et les phrases qu'elle ne pouvait comprendre. J'ose dire qu'avec ses cheveux bien peignés, son plus bel habit, et les yeux baissés sur son livre, il avait l'air aussi convenable que l'on peut l'imaginer. Mais, si cette jeune fille de haute naissance avait remarqué un seul des regards qu'il ne pouvait s'empêcher de diriger sur elle, de temps en temps, elle aurait compris qu'elle avait en face d'elle un amoureux, ou jamais elle n'en aurait remarqué aucun.

Elle ne vit rien. Cette jeune et altière Prussienne n'accordait guère d'attention à l'homme, absorbée qu'elle était par le professeur. Ses petites oreilles étaient fort attentives et ses doigts déliés griffonnaient des notes avec un crayon ordinaire, de sorte que Nino s'extasiait du contraste qui existait entre l'éblouissante main blanche de la jeune fille et l'objet uni, noir, verni, qu'elle maniait nonchalamment. La notion du temps n'existait plus pour lui ce jour-là et il tressaillit au bruit du canon de midi et au furieux fracas des cloches. La contessina leva soudain les yeux et rencontra les siens. Ce fut le jeune homme qui rougit.

— Voulez-vous finir le chant? — demanda-t-elle. — Il n'y a plus que dix lignes....

S'il voulait! Nino devint cramoisi de plaisir.

— *Anzi*.... Mais certainement, — s'écria-t-il. — Mon temps est à vous, signorina.

Quand ils eurent fini, il se leva et son visage redevint triste et pâle. Il se hâta de prendre congé, car il n'était qu'un professeur et cette leçon était la première encore ! Elle se leva également et attendit qu'il quittât la chambre. Il ne put retenir sa langue.

— Signorina....

Il balbutia et s'arrêta brusquement. Elle le regarda, prête à l'écouter, mais le cœur de Nino accusa le jeune homme d'avoir ainsi attiré l'attention de son élève. Que pouvait-il dire, en saluant avant de se retirer ? Il fallait cependant articuler quelque chose. Ce qu'il dit fut stupide.

— J'aurai l'honneur de revenir demain.... après-demain, veux-je dire.

— Oui, — reprit-elle, — je crois que c'est ce qui a été convenu. Bonjour, Signor Professore.

Ce titre de professeur résonna d'une façon étrange à son oreille. Y avait-il la plus légère nuance d'ironie dans sa voix ?.... Riait-elle de son air enfantin ?.... Fi ! cette idée le fit frémir. Il prit congé en saluant.

Telle fut la première leçon ; la seconde fut semblable, je suppose, ainsi qu'un grand nombre d'autres desquelles je ne sus rien, car j'étais toujours occupé dans le milieu du jour, et je ne lui demandais pas où il allait. Il me paraissait devenir bien élégant ; mais comme il ne m'a jamais demandé aucun argent depuis le jour où il a su copier de la musique, je ne lui adressais aucune question. Il avait acheté un habit neuf avant Noël, des gants, et de fort belles bottes,

que je ne pouvais jamais regarder sans sourire, quand je me rappelais le jour où il était arrivé chez moi, chaussé d'un seul soulier, auquel il y avait un trou aussi grand que la moitié de son pied, encore. Il devenait si soigneux de sa personne que Mariuccia commença à le traiter de *signorino*. De Pretis répétait sans cesse qu'il faisait de grands progrès, j'étais donc content, quoique toujours persuadé que c'était un sacrifice pour lui d'être chanteur.

Comme il allait trois fois par semaine au Palazzo Carmandola, il commença à s'habituer à la société de la contessina. Je ne compris jamais comment il avait réussi à soutenir son rôle de professeur. Un vrai Romain l'aurait découvert en huit jours. Mais les étrangers ne nous ressemblent pas. S'ils sont satisfaits, ils donnent leur argent et ne font pas de questions. D'ailleurs, il étudiait sans cesse et disait que, si jamais il perdait sa voix, il deviendrait homme de lettres ; ce qui me semblait si prudent que je ne trouvais rien à dire. Une fois, que nous nous promenions dans le Corso, la contessina passa en voiture avec son père. Nino ôta son chapeau, mais ils ne le virent pas, car il y a toujours foule au Corso.

— Dites-moi, — s'écria-t-il avec animation, lorsqu'ils furent passés, — n'est-ce pas qu'elle est vraiment belle ?

— Un bloc de marbre, mon enfant, — dis-je sans me méfier de rien.

J'entrai chez un marchand de tabac pour acheter un cigare.

Un jour — Nino dit que c'était en novembre — la contessina se mit à le questionner longuement sur le Panthéon. C'était au milieu de leur leçon et il fut très étonné de la voir l'interrompre pour causer. Mais vous pouvez vous imaginer s'il fut heureux d'avoir l'occasion de parler d'autre chose que du Dante.

— Oui, signorina, — répondit-il. — Le Professeur Grandi dit qu'il a été bâti pour servir de bains publics ; mais on croit généralement que c'était un temple.

— Y êtes-vous jamais allé, le soir ? — demanda-t-elle avec indifférence.

Le soleil qui entrait par la fenêtre se jouait si bien dans ses cheveux d'or, que Nino se demanda comment elle avait jamais pu penser à la nuit.

— Le soir, signorina ?.... Non vraiment ! Qu'y serais-je allé faire le soir, dans l'obscurité ? Je n'y suis jamais allé le soir.

— Je veux y aller un soir, — dit-elle brièvement.

— Ah !.... vous le ferez éclairer avec des torches, comme l'on fait au Colisée ?

— Non. Est-ce qu'il n'y a pas de lune en Italie, professore ?

— La lune.... ah! oui. Mais le trou qui est au sommet de la Rotonde...

Un Romain n'appelle jamais le Panthéon que la Rotonde.

— .... est si petit qu'il y ferait très sombre.

— Précisément, — dit-elle. — Je veux y aller

le soir et voir la lune briller à travers le trou du dôme.

— Mais, — s'écria Nino en riant, — vous verrez bien mieux la lune en dehors, sur la piazza. Pourquoi iriez-vous dans la Rotonde, où vous n'en pourrez voir que bien peu?

— Je veux y aller, — répliqua la contessina. — Les Italiens n'ont pas le sentiment du beau.... du mystérieux.

Ses yeux devenaient rêveurs à mesure qu'elle essayait d'évoquer le tableau qu'elle n'avait jamais vu.

— Peut-être, — dit Nino humblement. — Mais, — ajouta-t-il, rayonnant tout à coup à cette pensée, — si vous voulez vraiment voir ce spectacle, ce sera très facile. J'arrangerai cela.... Voulez-vous m'y autoriser?

— Oui, arrangez cela. Mais continuons notre leçon.

J'aimerais à tout vous dire : comment Nino vit le sacristain du Panthéon dans l'après-midi et s'assura, sur son petit almanach — qui renferme toute sorte de merveilleuses prédictions astrologiques, aussi bien que le calendrier — de l'époque de la pleine lune. Ce que Nino dit au sacristain et ce que le sacristain dit à Nino serait peut-être fort divertissant. J'aime beaucoup ces petits détails, et j'aime aussi à causer. Car puisque c'est la parole qui nous distingue des autres animaux, je ne vois pas pourquoi je ne m'en servirais pas le plus possible. Mais vous qui me lisez, vous ne connaissez pas encore beaucoup la Contessina

Hedwige, et, à moins que je ne vous en dise bien vite davantage, vous vous demanderez comment toutes les choses curieuses qui lui sont arrivées ont pu provenir de l'envie qu'eut un petit chanteur comme Nino de faire sa connaissance. Nino est un grand chanteur aujourd'hui, c'est entendu; mais il était moins que cela autrefois; et lorsqu'il se fit passer, à mon insu, auprès du vieux comte, pour un maître d'Italien, personne n'avait jamais entendu parler de lui.

Cependant, puisque je dois satisfaire votre curiosité avant toute autre chose et ne pas m'appesantir trop longuement sur les détails.... ces chers, ces vulgaires détails.... je dirai tout simplement que Nino parvint sans difficulté à s'arranger avec le sacristain du Panthéon pour qu'il permît à une société d'étrangers de visiter le monument pendant la pleine lune, à minuit. Je ne doute pas qu'il n'ait même dépensé un franc avec ce petit homme, qui est très vieux, très crasseux, et qui nourrit des poules dans le vestibule du monument.... mais pas de détails!

Le soir convenu, Nino, enveloppé dans un vieux manteau à moi (qui est très chaud, quoi qu'il soit usé jusqu'à la corde), accompagna la société au temple ou à l'église, comme vous voudrez l'appeler. La société se composait simplement du comte et de sa fille, d'un gentilhomme autrichien de leur connaissance et de la chère baronne — cette femme sympathique dont les charmes ont brisé tant de cœurs et qui ne s'inquiétait nullement des commérages du monde.

Tout le monde l'a vue, avec ses manières légères, gracieuses, et sa figure qui était comme une pêche mulâtresse par son teint foncé et sa finesse, et ses yeux noirs et son air de lis tigré. Elle vivait uniquement, disait-on, de sucreries et de café ; il n'est pas surprenant alors qu'elle fût si douce et si brune. Elle m'appelait comte.... ce qui est très ridicule à présent ; mais, si j'avais dû devenir amoureux, je l'aurais aimée. Je n'aimerais pas une statue. Quant au gentilhomme autrichien, il est inutile de le dépeindre, que chacun se représente le gentilhomme autrichien qu'il a dû rencontrer au moins une fois dans sa vie.

Nino conduisit ces quatre personnes à la petite entrée particulière du Panthéon, et le sacristain prit une lumière pour les accompagner jusqu'à la porte de l'église. Arrivés là, il mit de côté son rat-de-cave et laissa les visiteurs libres de faire ce qu'ils voulaient.

Imaginez, si vous le pouvez, l'obscurité d'Egypte, une obscurité palpable, transpercée d'outre en outre par un vigoureux rayon de lune, pur, blanc, froid, du sommet à la base. Tout autour, dans le cercle de l'ombre extérieure, de grands morts gisent dans leurs tombes, se murmurant les uns aux autres les événements qui agitent le monde ; se les murmurant dans un langage qui leur est propre jusqu'ici.... le langage de la vie future.... langage si terriblement et si profondément calme, qu'à côté de lui le silence même semble un fracas épouvantable et qu'il assourdit encore les murmures les

plus voilés aux oreilles qui s'efforcent de saisir au passage les entretiens des morts : l'ombre de l'immortalité tombant à travers l'ombre de la mort, faisant explosion au milieu de la course qu'elle parcourt des profondeurs de l'abîme pour arriver au ciel et s'élevant encore sur son char argenté vers l'horizon lointain, laissant derrière elle l'horreur du vide.

De même, dans cet endroit solitaire, la lune tombe à minuit sur le sol et les âmes des morts montent et descendent à travers la colonne mystique de ses rayons. Hedwige était seule dans le cercle blafard que la lune traçait sur les dalles au-dessous du dôme et elle regardait en l'air comme si elle voyait les anges monter et descendre. Tandis qu'elle regardait ainsi, l'épais voile de dentelle qui couvrait sa tête tomba doucement, comme si quelque esprit, subjugué par ses charmes, eût désiré ardemment voir quelque chose de plus beau et de plus pur que lui. La pâle lumière frappait son visage et chaque ondulation de ses cheveux ressemblait à de l'argent filé. Elle se tint immobile pendant un moment et l'air calme frémit autour d'elle. Puis le silence se prit à frissonner et un son d'abord tremblant voltigea, déploya ses ailes, et sortit de la nuit.

— *Spirto gentil dei sogni miei....*

Ah! Signorina Hedwige, vous connaissez cette voix aujourd'hui, mais vous ne la connaissiez pas alors. Comme votre cœur cessa de battre, puis battit encore et s'arrêta de nouveau, quand

vous entendîtes les premières notes lancées à pleine voix par un invisible chanteur dissimulé dans l'ombre, alors que les pâles rayons de la lune augmentaient encore votre propre pâleur. Et comme l'âme de l'inconnu s'élança vers vous sur les sons qui frappaient vos oreilles pour mourir en frémissant. Comme les notes magiques brisèrent leurs douces ailes contre la voûte qui, en les répercutant, leur donna une nouvelle vie qui les répandit dans l'espace, en vagues passionnées, jusqu'à ce que votre respiration devînt haletante et que votre sang coulât ardemment — votre sang du Nord, si froid lui-même — heureuse qu'une voix humaine pût vous émouvoir ainsi. Une voix dans l'ombre. Toute une minute s'était écoulée, en effet, après qu'elle eut cessé de se faire entendre, que vous demeuriez, comme vos compagnons, d'ailleurs, privée de respiration.

Ce fut ainsi qu'Hedwige entendit Nino pour la première fois. Quand, enfin, elle fut assez remise de son émotion pour demander le nom du chanteur, Nino s'était rapproché.

— C'est un parent à moi, signorina, un jeune homme qui doit être artiste. Je lui ai demandé comme un service de venir chanter ici ce soir, pensant que cela vous ferait plaisir.

— Un de vos parents ! — s'écria la contessina.

Ses compagnons s'approchèrent et formaient un groupe dans le disque du clair de lune.

— Le croiriez-vous, ma chère baronne, cette merveilleuse voix appartient à un parent du

Signor Cardegna, mon excellent maître d'Italien !

Un murmure d'admiration fit le tour du cercle ; puis le vieux comte parla.

— Signore, — dit-il en roulant ses lettres, — il est de mon devoir de bien vous remercier. Maintenant, me ferez-vous l'honneur, je vous prie, de me présenter à ce parent qui possède tant de talent ?

Nino avait prévu cette éventualité et il disparut dans l'ombre ; mais il revint tout de suite auprès de la petite société.

— Je suis désolé, Signor Conte, — dit-il. — Le sacristain vient de me dire que dès que mon cousin a eu fini il s'est sauvé à la hâte, disant qu'il craignait de s'enrhumer s'il restait sous cette voûte humide. Je lui dirai combien vous l'appréciez.

— C'est curieux, — remarqua le comte. — Je ne l'ai point entendu partir.

— Il se tenait sur le seuil de la sacristie, à côté du grand autel, Signor Conte.

— Dans ce cas, c'est différent.

— Je suis fâché, — dit Nino. — La signorina avait été assez cruelle pour me dire dernièrement que, nous autres Italiens, nous n'avions pas le sentiment du beau, du mystérieux....

— Je retire tout ce que j'ai dit, — répliqua Hedwige gravement et se tenant toujours sous les rayons de la lune. — Votre cousin comprend merveilleusement le beau.

— Et le mystérieux, — ajouta la baronne, qui

n'avait pas parlé jusque-là. — Son brusque départ m'a laissé l'impression d'un doux rêve. Donnez-moi votre bras, Professore Cardegna. Il est inutile de rester ici plus longtemps, maintenant que le rêve est évanoui.

Nino se plaça poliment à côté d'elle, quoique, à dire vrai, elle ne l'attirât pas à première vue. Il débarrassa un de ses bras du vieux manteau, pensant, après y avoir réfléchi, qu'elle ne pourrait pas voir, dans l'obscurité, à quel point ce vêtement était râpé.

— Vous donnez des leçons à la Signora de Lira? — demanda-t-elle, après s'être éloignée assez rapidement de ses amis.

— Oui.... de littérature Italienne.

— Ah !.... Elle m'a dit beaucoup de bien de vous. Ne pourriez-vous pas me réserver une heure ou deux par semaine, professore?

C'était là une nouvelle complication. Nino n'avait certainement pas pensé qu'il deviendrait professeur d'Italien pour le premier venu lorsqu'il avait entrepris de donner des leçons à Hedwige de Lira.

— Signora.... — commença-t-il d'un ton de protestation.

— Vous le ferez pour m'obliger, j'en suis sûre, — dit-elle vivement.

Sa main légère pressa un peu son bras au même instant. Nino, ayant eu le temps de réfléchir que la baronne était liée avec Hedwige, comprit que cette liaison pourrait lui fournir

une occasion de voir la jeune fille qu'il aimait, s'il acceptait cette offre.

— Toutes les fois qu'il vous plaira, signora, — dit-il bientôt.

— Pouvez-vous venir chez moi demain, à onze heures? — demanda-t-elle.

— A midi et demi. Onze heures, c'est l'heure de la contessina demain.

— A midi, si vous voulez bien, ou à midi et demi, alors, demain, — dit-elle.

Elle lui donna son adresse quand ils furent dans la rue.

— Arrêtez, — ajouta-t-elle, — où demeurez-vous?

— Numéro 27, Santa Catarina dei Funari, — répondit-il, se demandant pourquoi elle lui faisait cette question.

Le reste de la société sortit et Nino salua jusqu'à terre en souhaitant le bonsoir à la contessina.

Il était heureux de ne plus sentir la pression du bras de la baronne; il était heureux d'être seul, pour errer à travers les rues au clair de la lune et pour réfléchir à ce qu'il avait fait.

— Je ne cours aucun danger d'être découvert, — se dit-il à lui-même en confidence. — L'histoire du proche parent est bien trouvée et, d'ailleurs, elle est vraie. Je ne m'en connais certainement pas d'autre. Et cette baronne.... que peut-elle me vouloir? Elle parle Italien comme une vache espagnole. Oh! elle a diablement besoin d'un professeur, celle-là! Mais pourquoi a-t-elle la fantaisie de m'avoir pour maître? Ah!

ces yeux ! pas ceux de la baronne. Edvigia.... Edvigia di Lira.... Edvigia Ca.... Cardegna !.... Pourquoi pas ?....

Il s'arrêta pour réfléchir et regarda longtemps les rayons de la lune jouant sur les eaux de la fontaine.

— Pourquoi pas ?.... Mais la baronne....puisse le diable l'emporter avec lui ! Qu'est-ce que je ferais.... oui, d'un tas de baronnes même? Le plus simple est d'aller me coucher et de rêver.... mais pas d'une baronne ! *Macchè,* jamais dans mes rêves de baronne aux yeux de serpent et qui ne peut dire trois mots convenablement dans la seule langue qui, sous le soleil, vaille la peine d'être parlée. Non, je rêverai d'Edvigia di Lira.... elle est l'esprit de mes rêves. *Spirto gentil....*

Et il poursuivit son chemin, fredonnant l'air de la *Favorite* dans le haut de la tête, comme il a coutume.

Le lendemain, la jeune contessina ne parla, pendant la leçon, que du chanteur inconnu qui avait rendu la soirée de la veille si belle pour elle, et Nino rougit beaucoup sous sa peau brune et, de plaisir, passa vivement ses doigts dans ses cheveux. Mais il serra sa mâchoire carrée, ce qui signifie beaucoup de choses, et expliqua à son élève combien il serait difficile pour elle d'entendre de nouveau le chanteur. Son ami, dit-il, allait bientôt faire son apparition sur la scène et on ne pourrait guère l'entendre chanter avant cela. Et, comme la jeune femme insistait, Nino resta silencieux et remarqua que la leçon n'avan-

çait pas. Là-dessus Hedwige rougit — c'était la première fois qu'il la voyait rougir — et elle n'aborda plus ce sujet.

La leçon terminée, Nino alla chez la baronne, où il était évidemment attendu, car le domestique lui demanda son nom et l'introduisit immédiatement en présence de la jeune femme. C'était une de ces sveltes et brunes créatures de bonne race que l'on rencontre partout de par le monde, et elle avait brisé plus d'un cœur. Elle n'avait nullement l'air d'un serpent, comme Nino l'avait pensé tout d'abord. C'était tout simplement une très jolie femme qui faisait absolument tout ce qui lui plaisait et qui, si elle n'agissait pas toujours très honnêtement, était pourtant, je crois, rarement cruelle. Dame! le bon Dieu n'a pas fait de nous tous des modèles de vertu domestique. Les hommes ont souvent le cœur brisé pour bien peu de chose, et, à moins que les morceaux n'en soient tout à fait perdus, ils les font fondre à la flamme prochaine et les recollent ensemble, comme des morceaux de cire à cacheter.

La baronne était assise devant un piano, dans un boudoir fort sombre. Tous les coins de la pièce étaient encombrés d'éventails, de fougères, de palmiers, de tapis et de coussins d'Orient, de livres, de porcelaines, de majoliques, et de tableaux. On pouvait difficilement se remuer sans frôler quelque ornement ; d'épais rideaux diminuaient encore la clarté du soleil, et un petit feu de bois entretenait dans la chambre une douce température. Il y avait aussi une odeur de tabac

russe. La baronne sourit et se tourna sur le tabouret du piano.

— Ah! professore! Vous arrivez à point nommé, — dit-elle. — J'essayais de chanter une jolie petite romance, mais je ne puis prononcer les paroles. Venez donc m'apprendre.

Nino comparait l'air de toute cette luxueuse retraite à l'affectation d'ordre militaire qui régnait dans l'installation du comte.

— Mais comment donc, signora, je vous apprendrai tout ce que je puis. Me voici. Je ne puis chanter, mais je me tiendrai près de vous et je vous soufflerai les paroles.

Nino est loin d'être un garçon timide, et il se chargea de la tâche qu'on lui imposait sans hésiter. Il se plaça tout près de la baronne, qui inclina la tête et commença à chanter la petite romance qui était sur le pupitre du piano. Elle ne chantait pas faux, mais elle faisait de fausses notes et prononçait horriblement.

— Dites les paroles pour moi, — répétait-elle de temps en temps.

— Mais, on ne prononce pas en chantant comme en parlant, — objecta-t-il à la fin.

Puis s'oubliant complètement lui-même et perdant patience, il se mit doucement à chanter les paroles. Peu à peu, comme cette musique lui plaisait, il perdit toute mémoire du lieu où il était et se tint près d'elle chantant comme il aurait fait avec De Pretis, à première vue, avec tout le talent et toute la science qu'il possédait. Il se rappela tout à coup à quel point il était fou. Cepen-

dant, comme il n'avait pas donné toute sa voix, la baronne n'avait pu reconnaître en lui le chanteur de la veille. Elle leva les yeux en souriant.

— Je vous ai reconnu ! — s'écria-t-elle, en battant des mains. — Je vous ai reconnu !

— Quoi, signora?

— Vous êtes le ténor du Panthéon.... voilà tout. Je le savais. Etes-vous donc fâché que je vous aie reconnu? — demanda-t-elle, car Nino avait pâli et ses yeux brillaient, pendant qu'il pensait à la folie qu'il venait de commettre.

V.

Une terreur profonde s'empara de Nino, car il comprenait que la découverte de la baronne présageait la perte de tout ce qui lui était le plus cher. Plus de leçons avec Hedwige, plus de parties au Panthéon, plus de tranquillité, plus rien. Il se tordit les mains et respira avec peine.

— Ah ! signora ! — trouva-t-il assez de voix pour s'écrier, — je suis sûr que vous ne pouvez croire qu'il soit possible....

— Pourquoi pas, Signor Cardegna? — demanda la baronne, le regardant d'un air moqueur de dessous ses paupières mi-closes. — Pourquoi pas? Ne m'avez-vous pas dit où vous demeuriez? Et tout le voisinage ne sait-il pas que vous n'êtes autre que Giovanni Cardegna, vulgairement appelé Nino, qui va débuter pendant la saison du Carnaval?

— *Dio mio!* — s'écria Nino d'une voix rauque, en comprenant qu'il était entièrement dévoilé et que rien ne pourrait le sauver.

Il arpenta la chambre, sous le coup d'un profond désespoir; son visage carré était aussi blanc qu'une feuille de papier. La baronne continuait de le regarder, le sourire aux lèvres, s'amusant de la tempête qu'elle avait déchaînée et feignant d'en savoir bien plus qu'elle n'en savait réellement. Elle se disait qu'il n'était pas impossible que Nino, qui certainement était pauvre, enseignât l'Italien pour subvenir à ses besoins, tout en achevant ses études dramatiques, et elle admirait intérieurement et sa raison et son double talent, s'il en était réellement ainsi. Mais elle avait envie de le tourmenter un peu, en voyant qu'elle en avait le pouvoir. Elle l'appela de sa douce voix : —

— Signor Cardegna....

Il se retourna vivement et resta devant elle les bras croisés.

— Vous ressemblez à Napoléon à Waterloo, dans cette attitude, — dit-elle en riant.

Il ne répondit pas, anxieux de savoir ce qu'elle ferait de sa victoire.

— Vous paraissez fâché que je vous aie reconnu, — ajouta-t-elle bientôt en regardant ses mains.

— C'est vrai! — dit-il.

Un sourire amer plissa alors son jeune visage pâle.

— Eh bien! puisque vous êtes fâché, vous devez

avoir quelque raison pour vous cacher? — continua-t-elle, comme si elle eût réfléchi à la situation.

Le piège était adroitement tendu ; Nino cependant reprit courage.

— Signora, — dit-il d'une voix tremblante, — il est assez naturel qu'un homme désire vivre. Je donne des leçons à présent, et j'en donnerai pour vivre jusqu'à l'époque de mes débuts.

— Ah ! je commence à comprendre, — dit la baronne.

Elle commençait à douter, au contraire, en réfléchissant que si c'était toute la vérité, Nino était trop orgueilleux — comme n'importe quel Italien — pour le dire si ouvertement. Elle était fine, la baronne !

— Croyez-vous, — continua-t-il, — que, si un jour le Comte de Lira apprenait que je dois être chanteur, il me conserverait comme professeur auprès de sa fille?

— Non, mais d'autres ne l'imiteraient pas, — objecta-t-elle.

— Mais pas le comte....

Nino se mordit les lèvres, craignant de s'être trahi lui-même.

— Ni la contessina, — dit la baronne en souriant et en achevant sa phrase.

Il comprit immédiatement ce qu'elle soupçonnait et, au lieu de se calmer, il se mit en colère.

— Je suis venu ici, Signora Baronessa, non pour subir un interrogatoire inutile, mais pour vous enseigner l'Italien. Puisque vous n'êtes pas

disposée à étudier, je vous demanderai la permission de me retirer.

Il prit son chapeau et se dirigea fièrement vers la porte.

— Venez, au contraire, — dit-elle sans élever la voix, mais toujours d'un ton impérieux.

Il se retourna, hésita, mais revint. Il pensa que la voix de la baronne avait changé. Elle se leva et déploya son peignoir de soie entre les chaises et les tables, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à un grand divan, placé de l'autre côté de la chambre. Elle s'y laissa tomber.

— Venez vous asseoir près de moi, — dit-elle avec bonté.

Il obéit en silence.

— Savez-vous ce qui serait arrivé si vous m'aviez quittée tout à l'heure? — continua-t-elle quand il fut assis. — Je serais allée trouver le Comte de Lira et je lui aurais appris que vous n'êtes pas une personne convenable pour donner des leçons à sa fille ; que vous êtes un chanteur et pas du tout un professeur ; enfin que vous n'avez accepté les fonctions dont vous êtes chargé que pour voir sa fille.

La baronne se vantait de commettre une mauvaise action dont elle était incapable, j'en suis sûr.

— Vous vous seriez rendue coupable d'une trahison, — dit Nino violemment, en détournant son regard.

Elle rit légèrement.

— N'est-il pas naturel, — demanda-t-elle, —

que j'aie pris des informations sur mon professeur d'Italien avant de commencer mes leçons avec lui ? Et, si je trouve qu'il n'est pas ce qu'il prétend être, ne dois-je pas avertir mes amis intimes de ma découverte ?

Elle s'exprimait si raisonnablement qu'il fut forcé de reconnaître qu'elle avait raison.

— C'est juste, — dit-il tout à coup. — Mais vous avez été très prompte à prendre des informations, comme vous dites.

— Je n'avais pas beaucoup de temps puisque vous deviez venir ce matin.

— C'est vrai, — répondit-il.

Il s'agitait d'un air inquiet.

— Et à présent, signora, voulez-vous être assez bonne pour me dire ce que vous comptez faire de moi ?

— Certainement, puisque vous devenez plus raisonnable. Vous voyez que je vous traite tout à fait en artiste et non en professeur d'Italien. Un grand artiste peut perdre une matinée dans le boudoir d'une femme ; un simple maître de langues doit être plus laborieux.

— Mais je ne suis pas un grand artiste, — dit Nino, dont la vanité.... nous en avons tous.... commençait à s'agiter un peu.

— Vous en serez un avant longtemps, et l'un des plus grands. Vous êtes encore un jeune homme, mon petit ténor, — dit-elle, en le regardant de ses yeux noirs, — et je pourrais presque être votre mère. Quel âge avez-vous, Signor Nino ?

— J'ai eu vingt ans à mon dernier anniver-

saire de naissance, — répondit-il en rougissant.

— Vous voyez! J'ai trente ans.,.. au moins, — ajouta-t-elle avec un rapide sourire.

— Allons, signora, en êtes-vous donc fâchée? — demanda Nino moins alarmé. — Je voudrais bien avoir trente ans, moi.

— Je suis charmée que vous ne les ayez pas. A présent, écoutez-moi. Vous êtes complètement en mon pouvoir, comprenez-vous?.... Oui.... Et vous êtes évidemment tout à fait amoureux de ma jeune amie, la Contessina de Lira....

Nino se leva comme mû par un ressort, le visage encore pâle, mais de rage cette fois.

— Signora, — s'écria-t-il, — c'en est trop!.... c'est intolérable!.... Adieu.

Il fit mine de s'en aller.

— C'est très bien, — dit la baronne, — il ne me reste plus qu'à aller trouver le comte et à lui apprendre qui vous êtes. Ah!.... vous voilà calme de nouveau?.... Asseyez-vous. A présent que je vous ai reconnu, j'ai des droits sur vous, comprenez-vous? Il est bien heureux pour vous que vous me plaisiez.

— Moi!.... Vous plaire?.... Vraiment, vous agissez comme si cela était!.... D'ailleurs, vous êtes une étrangère, Signora Baronessa, une grande dame. Je ne vous avais jamais vue jusqu'à avant-hier.

Il reprit néanmoins son siège.

— Bon, — dit-elle. — Mais la Signora Edvigia n'est-elle pas une grande dame aussi, et n'y

eût-il donc jamais un jour où elle était aussi une étrangère?

— Je ne comprends rien à vos caprices, signora. Bref, que voulez-vous de moi?

— Il n'est pas nécessaire que vous me compreniez, — répondit la baronne en fermant à demi ses yeux noirs. — Me croyez-vous capable de vous nuire.... ou, plutôt, de nuire à votre voix?

— Je ne sais pas.

— Vous savez très bien que je ne ferai rien de semblable; et, quant à mes caprices, comme vous les appelez, croyez-vous donc que ce soit un caprice d'aimer la musique? Non, bien entendu, non. Et qui aime la musique aime les musiciens; au moins, — ajouta-t-elle avec son sourire le plus enchanteur, — assez pour souhaiter les avoir près de soi. Voilà tout. J'entends que vous veniez ici souvent et que vous chantiez pour moi.

Nino n'aurait pas été homme s'il n'avait pas senti la flatterie sous la raillerie. J'ai toujours soutenu que les chanteurs sont les gens les plus vains du monde.

— Comme un oiseau en cage alors, — dit-il en protestant.

Néanmoins, il comprenait bien qu'il fallait se soumettre; car, si bornée que pût être son expérience, la grâce et le sourire vainqueur de cette femme, même lorsqu'elle disait les choses les plus dures, lui prouvaient qu'elle n'en faisait qu'à sa tête. Il eut l'esprit de comprendre également que, quelle que pût être son arrière-pensée, si elle en avait une, son but était de l'attirer

près d'elle, réflexion excessivement flatteuse pour sa vanité.

— Vous viendrez et vous chanterez pour moi.... rien que pour moi, bien entendu, car je ne vous demanderais pas de compromettre votre début.... mais si vous voulez venir et chanter pour moi, nous serons très bons amis. Cela vous semble-t-il donc une si terrible pénitence de venir chanter dans ma solitude?

— Ce n'est jamais une pénitence de chanter, — dit Nino simplement.

Une ombre de contrariété voila les traits de la baronne.

— Pourvu, — dit-elle, — que cela ne dérange rien. Nous ne parlerons pas des conditions.

On dit que quelquefois les femmes deviennent amoureuses d'une voix : *vox et præterea nihil*, comme l'a dit le poète. Je ne sais pas si ce fut ce qui arriva d'abord à la baronne, mais il m'a toujours semblé étrange qu'elle se soit donné tant de peine pour retenir Nino, à moins qu'elle n'eût un fort caprice pour lui. Pour ma part, je crois que lorsqu'une femme de sa condition se met une si soudaine fantaisie en tête, elle s'imagine qu'il est nécessaire de maltraiter d'abord un peu celui qui en est l'objet, tout juste assez pour satisfaire sa conscience et pour avoir le droit de dire plus tard qu'elle ne l'a pas encouragé. J'ai quelque expérience, comme tout le monde le sait, et je puis avancer cela hardiment. D'un autre côté, un homme comme Nino, quand il est amoureux d'une femme, n'a plus d'yeux pour les au-

tres. Il n'y a qu'une seule idée vivante en son âme, et tout ce qui ne s'y rapporte pas n'a pas plus de valeur qu'un tableau; les autres femmes lui inspirent exactement les impressions qu'il éprouve devant des figures de cire.

La baronne, comme vous l'avez vu, tenait Nino en son pouvoir et il n'y avait qu'à se soumettre; il venait ou s'en allait à son commandement, et souvent elle le faisait appeler quand il s'y attendait le moins. Il faisait ce qu'elle ordonnait, avec tant soit peu de maussaderie et de mauvaise grâce, mais sans rien discuter malgré tout; elle tenait sa destinée dans ses mains, et il lui était loisible de détruire en un instant toutes ses espérances. Naturellement, elle savait qu'en le démasquant aux yeux du comte, Nino serait perdu aussi pour elle, puisqu'il ne venait chez elle que pour conserver ses relations avec Hedwige.

Pendant ce temps, la fille du Nord aux yeux bleus devenait plus nerveuse. Parfois, deux ou trois leçons se passaient en étude rigoureuse. Nino, qui toujours prenait soin d'apprendre les passages qu'ils devaient lire, de façon à pouvoir la regarder au lieu de regarder son livre, avait pris l'habitude de s'arranger de telle sorte qu'ils fussent assis en face l'un de l'autre devant une petite table. Il épiait chacun de ses mouvements, chacun de ses regards, et il emportait dans son imagination toute une collection de photographies de la jeune fille, — toute une rangée, comme ces petits albums qui renferment les vues de Rome et qu'on vend dans les rues, collées en-

semble sur une bande de papier, — et ces vues d'elle, il les gardait avec lui pendant les deux jours qu'il ne la voyait pas. Il rencontrait parfois dans l'intervalle Hedwige passant en voiture avec son père.

D'autres jours, il était impossible d'obtenir qu'Hedwige apportât la moindre attention à sa leçon; car, ces jours-là, elle accablait Nino de questions sur ce merveilleux cousin qui chantait si bien; à tel point que, quelquefois, il désirait de toute son âme lui dire que c'était lui qui avait chanté. Elle voyait sa répugnance à lui répondre et elle rougissait quand elle rappelait la soirée au Panthéon; mais pour rien au monde elle n'aurait pu s'empêcher de parler du plaisir qu'elle avait eu. Ses rougeurs ressemblaient aux promesses des roses du printemps pour son amant, qui buvait l'air de sa présence jusqu'à ce que le subtil éther coulât comme du feu dans ses veines. Il n'était rien pour elle, il pouvait s'en rendre compte; mais le chanteur du Panthéon absorbait ses pensées, et le souvenir de celui-ci amenait un sang plus chaud à ses joues. Le rayonnement du clair de lune avait percé les douces ténèbres virginales de son âme endormie et trouvé un cœur si froid et si pur qu'un rayon de lune même était chaud à côté de lui. Et la voix qui avait chanté : *Spirto gentil dei sogni miei* était elle-même devenue, par le souvenir, le gracieux esprit de ses propres rêves. Elle est si pleine d'imagination, cette statue de Nino, qu'elle entendait résonner les échos des notes autour d'elle le jour

et la nuit, à ce point qu'elle croyait devenir folle s'il ne lui était plus permis d'entendre encore le chanteur mystérieux. De même que la colossale statue Egyptienne de Memnon se murmure de doux, de suaves sons à elle-même au lever du soleil, un murmure musical dans le désert, de même le pur marbre blanc de la statue vivante de Nino vibrait d'étranges harmonies tout le long du jour.

Un soir, comme Nino reconduisait chez lui De Pretis, qui était venu souper avec nous, il entraîna le maestro à s'écarter de sa route au moins d'un demi-kilomètre, pour passer devant le Palazzo Carmandola. La nuit était calme, peu froide pour décembre, et il n'y avait ni étoiles ni lune. En passant devant la grande maison, Nino aperçut une lumière dans le boudoir d'Hedwige, — la pièce où il lui donnait ses leçons. Il était tard et elle devait être seule. Tout à coup il s'arrêta.

— Qu'y a-t-il? — demanda De Pretis.

Pour toute réponse, Nino, debout dans la rue obscure, éleva la voix et chanta les premières notes de l'air qu'il avait toujours associé à sa belle contessina. Avant qu'il eût chanté une douzaine de mesures, la fenêtre s'ouvrit et l'on put voir la jeune fille se détacher en noir sur la lumière qui éclairait la pièce. Il continua et chanta encore quelques notes, puis il s'arrêta soudain.

— Allons! — dit-il à voix basse à Ercole.

Ils continuèrent leur chemin, laissant la contessina écouter, dans le calme de la nuit, l'écho

de leurs pas. Une jeune Romaine n'eût jamais fait cela ; elle se serait tranquillement assise près de la fenêtre, derrière un rideau, et ne se serait pas montrée. Mais les étrangères sont si fantasques !

Nino n'entendit jamais la dernière de ces quelques notes, pas plus que la contessina n'entendit jamais la fin du chant.

— Votre cousin.... dont vous faites tant de mystère, est passé sous ma fenêtre hier soir, — dit la jeune fille le lendemain.

Et, comme il lui arrivait chaque fois qu'elle faisait allusion au chanteur, elle pâlit un peu.

— Vraiment, signorina ? — dit Nino avec calme, car il s'attendait à cette confidence. — Mais, puisque vous ne l'avez jamais vu, comment avez-vous pu le reconnaître ?

— Comment je l'ai reconnu ? — demanda-t-elle avec dédain. — Il n'y a pas deux voix comme la sienne en Italie. Il chantait.

— Il chantait ! — s'écria Nino en affectant d'être alarmé. — Il faut que je dise au maestro de lui défendre de chanter en plein air ; il perdra sa voix.

— Qui est son maître ? — demanda soudain Hedwige.

— Attendez donc.... c'est.... je ne puis me rappeler son nom, c'est curieux, — dit Nino en détournant les yeux. — Mais je le trouverai, si vous le désirez.

Il avait peur d'attirer à De Pretis quelque

ennui en disant que le jeune chanteur était son élève.

— Cependant, — continua-t-il, — vous l'entendrez chanter aussi souvent que cela vous fera plaisir, après ses débuts, qui auront lieu le mois prochain.

Nino soupira quand il pensa que tout serait alors et sitôt fini ; car comment pourrait-il se déguiser plus longtemps, quand il chanterait en public tous les soirs ? Mais Hedwige battit des mains.

— Sitôt !.... — s'écria-t-elle. — Alors le mystère prendra fin à cette époque ?

— Oui, — dit Nino gravement, — il n'y aura plus de mystère alors.

— Vous pouvez au moins me dire son nom, maintenant que nous allons tout savoir ?

— Oh ! son nom.... son nom est Cardegna, comme le mien. Vous savez que c'est mon cousin.

Ils continuèrent la leçon. Mais une scène analogue avait lieu presque chaque fois qu'il venait, de sorte que Nino fut bien certain que, quelque indifférent qu'il pût être à ses yeux, le chanteur, le Nino de qui elle ne savait rien, l'intéressait vivement.

En attendant, il était obligé de se rendre fréquemment dans le boudoir parfumé de la baronne. Ce boudoir embaumait l'encens et d'autres parfums Orientaux, quand il ne sentait pas la cigarette ; et là il chantait de petits riens, se soumettant patiemment à ses demandes : chaque fois qu'un morceau était terminé, elle lui en

demandait un autre. Elle s'asseyait au piano et le regardait chanter, se demandant s'il était beau ou laid, avec sa figure carrée, sa large poitrine, et ses yeux cerclés de noir. Il avait quelque chose de fascinateur pour elle, car il était pour elle quelque chose d'entièrement nouveau.

Un jour, elle se tenait debout et regardait la musique par-dessus son épaule pendant qu'il chantait, le touchant presque ; les cheveux du chanteur étaient si frisés et si doux à regarder qu'elle fut prise du désir de les caresser, comme Mariuccia caressait pendant des heures la vieille chatte grise. Le geste fut presque involontaire, et ses doigts ne restèrent qu'un instant sur la tête de Nino.

— Ils bouclent si bien ! — dit-elle, autant pour badiner que pour s'excuser.

Mais Nino se redressa comme s'il avait été piqué et son visage brun pâlit. Une jeune fille n'aurait pu avoir l'air plus effarouché à l'attouchement d'un étranger.

— Signora ! — s'écria-t-il, en se levant vivement.

La baronne, qui est aussi brune que lui, devint presque cramoisie de colère et de honte.

— Quel enfant vous êtes ! — dit-elle assez négligemment.

Elle se dirigea vers la fenêtre, repoussant un lourd rideau de sa délicate main, comme si elle eût voulu regarder au dehors.

— Pardonnez-moi, signora, je ne suis pas un enfant, — dit Nino, derrière elle. — Il est temps

que nous nous comprenions mieux l'un l'autre. J'aime comme un homme et je hais comme un homme. J'aime beaucoup quelqu'un.

— Heureuse contessina ! — dit la baronne en riant d'un air moqueur et sans se retourner.

— Il ne vous importe pas, signora, de savoir qui j'aime, ni, si vous le savez, de parler d'elle. Je vous ferai une simple question. Si vous aimiez un homme de tout votre cœur et de toute votre âme, permettriez-vous à un autre homme de se tenir près de vous et de caresser vos cheveux ?

La baronne éclata de rire.

— Ne riez pas, — continua-t-il. — Souvenez-vous que je ne suis en votre pouvoir qu'aussi longtemps qu'il me plaira de m'y soumettre. N'abusez pas de votre avantage, ou je serais capable de me créer à moi-même une situation aussi satisfaisante que celle de maître d'Italien de la Signorina de Lira.

— Que voulez-vous dire ? — demanda-t-elle en se tournant tout à coup vers lui. — Je suppose que par là vous entendez me dire que vous mettrez à profit pour vous de m'avoir maltraitée? Est-ce cela que vous voulez dire?

— Je ne veux pas dire cela du tout. Je veux dire seulement que je puis ne pas désirer donner plus longtemps des leçons à la contessina.

La baronne avait alors recouvré sa sérénité, et, comme si elle eût été fâchée de perdre Nino, qui était une source infinie de plaisir et d'amusement pour elle, elle se décida à le calmer au lieu de le tourmenter davantage.

— N'est-ce pas vraiment folie à nous de nous quereller pour vos cheveux bouclés? — dit-elle. — Nous avons toujours été si bons amis!

Son « toujours » était bien âgé de trois semaines.

— Oui, je le crois, — répondit Nino. — Mais je vous en prie, Signora Baronessa, ne faites jamais, par quoi que ce soit, allusion à mes sentiments ou je me fâcherai.

Il était tout à fait sérieux, le croiriez-vous? quoiqu'il n'eût que vingt ans. Et sur-le-champ il se rassit devant le piano et reprit son chant. La baronne demeurait muette et le regardait à peine; mais elle tenait ses mains jointes sur ses genoux et paraissait réfléchir. Au bout d'un moment, Nino cessa de chanter et demeura silencieux, regardant d'un air distrait les feuilles de musique. Il faisait chaud dans la pièce et les bruits de la rue assourdis par les tentures paraissaient lointains.

— Signor Nino, — dit enfin la baronne d'une tout autre voix, — je suis mariée.

— Oui, signora, — répliqua-t-il, se demandant ce qui allait suivre.

— Il serait bien fou à moi de penser à vous.

— Ce serait aussi fort pervers, — dit-il avec calme.

Nino est très ferré sur la religion. La baronne le regarda avec quelque surprise ; mais, voyant qu'il était tout à fait sérieux, elle poursuivit : —

— Et, précisément, comme vous dites, très pervers. Dans ces conditions, je suis décidée à

ne pas penser à vous davantage.... je veux dire à ne plus penser à vous du tout. J'ai résolu d'être votre amie.

— Je suis très obligé à votre seigneurie, — répondit-il, sans qu'un de ses muscles tressaillit.

Car, vous savez, Nino ne croyait pas un mot de ce qu'elle disait.

— Voyons, Signor Nino, est-ce sérieusement que vous faites ce que vous faites? Y mettez-vous réellement tout votre cœur?

— Quoi? — demanda Nino, ennuyé de la persistance de cette femme.

— Pourquoi avez-vous peur de me comprendre? Ne pouvez-vous pas me pardonner? Ne pouvez-vous pas croire que je serai votre amie? J'ai toujours rêvé d'être l'amie d'un grand artiste. Laissez-moi être la vôtre, et croyez-moi, vos désirs se réaliseront.

— Je voudrais l'espérer aussi, — dit-il.

Mais il sourit d'un air incrédule et reprit : —

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que si vous pouvez aider à la réalisation de mon unique désir, j'irai dans le feu et dans l'eau à votre commandement ; et, si vous ne vous moquez pas de moi, je vous suis très reconnaissant de votre offre. Mais, s'il vous plaît, signora, nous ne parlerons plus de cela maintenant. Je puis être un grand artiste un jour ou l'autre. Quelquefois, je suis sûr de l'avenir. Mais, pour le moment, je suis simplement Giovanni Cardegna, professeur de littérature, et la plus grande faveur que vous puissiez me faire est de ne pas me priver de mes

moyens d'existence en révélant au Comte de Lira mon autre occupation. Je puis échouer sans rémission au début de ma carrière artistique, et, dans ce cas, je resterai certainement professeur de langues.

— Très bien ! — dit la baronne d'une voix soumise ; car, malgré sa volonté et son opiniâtreté, mon enfant à la face carrée était plus qu'un égal pour elle. — Très bien ! vous me croirez un autre jour ; et maintenant je vous demanderai de vous en aller, car je suis fatiguée.

Voilà, très exactement rapportée, une des scènes les plus importantes de l'histoire que je raconte. Je l'ai narrée telle qu'elle s'est passée, bien décidé à raconter comme je crois qu'il est bon de raconter. Bien des gens seront étonnés que la baronne se conduisit ainsi, ne connaissant Nino que depuis trois semaines ; bien d'autres gens trouveront sa conduite toute naturelle. Je m'en soucie comme d'un fétu de paille. Voilà comment tout cela est arrivé, et j'ose dire qu'elle était follement amoureuse de Nino. Si j'avais été Nino, j'aurais été amoureux d'elle. Mais je voudrais que vous admirassiez l'audace de mon enfant et que vous examinassiez la situation avant que j'arrive à parler du plus important événement de sa vie, son début à l'Apollo. A cette époque, il était encore déguisé en professeur d'Italien de la jeune contessina. Elle le trouvait intéressant et intelligent, mais c'était tout. Ses pensées étaient entièrement, quoique secrètement, absorbées par le mystérieux chanteur qu'elle avait entendu

deux fois, mais qu'elle n'avait jamais vu, qu'elle croyait, du moins, n'avoir jamais vu. Nino, de son côté, aimait la jeune fille à la folie, et il aurait agi comme un fou s'il avait été privé du privilège de lui parler trois fois par semaine. Il avait mis au désir de la conquérir l'ardente volonté qu'il avait déployée pendant des années pour mener à bien l'étude de son art ; à cette volonté s'ajoutait la fougue de sa nature, ce qui est dire beaucoup, — pour ne pas parler de son âme à laquelle il pensait beaucoup plus que je ne le fais.

De plus, la baronne, évidemment amoureuse de lui, en avait fait son intime et le flattait de manière à lui tourner la tête. Alors elle parut avoir mieux réfléchi à sa passion et elle lui avait promis son amitié.... promesse que lui-même avait considérée comme sans importance aucune. Quant au vieux Comte de Lira, il lisait les journaux allemands et ne s'inquiétait ni ne se doutait de rien. De Pretis avait recours à une prise supplémentaire de son bon tabac, quand il croyait que ses idées libérales pouvaient encore triompher et qu'un homme du peuple épouserait une grande dame en la captivant franchement. Après cela, ne venez pas vous plaindre que je vous ai laissés dans l'obscurité ou que vous ne savez pas comment tout cela est arrivé. C'est aussi clair que de l'eau de roche et il se passa environ quatre mois entre le moment où Nino vit Hedwige à Saint-Pierre et celui où il chanta pour la première fois en public.

Noël était passé, — grâce à Dieu, la municipalité avait chassé ces insupportables pifferari qui jouaient de leurs discordantes cornemuses à chaque coin de rue depuis une quinzaine et avaient manqué de me rendre fou, — *la Befana*, comme nous appelons l'Epiphanie à Rome, était passée, avec ses joyeux carillons et la foire le soir sur la Piazza Navona, et le jour de la première représentation de Nino approchait. Je n'ai jamais rien su des préparatifs et des détails inhérents à un début, De Pretis ayant tout arrangé avec Jacovacci, l'impresario ; mais je sais qu'il y eut beaucoup de répétitions et que je fus obligé de donner des garanties au costumier, ainsi que De Pretis, pour que Nino eût un costume. Quant au capuchon du dernier acte, De Pretis a un frère qui est moine, et entre eux ils composèrent un très convenable costume de moine ; Mariuccia avait un bon bout de corde dont Nino se servit comme de ceinture.

— Qu'est-ce que cela fait ? — dit-il avec beaucoup de bon sens. — Si je chante bien, personne ne regardera mon capuchon de moine ; si je chante mal, je pourrais bien être vêtu comme le Saint-Père, qu'on ne m'en sifflerait pas moins. Mais au commencement je dois avoir l'air d'un homme de cour, et il faut que je sois habillé en conséquence.

— Je crois que oui, — dis-je, — mais je regrette bien tout de même que tu n'aies pas mordu à la philosophie

VI.

Je n'oublierai jamais le jour du premier début de Nino. Dieu sait si nous étions agités, après tant d'années d'étude et d'attente. Nous étions bien plus anxieux et bien plus tourmentés que s'il avait écrit quelque beau et grand livre et qu'il eût été sur le point de le publier et de recevoir l'hommage de tous les esprits les plus distingués de l'Europe. Voilà le genre de début que j'avais rêvé qu'il ferait dans la vie; cela eût mieux valu que de mettre un costume ridicule, de se démener sur une scène, de brailler des chants d'amour devant une salle comble, de gesticuler, de se comporter enfin tout à fait comme un imbécile.... devant une foule de gens prêts à le siffler au plus léger indice de faiblesse, ou à le porter triomphalement sur leurs épaules s'ils finissaient par s'imaginer que sa voix était de leur goût.

Rien d'étonnant à ce que Nino fût triste et abattu toute la journée, et, lorsqu'il essaya sa voix dans l'après-midi, quoiqu'elle fût moins claire que d'habitude, il se regarda dans un miroir, se demandant s'il n'était pas aussi complètement laid que je le lui dis toujours. A vrai dire, il n'était pas aussi laid qu'il l'avait été; car les mois qu'il avait passés auprès de la contessina l'avaient singulièrement formé, et peut-être avait-il emprunté une certaine grâce aux manières de la baronne. Il était devenu plus taciturne, il est vrai, et semblait toujours préoccupé, autant qu'il peut l'être; mais il m'avait tu, jusqu'à ce jour, ses relations avec la famille de Lira, et je supposais qu'il était uniquement préoccupé de sa représentation.

De Pretis arriva le matin de bonne heure et donna à entendre qu'il serait bon pour Nino d'aller faire un tour et de respirer un peu d'air frais. Je lui conseillai donc de sortir et je ne le revis pas avant l'après-midi. De Pretis m'affirma que l'unique cause de son anxiété était l'effroi que lui inspirait la scène, et il s'en alla en prenant du tabac et en agitant son grand mouchoir de coton. Je me disais qu'il fallait qu'un homme fût fou pour travailler pendant des années uniquement pour arriver à chanter en public et puis d'être effrayé de montrer ce qu'il savait après avoir acquis le maximum des connaissances nécessaires. Je n'aurais pas cru que Nino aurait peur.

Il y avait une dernière répétition à onze heu-

res, et Nino pria la comtesse de lui permettre de ne lui donner sa leçon qu'à trois heures de l'après-midi, sous un prétexte quelconque. Il devait se sentir très pressé par le temps, ayant à lui donner une leçon le jour même de son début; et en outre, il savait très bien que ce pouvait être le dernier jour qu'il la verrait, et que beaucoup de choses dépendaient de la façon dont il sortirait de cette épreuve. Il chanta mal, ou crut mal chanter, à la répétition, et il devint de plus en plus abattu et préoccupé à mesure que la journée avançait. Il sortit par la petite porte des artistes du Théâtre Apollo dans la Via Tor di Nona, et ses yeux tombèrent sur les grandes affiches et les programmes annonçant le premier début de Giovanni Cardegna, l'élève le plus distingué du Maestro Ercole De Pretis, dans l'opéra de Donizetti *la Favorite*. Son cœur défaillit à la vue de son nom et il se dirigea du côté du Pont Saint-Ange pour s'enfuir bien loin. Il était le dernier à quitter le théâtre et De Pretis l'accompagnait.

A ce moment, il aperçut Hedwige de Lira dans une voiture découverte arrêtée devant le bureau de location. De Pretis s'inclina profondément; elle sourit; Nino ôta son chapeau; mais il ne voulut pas s'approcher d'elle et s'échappa dans la direction opposée. Il trouva qu'elle avait l'air quelque peu surpris; mais sa seule pensée était de s'en aller, de peur qu'elle ne l'appelât et ne lui adressât quelque question embarrassante.

Une heure et demie après, il entrait dans son

boudoir. Elle était assise comme de coutume, ses livres devant elle, l'attendant peut-être pour la dernière fois ; c'était une belle et enfantine figure de jeune fille avec des cheveux d'or, mais si froide!.... je frissonne rien qu'en pensant à son air glacial. Peut-être y avait-il une certaine rêverie dans ses yeux bleus qui réchauffait toutes ses manières ; mais je ne puis comprendre comment Nino pouvait l'aimer. Moi, j'aurais cru faire la cour à une statue de glace.

—Je vous suis très obligé de m'avoir permis de venir à cette heure, signorina, —dit-il en saluant.

— Ah! professore, on dirait presque que c'est vous-même qui allez débuter, — dit-elle, en souriant et en se renversant dans son fauteuil. — Votre nom est à tous les coins de Rome, et je vous ai vu sortir d'une porte de côté du théâtre ce matin.

Nino trembla ; mais il réfléchit que, si elle avait soupçonné quelque chose, elle n'en aurait pas parlé avec tant de légèreté.

— Le fait est, signorina, que mon cousin est si ému qu'il m'a demandé avec instance d'assister à sa dernière répétition, et, comme c'est le grand événement de sa vie, je ne pouvais lui refuser. Je présume que vous irez l'entendre, puisque j'ai vu votre voiture au théâtre.

— Oui. Au dernier moment mon père a voulu changer notre loge pour être plus près de la scène, et nous y sommes allés nous-mêmes. La baronne.... vous savez, cette dame qui est allée avec nous au Panthéon.... vient avec nous ce soir.

C'était la première fois qu'Hedwige parlait d'elle et il était évident que l'intimité de Nino avec la baronne était demeurée secrète. Combien de temps en serait-il ainsi? Machinalement, il commença la leçon, pensant tristement qu'il ne lui en donnerait peut-être jamais une autre. Mais Hedwige était plus animée qu'il ne l'avait jamais vue, et elle s'interrompait souvent pour le questionner sur la représentation du soir. Il était évident qu'elle était entièrement absorbée par la pensée d'entendre enfin dans toute sa force la voix qui avait hanté ses rêves, et, par-dessus tout, par la curiosité de savoir à quoi ressemblait ce merveilleux chanteur. Vivre avec l'écho de ce chant depuis des mois avait piqué son intérêt et sa curiosité à un tel point qu'elle pouvait à peine demeurer tranquille un moment, ou penser avec calme à ce dont elle devait jouir; et cependant elle paraissait bien froide et bien indifférente la plupart du temps. Mais Nino avait remarqué tout cela et s'en réjouissait; tout jeune qu'il fut, cependant, il comprenait que la découverte qu'elle était sur le point de faire produirait un choc qui aurait quelque résultat immédiat bien certainement, quand elle le verrait de sa loge sur le théâtre. Il tremblait en pensant aux conséquences de cette découverte.

La leçon fut finie bien trop tôt, et Nino tarda un moment pour voir si les dernières gouttes de sa coupe de bonheur ne pourraient pas encore être douces. Il ne savait pas quand il la reverrait, quand il pourrait de nouveau lui parler; et, quoi-

qu'il eût décidé que ce ne serait pas long, l'avenir lui paraissait très incertain et il voulait contempler sa beauté tandis qu'il le pouvait.

— J'espère que vous aimerez la manière de chanter de mon cousin, — dit-il presque timidement.

— S'il chante comme je l'ai déjà entendu chanter, c'est le plus grand des artistes vivants, — dit-elle avec calme, comme si personne n'eût pu la contredire. — Mais je suis curieuse de le voir au moins autant que de l'entendre.

— Il n'est pas beau, — dit Nino souriant un peu. — Nous avons un air de famille; on dit qu'il me ressemble.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela auparavant ? — demanda-t-elle vivement en fixant ses yeux sur Nino comme si elle eût voulu photographier ses traits dans son esprit.

— Je ne supposais pas que la signorina penserait deux fois au début d'un chanteur, — dit tranquillement Nino.

Hedwige rougit et se détourna pour s'occuper de ses livres. A ce moment le Comte de Lira sortit de la chambre voisine. Nino salua.

— Il est très curieux, — dit le comte, — que le ténor qui débute porte le même nom que vous.

— C'est un proche parent, Signor Conte..., c'est le jeune homme que vous avez entendu chanter au Panthéon. J'espère que vous aimerez sa voix.

— C'est ce que nous verrons, Signor Professore, — répondit l'autre sèchement.

Il avait une curieuse façon de saluer ; on eût juré que son corps se composait de deux morceaux, l'un allant de la taille aux talons et l'autre de la taille au sommet de la tête. Nino sortit tristement en se demandant ce que ferait Hedwige lorsque de sa loge elle le reconnaîtrait sur la scène le soir même.

Un terrible déchirement de cœur se produit quand on se sépare de la femme qu'on aime. Cela n'a rien de neuf, dira-t-on. Tout le monde sait cela. Peut-être bien, quoique je ne le croie pas. Seuls, ceux qui en ont fait l'expérience peuvent le savoir et pour eux des explications ne sont en aucune façon nécessaires. Le seul mot de « séparation » évoque une telle infinité de chagrin, qu'il vaut mieux tirer un voile et l'ensevelir sous un cachet sur lequel est gravée la devise : *Sans espoir.*

Néanmoins, quand un homme suppose seulement, comme le fit Nino, qu'il quitte la femme qu'il aime ou qu'il est sur le point de la quitter momentanément, jusqu'à ce qu'il puisse trouver quelque nouveau moyen de la voir, le cas est moins sérieux. Nino, qui possède une nature très tendre, était, malgré cette consolation, en proie à certaines angoisses dures à supporter ; et, tout en suivant lentement la rue, il baissait la tête et n'avait pas l'air d'un homme qui pouvait parvenir ce jour-là au terme de ses efforts et en être récompensé. C'était pourtant le jour le plus important de sa vie, et, si ce n'eût été qu'il avait quitté Hedwige avec très peu d'espoir de lui

donner jamais une autre leçon, il eût été si heureux que l'univers entier aurait semblé danser pour lui au milieu de rayons de soleil, d'anges, et de fleurs. Je crois que, lorsqu'un homme aime, il s'inquiète fort peu de ce qu'il fait. Le plus grand succès lui est indifférent, et il ne se préoccupe pas du tout d'un insuccès dans les entreprises ordinaires de la vie. Ce sont mes réflexions personnelles, et elles valent quelque chose, car j'ai aimé une fois beaucoup moi-même, et je fus séparé de celle que j'aimais bien des fois avant notre dernière séparation.

Ce fut ce jour-là que Nino vint à moi et me raconta toute l'histoire des mois passés, de laquelle je ne savais rien ; mais, comme vous la connaissez toute, je n'ai pas besoin de vous dire ce que fut la conversation jusqu'à ce qu'il eût fini. Je lui dis alors qu'il était le prince et le chef suprême des ânes, ce qui était la vérité, comme tout le monde en conviendra. Il se contenta d'étendre les mains et de hausser les épaules, avançant sa tête d'un côté, comme pour dire qu'il n'y pouvait rien.

— C'est peut-être ma faute, si tu es un petit ânon ? — demandai-je.

On peut s'imaginer en effet si j'étais en colère.

— Certainement non, Sor Cornelio, — dit-il. — C'est moi qui ai tout fait ; mais je ne vois pas en quoi je suis un âne.

— Sang de Bacchus ! — m'écriai-je en levant les bras. — Il ne veut pas croire qu'il est un grand imbécile !

Mais Nino n'était pas fâché du tout. Il s'occupait un peu de son costume, qui était étendu sur le piano, avec l'épée, le collier de clinquant, et tout le reste.

— Je suis amoureux, — dit-il. — Que voulez-vous ?

— Je voudrais que tu aies mis un peu de *guidizio*, rien qu'un grain de jugement et de sens commun dans tes affaires d'amour. Quoi ! tu t'embarques là-dedans comme si c'était la plus innocente chose du monde de te déguiser, de te présenter comme un professeur dans la maison d'un noble, pour y faire la cour à sa fille ! Toi, faire la cour à une noble *damigella*, une jeune comtesse, une héritière ! Retourne à Serveti et épouse la première fille *contadina* que tu rencontreras, c'est beaucoup plus convenable, si tu éprouves absolument le besoin de te marier. Je le répète, tu es un âne et un âne ignorant !

— Eh ! — s'écria Nino parfaitement impassible, — si je suis ignorant, ce n'est pas faute de vos leçons ; et, quant à être la bête de somme à laquelle vous faites allusion, j'ai entendu dire que vous aviez été jadis amoureux vous-même. En attendant, je vous ai dit cela parce qu'il surviendra peut-être quelque embarras et que je ne veux pas que vous soyez surpris ?

— Surpris ? — dis-je. — Je ne serai surpris de rien de ce que tu t'imagineras de faire à présent. De quoi veux-tu que je sois surpris !

— C'est pour le mieux, — dit Nino imperturbablement.

Il avait l'air triste et fatigué, pourtant, et, comme je suis un homme prudent, je mis ma colère de côté pour me calmer pendant quelque temps, et je me permis un cigare jusqu'à ce que l'heure d'aller au théâtre eût sonné ; car naturellement, j'allais avec lui, et Mariuccia aussi, pour l'aider à mettre son costume. Pauvre vieille Mariuccia ! elle l'avait habillé quand il n'était qu'un petit garçon déguenillé, et elle avait résolu de mettre la dernière main à son apparition, maintenant qu'il était sur le point de devenir un grand homme, disait-elle. La loge de Nino était un petit endroit étroit, assez mal éclairé, et on pouvait à peine s'y retourner. Mariuccia, qui avait emmené la chatte et qui avait ses poches pleines de châtaignes grillées, s'assit sur une chaise en dehors de la porte jusqu'à ce qu'elle pût entrer pour l'aider. Je suis sûr que si elle avait passé sa vie à habiller des acteurs, elle ne se serait pas servi de ses doigts plus adroitement pour arranger le collier et l'épée. Nino s'était imaginé de porter une moustache et une barbe en pointe pendant la première partie de l'opéra, disant qu'un courtisan avait toujours de la barbe au menton, mais que naturellement il se raserait quand il redeviendrait moine. Je lui représentai que c'était une dépense inutile, puisqu'il fallait déposer la valeur de la fausse barbe au coiffeur du théâtre, qui demeure en face, et qu'elle coûtait vingt-trois francs.

Et puis, il aurait l'air d'un homme différent.... de deux personnages séparés.

— Je m'en moque, — dit Nino. — Si leurs oreil-

les ne me reconnaissent pas, ils n'ont pas besoin de prendre la moindre peine pour me reconnaître du tout.

— C'est un fait.... leurs oreilles sont bien assez longues, — dit Mariuccia.

— Fi ! Mariuccia ! — dis-je. — Le public Romain est le public le plus intelligent du monde.

Là-dessus, Mariuccia grommela.

Je devinais bien pourquoi Nino voulait mettre une barbe. Il avait envie de différer le moment fatal aussi longtemps que possible, afin qu'Hedwige ne pût le reconnaître qu'au dernier acte.... une envie insensée vraiment, car les yeux d'une femme ne sont pas comme les yeux d'un homme ; et, quoiqu'Hedwige n'eût jamais songé deux fois à la personnalité de Nino, il n'était pas possible qu'après s'être assise en face de lui pendant près de quatre mois, trois fois par semaine, elle ne connût pas tous ses traits et tous ses gestes. Il est d'ailleurs absurde d'essayer de se défendre contre le temps, quand une chose doit arriver fatalement dans le cours d'une ou deux heures. Qu'est-ce, après tout, que le retard insignifiant qu'on peut produire ? Le tic-tac de quelques secondes de plus dans le mouvement de l'horloge, avant que le marteau ne frappe son avertissement morose sur le timbre et laisse des échos de douleur se tordre sur le pauvre bronze.... voilà le Temps. Quant à l'Éternité, c'est une question de calcul que le début d'un chanteur pas plus que la reconnaissance d'un amoureux ne doivent soulever. Si cela était nécessaire, je pourrais vous

faire une éloquente dissertation sur ce sujet, à vous en faire bâiller et priser et souhaiter que je sois emporté par le diable dans quelque endroit où je pourrais conférencier tout à mon aise sur l'Infini, sans crainte d'être interrompu et sans ennuyer des pécheurs comme vous sans nécessité. Pauvre vieux diable! Doit-il assez s'ennuyer parmi tous ces hérétiques. Peut-être, a-t-il eu une petite distraction, car on dit qu'il a écrit sur sa porte : « Ici l'on parle français, » depuis que M. de Voltaire est mort. Mais je dois poursuivre mon récit, ou vous ne serez jamais plus avancés que vous ne l'êtes à présent, ce qui n'est pas dire beaucoup.

Je ne vais pas vous raconter la *Favorite*, que vous pouvez entendre une douzaine de fois par an au théâtre, pour plus ou moins d'argent.... à Rome, c'est un franc seulement, si vous restez debout; c'est parfaitement assez, d'ailleurs. Je montai sur la scène avant qu'on ne commençât, et je regardai à travers le rideau pour voir quel genre de public il y avait. C'est un vieux rideau. A droite, j'aperçus un trou, qui, je l'ai su par De Pretis, a été fait par un ténor étranger il y a quelques années, pendant un entr'acte; Jacovacci, l'impresario, essaya de lui faire payer cinq francs pour le réparer, mais il ne put arriver à lui faire donner l'argent. C'est un meilleur trou que celui du milieu, qui est si éloigné des deux côtés de la salle qu'on ne peut bien voir le monde. Je regardai donc par le trou, et, dans une loge très près de la scène, je vis la Contessina de Lira e t la baronne, que je n'avais jamais vue

auparavant, mais que je reconnus à la description que m'en avait faite Nino; derrière elle se tenait le comte lui-même, avec ses grandes moustaches grises et en cravate blanche. Je me rappelai alors le temps où j'avais l'habitude d'aller au théâtre moi-même et de m'asseoir dans une loge, et d'applaudir ou de siffler, selon mon bon plaisir. *Dio mio!* quels changements dans ce monde!

Je reconnus aussi beaucoup de nos nobles dames parées d'une quantité de joyaux, et il me sembla que quelques-unes d'elles étaient beaucoup plus jolies que la contessina Allemande que Nino avait choisie pour l'adorer, quoiqu'elle fût assez bien, assurément, en soie blanche et en fourrure blanche, avec sa petite croix d'or sur la poitrine. Penser qu'une statue comme celle-là, élevée au milieu de toutes les convenances, aurait un chapitre si étrange dans la vie! A force de regarder par le petit trou, je ressentis une douleur aiguë à l'œil et justement alors un grossier garçon de théâtre me rappela que, quelque parent que je puisse être avec le primo tenore, je n'étais pas costumé pour paraître dans le premier acte. Le public se mit, en ce moment, à battre des pieds et à grogner, parce que la représentation ne commençait pas, et je m'en allai dire à Nino qu'il y avait une salle comble. Je trouvais De Pretis lui faisant boire du sirop de mûres, qu'il avait apporté dans une bouteille, et le suppliant d'avoir du courage. Nino me parut vraiment en avoir beaucoup plus que De Pretis, qui

riait, criait, se frottait le nez, prenait du tabac avec ses longs doigts gras, et se comportait enfin comme un pauvre fou; tandis que Nino, assis dans un fauteuil de jonc, regardait Mariuccia qui caressait la vieille chatte et grignotait des châtaignes grillées, répétant sans cesse que Nino était ce qu'elle avait jamais vu de plus beau. Puis la basse et le baryton vinrent ensemble apporter des paroles d'encouragement à Nino et l'inviter à souper après la représentation; il les remercia amicalement et leur dit qu'il était attendu chez lui, mais qu'il souperait volontiers avec eux après la prochaine représentation.... s'il y avait jamais une prochaine représentation !.... Il se disait qu'il pouvait échouer à la dernière minute.

Nino avait mieux calculé que moi lorsqu'il avait supposé que sa barbe et ses moustaches le dissimuleraient aux yeux d'Hedwige pendant les deux premiers actes. Elle reconnut la merveilleuse voix et elle constata la grande ressemblance dont il avait parlé. Une fois ou deux, lorsqu'il regarda de son côté, il lui sembla vraiment que ces yeux devaient être les siens, avec leurs grands cercles noirs et leur regard sérieux. Mais il était absurde de supposer quelque chose de plus qu'une ressemblance. A mesure que l'opéra avançait, il devint évident que Nino allait remporter un succès. Pendant le second acte, le succès tourna même au triomphe, et le triomphe à la *furore*; l'assistance perdit dès lors tout empire sur elle-même et ne condescendit à écouter que pendant que Nino chantait....

vociférant avec bonheur, avant qu'il eût fini ce qu'il avait à chanter dans chaque scène. Des spectateurs envoyèrent en toute hâte leurs domestiques acheter des fleurs n'importe où ils pourraient en trouver, et Nino rentra dans sa loge, après le second acte, rapportant des bouquets par douzaines, des petits et des gros, tout ce qu'on avait pu se procurer et tout ce qu'on avait déjà. Ses yeux brillaient comme les charbons dans le *scaldino* de Mariuccia, quand il entra, et il était pâle sous son fard. Il pouvait à peine parler, tant sa joie était grande ; mais, comme les vieilles habitudes reviennent inconsciemment aux grands moments de la vie, il prit la chatte sur ses genoux et lui tira la queue.

— Chante toi aussi, petite bête ! — dit-il sérieusement.

Il tira la queue de la chatte jusqu'à ce que celle-ci criât un peu, et il fut satisfait.

— *Bene!* — cria-t-il. — Et maintenant à la tonsure et au froc.

On renvoya Mariuccia dans le couloir pendant qu'il changeait de costume. De Pretis revint un moment après et essaya de l'aider ; mais il était tellement triomphant qu'il ne put que répandre des larmes et donner un dernier conseil pour l'acte suivant.

— Il ne faut pas chanter cela trop fort, Nino mio, — dit-il.

— Diavolo ! — dit Nino. — Je le crois bien !

— Mais il ne faut pas murmurer cela non plus d'une petite voix de fausset aussi petite que cela.

Le maestro leva son pouce et son index, entre lesquels il tenait une prise de tabac.

— Bah! Sor Ercole, me prenez-vous pour un soprano? — s'écria le jeune homme en riant, pendant qu'il enlevait le fard et la gomme, là où la barbe avait été collée.

Bientôt il eut endossé le froc, qui, comme je vous l'ai dit, était un véritable froc, fourni par le frère d'Ercole, le Franciscain. Cela paraissait inconvenant de se servir d'un vrai froc de moine dans un opéra: Nino cependant s'en revêtit le plus naturellement du monde. Puis nous attachâmes la corde autour de sa taille et lissâmes un peu ses cheveux bouclés pour leur donner un air plus pieux. Il était aussi blanc qu'une taie d'oreiller quand le fard fut enlevé.

— Dites-moi un peu, mon père, — demanda la vieille Mariuccia en se moquant de lui, — jeûnez-vous tous les dimanches, que vous êtes si pâle?

Là-dessus Nino prit une pose et se mit à chanter une chanson d'amour à la vieille femme. Mariuccia était bien venue à plaisanter sur le jeûne, elle qui naguère avait dépensé mon bien à engraisser Nino, comme elle appelait cela, pour son début et qui faisait griller des poulets pour le souper tous les soirs. Il était pâle tout uniment parce qu'il était amoureux. Quant à moi, j'étais résolu à rester dans les coulisses, de façon à voir la contessina; car Nino m'avait marmotté qu'elle ne l'avait pas encore reconnu, quoiqu'elle l'eût regardé fort attentivement par-dessus la rampe. Pour cela, je pris une bonne position à la gauche

de la scène, en face de la loge des Lira, qui était du côté droit.

Le rideau se leva; Nino, en scène, avait l'air d'un vrai moine, un livre à la main et les yeux baissés, lorsqu'il se mit à marcher doucement. Je vis le regard d'Hedwige de Lira s'arrêter au moins une grande minute sur sa pâle figure carrée; puis elle poussa un étrange petit cri, de sorte que beaucoup de gens, dans la salle, regardèrent de son côté; alors elle s'effaça dans l'ombre de la loge, qui était profonde, tandis que la lumière de la rampe éclairait faiblement ses traits et leur prêtait plus que jamais l'apparence du marbre. La baronne se souriait à elle-même, et s'amusait de la surprise de sa compagne; le vieux comte, lui, regarda d'un air effaré pendant une minute ou deux, puis se tourna tout à coup vers sa fille.

— Il est vraiment très curieux, — disait-il très probablement, — que ce ténor ressemble tant à ton professeur d'Italien.

Je pouvais presque voir ses yeux gris étinceler à travers le théâtre. Mais pendant que je regardais, un son s'éleva dans l'atmosphère échauffée; je n'en avais jamais entendu un semblable. A dire vrai, je n'avais pas entendu les deux premiers actes, car je ne supposais pas qu'il dût y avoir grande différence entre la manière de chanter de Nino sur la scène et sa façon de chanter à la maison, et, comme toujours, même en ce moment, je regrettais qu'il n'eût pas choisi une autre profession. Mais quand j'entendis ce cri, je m'abandonnai, au moins pour le moment, et je ne suis

pas sûr que mes yeux fussent aussi clairs que d'ordinaire.

Spirto gentil dei sogni miei.... ces longues et douces notes soupiraient et mouraient sur ses lèvres, s'abaissant et s'élevant magiquement, comme le songe mystique d'un ange, et portaient leur mélodie au milieu des lustres et de la foule, si pathétiques, si navrantes, si oppressées de mort et d'amour, qu'il semblait que toutes les âmes affligées de notre pauvre Rome s'exhalaient ensemble dans un doux soupir. Qu'un pauvre moine meure d'amour dans un monastère, tendrement et sincèrement épris jusqu'à son dernier soupir.... Dio mio! le cas n'est peut-être pas rare. Mais que dire d'un moine comme celui-ci, à l'air conquérant, sauf sa pâleur, et pourtant misérable à voir dans son froc rapiécé et les pieds nus; un moine, ne feignant pas l'amour, mais réellement et sincèrement prêt à mourir pour une belle jeune femme qui n'est pas à trente pas de lui dans la salle; si, par-dessus tout, ce moine possède une voix qui résonne, comme l'appel des trompettes au jour du jugement dernier, dans sa colère et murmure plus plaintivement et plus tristement, dans sa douleur, que jamais la pauvre Péri ne soupira aux portes du Paradis.... un tel moine ne fera-t-il pas naître, chez ceux qui le voient et l'entendent, mille sentiments divers?

Toute cette foule, les hommes et les femmes, tous restèrent assis, muets, attentifs, jusqu'à ce qu'il eût chanté la dernière note. Pas un souffle ne s'éleva qui eût pu troubler la douleur qui par-

lait par les lèvres du jeune homme. Puis, quand ce fut fini, tous ces gens semblèrent respirer longuement de stupeur.... il y eut une pause; un tressaillement agita l'air, une formidable acclamation s'éleva jusqu'aux combles, un tel tonnerre de mains et de voix que toute la salle sembla en trembler, pendant qu'au dehors, dans la rue, le bruit était, dit-on, assourdissant.

Nino était seul sur la scène, les yeux fixés sur Hedwige de Lira, assise dans sa loge. Je crois qu'elle seule, de toute cette multitude, ne fit aucun bruit; elle serra seulement le velours du rebord de sa loge dans ses mains blanches et se pencha en avant, les yeux grands ouverts, laissant battre son cœur pour satisfaire son étonnement. Elle savait bien, alors, qu'il n'y avait plus de doute possible. L'humble petit professeur Cardegna, qui lui avait patiemment expliqué Dante et Leopardi pendant des mois, s'inclinant jusqu'à terre en sa présence et s'excusant quand il corrigeait ses fautes, comme si toute sa vie devait être vouée à enseigner sa langue à des étrangers; le jeune homme simplement vêtu, qui était toujours pâle et quelquefois touchant quand il parlait de lui-même, n'était autre que Giovanni Cardegna, le ténor, remuant la terre et le ciel avec sa voix merveilleuse.... un homme sur le seuil d'une renommée européenne, telle qu'il n'en échoit qu'à un chanteur ou à un conquérant. De plus, c'était le chanteur de ses rêves, qui pendant des mois avait rempli ses pensées de musique et son cœur d'un étrange désir, alors qu'elle ne croyait con-

naître de lui que sa voix. Il était là, il la regardait bien en face.... elle ne se trompait pas.... comme s'il eût voulu lui dire : « Tout cela, je l'ai fait pour vous, rien que pour vous ! » Il faut qu'une femme soit plus insensible que le marbre pour ne pas éprouver d'orgueil à l'intime conviction qu'un grand triomphe public n'a été obtenu que pour l'amour d'elle. Il faut qu'elle soit plus froide que la glace si elle ne peut mesurer son pouvoir quand c'est un triomphateur qui l'aime.

Le marbre avait senti le feu, et la glace était enfin dans la flamme. Nino, avec sa résolution d'être aimé, avait mis sa statue dans une fournaise ardente et, dans la jeunesse et l'innocence de son cœur, il avait préparé une telle surprise à la dame de ses pensées qu'elle aurait tourné la tête d'une femme du monde endurcie; la jeune Allemande rêveuse, — qu'elle eût du goût pour le romanesque ou non, cela importe peu, — en demeura paralysée. Tous les Allemands sont pleins d'imagination, et c'est une des raisons pour lesquelles ils savent tant de choses. Non seulement parce qu'ils comprennent ce que comprennent les autres, mais encore parce que seuls les Allemands peuvent comprendre ce que les Allemands imaginent et que personne d'autre ne peut comprendre, car très souvent ils imaginent des choses incompréhensibles. Et, si vous ne le croyez pas, vous n'avez rien de mieux à faire, pour vous en convaincre, que de lire les ouvrages d'un certain Fichte, philosophe de sa profession.

Je n'ai pas besoin de m'étendre davantage sur

le début de Nino. Il obtint un de ces succès qui, véritablement, tiennent du prodige et semblent s'attacher à certaines gens dans la vie. Il était très heureux et très rêveur, quand ce fut fini ; et nous fûmes les derniers à quitter le théâtre, car nous redoutions l'enthousiasme de la foule. Nous attendîmes donc que tout le monde fût parti, puis nous rentrâmes ensemble à pied à la maison, car la soirée était belle. Je marchais d'un côté de Nino et De Pretis de l'autre, chacun de nous portant autant de fleurs qu'il pouvait ; Mariuccia venait derrière, avec la chatte sous son châle. Je ne pus deviner, avant d'être arrivé à la maison, pourquoi elle avait emporté cet animal. Elle nous l'expliqua en rentrant : il y avait dans la cuisine beaucoup de victuailles préparées pour notre souper, et elle avait craint de laisser la chatte seule dans la maison, de peur que nous ne trouvassions plus rien à manger quand nous reviendrions. Cela était assez prudent pour une vieille écervelée et une vieille dépensière comme Mariuccia.

Le souper fut très gai ; De Pretis devint éminemment pathétique quand nous en fûmes à la seconde bouteille.

VII.

Le lendemain du début de Nino, le Maestro Ercole De Pretis se trouva très surexcité et, à Saint-Pierre, les chantres remarquèrent que sa calotte était mise de travers et qu'il chantait faux. Ayant voulu combattre ses distractions par une prise de tabac, alors qu'il n'y avait qu'un silence de trois mesures dans la musique, au lieu de chanter *ut* dièze il éternua d'une façon retentissante. Tous les autres chanteurs étouffèrent leurs rires et dirent *Salute!* — ce que nous disons toujours à une personne qui éternue tout haut.

Ercole cependant n'avait encore reçu aucune nouvelle du Comte de Lira ; mais il s'attendait à en recevoir d'un instant à l'autre et cette perspective ne lui était pas agréable. Comment le gentilhomme prussien s'y prendrait-il pour punir le maestro de ce qu'il avait fait en lui présentant un

chanteur déguisé en professeur? La contessina devait précisément prendre une leçon de chant ce jour-là, dans l'après-midi, et il était clair pour De Pretis que la récompense de sa mauvaise action n'était pas très loin. Sa conscience ne l'importunait pas du tout, il est vrai, car je vous ai dit qu'il avait des idées très larges sur le mariage; mais sa vanité était gravement atteinte par l'idée de perdre une élève aussi noble et qui lui faisait autant d'honneur que la Contessina de Lira. De Pretis s'applaudissait d'avoir servi les extravagants projets de Nino, et il se blâmait en même temps d'avoir été si insouciant de ses propres intérêts. A tout moment il s'attendait à recevoir du comte l'injonction formelle d'avoir à cesser toutes leçons. Mais cette injonction n'arrivait toujours pas, et à l'heure fixée la femme d'Ercole l'aida à mettre son gros vêtement d'hiver, enroula son cache-nez de laine autour de son cou, abaissa son grand chapeau sur ses yeux, — car le temps était menaçant, — et l'envoya au Palazzo Carmandola.

Quoiqu'Ercole eût un cœur intrépide et de robustes épaules pour supporter tous les fardeaux que le sort pouvait lui envoyer, il traîna longtemps en route, car ses pressentiments étaient sombres, et, il s'arrêta même pour s'informer, auprès du portier, s'il avait déjà vu sortir la contessina, espérant qu'elle lui sauverait ainsi la mortification d'une entrevue. Mais il n'en fut rien; la contessina était chez elle et De Pretis était attendu, comme de coutume, pour

donner sa leçon. Il gravit lentement le grand escalier et fut introduit.

— Bonjour, Sor Maestro, — dit le valet de pied, qui le connaissait bien. — Le Signor Conte désire vous parler aujourd'hui avant que vous entriez chez la signorina.

Le cœur du maestro défaillit et il serra fortement le rouleau de musique qu'il tenait à la main, tout en suivant le domestique dans le cabinet du comte. Il fallait bien qu'il y eût une explication, en définitive.

Le comte était assis dans son grand fauteuil, au milieu d'un nuage de fumée de tabac, et il lisait un journal militaire prussien. Sa canne, appuyée contre la table, à côté de lui, faisait un pénible contraste avec les étincelants sabres de cavalerie croisés en face sur le sombre mur rouge. Les grandes fenêtres donnaient sur la piazza, et il pleuvait, ou il allait pleuvoir. Sur la table, le grand encrier représentait un obusier et le comte avait l'air d'être prêt à y mettre le feu et à prendre pour cible le premier importun qui entrerait. Il y avait un air de luxe imposant dans cette pièce, qui dénotait un vieux soldat riche entretenant sa passion avec les reliefs d'un passé mouvementé. De Pretis se sentait très mal à l'aise ; mais le gentilhomme se leva pour le recevoir, comme il se levait pour accueillir quiconque n'était pas un domestique, et se tint ferme et droit grâce à sa canne. Quand De Pretis fut assis, il se rassit à son tour. La pluie fouettait alors bruyamment contre la fenêtre.

— Signor De Pretis, — commença le comte, d'un ton aussi froid que l'acier trempé, — vous êtes un homme d'honneur.

Il y avait quelque chose d'interrogatif dans sa voix.

— Je l'espère, — répondit modestement le maestro, — comme tant d'autres Chrétiens, j'ai une âme....

— Vous vous occuperez de votre âme dans vos moments de loisir, — interrompit le comte. — Pour l'instant vous n'avez pas de loisir.

— A vos ordres, Signor Conte.

— J'étais hier soir au théâtre. Le professeur que vous m'avez recommandé pour ma fille ne fait qu'une seule et même personne avec le nouveau ténor.

De Pretis étendit ses mains et s'inclina, comme pour repousser toute participation dans l'affaire.

— Vous êtes du métier, Signor De Pretis, — continua le comte. — Evidemment vous saviez cela.

— C'est vrai, — avoua Ercole, ne sachant que dire.

— Bien entendu. Je suis tout disposé à écouter votre explication à ce sujet.

Ses yeux gris s'attachaient durement sur le maestro. Mais ce dernier était préparé, car il avait depuis longtemps prévu que le comte serait un jour disposé à écouter une explication, ainsi qu'il le disait.

— C'est parfaitement vrai, — répéta De Pretis. — Ce jeune homme était très pauvre et désirait

subvenir à ses besoins pendant qu'il étudiait la musique. Il était très capable d'enseigner notre littérature et je l'ai recommandé. J'espère que, eu égard à sa pauvreté et aussi parce qu'il a fini par devenir un très bon professeur, vous me pardonnerez, Signor Conte.

— J'ai vivement applaudi le talent de ce chanteur, — répondit le comte d'un ton raide. — C'est un jeune homme doué des capacités et des connaissances nécessaires pour enseigner; comme professeur il mérite donc aussi quelques éloges. Je me rappellerai également son caractère honorable et indépendant. Néanmoins, il ne serait pas convenable de payer le premier ténor du Théâtre Apollo cinq francs l'heure pour enseigner la littérature Italienne à ma fille.

De Pretis respira plus librement.

— Alors vous me pardonnerez, Signor Conte. d'avoir cherché à favoriser les efforts de ce digne jeune homme pour se suffire à lui-même?

— Signor De Pretis, — dit le comte, avec une certaine affectation de gaîté, — j'avais pris mes précautions. J'ai examiné en personne le Signor Cardegna sur la littérature Italienne et je l'ai trouvé d'une grande force. Si je l'avais trouvé ignorant, ou si j'avais découvert plus tard son talent comme chanteur d'opéra, je vous aurais flanqué dehors par cette fenêtre.

De Pretis était effrayé, car le vieux comte avait l'air de vouloir mettre sa menace à exécution.

— Quoi qu'il en soit, — conclut-il, — vous

êtes un homme d'honneur et je vous souhaite le bonjour. Ma fille Hedwige vous attend comme de coutume.

Il se leva courtoisement, en s'appuyant sur sa canne, et De Pretis prit congé en saluant.

Il pensait que la contessina lui parlerait tout de suite de Nino, mais il fut déçu. Elle ne fit pas une fois allusion à l'opéra ni au chanteur et, n'eût été qu'elle était pâle et diaphane et qu'elle chanta avec beaucoup moins d'intérêt pour sa musique que de coutume, il n'y avait rien de remarquable dans ses manières. En vérité, elle avait bien des raisons d'être muette.

Dès le matin de ce jour, Nino avait reçu par un commissionnaire un petit billet, en exécrable Italien, l'invitant à venir déjeuner avec la baronne à midi, car elle désirait beaucoup lui parler après son prodigieux triomphe de la veille.

Nino est un très bon garçon, mais c'est un mortel, et, après l'émotion de la soirée précédente, il pensa que rien ne pourrait être plus agréable que de passer quelques heures dans ce boudoir parfumé, au milieu de palmiers, de merveilleux objets d'art, et de parfums, à causer avec une jolie femme qui se déclarait prête à le seconder elle-même dans son amour. Nous n'avons ni parfums, ni coussins, ni jolis petits bibelots au n° 27, Santa Catarina dei Funari, quoique tout y soit brillant, net, propre, et qu'on garde la chatte à la cuisine la plupart du temps. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait préféré passer la matinée avec la baronne.

Quand Nino entra, elle était à moitié couchée, à moitié assise sur une chaise longue et elle tenait un livre. Lorsqu'elle le vit, elle laissa tomber le volume sur ses genoux et sans rien dire le regarda de dessous ses paupières. Elle devait avoir ainsi une figure enchanteresse. Nino s'avança vers elle et la salua très profondément, de sorte que ses cheveux noirs bouclés ombrageaient son visage.

— Bonjour, signora, — dit-il doucement, comme s'il eût craint de troubler le calme de l'air. — J'espère que je ne vous dérange pas?

— Vous ne me dérangez jamais, Nino, — dit-elle, — excepté.... excepté lorsque vous partez.

— Vous êtes bien bonne, signora.

— Pour l'amour de Dieu, pas de compliments, — dit-elle avec un petit rire.

— Il me semble, — dit Nino, s'asseyant, — que c'est vous qui m'avez fait un compliment: je vous en ai remercié, voilà tout.

Il y eut une pause.

— Comment vous trouvez-vous? — demanda enfin la baronne en tournant la tête vers lui.

— *Grazie*.... je vais bien, — dit-il en souriant.

— Oh! ce n'est pas cela que je voulais dire.... vous allez toujours bien. Mais comment supportez-vous votre premier triomphe?

— Je crois, — dit Nino, — qu'un véritable artiste doit savoir se réjouir d'un succès sur le moment et avoir le bon sens de se reprocher sa vanité de s'en être réjoui après qu'il est passé.

— Quel âge avez-vous, Nino?

— Je ne vous l'ai jamais dit ?... — demanda-t-il innocemment. — J'aurai bientôt vingt et un ans.

— Vous dites cela comme si vous aviez quarante ans au moins.

— Le ciel m'en préserve! — dit Nino.

— Mais, réellement, n'êtes-vous pas énormément flatté de l'accueil qu'on vous a fait?

— Si.

— Vous n'aviez pas l'air de vous occuper le moins du monde du public à ce moment-là, — dit-elle, — et je pensais que votre nez Romain était très près de se retrousser pour attester votre dédain des applaudissements. Je voudrais bien savoir ce que vous pensiez pendant tout ce temps-là.

— Pouvez-vous le demander, baronessa?

Elle savait ce qu'il voulait dire, et il y eut une petite nuance de contrariété sur sa physionomie, lorsqu'elle répondit : —

— Oh! c'est juste; *elle* était là.

La baronne se leva et, prenant un morceau de pastille d'Orient sur un plat en majolique, qui était dans un coin, elle le fit allumer par Nino à une bougie.

— J'ai besoin de l'odeur du bois de sandal ce matin, — dit-elle; — j'ai la migraine.

Elle était ravissante à voir, pendant qu'elle penchait son visage, doucement ombré, sur la flamme du parfum qui brûlait. Elle avait l'air d'une belle et ondoyante magicienne, composant un philtre d'amour.... peut-être pour son propre usage. Nino se détourna. Il n'aimait pas que

l'image de celle qu'il aimait fût, même pour un instant, troublée par l'image de celle qu'il n'aimait pas, si belle qu'elle fût. Elle s'éloigna, laissant la pastille sur le plat. Tout à coup elle s'arrêta et se retourna vers lui.

— Pourquoi êtes-vous venu aujourd'hui? — demanda-t-elle.

— Parce que vous l'avez désiré, — répondit Nino un peu étonné.

— Vous n'aviez pas besoin de venir, — dit-elle en se penchant et en s'appuyant sur le dossier d'un fauteuil de soie.

Elle enlaçait ses mains et le fixait, debout à moins de trois pas d'elle.

— Ne savez-vous donc pas ce qui est arrivé? — demanda-t-elle avec un sourire un peu triste.

— Je ne comprends pas, — dit simplement Nino.

Il faisait face à l'entrée de la pièce et vit le domestique entr'ouvrir la portière. La baronne tournait le dos à la porte et n'entendit rien.

— Ne savez-vous pas, — continua-t-elle, — que vous êtes libre à présent? Votre début a mis fin à tout. Vous n'êtes pas plus longtemps lié à moi.... à moins que vous ne le désiriez.

Comme elle prononçait ces paroles, Nino pâlit, car Hedwige de Lira, semblable à une statue, stupéfaite et immobile de ce qu'elle venait d'entendre, s'était arrêtée sous le lourd rideau, relevé pour la laisser passer. La baronne remarqua le regard de Nino et, se redressant de toute sa

hauteur du fauteuil sur lequel elle était appuyée, elle fit face à la porte.

— Ma très chère Hedwige !.... — s'écria-t-elle avec une merveilleuse présence d'esprit. — Que je suis ravie que vous soyez venue !.... Je ne vous attendais pas du tout. Otez votre chapeau et restez à déjeuner. Ah ! excusez-moi ; voici le Professeur Cardegna. Mais vous le connaissez ?.... Oui.... maintenant que j'y songe, nous sommes tous allés ensemble au Panthéon.

Nino s'inclina et Hedwige baissa la tête.

— Oui, — dit froidement la jeune fille. — Le Professeur Cardegna me donne des leçons.

— Mais c'est vrai ; comme je suis bête ! Je lui disais précisément qu'après avoir obtenu un si brillant succès, ce serait pitié pour lui, maintenant qu'il compte au nombre des plus grands artistes, d'être plus longtemps assujetti à donner des leçons d'Italien.... assujetti à venir ici trois fois par semaine pour m'enseigner la littérature.

Hedwige souriait d'un étrange et glacial sourire et s'assit près de la fenêtre. Nino, quoiqu'il fût encore profondément ému, ne voulut pas que les sarcasmes de la baronne restassent absolument sans réponse.

— Oh ! — dit-il, — les leçons de la Signora Baronessa étaient plutôt....

— Des leçons de prononciation, que des leçons de littérature, — interrompit la baronne, essayant d'enlever le voile et le chapeau d'Hedwige, quelque peu contre le désir de la jeune

fille. — Ce que c'est! Je sais un peu chanter, mais je ne puis prononcer.... non, pas le moins du monde. Ah! ces voyelles Italiennes me feront mourir! Et, certes, s'il y a quelqu'un capable d'enseigner à une pauvre dilettante à les prononcer, — ajouta-t-elle en posant le chapeau sur une chaise et en poussant un tabouret sous les pieds d'Hedwige, — c'est le Signor Cardegna.

Pendant ce temps, Nino avait réfléchi qu'il serait préférable de temporiser, c'est-à-dire de laisser le mensonge de la baronne passer pour ce qu'il valait, de peur que la discussion ne froissât davantage encore Hedwige, dont les yeux erraient d'un air irrésolu de son côté, comme si elle n'eût attendu qu'un mot de lui pour lui parler.

— J'espère, signorina, — demanda-t-il, — que la baronne se trompe et qu'il me sera encore permis de vous donner quelques leçons.

Il savait parfaitement le contraire.

— Je crois, Signor Cardegna, — dit Hedwige avec plus de courage qu'on n'en aurait attendu d'une enfant aussi simple, — elle a vingt ans, mais ces gens du Nord ne sont pas mûrs avant trente ans au moins, — je crois qu'il aurait mieux valu, quand je vous adressais tant de questions au sujet de votre cousin, m'avouer que vous n'aviez pas de cousin et que le chanteur du Panthéon n'était autre que vous.

Elle rougit peut-être, mais le rideau de la fenêtre cacha sa rougeur.

— Hélas! signorina, — répondit Nino, restant toujours devant elle. — une semblable con-

fession m'aurait privé du plaisir.... de l'honneur de vous donner des leçons.

— Mais, je vous en prie, Signor Cardegna, — interrompit la baronne, — que sont quelques méchantes leçons comparées au plaisir que vous auriez éprouvé en satisfaisant la curiosité de la Contessina de Lira? Réellement, vous êtes peu courtois.

Nino trembla intérieurement, comme s'il eût été blessé, et lança à la baronne un regard qui disait bien des choses. Elle lui sourit, dans la joie de son triomphe momentané, car Hedwige, les yeux toujours fixés sur le plancher, ne pouvait rien voir. Mais la jeune fille était forte malgré son air froid et ses joues pâles.

— Vous pouvez obtenir votre pardon, Signor Cardegna, — dit-elle.

La physionomie de Nino s'éclaircit.

— Comment, signorina? — demanda-t-il.

— En chantant pour nous, à présent, — dit Hedwige.

La baronne avait l'air sérieux, car elle savait bien la puissance que la musique donnait à Nino.

— Ne le lui demandez pas, — protesta-t-elle. — Il doit être fatigué.... brisé, par les émotions qu'il a dû éprouver hier.

— Fatigué?.... — s'écria Nino, avec quelque surprise. — Moi, fatigué?.... De ma vie, je n'ai été fatigué de chanter. Je chanterai aussi longtemps que vous voudrez bien m'écouter.

Il alla au piano. Pendant qu'il se retournait, la baronne posa affectueusement la main sur celle

d'Hedwige, comme pour l'assurer de la sympathie que faisait naître en elle le sentiment qui, selon elle, devait agiter l'esprit de la jeune fille. Mais Hedwige demeura impassible; à peine un petit frissonnement, au contact inattendu des doigts de la baronne, put-il passer pour la manifestation d'une sensation. Hedwige avait jusque-là aimé la baronne, car elle avait trouvé en elle une femme douée d'un certain sentiment artistique, uni à une grande originalité. La jeune fille formait un contraste absolu avec la jeune femme et admirait en celle-ci les qualités qu'elle pensait qui lui manquaient à elle-même, quoiqu'elle s'estimât beaucoup trop pour essayer de les acquérir par imitation. Hedwige demeurait, comme une princesse des contes de fées Scandinaves, au haut d'une montagne de glace; son amie passait à travers la vie comme un petit animal sauvage aux pieds légers, jouissant de l'existence et quelquefois se laissant aller, sur son chemin, à quelque petite distraction meurtrière. La jeune fille avait entendu une voix dans l'obscurité, et toujours, depuis lors, elle avait rêvé du chanteur; mais il n'était jamais entré dans son esprit de confier ces étranges rêveries à la baronne. Une imagination naïve, de laquelle on écarte soigneusement toutes les causes de troubles extérieurs, découvrira beaucoup plus de choses dans une voix entendue dans l'obscurité que ne peut se figurer une femme telle que la baronne.

Je ne connais pas assez ces jeunes Allemandes aux yeux bleus pour dire si Hedwige avait ou

non pensé jusqu'alors que le chanteur inconnu pouvait être un amant inconnu. Mais les émotions de la soirée de la veille avaient un peu ébranlé ses nerfs et, si elle avait été plus vieille qu'elle n'était, elle aurait compris qu'elle aimait son chanteur, d'une façon lointaine et juvénile, aussitôt qu'elle entendit la baronne parler de lui comme lui ayant appartenu. Elle était furieuse contre elle-même et honteuse de porter le moindre intérêt à un homme qui était évidemment lié à une autre femme par quelque intrigue qu'elle ne pouvait comprendre. Sa visite à la baronne, ce matin-là, avait été aussi peu préméditée qu'elle était inattendue, et elle s'en repentait amèrement ; mais, ayant un bon sang et un bon cœur. elle agit aussi courageusement qu'elle put et fit preuve de beaucoup de tact en faisant chanter Nino et en coupant court à une conversation pénible. Seulement, quand la baronne essaya de la caresser et saisit sa main, elle recula et le sang afflua à ses joues. Ajoutez à tout cela l'indignation féminine qu'elle ressentait d'avoir été si longtemps trompée par Nino, et vous conviendrez qu'elle devait être dans un état d'esprit très perplexe.

La baronne était une femme subtile, insouciante, diplomatique tour à tour, et la soudaine répulsion qu'elle rencontra chez Hedwige, toute muette qu'elle fût, ne lui échappa nullement. Elle retira simplement sa main et s'assit pour réfléchir à la situation. Ce qu'elle pensa, personne ne le sait ; ou, du moins, nous ne pouvons que le

deviner par ce qu'elle fit ensuite. Quant à moi, je ne l'ai jamais blâmée le moins du monde, car elle est de ces femmes que j'aurais aimées. Pendant ce temps, Nino chantait des couplets d'amour les uns après les autres. Il comprit, cependant, que la situation était intenable et au bout d'un moment il se leva pour s'en aller. Chose étrange, quoique la baronne eût invité Nino à déjeuner et que l'heure eût sonné, elle ne fit rien pour le retenir. Loin de là, elle lui tendit la main et lui dit beaucoup de choses flatteuses et agréables, qui, cependant, ne le flattèrent pas et ne lui furent en rien agréables. Quant à Hedwige, elle inclina un peu la tête, mais ne dit rien, quand il la salua en passant devant elle. Nino revint donc à la maison le cœur gros, ayant grande envie d'expliquer à Hedwige pourquoi il s'était lié avec la baronne, — que les visites qu'il lui faisait étaient le prix de son silence et du privilège dont il avait joui de donner des leçons à la contessina; mais il comprenait bien cependant que toute explication était inutile pour le moment. Quand il fut parti. Hedwige et la baronne demeurèrent seules ensemble.

— Cela a dû être une grande surprise pour vous, ma chère, — dit affectueusement la plus âgée des deux femmes.

— Quoi?

— Que votre petit professeur soit devenu un grand artiste déguisé. Cela a été une surprise pour moi aussi.... ah! encore une illusion dé-

truite. Chère enfant ! Vous avez encore beaucoup d'illusions.... de belles, de pures illusions. Dieu ! comme je vous envie !

En général, elles parlaient français ensemble, quoique la baronne sût l'allemand. Hedwige rit bravement.

— J'ai certainement été surprise, — dit-elle. — Pauvre garçon ! Je suppose qu'il fait cela pour vivre. Il ne m'a jamais dit qu'il vous donnait des leçons.

La baronne sourit, mais ce fut de vraie satisfaction cette fois.

— Cela m'étonne, car il savait que nous étions intimes, ou, du moins, que nous étions liées. Naturellement, je n'ai pas parlé de cela hier au soir, voyant que votre père était fâché.

— Oui, il était fâché. Je pense que c'était assez naturel, — dit Hedwige.

— Parfaitement naturel. Et vous, ma chère, n'êtes-vous pas fâchée aussi.... rien qu'un peu ?

— Moi ?.... non. Pourquoi serais-je fâchée ?.... C'était un très bon maître, car il sait tous ses auteurs par cœur.... et il les comprend.

Elles parlèrent bientôt d'autres choses, et la baronne fut très affectueuse. Mais, bien qu'Hedwige vît que son amie était bonne et très tendre, elle ne pouvait oublier les paroles qu'elle avait entendues lorsqu'elle était entrée, par hasard, ni accepter tout à fait l'explication cependant plausible que la baronne en avait si promptement inventée. Car la jalousie est le précurseur de l'amour, et quelquefois c'est elle qui l'éveille. Elle

se trouvait en face d'une rivale et d'une ennemie, et tout l'amour de la lutte, héréditaire dans son sang du Nord, s'éveilla soudain en elle.

Nino, qui n'était pas peu anxieux réfléchissait. Il n'était ni assez vieux ni assez observateur pour avoir pressenti la rupture qui était près de se produire entre la baronne et Hedwige. Son unique pensée était de se laver, aux yeux d'Hedwige, de l'imputation d'avoir été lié à la baronne d'aucune autre façon que pour l'amour d'elle-même. Et tout de suite il se mit à haïr la baronne avec toute la férocité dont son cœur était capable et avec tout le calme qu'exprimait extérieurement son hardi visage carré. Mais il était forcé d'agir sans retard et il ne pouvait penser à rien de mieux qu'à aller consulter De Pretis.

Il confia toutes ses peines et tous ses projets au maestro. Il lui expliqua sa situation vis-à-vis de la baronne et vis-à-vis d'Hedwige de la façon la plus claire. Il le conjura d'aller trouver Hedwige et de lui faire savoir que la baronne l'avait menacé de le démasquer et de le priver ainsi de ses moyens d'existence.... il n'osait pas donner d'autre explication.... s'il ne consentait à chanter pour elle et à venir chez elle aussi souvent qu'elle le désirerait. Expliquer, calmer, adoucir.... en un mot réintégrer Nino dans sa bonne opinion.

— Mort d'un chien ! — s'écria De Pretis, — tu ne demandes pas beaucoup ! Après que tu as laissé la dame de tes pensées, ton *innamorata*, t'attraper, te disant lié corps et âme à une autre

femme.... et quelle femme! oui, saints du ciel, quelle beauté!.... tu viens me demander d'aller arranger les choses! Que diable avais-tu besoin d'aller te fourrer dans une pareille galère? *Via!* je suis un fou de t'avoir jamais aidé.

— Très probablement, — dit tranquillement Nino. — Mais en attendant, nous en sommes deux, et je suis peut-être le plus grand. Vous ferez ce que je demande, maestro, n'est-il pas vrai? Je n'ai d'ailleurs rien dit encore; il n'y a que la baronne qui ait parlé.

— La baronne.... oui.... puissent les malédictions de l'enfer l'atteindre!.... — dit De Pretis, levant les yeux au ciel et cherchant sa tabatière dans les poches de son habit à queue.

Jadis, quand Nino était plus jeune, il remplissait la tabatière d'Ercole de suie et de poivre, de sorte que le maestro avait le nez noir et éternuait tout le long de la journée.

Que pouvait faire Ercole? Il avait, il est vrai, aidé Nino jusqu'alors. N'était-il pas obligé de continuer à l'aider? Oui, selon moi; mais, si toute l'affaire avait pris fin à cette époque, et cette histoire avec, je ne m'en serais pas soucié le moins du monde. Croyez-vous, par hasard, que cela m'amuse de vous faire ce récit et que si ce n'était pas pour la bonne réputation de Nino je serais jamais devenu un vulgaire conteur d'histoires! Bah! vous ne me connaissez guère. Une page de quaternaires me fait plus de plaisir que toutes ces vieilleries mises ensemble, quoique je ne sois pas cependant ennemi d'une petite cau-

serie de temps à autre, le soir, si l'on veut écouter mes détails et mes fantaisies. Mais ce sont précisément là les choses qu'on n'écoute pas. Tout le monde a besoin d'émotion aujourd'hui. Qu'est-ce qu'une émotion comparée à une pensée ? Qu'est-ce que la mimique convulsive de la patte d'une grenouille morte comparée à la faculté intellectuelle de l'homme qui a inventé la pile galvanique et qui donne ainsi une sensation factice à toutes les innombrables générations de pattes de grenouilles mortes qui ont été depuis lors l'objet d'expériences ? Ou, si vous descendez à si misérable chose qu'un simple sentiment, que sont vos sentiments en lisant ce que fit Nino comparés à ceux qu'il éprouva lui-même en le faisant ? Je ne me donne pas toute cette peine pour vous faire plaisir, mais seulement par affection pour Nino que j'aime comme un cher enfant qu'il est. Vous ne m'intéressez pas plus et je ne m'inquiète pas plus de vous que si vous étiez autant de grenouilles mortes ; et, si je galvanise vos émotions comme vous appelez cela, à un degré suffisant pour vous faire pleurer ou rire, c'est mon affaire personnelle. Vous n'avez pas besoin de me dire : merci. Je n'en ai que faire. Ercole vous remerciera, et peut-être Nino me remerciera, mais c'est une autre affaire.

Je ne vous dirai rien de l'entrevue d'Ercole avec Hedwige, ni comment il roula adroitement les yeux et eut l'air pathétique quand il parla de la pauvreté de Nino, ni du beau rôle qu'il joua dans toute cette affaire. Hedwige est une femme,

et la plus grande satisfaction qu'elle recueillit de l'explication d'Ercole fut la conviction que son amie la baronne avait menti en expliquant les étranges paroles qu'elle avait entendues par hasard. Naturellement son instinct l'avait déjà prévenue ; mais ce fut, comme toujours en pareil cas, un grand soulagement d'apprendre le fait par quelqu'un d'autre, même quand ce quelqu'un n'est pas une femme.

VIII.

Plusieurs jours se passèrent après son début sans apporter à Nino une occasion de parler à Hedwige. Il la vit, c'est fort probable, car il se mêlait à la foule des élégants qui encombrent toujours la Piazza Colonna dans l'après-midi, espérant qu'elle passerait dans sa voiture et qu'elle lui accorderait un regard. Peut-être le fit-elle ; il n'en dit rien ; mais il paraissait calme quand il était silencieux et exaspéré quand il parlait, comme le font toujours les gens passionnés. Sa figure vieillit et devint plus sérieuse dans ces quelques jours ; à ce point qu'il semblait avoir changé soudain et de jeune homme s'être métamorphosé en homme. Mais il s'occupait de son art et chantait à son théâtre quand il y était obligé ; il puisait tout son courage, pour faire de son mieux et pour déployer toute sa puissance, dans les succès constants qu'il remportait. Les

journaux étaient pleins de ses louanges ; ils disaient à qui mieux mieux qu'il était absolument sans rival depuis la première soirée qu'il avait chanté, incomparable et supérieur à tout depuis le moment où il avait ouvert la bouche, et une foule d'autres absurdités du même genre. J'ose dire qu'il l'est maintenant, mais il ne pouvait réellement pas être si tôt le plus grand chanteur du monde. Cependant il avait l'habitude de m'apporter les journaux contenant des articles qui parlaient de lui, quoi qu'il ne parût jamais y faire grande attention et qu'il ne les conservât pas lui-même. Il disait qu'il soupirait après un idéal qu'il n'atteindrait jamais et je lui répondais que, s'il ne devait jamais l'atteindre, ce qu'il avait de mieux à faire c'était de renoncer tout de suite à courir après. Mais il m'expliqua que son idéal était renfermé dans son imagination, tandis que la réalité avait une grande importance financière, puisque journellement il recevait des propositions de directeurs étrangers pour chanter pour eux, à son grand profit, et qu'il n'avait que l'embarras du choix pour se décider pour le plus avantageux. Cela semblait raisonnable et je me taisais. Bientôt après il m'offrit une boîte de cigares et un très joli petit bout d'ambre. Les cigares étaient de vrais havanes, comme je n'en avais pas fumé depuis des années, et ils devaient avoir coûté cher.

— Vous ne devez pas ignorer, Sor Cornelio, — dit-il un soir qu'il mêlait l'huile et le vinaigre avec la salade, à souper, — que je suis riche ou

que je le deviendrai bientôt. Un agent de l'Opéra de Londres m'a offert vingt mille francs pour la saison ce printemps.

— Vingt mille francs! — criai-je ébahi. — Tu rêves, Nino. C'est environ sept fois ce que j'arrive, bon an, mal an, à gagner avec mes leçons et mes articles.

— Je ne rêve pas, *caro mio*. J'ai l'offre dans ma poche.

Il n'avait pas l'air de s'en inquiéter beaucoup plus que s'il avait eu vingt mille marrons grillés dans sa poche.

— Quand nous quittes-tu? — demandai-je quand je fus un peu revenu à moi.

— Je ne suis pas sûr que j'irai, — répondit-il en saupoudrant la laitue d'un peu de poivre.

— Pas sûr!.... Corps de Diane! quel fou tu fais!

— Peut-être! — dit-il.

Il me passa le saladier.

En ce moment même, Mariuccia entrait avec une bouteille de vin et nous n'en dîmes pas davantage là-dessus, car Mariuccia est bavarde.

Nino ne pensait pas du tout à ses richesses, parce qu'il mettait son esprit à la torture pour trouver quelque bon expédient au moyen duquel il pourrait voir la contessina et lui parler. Il avait appris par De Pretis que le comte n'était pas si fâché qu'il s'y était attendu et qu'Hedwige était tout à fait satisfaite des explications du maestro. Le lendemain de la conversation précé-

dente, il lui écrivit un billet dans lequel il lui disait que, si la Contessina de Lira daignait être éveillée à minuit ce soir-là, elle entendrait une sérénade chantée par une voix qu'on disait qu'elle admirait. Il avait fait porter cette lettre par Mariuccia au Palazzo Carmandola.

A onze heures et demie, au moins deux heures après le souper, Nino s'enveloppa dans mon vieux manteau et prit la guitare sous son bras. Rome n'est pas un endroit très sûr pour faire des fredaines à minuit; aussi lui fis-je mettre un bon poignard dans sa ceinture, car il m'avait avoué où il allait. J'essayai de le dissuader de ce projet en lui disant qu'il pouvait s'enrhumer: mais il me rit au nez.

Une sérénade est chose journalière, et dans la rue une voix résonne aussi bien qu'une autre. Il arriva au palais et le cœur lui manqua lorsqu'il vit la fenêtre d'Hedwige sombre et noire. Il ne pouvait pas savoir que, enveloppée d'une longue robe blanche, elle était assise derrière les vitres dans un grand fauteuil et qu'elle l'écoutait malgré les battements de son cœur. La grosse lune semblait être clouée sur la flèche aiguë de l'église qui est près de la maison et les ombres noires coupaient sa lumière blanche aussi nettement qu'avec un couteau. Nino avait mis sa guitare d'accord dans l'autre rue et se tenait prêt, attendant que les horloges sonnassent. Tout à coup, elles tintèrent follement, comme si elles avaient été tirées de leur sommeil de minuit et qu'elles fussent furieuses; une horloge répondait à une

autre horloge; une cloche de couvent suivait une autre cloche de couvent dans son appel à la prière. Pendant deux grandes minutes, l'atmosphère fut troublée par leurs carillons, puis tout redevint tranquille. Nino frappa une seule corde. Hedwige pensa presque qu'il pouvait entendre battre son cœur tout le temps dans la rue en bas.

— *Ah, del mio dolce ardor bramato oggeto*, — chanta-t-il.

C'est un vieil air d'un des opéras de Gluck qui, disent nos musiciens Italiens, fut composé par Alessandro Stradella, le pauvre musicien assassiné. Ce doit être un très bel air, car il me plaît, et je ne suis pas facilement charmé par la musique d'aucun genre. Quant à Hedwige, elle collait son oreille contre la vitre de la fenêtre, afin de ne pas perdre une note. Mais elle ne voulait ni ouvrir ni faire aucun signe. Nino ne se laissa pas si aisément aller au découragement, car il se rappela qu'une fois déjà elle avait ouvert sa fenêtre après qu'il avait chanté un certain nombre de mesures. Il fit quelques accords et soupira : *Salut, demeure chaste et pure*, de *Faust*.... ce chant si élevé, si tendre, si pur. Il y a un passage dans ce morceau, près de la fin, où les paroles disent : —

> Tu fis avec amour épanouir la femme
> En cet ange des cieux !

et où la musique s'élève aux notes les plus hautes qui se puissent chanter. Cela paraît toujours facile à Nino, et il ne crie pas comme un porc qu'on égorge comme tous les autres ténors le font sur

cette note. Il regardait en l'air en chantant ce passage et il se demandait si cela produirait quelque effet. Hedwige perdit apparemment tout à fait la tête, car elle ouvrit doucement la croisée et regarda en face la lune, qui frappait sur les meneaux de pierre sculptée de sa fenêtre. Son chant fini, Nino hésita s'il s'en irait ou s'il chanterait encore. Evidemment elle regardait de son côté: mais il était en pleine lumière, car la lune s'était élevée, et Hedwige, de l'autre côté de la rue, était dans l'ombre.

— Signorina!.... — appela-t-il doucement.

Pas de réponse.

— Signorina!.... — répéta-t-il, traversant la rue vide et se tenant sous la fenêtre, qui pouvait bien être à trente pieds du sol.

— Chut!.... — murmura-t-on au-dessus de sa tête.

— Je vous remercie de toute mon âme de m'écouter, — dit-il à voix basse. — Je suis innocent de ce dont vous me soupçonnez. Je vous aime.... je vous aime!....

Mais là-dessus elle quitta très vite la fenêtre. Elle ne la ferma pas, cependant, et Nino demeura longtemps, tendant ses yeux pour jeter un regard sur le visage pâle qui avait été là. Il soupira et, frappant une corde, chanta à haute voix le vieil air du *Trovatore : Ah, che la morte ognora è tarda nel venir*. Tous les aveugles qui jouent du violon le raclent dans les rues, quoiqu'ils seraient diablement épouvantés si la mort venait le moindrement plus vite qu'à son ordi-

naire. Mais, tout vieux et rebattu qu'il soit, cet air a en lui un grand sentiment de passion, et Nino mit plus de feu et de voix dans le coup de clairon qui s'y trouve que ne le fit jamais le vieux et célèbre Boccardè, quand il le chanta à la première représentation de l'opéra, il y a de cela trente et quelques années. Pendant qu'il faisait les accords après la première strophe, la voix soupira encore d'en haut : —

— Chut!.... au nom du ciel!....

Rien que cela; puis quelque chose tomba à ses pieds, avec un petit bruit moelleux sur le trottoir. Il se baissa pour ramasser l'objet qui était tombé et trouva une simple rose. A cet instant, la fenêtre se ferma vivement. Il baisa passionnément la rose et la cacha dans son sein; puis il descendit la rue et finit son chant tout en marchant, mais il le fredonnait seulement, car la joie avait emporté sa voix. Je l'entendis rentrer et se coucher, et il me raconta tout cela le lendemain matin. Voilà comment je le sais.

Depuis son début, Nino n'avait pas vu la baronne. Il ne parlait pas d'elle, et je suis certain qu'il souhaitait qu'elle fût au fin fond du Tibre. Mais, le lendemain matin de la sérénade, il reçut d'elle un billet si plein de protestations d'amitié et si délicatement rédigé qu'il devint sérieux et se dit qu'il était de son devoir d'être courtois et de répondre à un semblable appel. Elle lui demandait instamment de venir à une heure; elle souffrait de la migraine, disait-elle, et elle était très faible. Si Nino avait aimé Hedwige un tant

soit peu moins, il n'y serait pas allé. Mais il se sentait assez fort pour affronter n'importe qui et n'importe quoi : aussi se décida-t-il à se rendre à l'invitation de la baronne.

Il la trouva, en effet, affectant les manières d'une malade, mais n'en ayant pas l'apparence. Elle était étendue sur une très grande chaise-longue, poussée près de la cheminée, et elle était entourée de fourrures. Une élégante écharpe orientale de soie rayée était nouée autour de sa poitrine et de son cou et elle tenait à la main un roman nouveau dont elle coupait nonchalamment les pages avec un poignard persan à large manche. Mais il y avait de l'animation sur son beau visage mat et une sorte de flamme de colère dans ses yeux. Nino pensa que l'acier brillant qu'elle tenait dans sa main pourrait servir à quelque chose de plus sérieux qu'à couper des feuilles de papier, si le caprice lui en prenait.

— Enfin, vous m'avez donc fait l'honneur d'une visite, signor! — dit-elle, sans cesser de couper son livre.

Nino alla à elle et elle lui tendit la main. Il la toucha, mais il ne put la garder, car elle le brûlait.

— Vous aviez l'habitude de faire plus d'honneur que cela à ma main, — murmura-t-elle à demi.

Nino s'assit à quelque distance en rougissant légèrement. Ce n'était pas de ce qu'elle avait dit, mais de l'idée qu'il avait jamais pu lui baiser les doigts.

— Signora, — répliqua-t-il, — il y a des cou-

tumes, chevaleresques et gracieuses en elles-mêmes, qu'il est digne de suivre pour tout homme. Mais, du moment qu'une coutume commence à signifier ce qui n'est pas, on doit l'abandonner. Vous me pardonnerez donc si je ne vous baise plus les mains.

— Comme vous êtes froid !.... comme vous êtes cérémonieux !.... Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Il vaut mieux dire trop peu que trop, — répondit-il.

— Bast ! — s'écria-t-elle avec un petit rire amer. — La parole est d'argent, mais le silence.... n'est très souvent que du cuivre argenté. Mettez un peu de bois dans le feu ; vous me glacez.

Nino obéit.

— Comme vous vous en tenez à la lettre ! — dit la baronne avec impatience. — Il y a assez de feu dans la cheminée.

— Evidemment, signora, il vous plaît d'être énigmatique, — dit Nino.

— Cela me plaira d'être tout ce qui me plaira, — répondit-elle en le regardant un peu cruellement. — Je voulais que vous m'enlevassiez ma migraine et vous ne faites que l'empirer.

— J'en suis désolé, signora. Je vais vous quitter tout de suite. Permettez-moi de vous souhaiter le bonjour.

Il prit son chapeau et se dirigea vers la porte.

Avant qu'il fût arrivé à la lourde portière, elle s'était précipitée à son côté par un élan semblable à celui d'un faucon au vol ; ses yeux brû-

laient sourdement et flottaient entre la colère et l'amour.

— Nino!....

Elle se pendit à son bras et le regarda en face.

— Signora.... — protesta-t-il froidement en se retirant.

— Vous ne me quitterez pas ainsi?

— Comme vous voudrez, signora. Je suis prêt à tout pour vous obliger.

— Oh! comme vous êtes froid! — s'écria-t-elle en quittant son bras et en tombant sur un siège près de la porte, tandis qu'il s'arrêtait la main sur la portière.

Elle se cacha les yeux.

— Nino!.... Nino!.... vous me brisez le cœur! — sanglota-t-elle.

Une larme, larme de colère bien plus que de douleur, s'échappa entre ses doigts et roula sur sa joue.

Peu d'hommes peuvent voir pleurer une femme. La bonté de Nino se réveilla dans son cœur et lui ordonna de la consoler. Mais, entre lui et elle, il y avait une belle et brillante image qui lui interdisait de faire le plus petit mouvement.

— Signora, — dit-il avec tout le calme qu'il put trouver, — si j'avais conscience de vous avoir, soit par un mot, soit par un geste, donné un motif de me parler ainsi, j'implorerais humblement votre miséricorde. Mais mon cœur ne m'accuse de rien. Je vous prie donc de me permettre de prendre congé de vous. Je partirai et vous n'aurez plus de raison de penser à moi.

Il fit un pas et souleva le rideau. Mais elle était comme une panthère, ardente et belle. Ah! comme j'aurais aimé cette femme! Elle le retenait et n'aurait pas voulu le laisser aller; ses doigts si doux s'attachaient autour de ses poignets comme des ressorts d'acier.

— Laissez-moi m'en aller, — dit-il entre ses dents, avec une colère naissante.

— Non! je ne vous laisserai pas partir! — cria-t-elle furieusement, en serrant encore les mains.

Alors l'éclair de colère qui brillait dans ses yeux pleins de larmes sembla tout à coup se fondre en une douce flamme, et la couleur revint plus vive à ses joues.

— Ah! comment me laissez-vous m'avilir ainsi moi-même! Comment pouvez-vous me voir tombée si bas que de faire usage de la force de mes mains, et comment n'avez-vous pas pitié? Nino.... Nino.... ne me tuez pas!

— En vérité, cela vaudrait mieux pour vous, — répondit-il amèrement, mais, sans tenter de délivrer ses poignets de cette douce, mais vigoureuse étreinte.

— Mais vous le faites, — murmura-t-elle passionnément. — Vous me tuez en me quittant. Ne le voyez-vous donc pas?

Sa voix se perdit dans le bruit de ses sanglots. Mais Nino continuait de la regarder aussi impassiblement que s'il eût été le Sphinx. Comment pouvait-il avoir le cœur?.... Je ne le puis dire. Longtemps elle regarda dans ses yeux, en silence;

mais elle eût tout aussi bien pu essayer d'animer un morceau de fer, tant il était froid et dur. Soudain, par un mouvement violent, nerveux, elle repoussa sa main loin d'elle.

— Allez ! — s'écria-t-elle d'une voix rauque. — Allez près de cette poupée de cire que vous aimez, et voyez si elle vous aimera ou si elle s'inquiétera que vous la quittiez ou non ! Allez.... allez.... allez!.... Allez donc près d'elle !....

Elle s'était rejetée loin derrière lui et elle lui montrait alors la porte, se redressant de toute sa hauteur et flamboyante de colère.

— Je vous conseille, madame, de parler avec le respect convenable d'une femme avec laquelle il vous plaît d'accoupler mon nom.

Ses lèvres s'ouvraient et se fermaient machinalement et il tremblait de la tête aux pieds.

— Du respect !....

Elle riait d'un rire étrange.

— Du respect pour une simple enfant pour laquelle il vous arrive par hasard d'avoir un caprice !.... Du respect, vraiment pour tout ce qu'il vous plaira de faire! Moi.... moi.... respecter Hedwige de Lira ! Ah !.... ah !....

Elle appuyait sa main sur la table derrière elle, tout en continuant de rire convulsivement.

— Taisez-vous, madame, — dit Nino.

Il se rapprocha d'un pas, croisa les bras, et resta immobile.

— Ah ! vous voudriez me faire taire, maintenant, n'est-ce pas ? Vous préféreriez ne pas m'entendre parler de vos sérénades de minuit, de

tendres lettres tombées de la fenêtre de sa chambre à vos pieds ?

Mais sa rage triompha d'elle-même ; elle poussa un cri étrange, tomba dans un fauteuil, et pleura amèrement, en plongeant son visage dans ses deux mains.

— Malheureuse que je suis ! — sanglota-t-elle.

Tout son corps si souple et si délicat était violemment secoué.

— Oui.... vous êtes vraiment malheureuse, — dit Nino.

Il se disposa encore une fois à sortir. Mais, au moment même où il se retournait, le domestique soulevait la portière.

— Le Signor Conte de Lira, — annonça-t-il d'une voix distincte.

Pendant un moment il y eut un silence de mort, durant lequel, malgré son étonnement à la soudaine apparition du comte, Nino eut le temps de réfléchir que la baronne avait dû le faire épier pendant la soirée précédente. Cela pouvait bien être, et la méprise qu'elle commettait en supposant que ce qu'Hedwige avait jeté était une lettre lui apprit que son espion ne s'était pas hasardé trop près.

Le comte s'avança sous les portières relevées, en trainant la jambe et en s'aidant de sa canne. Sa figure était aussi grise et aussi glaciale que d'habitude ; mais sa moustache avait une tournure irritée, tordue, que Nino n'aima pas. Le comte fit à peine un signe de tête au jeune chanteur, qui se rangea pour laisser passer le vieux

gentilhomme, les yeux tournés machinalement vers l'endroit où la baronne était assise. C'était une femme qui n'avait pas besoin de simuler la passion sous aucune forme, et il avait dû lui coûter un terrible effort pour refréner le paroxysme de colère, d'humiliation, de douleur qui avait triomphé d'elle. Il y eut quelque chose de surnaturel et de terrifiant dans son calme soudain, lorsqu'elle s'efforça de se lever et d'accueillir son visiteur.

— J'ai peur d'arriver mal à propos, — dit le comte, en s'excusant, lorsqu'il se pencha sur sa main.

— Au contraire, — répondit-elle ; — mais excusez-moi si je dis un mot au Professeur Cardegna.

Elle alla vers Nino resté debout.

— Entrez dans cette pièce, — dit-elle très bas, en lançant un regard du côté d'une porte cachée par des portières en face des fenêtres, — et attendez qu'il s'en aille. Vous pouvez écouter si vous voulez.

Elle parlait d'un ton d'autorité.

— Non, — répondit Nino dans un murmure plein de résolution.

— Vous ne voulez pas?....

Les yeux de la baronne étincelèrent encore. Nino secoua la tête.

— Comte de Lira, — dit-elle tout haut, en se retournant vers lui, — connaissez-vous ce jeune homme?

Elle parlait en Italien, et de Lira lui répondit

dans la même langue ; mais, comme ce qu'il dit n'était pas absolument spirituel, je vous ferai grâce de l'étrange construction de ses phrases.

— Parfaitement, — répondit-il. — C'est précisément à propos de ce jeune homme que je désire vous parler.

Le comte demeurait debout parce que la baronne ne lui avait pas dit de s'asseoir.

— C'est heureux, — répliqua la baronne, — car je veux vous apprendre que c'est un être infâme.... vil.... misérable!....

Sa colère s'accroissait encore, mais elle luttait pour la contenir. Quand Nino entendit ce qu'elle venait de dire, il s'avança et se tint près du comte, faisant face à la baronne, les bras croisés sur sa poitrine, comme pour braver cette accusation. Le comte releva ses sourcils.

— Je sais qu'il a caché sa vraie profession aussi longtemps qu'il a donné des leçons à ma fille. Cela, cependant, a été expliqué d'une façon satisfaisante, quoique je le regrette. Veuillez m'apprendre pourquoi vous le traitez d'être vil et misérable ?

Nino ressentit un tressaillement de sympathie pour celui qu'il avait si longtemps trompé.

— Cet homme, monsieur le comte, — dit-elle d'un ton mesuré, — ce chanteur de basse extraction, qui s'est fait passer près de nous pour un respectable maître de langues, il a eu l'audace d'aimer votre fille. Dans le but de poursuivre son odieuse cour, il s'est insinué en rampant dans votre maison et dans la mienne ; il a chanté sous

la fenêtre de votre fille, et elle lui a jeté des lettres.... des lettres d'amour, comprenez-vous?.... Et maintenant....

Sa voix devenait plus perçante et plus indomptable à chaque mot, car elle voyait le visage de Lira pâlir, et sa colère donna une expression désespérée à ce mensonge.

— .... Et maintenant il a l'effronterie de venir à moi.... à moi.... à moi entre toutes les femmes.... et de m'avouer son abominable passion pour cet ange de pureté, et il m'implore de l'aider à amener la honte sur elle et sur vous. Oh! c'est exécrable.... c'est vil!.... c'est infernal!....

Elle pressait ses mains sur ses tempes et restait debout, en jetant un regard enflammé sur les deux hommes. Le comte était violent, facilement irritable, mais difficile à mettre dans une vraie colère. Quoique son visage fût pâle et que sa main droite serrât sa canne, il conservait toujours son empire sur lui-même.

— Est-ce vrai ce que vous me dites là, madame? — demanda-t-il d'une voix étrange.

— Devant Dieu, c'est vrai! — cria-t-elle d'un ton désespéré.

Le vieillard la regarda pendant un instant et, alors, comme s'il eût été de vingt ans plus jeune, il s'élança sur Nino en brandissant sa canne pour le frapper. Mais Nino est fort et jeune, et il est presque Romain. Il prévint l'action du comte; sa main droite se glissa sur la table et saisit le brillant poignard persan, dont la baronne s'était servi si innocemment pour couper les feuilles

de son livre, une demi-heure auparavant. D'un tour de main, il désarma le vieillard, le força à reculer jusqu'à une causeuse, et lui mit le tranchant de son arme sur la gorge.

— Si vous dites un mot, si vous essayez de me frapper, je vous coupe la gorge, — dit-il, avec calme, penchant sa froide figure de marbre tout près des yeux du vieillard.

Il y avait quelque chose de si semblable à la mort dans sa voix, malgré son ton calme, que le comte pensa que son heure était venue, tout brave qu'il fût. La baronne terrifiée, les cheveux en désordre, s'appuyait en chancelant contre le mur et les regardait tous deux.

— Cette femme, — dit Nino, tenant toujours l'acier glacé contre la chair, — ment en partie, et elle dit en partie la vérité. J'aime votre fille c'est vrai.

Le pauvre vieillard trembla sous le poids de Nino et ses yeux roulèrent d'un air troublé, cherchant quelque moyen de s'échapper. Mais à quoi bon?

— Je l'aime et j'ai chanté sous sa fenêtre; mais je n'ai jamais reçu un mot écrit d'elle de ma vie, et je n'ai jamais rien dit à cette femme de mon amour ni demandé son aide. Elle l'a deviné dès le commencement; elle a deviné la raison de mon déguisement, et elle s'est offerte d'elle-même à m'aider. Vous pouvez parler maintenant. Demandez-lui.

Nino relâcha son étreinte et se tint à l'écart, serrant toujours le poignard. Le vieux comte

respira, se secoua, et passa son mouchoir sur son visage, avant de parler.

— Tonnerre du ciel! vous êtes un endiablé gaillard! — dit de Lira toujours palpitant.

Il recouvra soudain sa dignité.

— Vous m'avez fait menacer ce jeune homme par ce que vous avez dit, — dit-il, faisant de grands efforts pour se remettre sur ses pieds. — Il s'est défendu et aurait pu me tuer, s'il l'avait voulu. Soyez assez bonne pour me dire si c'est lui ou vous qui avez dit la vérité.

— Il a dit.... la vérité, — répondit la baronne, regardant d'un air égaré autour d'elle.

Son effroi lui avait enlevé jusqu'à la faculté de mentir. Sa voix était sourde, mais elle articulait distinctement les mots. Puis, tout à coup, elle leva les mains en poussant un cri aigu et bref et elle tomba la face en avant, inanimée, sur le parquet. Nino regarda le vieillard et jeta le poignard sur une table. Le comte se tourna vers Nino.

— Monsieur, — dit le vieux gentilhomme, — je vous pardonne d'avoir résisté à mon agression. Mais je ne vous pardonne pas de vous être permis d'aimer ma fille, et je trouverai le moyen de vous faire souvenir de l'opprobre que vous avez jeté sur ma maison.

Il se redressa de toute sa hauteur. Nino lui tendit poliment sa canne.

— Signor Conte, — dit-il simplement, mais avec toute sa courtoisie naturelle, — je suis fâché de cette affaire à laquelle vous m'avez

forcé.... ou plutôt à laquelle la Signora Baronessa nous a forcés tous deux. J'ai follement agi, peut-être; mais je suis amoureux. Et permettez-moi de vous assurer encore, monsieur, que j'épouserai la Signora de Lira, si elle consent à m'épouser.

— Par le nom du Ciel, — jura le vieux comte, — si elle veut épouser un chanteur, qu'elle l'épouse!....

Il s'en alla en boitant vers la porte, saisi d'une soudaine colère, et sortit. Nino retourna auprès de la pauvre baronne. La tension continue de ses nerfs l'avait brisée et elle gisait sur le parquet profondément évanouie. Nino mit un des coussins de la causeuse sous sa tête et sonna. Le domestique parut à l'instant.

— Apportez vite de l'eau! — cria-t-il. — La signora vient de se trouver mal.

Il regardait le corps inanimé de cette femme, étendu sur les riches tapis de Perse qui couvraient le parquet.

— Pourquoi n'avez-vous pas apporté des sels, de l'eau de Cologne, appelé sa femme de chambre.... courez, vous dis-je! — fit-il au domestique, qui lui tendait un verre d'eau sur un plateau doré.

Il oubliait qu'on ne pouvait supposer que ce garçon eût aucun sentiment. Quand ses gens arrivèrent enfin, il avait aspergé son visage et elle avait inconsciemment absorbé assez d'eau pour que cela eût produit quelque effet et l'eût ranimée. Elle entrouvrit les yeux et ses doigts s'agitèrent nerveusement. Nino prit son chapeau et, jetant un regard autour de la chambre qui venait

de voir de si étranges choses, il franchit la porte et sortit. La baronne demeura seule avec ses domestiques. Pauvre femme! elle avait, très mal agi, peut-être, mais tout le monde l'eût aimée.... excepté Nino. Elle avait dû être terriblement secouée, qui que ce soit l'eût pensé, et elle aurait dû aller se coucher et envoyer chercher le docteur pour la saigner. Mais elle n'en fit absolument rien.

Elle vint me voir. J'étais seul à la maison, l'après-midi était avancée, et le soleil dorait déjà le faîte des maisons. J'entendis la sonnette de la porte et j'allai pour répondre moi-même. C'était la belle baronne, seule, ses moelleux vêtements noirs drapés autour d'elle, aussi pâle que la mort et les yeux tristement gonflés à force d'avoir pleuré. Nino en rentrant à la maison m'avait raconté quelque chose de la scène du matin, et je puis vous assurer que je lui avais dit ma façon de penser sur toutes ses folies.

— Est-ce ici que demeure le Professeur Cornelio Grandi? — demanda-t-elle d'une voix basse et triste.

— C'est moi, signora, — répondis-je. — Voulez-vous vous donner la peine d'entrer?

C'est ainsi qu'elle vint dans notre petit salon et qu'elle s'y assit dans le vieux fauteuil vert. Je n'oublierai jamais cela aussi longtemps que je vivrai.

Je ne puis vous répéter tout ce qu'elle me dit dans cette courte demi-heure, car cela me fait de la peine rien que d'y penser. Elle me parla

comme si j'avais été son confesseur, bien humblement, bien tranquillement.... comme si tout cela était arrivé il y avait dix ans. Il n'y a pas d'entêtement dans ces tigresses de femmes quand une fois elles sont abattues.

Elle me dit qu'elle allait partir, qu'elle avait causé un grand tort à mon enfant, et qu'elle désirait lui faire toutes les réparations qu'elle pourrait, en me disant du moins, la vérité. Elle ne se fit pas scrupule de me dire qu'elle l'avait aimé, ni qu'elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour le retenir ; quoiqu'il ne l'eût jamais beaucoup regardée, ajouta-t-elle pathétiquement. Elle désirait que je susse exactement comment cela était arrivé ; peu lui importait ce que je pouvais penser d'elle.

— Vous êtes gentilhomme, comte, — dit-elle à la fin, — et je puis avoir confiance en vous comme en quelqu'un de mon monde, j'en suis sûre. Oui, je sais.... vous avez été malheureux et vous êtes maintenant professeur. Mais cela ne change pas le sang. Je puis me confier à vous. Vous n'avez pas besoin de lui dire que je suis venue, à moins que vous ne le désiriez. Je ne le reverrai jamais. Je suis heureuse d'être venue ici, voir où il demeure.

Elle se leva et se disposa à s'en aller. J'avoue que j'avais les larmes aux yeux. Il y avait un tas de musique sur le piano : la première feuille était une feuille détachée et le nom de Nino était écrit dessus. Elle la prit dans sa main et me regarda d'un air interrogateur avec ses yeux tristes. Je

savais qu'elle avait envie de l'emporter et je lui fis un signe de tête.

— Je ne le reverrai jamais, vous savez.

Sa voix était douce et faible, et elle gagna vivement la porte, de sorte qu'elle était partie presque sans que je le susse. Le soleil ne frappait plus sur les tuiles rouges des toits d'en face et le chardonneret était silencieux dans sa cage. Je m'assis alors dans le fauteuil où elle était restée et je croisai mes mains ; je pensai, car je pense toujours depuis lors, comme j'aurais pu aimer une femme semblable à celle-là, si passionnée, si belle, si véritablement affligée pour ce qu'elle avait fait de mal. *Ahi di me!* pour les années passées si cruellement, pour les jours si désespérément morts ! Qu'on me donne rien qu'un de ces jours dorés, et je rendrai ridicule la pompe des Empereurs. Un plus grand homme que moi l'a dit, — un homme par delà les mers, un homme qui a un grand esprit, qui écrit dans une langue étrangère, mais qui parle la langue de l'univers. Mais même lui ne pourrait faire revenir un de ces jours chéris. J'aurais donné beaucoup, moi, pour en faire revenir un, quand elle vint et me raconta tous ses malheurs. Mais c'est impossible.

Quand on alla la réveiller le matin — le matin même, après cela, — elle était morte dans son lit ; l'incarnat avait fui pour jamais de ses joues de velours, le feu s'était éteint dans ses yeux passionnés, que ni l'amour ni la haine n'ont plus

la puissance de rallumer jamais. *Requiescat in pace*, et puisse Dieu lui donner le repos éternel et l'oubli pour tous ses péchés. Pauvre femme, si belle, si coupable !

IX.

A neuf heures, le matin de la mort de la baronne, pendant que Nino était occupé à faire des gammes, on sonna à la porte et, aussitôt après le coup de sonnette, Mariuccia entra en courant, aussi vite que ses pauvres vieilles jambes la pouvaient porter. Elle était aussi blanche qu'une taie d'oreiller. Elle venait annoncer qu'un homme et deux gendarmes étaient à la porte et qu'ils demandaient Nino. Avant que j'eusse pu la questionner, ces trois hommes entrèrent dans la chambre sans y être invités et demandèrent qui était Giovanni Cardegna, le chanteur. Nino se leva et dit tranquillement que c'était lui l'homme que l'on cherchait. J'avais eu affaire à ces gens-là et je savais comment il faut agir en pareil cas. Ceux-là, du reste, étaient disposés à être rudes et très rigoureux. J'avoue que je fus effrayé ;

mais je crois que je suis plus adroit lorsque j'ai un peu peur.

— Mariuccia, — dis-je, tandis qu'elle restait tremblante à la porte, attendant pour voir ce qui allait se passer, — va chercher un fiasco de ce vieux vin, tu sais, et sers-le à ces messieurs.... avec quelques châtaignes, si tu en as. Asseyez-vous, signori, — leur dis-je, — et prenez un de ces cigares. Mon enfant est chanteur, et vous ne lui abîmerez pas la voix en le faisant sortir sitôt par cette matinée froide et humide. Assieds-toi, Nino, et demande à ces messieurs ce qu'ils désirent.

Ils s'assirent tous en maugréant un peu et les sabres des gendarmes résonnèrent sur le carrelage de briques.

— Que me voulez-vous ? — demanda Nino, qui n'était pas fort ému, la première surprise étant passée.

— Nous avons le regret de vous dire, — répondit l'homme en vêtements bourgeois, — que nous sommes venus ici pour vous arrêter.

— Puis-je vous demander sous quelle accusation ? — fis-je. — Mais d'abord laissez-moi remplir vos verres. Des gosiers secs répondent maussadement, comme dit le proverbe.

Ils burent. Il arriva par hasard que le vin était bon; il venait en effet de mon petit vignoble, — le petit vignoble que j'ai acheté en dehors de la Porta Salara, — et ces gens avaient froid et étaient mouillés, car il pleuvait.

— Ma foi! — dit l'homme qui avait déjà parlé

(il était proprement rasé, un peu gras, et il faisait claquer sa langue après avoir bu), — ce n'est pas notre coutume de répondre à des questions. Mais vous êtes si poli, que je vous dirai que nous vous arrêtons parce qu'on vous soupçonne d'avoir empoisonné cette baronne Russe, qui a un nom si long et dans la maison de laquelle vous avez été reçu si intimement.

— Empoisonnée?.... La baronne empoisonnée?.... Elle est très malade alors?.... — demanda Nino extrêmement ému.

— Elle est morte, — dit l'homme gras, en s'essuyant la bouche et en tournant le verre vide dans sa main,

— Morte !.... — nous écriâmes-nous ensemble, Nino et moi.

— Oui.... morte; aussi morte que Saint-Pierre, — répondit-il irrévérencieusement.

— Votre vin est bon, Signor Professore. Oui, j'en accepterai encore un verre.... et mes hommes aussi. Oui, on l'a trouvée morte ce matin, couchée dans son lit. Vous étiez chez elle hier, Signor Cardegna, et son domestique dit qu'il vous a vu lui donner quelque chose dans un verre d'eau.

Il but une longue gorgée de vin.

— Vous auriez mieux fait de lui donner un peu de ce vin, mon ami. Elle serait certainement encore vivante aujourd'hui.

Mais Nino était sombre et pensif. Il devait être très peiné et terriblement frappé par cette nouvelle, quoiqu'il ne l'admirât pas comme moi.

— Bien entendu, cela sera bientôt terminé, — dit-il enfin. — Je suis très affligé d'apprendre la mort de cette dame ; mais il est absurde de supposer que j'y sois mêlé en aucune façon, quoi qu'il soit arrivé. Elle s'est évanouie tout à coup dans la matinée, pendant que j'étais là, et je lui ai fait boire un peu d'eau, mais il n'y avait rien dedans.

Il croisa ses mains sur son genou et parut fort affligé.

— Il est tout à fait possible que vous l'ayez empoisonnée, — remarqua le gros homme d'un air d'indifférence désagréable. — Le domestique dit qu'il vous a entendu échanger des mots très vifs....

— Il a entendu?— cria Nino, sautant sur ses pieds. — Maudit animal d'écouter à la porte !

Il se mit à marcher très surexcité.

— Combien de temps cette affaire me retiendra-t-elle? — demanda-t-il tout à coup. — Je dois chanter ce soir.... et cette pauvre femme couchée là.... morte.... oh! je ne pourrai jamais!....

— Vous ne serez peut-être pas retenu plus d'une couple d'heures, — dit le gros homme. — Peut-être aussi vous gardera-t-on jusqu'au Jour du Jugement, — ajouta-t-il avec un clignement d'œil malin aux gendarmes, qui rirent obséquieusement. — Cette après-midi les docteurs sauront de quoi elle est morte et s'il n'y a pas eu de poison, si elle est morte de sa belle mort, vous pourrez aller à votre théâtre et chanter si vous avez assez d'estomac pour cela. Je le ferais, moi, j'en

suis sûr. Voyez-vous, c'est une grande dame, et les gens de son ambassade font ce qu'il faut pour que tout aille très vite. Si vous aviez empoisonné la vieille dame qui a apporté ce fameux vin il y a une minute, vous pourriez, innocent ou coupable, attendre jusqu'à l'année prochaine.

Le vin produisait son effet, j'en fus frappé.

— Très bien, — dit Nino résolument, — allons. Vous voyez que je suis tout prêt, quoique cette nouvelle m'ait beaucoup frappé, aussi vous me permettrez de marcher tranquillement avec vous, sans attirer l'attention, n'est-ce pas ?

— Oh ! nous ne pensons pas à vous tourmenter, — dit le gros homme. — Nous avons l'ordre exprès de vous donner toutes les aises possibles ; nous avons une voiture particulière en bas. Signor Grandi, nous vous remercions de votre politesse. Bonjour.... et mille excuses.

Il salua et les gendarmes se mirent sur pied ; ils étaient rafraîchis et avaient le teint vermeil, grâce au bon vin. Naturellement, je savais que je ne pouvais les accompagner et j'étais trop effrayé, du reste, pour être bon à quelque chose. La pauvre Mariuccia pleurait dans la cuisine.

— Envoyez un mot à Jacovacci, le directeur, si vous n'apprenez rien vers midi, — cria Nino du palier.

La porte se referma derrière eux tous. On me laissait seul, triste et effrayé, et je me sentis très vieux .... beaucoup plus vieux que je ne suis.

C'était tragique. Machinalement, je tombai dans le vieux fauteuil vert où elle s'était assise avant-

hier soir,... elle que je n'avais vue que deux fois, une fois au théâtre et une fois ici, mais dont j'avais tant entendu parler. Et elle était morte, sitôt ! Si seulement Nino avait pu entendre ses dernières paroles et voir son dernier regard, il aurait été plus ému encore en apprenant sa mort subite. Mais il est de marbre, cet homme, excepté pour son amour et pour son art. Il semble ne pas savoir ce que c'est que sympathiser avec les maux de l'humanité, ni connaître la peur pour son propre compte. La peur !.... comme je hais ce mot ! Nino ne semblait pas avoir peur du tout, quand on l'a emmené. Quant à moi.... allons, ce n'était pas pour moi, cette fois, du moins. Cela est un peu consolant. Je crois que l'on peut avoir peur pour les autres.

Mariuccia était si troublée que je fus obligé d'aller moi-même trouver De Pretis, qui négligea toutes ses leçons ce jour-là et vint me donner son avis. Il paraissait sérieux et parla très peu ; mais c'est un homme qui a les épaules larges, un homme fécond en idées, un homme de très bon conseil. Il insista pour aller tout de suite voir Nino et s'assurer des moyens de l'aider autant qu'il le pourrait. Il ne voulut pas entendre parler que j'y allasse avec lui, et il me dit que je devrais me faire saigner et prendre de l'infusion de mauve pour me calmer. Et quand je lui offris un des bons cigares de la boîte que Nino m'a donnée, il en prit six ou sept et les mit dans sa poche sans dire un mot. Mais je ne les regrettai pas, car, quoiqu'il soit très ridicule, avec sa ca-

lotte et sa tabatière, c'est un brave homme, comme nous disons, qui aide ses amis et se moque du qu'en-dira-t-on.

Je ne puis vous dépeindre l'anxiété que j'éprouvai durant toute la journée. Je ne pus ni manger, ni boire, ni écrire. Je ne pus fumer, et quand j'essayais de dormir, la chatte.... que le diable l'emporte!.... grimpait sur mon épaule et m'arrachait les cheveux. Mariuccia restait à geindre dans la cuisine et ne pouvait pas cuisiner du tout, si bien que j'étais à moitié mort de faim.

De Pretis revint à trois heures.

— Courage, conte mio! — cria-t-il.

Je sus dès lors que tout allait bien.

— Courage! Nino est en liberté et il dit qu'il chantera ce soir, pour leur montrer qu'il n'est pas une poupée d'argile qui se laisse abattre par un petit choc. Ah! quel admirable garçon que Nino!

— Mais où est-il? — demandai-je quand je pus trouver la force de parler, car j'étais tout tremblant.

— Il est allé faire une bonne promenade pour se détendre les nerfs, *poverino*. Je me demande comment il lui reste encore quelque force. Pour l'amour de Dieu, donnez-moi une allumette, que j'allume mon cigare, et puis je vous dirai ce qui en est.... Merci. Maintenant je vais m'asseoir comme cela.... bien à mon aise. A présent, il faut que vous sachiez que la baronne.... *requiescat!*.... n'a été empoisonnée ni par Nino ni par personne.

— Bien entendu! Continuez.

— *Piano*.... doucement et sûrement. Ils ont eu une terrible scène avant-hier. Vous le savez?.... Oui. Alors elle est sortie et elle s'est tant fatiguée, la pauvre âme, que, lorsqu'elle est rentrée chez elle, elle a eu une attaque de nerfs. Aussi ces étrangers, qui sont un tas d'imbéciles, ne se font pas saigner et ne boivent pas d'infusion de mauve comme nous faisons quand nous nous sommes mis dans une grande colère. Mais ils prennent de l'opium, c'est-à-dire une drogue qu'ils appellent chloral. Dieu sait avec quoi cela est fait, mais cela les fait dormir, comme l'opium. Quand les docteurs sont venus voir la pauvre femme, ils ont vu tout de suite ce que c'était, et ils ont appelé la femme de chambre. La femme de chambre a dit que certainement sa maîtresse avait quelque drogue verte dans une petite bouteille et qu'elle avait l'habitude d'en prendre souvent. En poursuivant encore leurs questions, ils ont appris que la baronne en avait bu beaucoup plus que d'habitude la veille au soir, pendant que la femme de chambre peignait ses cheveux, car elle semblait terriblement agitée et inquiète. Ils ont examiné la bouteille et l'ont trouvée absolument vide. Alors, les docteurs ont dit : « A quel moment a-t-on vu le jeune homme qu'on vient d'arrêter lui donner le verre d'eau? » Le valet de chambre a répondu que c'était environ à deux heures de l'après-midi. Les docteurs ont su ainsi que si Nino lui avait donné le chloral, elle n'aurait pu sortir après et avoir été éveillée à onze heures, dans la soirée, quand sa femme de cham-

bre était avec elle, si elle avait déjà été sous l'influence de ce qu'il lui avait donné. Aussi, comme Jacovacci faisait les cent diables dans tous les coins de Rome, parce qu'on avait arrêté à tort son principal chanteur sous une fausse accusation, et qu'il menaçait d'intenter des procès à tout le monde, y compris l'ambassade de Russie, les docteurs, le gouvernement, si Nino ne paraissait pas dans *Faust* ce soir-là, suivant son engagement, le résultat fut que, il y a une demi-heure, Nino a été relâché par la police, avec dix mille excuses, et remis entre les mains de Jacovacci, qui pleurait de joie et qui l'a emmené à un déjeuner tardif chez Morteo. Alors je suis venu ici. Mais j'ai fait promettre à Nino de faire une bonne promenade pour sa digestion, puisque le temps avait changé. Car on peut bien appeler un déjeuner fait à trois heures de l'après-midi un déjeuner tardif, même à Rome. Cela me fait penser à vous demander une goutte de vin, car je suis encore à jeun, et parler ainsi est pire pour la gorge qu'une douzaine de grandes messes, je vous assure.

Mariuccia avait écouté à la porte, comme d'habitude, et elle se mit immédiatement à pleurer de joie; car c'est une pauvre vieille, faible d'esprit, et elle aime Nino à la folie. J'étais très content moi-même, je puis vous le dire; mais je ne comprenais pas comment Nino pouvait avoir le cœur de chanter, ou avoir assez peu de cœur pour être en état de le faire. Avant le soir, il revint à la maison, silencieux et rêveur. Je lui demandai s'il

n'était pas heureux d'avoir été si facilement remis en liberté.

— Ce n'est pas très intelligent à un philosophe comme vous de me demander cela, — répondit-il. — Naturellement je suis heureux d'être en liberté ; n'importe qui le serait à ma place. Mais je sens que je suis autant la cause de la mort de cette pauvre femme que si je l'avais tuée de mes propres mains. Je ne me le pardonnerai jamais à moi-même.

— Diana! — m'écriai-je, — c'est un horrible drame ; mais il me semble que tu n'y pouvais rien s'il lui a plu de t'aimer.

— Chut! — dit-il si tristement que cela me fit peur. — Elle est morte. Dieu accorde le repos à son âme. Ne parlons pas de ce qu'elle a fait.

— Mais, — objectai-je, — si tu ressens cela aussi vivement, comment peux-tu chanter à l'opéra ce soir?

— Il y a bien des raisons pour que je chante. D'abord, et en premier lieu, je le dois à mon engagement avec Jacovacci. Il a pris des peines infinies pour me faire relâcher tout de suite et je ne veux pas le mettre dans l'embarras. En outre, je n'ai pas perdu ma voix, et je pourrais être à moitié ruiné en rompant sitôt mon engagement. Puis les journaux du soir sont pleins de cette affaire, les uns en bien, les autres en mal, et je suis tenu de montrer à la Contessina de Lira que ce malheureux accident n'a pas touché mon cœur, quelque désolé que j'en puisse être. Si je ne jouais pas, tout Rome dirait que c'est parce que j'avais

le cœur brisé. Si elle ne va pas au théâtre, elle l'entendra dire, du moins. Voilà pourquoi je chanterai.

C'était très raisonnable à lui de penser ainsi.

— Quelqu'un des journaux a-t-il parlé de l'histoire de tes leçons?

— Non, je ne le crois pas; et le nom de la famille de Lira n'est pas même mentionné.

— Tant mieux.

Hedwige n'alla pas à l'opéra et elle eut tout à fait raison. Quoi qu'elle pût éprouver au sujet de la baronne, cela eût été du plus mauvais goût possible d'aller au théâtre le lendemain même de sa mort. Voilà la manière dont la société envisage cela. C'est de mauvais goût; on ne dit jamais: c'est lâche, c'est cruel, c'est brutal. C'est simplement de mauvais goût. Nino chanta, en résumé, mieux que si elle avait été là; car il mit toute son âme dans son art et conquit de nouveaux lauriers. Quand la représentation fut terminée, il fut assiégé par l'agent du directeur de Londres pour arriver à quelque arrangement.

— Je ne puis rien vous dire encore, — fit-il. — Je vous le dirai bientôt.

Il n'avait pas envie de quitter Rome.... c'était le vrai fond de l'affaire. Il ne pensait à rien, ni le jour ni la nuit, si ce n'est comment il pourrait voir Hedwige, et il mettait son cœur à la torture à mesure que cela lui semblait devenir de plus en plus impossible. Il n'osait pas se risquer à la compromettre par une autre sérénade, car il était convaincu que c'était un domestique du comte

qui l'avait trahi auprès de la baronne. A la fin, il mit le doigt sur un plan. Les funérailles de la baronne devaient avoir lieu dans l'après-midi du lendemain. Il était certain que le Comte de Lira y assisterait et il était également certain qu'Hedwige n'irait pas. Or, il se trouvait, par hasard, que c'était l'heure à laquelle De Pretis allait au palazzo pour lui donner sa leçon de chant.

— Je crois bien que c'est une chose barbare que je vais faire, — se dit-il à lui-même, — mais je ne puis l'éviter. L'amour d'abord, le drame ensuite.

Dans l'après-midi, donc, il sortit et se rendit bravement au Palazzo Carmandola. Il s'informa auprès du portier si le Signor Conte était sorti et cela se trouva juste comme il s'y était attendu. Le vieux de Lira avait quitté la maison dix minutes auparavant, pour aller à l'enterrement. Nino monta l'escalier et sonna. Le valet de pied ouvrit la porte, et Nino lui glissa rapidement un billet de cinq francs dans la main, qu'il n'eut pas grand mal à trouver. Sur sa demande si la signorina était chez elle, le valet de pied inclina la tête et ajouta que le Professeur De Pretis était avec elle, mais que, sans aucun doute, elle recevrait néanmoins le Professeur Cardegna. Et cela se passa ainsi. Il fut introduit dans le grand salon, où était le piano. Hedwige fit quelques pas de l'endroit où elle se tenait près de De Pretis et Nino s'inclina profondément devant elle. Elle portait un long vêtement noir et nul ornement

d'aucune espèce, excepté ses beaux cheveux blonds, de sorte que son visage ressemblait à un joyau enchâssé dans le velours et l'or. Mais, quand j'y pense, une semblable comparaison semble absurdement vulgaire par rapport à Hedwige de Lira. Elle était si pâle, si exquise, si triste, que Nino put à peine la regarder. Il se souvint seulement qu'il y avait des violettes, les plus rares des fleurs à Rome en Janvier, dans sa ceinture.

Pour dire la vérité, Nino s'était attendu à la trouver sévère et froide, tandis qu'il la trouvait simplement très calme et très affligée.

— Voulez-vous me pardonner, signorina, cette témérité ? — demanda-t-il à voix basse.

— Puisque je vous reçois, je vous pardonne, monsieur, — dit-elle.

Il jeta un coup d'œil du côté de De Pretis ; celui-ci paraissait absorbé par la musique qui était sur le piano et il jouait des fragments d'accompagnement. Elle comprit et alla doucement à une fenêtre à l'autre bout de la grande pièce, où elle se tint debout entre les rideaux. Nino se mit dans l'embrasure. Elle le regarda longtemps et attentivement, comme si finalement elle se faisait à l'idée de concilier le chanteur avec l'homme qu'elle avait connu si longtemps. Comme moi, elle le trouva très changé en un si court espace de temps. Sa figure était plus sérieuse, plus allongée, plus pâle qu'avant, et il y avait des traces de soucis dans les ombres profondes qui cernaient ses yeux. En l'observant tranquillement, elle vit

que ses vêtements étaient parfaitement simples et soignés et que ses mains dénotaient cette attention qu'un homme du monde seul donne aux soins de sa personne. Elle vit que, s'il n'était pas beau, il était au suprême degré saisissant pour l'œil, malgré toute sa simplicité, et qu'il ne perdrait pas à être comparé avec tous les dandies et les gens de la cour de Rome. Tandis qu'elle le regardait, elle vit ses lèvres trembler légèrement; c'est le seul signe d'émotion qu'il laisse jamais percer, à moins qu'il ne perde la tête tout à fait et qu'il ne tempête, comme il le fait quelquefois.

— Signorina, — commença-t-il, — je suis venu pour vous conter une histoire ; voulez-vous l'écouter?

— Dites-la-moi, — fit-elle en regardant encore son visage.

— Il y avait une fois un château isolé dans les montagnes, avec créneaux et fossés tout à la fois hauts et larges. Bien haut, dans une tourelle solitaire, habitait une belle jeune fille, d'une beauté et d'une blancheur si éclatantes que les paysans pensaient que ce n'était pas une mortelle, mais un ange du ciel, se reposant dans cette tour de nombreuses bonnes actions. Elle avait des fleurs là-haut dans sa chambre et des graines de fleurs; et, à mesure que les saisons se succédaient, elle prenait dans sa provision les graines sèches et les plantait l'une après l'autre dans un peu de terre sur l'appui de la fenêtre. Et le soleil brillait sur elles et elles poussaient, et elle soufflait sur elles et elles étaient douces.

Mais elles se desséchaient, ne portaient pas de fruits, et se consumaient, de sorte que d'année en année la provision diminuait. A la fin, il ne restait plus qu'un petit sac de papier plein de graines ; sur l'enveloppe de ce petit sac il y avait écrit d'une écriture étrange : « Ceci est la Graine de l'Epine du Monde. » Mais la belle jeune fille fut triste quand elle vit cela, car elle dit : « Toutes mes fleurs ont été douces, et maintenant il ne me reste plus que ceci, et c'est une épine ! » Et elle ouvrit le papier et regarda dedans, et elle vit une pauvre petite graine toute noire et toute recroquevillée. Durant toute la journée, elle pesa ce qu'elle en devait faire et elle fut très malheureuse. Au soir elle se dit à elle-même : « Je ne la planterai pas ; je la jetterai bien loin plutôt que de la planter. » Et elle alla à la fenêtre, déchira le papier, et lança au loin la petite graine dans l'obscurité.

— Pauvre petite ! — dit Hedwige.

Elle écoutait avidement.

— Elle la lança au loin et, à mesure qu'elle tombait, tout l'air se remplit de musique, triste et douce, de sorte qu'elle était extrêmement étonnée. Le lendemain, elle regarda par la fenêtre et vit, entre le fossé et le mur du château, une nouvelle plante qui poussait. Elle paraissait noire et peu attrayante ; mais elle avait poussé si vite qu'elle recouvrait déjà les aspérités des pierres grises. A la tombée de la nuit, elle arrivait bien haut le long de la tourelle : c'était une grande tige très pointue, çà et là, seulement, il y avait une

pauvre feuille. « Je suis fâchée de l'avoir jetée, » dit la jeune fille. « C'est l'Epine du Monde, et les gens qui passent penseront qu'elle dégrade mon château. » Mais quand il fit sombre, de nouveau l'air se remplit de musique. La jeune fille alla à la fenêtre, car elle ne pouvait dormir, et elle appela pour demander qui chantait. Alors une voix basse et douce monta vers elle du fond du fossé. « Je suis l'Epine, » dit-elle, « je chante dans l'obscurité, car je pousse. » — « Chante, Epine, » dit-elle, » et pousse si tu veux. » Mais le matin, quand elle se réveilla, sa fenêtre était obscurcie, car l'Epine avait poussé au point d'être devenue un arbre majestueux et ses rejetons les plus élevés se détachaient en noir sur le ciel. Elle se demanda si cette plante bizarre porterait autre chose que de la musique. Elle lui parla donc : « Epine, » dit-elle, « pourquoi n'as-tu pas de fleurs ? » — « Je suis l'Epine du Monde, » répondit-elle, « et je ne puis porter de fleurs avant que la main qui m'a plantée prenne soin de moi, me taille, me façonne pour être sa propre chose. Si tu m'avais plantée comme le reste, cela t'aurait été facile. Mais tu m'as plantée malgré toi, bien loin au-dessous de toi, dans le fossé, et j'ai eu loin à grimper. » — « Mais mes mains sont si délicates, » dit la jeune fille. « Tu me feras du mal, j'en suis sûre. » — « Ta main est la seule main dans le monde à laquelle je ne ferai pas de mal, » dit la voix si tendrement, si doucement, si tristement, que les gracieux doigts s'avançèrent pour toucher la plante et voir si elle

était réelle. En la touchant ils s'y attachèrent, car il ne leur en advenait pas de mal. Voulez-vous, savoir, madame, ce qui arriva alors?

— Oui.... oui.... dites-le-moi! — s'écria Hedwige dont l'imagination était fascinée par le conte.

— Comme ses mains restaient sur les branches pointues, un léger frémissement passa à travers l'Epine, et en un moment un épanouissement et une floraison, comme jamais la jeune fille n'en avait vus, vinrent à éclater. Chacun des piquants se changea en rose, et il y en avait tant, tant, que la lumière du jour en fut légèrement teintée et que leur parfum était comme la brise du paradis. Mais au-dessous de sa fenêtre, l'Epine était aussi noire et aussi dénudée que jamais; car il n'y avait que la présence de la jeune fille qui pût faire épanouir ses fleurs. Mais elle sentait les fleurs et elle en pressait un grand nombre sur sa joue. « Je croyais que tu n'étais qu'une Epine, » dit-elle doucement. — « Non, la plus belle des jeunes filles, » répondit la superbe voix du milieu des fleurs épanouies, « je suis à jamais la Rose du Monde, puisque tu m'as touchée. » Voilà mon histoire, signorina. Vous ai-je ennuyée?

Hedwige, sans s'en apercevoir, s'était rapprochée de lui tandis qu'il parlait, car il n'avait pas élevé la voix et elle était suspendue à ses paroles. Son visage s'était coloré et son haleine passait rapidement à travers ses lèvres entr'ouvertes. Jamais elle n'avait paru si belle.

— M'avoir ennuyée, signore?... Oh! non, votre conte est très joli.

— C'est un conte vrai.... en partie, — dit-il.

— En partie?.... Je ne comprends pas....

Mais l'incarnat était plus chaud sur sa joue et elle détournait à moitié sa figure, comme si elle regardait au dehors.

— Je vais vous le dire, — répliqua-t-il, se rapprochant du côté vers lequel elle se tournait. — Voici la fenêtre. Vous êtes la jeune fille. L'épine.... c'est mon amour pour vous.

Il baissa la voix jusqu'au murmure.

— Vous l'avez planté avec insouciance, bien loin au-dessous de vous, dans l'ombre. Il a poussé et chanté pour vous dans l'ombre; il a grandi encore, tant grandi que le voici maintenant dans la fenêtre de votre propre château. Ne voulez-vous pas le toucher et faire épanouir ses fleurs pour vous?

Il dit cela avec ferveur. Elle avait alors tout à fait détourné son visage de lui et appuyait son front sur une de ses mains, qui reposait sur le lourd encadrement de la croisée. Son autre main pendait à son côté vers lui, blanche comme un lis sur sa robe sombre. Nino la toucha, puis il la prit. Il put voir la rougeur s'étendre sur sa gorge blanche et s'évanouir encore. Entre le rideau à moitié baissé et la grande fenêtre, il plia le genou et pressa ses doigts sur ses lèvres. Elle fit comme si elle eût voulu retirer sa main, mais elle la laissa dans la sienne. Son regard vola vers lui pendant qu'il s'agenouillait et il le sentit sur lui,

à ce point qu'il leva les yeux. Elle paraissait le relever avec ses doigts, et ses yeux, à elle, soutenaient le regard des siens et les attiraient. Il se releva et, tenant toujours sa main, son visage se trouva près du sien. Plus près, plus près encore, comme par un charme, chacun regardant d'une manière pénétrante dans le regard de l'autre, leurs yeux ne pouvant plus rien voir à force d'être rapprochés, leurs lèvres s'unirent dans un premier baiser virginal.... dans la force et dans l'orgueil d'une double pureté, et ils furent l'un à l'autre à jamais.

Bien loin, à l'autre extrémité de la chambre, De Pretis plaquait un accord sur le piano. Ils tressaillirent à ce bruit.

— Quand?.... — murmura Nino précipitamment.

— A minuit, sous ma fenêtre, — répondit-elle rapidement, ne trouvant rien de mieux dans sa précipitation. — Je vous parlerai alors. Il faut vous en aller; mon père sera bientôt ici. Non, plus.... — protesta-t-elle.

Mais il l'attira à lui et lui dit au revoir de la manière qui lui était particulière. Elle hésita un instant, puis s'arracha elle-même de ses mains. De Pretis jouait très fort. Nino avait à passer près de lui pour sortir, et le maestro lui fit un signe de tête insouciant quand il passa.

— Excusez-moi, maestro, — dit Hedwige, comme Nino saluait pour prendre congé, — il était question de l'arrangement de certaines leçons.

—Inutile d'en parler,—dit-il avec indifférence, — mon temps est à vous, signorina. Recommencerons-nous encore une fois cet exercice?

Le bon maestro ne semblait pas fort troublé par cette interruption. Hedwige se demanda, en rêvant, s'il avait compris. Tout cela ressemblait à un songe. Les notes dansaient les unes sur les autres devant ses yeux, et sa voix cherchait, sans s'en apercevoir, d'étranges toniques mineures, car elle essayait vainement de concentrer son attention sur ce qu'elle faisait.

— Signorina, — dit enfin Ercole, — ce que vous chantez est très joli, mais ce n'est pas exactement ce qui est écrit ici. J'ai peur que vous ne soyez fatiguée.

— Peut-être, — dit-elle. — Ne chantons pas davantage aujourd'hui.

Ercole ferma la musique et se leva. Hedwige lui donna la main, ce qu'elle n'avait jamais fait jusque-là; et c'était alors inconscient comme semblait être tout ce qu'elle faisait. Il y a un point où le rêve prend absolument possession de nous et nous apparaît comme infiniment plus réel que les choses que nous touchons.

Nino, pendant ce temps, avait descendu le grand escalier, craignant à chaque instant de rencontrer le comte. Au moment où il mettait le pied dans la rue, une voiture fermée à la livrée des Lira arriva. Le vieux comte était dans cette voiture, aussi Nino s'arrêta-t-il dans l'ombre de la porte pour laisser passer l'équipage, et le comte ne le vit pas. La figure du vieux gentil-

homme trahissait presque quelque chose qui avoisinait l'émotion. Il revenait de l'enterrement de la baronne et cette cérémonie l'avait attristé, car il avait aimé la pétulante baronne, d'une façon paternellement réprobatrice. Mais sa vue porta un grand coup au cœur de Nino.

— Sa mort pèsera à jamais sur mon âme! — murmura-t-il en serrant les dents.

Pauvre innocent! ce n'était pas sa faute si elle l'avait tant aimé. Des femmes ont fait pour de grands chanteurs des choses qu'elles n'auraient pas faites pour des martyrs ou des héros. Il leur semble si certain que la voix qui chante si tendrement leur parle individuellement. La musique est une chose si fugitive, si passionnée, qu'une femme la prend toute pour elle.... comment pourrait-il chanter ainsi pour n'importe quelle autre?.... Et pourtant il y en a toujours une pour qui il répand réellement son cœur, et toutes les autres ne sont que les marionnettes de la vie, bonnes à regarder et à admirer pour leur costume et leur teint, et pour en rire quand la fantaisie lui prend de rire; mais non pour les aimer.

A minuit, Nino était à son poste, mais il attendit longtemps et patiemment un signal. Il était deux heures passées, et il commençait à se dire qu'il était inutile d'attendre plus longtemps, quand son oreille perçut le bruit d'une fenêtre tournant sur ses gonds. Un moment après, quelque chose tomba à ses pieds avec un petit cliquetis métallique sec. La nuit était sombre et nuageuse, de sorte que la lune décroissante donnait peu de

lumière. Il ramassa cet objet et trouva un petit mouchoir de poche enroulé autour d'une très petite paire de ciseaux, apparemment pour lui donner du poids. Il attendait une lettre et chercha en tâtonnant sur le pavé humide avec ses mains. Alors il frotta une allumette, la garantit de la brise avec sa main, et vit que le mouchoir était taché d'encre et que les taches étaient des lettres, grossièrement tracées pour les rendre distinctes. Il se précipita sous la lueur d'un réverbère pour lire cette étrange missive.

X.

Nino, une fois sous le bec de gaz, déploya le mouchoir. Il était très petit, d'un tissu presque transparent; il portait simplement une H, une L, et une couronne brodées dans un des coins. La plume de fer avait déchiré, çà et là, les fibres délicates de la batiste.

On sait que vous êtes venu. On m'épie. Ne venez point à la maison avant d'avoir reçu des nouvelles.

C'était tout; mais ce message disait une foule de choses. Nino apprit ainsi que le comte était informé de sa visite, et il se mettait l'esprit à la torture pour s'imaginer ce que pourrait bien faire le vieillard dans sa fureur. Son cœur lui paraissait aussi lourd qu'une pierre dans sa poitrine

quand il pensait à Hedwige ainsi emprisonnée, gardée à vue, martyrisée à cause de sa folie. Il poussa un sourd gémissement quand il comprit que son père pouvait l'emmener tout à coup, sans laisser la moindre indication qui pût faire découvrir le lieu de leur retraite, et il maudit sa précipitation et son impétuosité à se montrer dans la maison. Mais, malgré tous les tourments qui s'appesantissaient sur lui, il se sentait la force et l'indomptable détermination qui ne viennent qu'à celui qui aime quand il apprend qu'il est toujours aimé. Il baisa le petit mouchoir et même les ciseaux dont Hedwige s'était servi pour le rendre plus lourd, et il mit le tout dans son sein. Mais il demeurait indécis, appuyé contre le candélabre, comme un homme qui essaie de suivre ses pensées pour dominer les événements, de régler le futur d'après le présent. Soudain il aperçut un grand corps dans un vêtement garni de fourrure, qui se tenait près de lui, sur le bord du trottoir. Il voulut se retourner pour s'en aller ; mais quelque chose dans l'extérieur de l'étranger le frappa si singulièrement qu'il resta où il était et se mit à l'examiner.

Cet homme cherchait quelque chose dans ses poches ; il en tira une cigarette, qu'il alluma à loisir avec une allumette de cire. Puis, ses yeux tombèrent sur Nino. L'étranger était très grand et très maigre. Il portait une barbe pointue et une épaisse moustache, qui semblaient éblouissantes de blancheur, ainsi que les quelques mèches de cheveux qui apparaissaient, soigneuse-

ment brossées sur ses tempes, sous son claque. Son teint sanguin avait cependant toute la fraîcheur de la jeunesse et ses yeux pétillaient, comme s'ils se fussent amusés du spectacle de son nez, qui était énorme, recourbé, luisant comme un bec d'aigle. Il portait des gants paille qui lui allaient très bien et le collet de son pardessus de fourrure entr'ouvert permettait de voir qu'il était en costume de soirée.

Il était si tard — deux heures passées — que Nino ne s'attendait pas à voir autre chose qu'un sergent de ville ou qu'un vagabond sans domicile, quand il leva les yeux pour regarder l'étranger. Il fut fasciné par l'air singulier du vieux dandy, car c'est ce qu'il semblait être, et il lui rendit hardiment son regard. Il fut encore plus étonné, cependant, quand le vieillard s'approcha tout près de lui et, soulevant son chapeau, découvrit de la sorte un front très élevé et très étroit, couronné d'une masse de fins cheveux blancs. Il y avait tout à la fois de la grâce et de l'autorité dans son geste courtois, et Nino pensa que ce vieillard se mouvait avec une aisance qui allait mieux avec son air juvénile qu'avec ses cheveux blancs.

— Le Signor Cardegna, l'artiste célèbre, si je ne me trompe? — dit l'inconnu avec un accent étranger si particulier que Nino n'en avait jamais entendu de pareil.

Il ôta aussi son chapeau, extrêmement surpris qu'un passant de hasard pût le connaître. Il n'avait pas encore appris ce que c'est que d'être

célèbre. Mais il était loin d'être satisfait d'être abordé dans ses dispositions présentes.

— Lui-même, signore, — répliqua-t-il froidement. — En quoi puis-je vous servir?

— Vous pouvez servir le monde, que vous ornez si bien, mieux qu'en exposant votre merveilleuse voix à l'humidité et au froid de la nuit de cette ville infernale.... je voulais dire de cette ville éternelle.... — répondit l'autre. — Pardonnez-moi. Je suis, naturellement, intéressé à la perspective de perdre même une petite portion du plaisir que vous savez si bien me donner, à moi et à beaucoup d'autres.

— Je vous remercie de votre amabilité, — dit Nino, serrant son manteau sur lui, — mais il me semble que mon gosier est à moi, quelle que soit la voix qu'il puisse contenir. Êtes-vous médecin, signore? Mais, s'il vous plaît, pourquoi me dites-vous que Rome est une ville infernale?

— Rome ne m'est point étrangère et j'en parle en connaissance de cause, Signor Cardegna, — riposta l'étranger avec un sourire bizarre. — Eh bien! je ne hais aucune ville au monde autant qu'elle.... une exceptée. Quant à être médecin, je suis un vieillard.... un vieillard singulièrement vieux, et je connais quelque chose à l'art de guérir.

— Quand j'aurai besoin de l'art de guérir, comme vous appelez cela, — dit Nino un peu dédaigneusement, — je vous enverrai chercher. Est-ce que vous avez envie de continuer cette entrevue à l'humidité et au froid de notre ville

infernale? Sinon, je vous souhaiterai le bonsoir.

— En aucune façon, — dit l'autre, nullement rebuté par la froideur de Nino. — Je vais vous accompagner un bout de chemin, si vous voulez bien le permettre.

Nino regarda vivement l'étranger, se demandant ce qui pouvait le pousser à tant s'intéresser à un chanteur. Puis il s'inclina gravement et se dirigea du côté de sa demeure, espérant intérieurement que son indiscrète connaissance demeurait dans une direction opposée. Mais il se trompait. Le grand vieillard lança une grosse bouffée de fumée par le nez et se mit à marcher à côté de lui. Il suivait le bord du trottoir d'un pas allongé et élastique.

— Je ne demeure pas loin d'ici, — dit-il, quand ils eurent fait quelques pas, — et, si le Signor Cardegna veut accepter un verre de vieux vin et un bon cigare, je me trouverai fort honoré.

Une invitation de ce genre était la dernière chose que Nino attendait ou désirait, et surtout de la part d'un étranger bavard résolu à faire sa connaissance, moins encore que de tout autre.

— Je vous remercie, signore, — répondit-il, — mais j'ai soupé et je ne fume pas.

— Ah!.... j'oubliais. Vous êtes chanteur, et vous devez naturellement prendre garde. C'est peut-être la raison pour laquelle vous errez par les rues quand la nuit est sombre et humide. Mais je puis vous offrir quelque chose de plus attrayant que du vin et du tabac. Un grand vio-

loniste demeure avec moi.... un original, un oiseau de nuit.... et, si vous voulez venir, il sera enchanté de jouer pour vous. Je vous garantis que c'est un très bon musicien, dont on trouverait difficilement l'émule de nos jours. Il ne joue pas en public depuis longtemps, par suite de quelque bizarre fantaisie.

Nino hésitait. Il aimait le violon par-dessus tous les autres instruments et, à Rome, il n'avait eu que peu d'occasions d'en entendre bien jouer. Les concerts étaient pour lui le plus rare des luxes, et les violonistes sont encore plus rares à Rome.

— Comment s'appelle-t-il, signore? — demanda-t-il, fléchissant un peu.

— Vous pourrez le deviner quand vous l'entendrez, — dit le vieillard avec un rire sec. — Mais, je vous en donne ma parole d'honneur, c'est un grand musicien. Venez-vous, ou dois-je vous offrir encore d'autres attractions?

— Que pourraient-elles être? — demanda Nino.

— Non, vous viendrez, séduit par ce que je vous offre! Si la musique ne vous semble pas bonne, vous pourrez toujours vous en aller.

Nino hésitait encore. Affligé, craintif de l'avenir, comme il l'était, son amour lui déchirant cruellement le cœur, il aurait donné l'univers entier pour quelques mesures de belle musique, pourvu qu'il n'eût pas été forcé de la faire lui-même. Alors il lui vint à l'esprit que ce pouvait bien être quelque piège. A sa place, moi, je n'y serais pas allé.

— Monsieur, — dit-il à la fin, — si vous méditez quelque mauvais tour, à mon égard, je vous engage à retirer votre invitation. J'irai, mais je suis bien armé.

Il avait mon grand poignard quelque part sur lui. C'est une de mes précautions. Mais l'inconnu rit longtemps tout haut de cette supposition et sa voix éveilla d'étranges échos dans la rue silencieuse. Nino ne put comprendre pourquoi il riait tant, mais il chercha son poignard sous son manteau et s'assura qu'il jouait bien dans sa gaîne de cuir. Bientôt l'étranger s'arrêta devant la grande porte d'un vieux palazzo — toute maison qui a une entrée pour les voitures est un palazzo, — et ouvrit lui-même cette porte avec une clef. Il y avait une lanterne sur le dallage de pierre intérieur, et, voyant une lumière, Nino le suivit hardiment. Le vieillard prit la lanterne et lui montra le chemin pour monter les escaliers, s'excusant de la hauteur et de l'obscurité. Enfin ils s'arrêtèrent et, après avoir franchi une autre porte, ils se trouvèrent dans l'appartement de l'étranger.

— Un cardinal demeure à l'étage au-dessous, — dit-il en remontant les mèches de deux grandes lampes qui éclairaient à peine la pièce dans laquelle ils étaient arrivés. — Le secrétaire d'un très saint ordre a son bureau de l'autre côté de mon palier, et, tout ensemble, cela compose une atmosphère très religieuse. Veuillez ôter votre manteau ; cette chambre est chaude.

Nino le regarda. Il s'était attendu à être intro-

duit dans quelque demeure princière, car il avait jugé que son interlocuteur devait être un noble riche et excentrique, à moins que ce ne fût un chenapan et un vagabond. Il fut un peu pris à l'improviste par le spectacle qui frappa ses yeux. Le mobilier était mesquin et tout dans le style du siècle dernier. Une couche de poussière d'un demi-pouce d'épaisseur recouvrait les ornements dorés et les lustres. Un grand trumeau était fendu d'une extrémité à l'autre et le tain semblait s'écailler par derrière. Il y avait deux ou trois malles ouvertes sur le sol, qui était de marbre et qui avait l'air d'avoir été récemment nettoyé. Une table carrée était au milieu, aussi nette de poussière, et quelques fauteuils de cuir à dossiers élevés, garnis de clous de cuivre, étaient rangés autour. Une des lampes était sur la table; l'autre était posée dans un coin, sur une colonne de marbre qui jadis avait dû supporter un buste ou quelque chose de ce genre. De vieux rideaux, rongés aux vers et usés par le temps, mais originairement d'une riche étoffe, couvraient les fenêtres. Nino jeta un regard sur les malles ouvertes sur le plancher et vit qu'elles contenaient une grande quantité de vêtements et d'autres choses semblables. Il conclut naturellement que sa nouvelle connaissance était récemment arrivée à Rome.

— Je n'habite pas souvent ce trou, — dit le vieux gentilhomme, qui avait ôté ses fourrures et qui montrait alors sa maigre personne dans la plus recherchée des grandes toilettes. Deux

Deux ou trois décorations pendaient à sa boutonnière.

— Je viens rarement ici et, à mon retour, l'autre jour, j'ai appris que l'homme aux soins duquel j'avais remis ce logis était mort avec toute sa famille, et j'ai trouvé cet endroit s'en allant en ruines. C'est toujours ma chance, — ajouta-t-il avec un petit rire.

— Il devait même être mort depuis longtemps, — dit Nino regardant autour de lui. — Il y a beaucoup de poussière ici.

— Oui, comme vous dites, il y a quelques années, — répliqua sa nouvelle connaissance en riant toujours.

Il avait l'air d'un aimable vieillard, de cinquante ans plus jeune qu'il ne paraissait. Il prit une bouteille de vin et deux coupes d'argent massif dans une armoire et les mit sur la table.

— Mais où est votre ami le violoniste? — demanda Nino, qui commençait à s'impatienter; car, sauf que l'endroit était vieux et couvert de poussière, il n'y avait rien là de suffisamment intéressant pour détourner ses pensées du sujet qui lui tenait tant au cœur.

— Je vais vous le présenter, — dit l'autre, allant à l'une des valises et en tirant une boîte à violon, qu'il posa sur la table et qu'il se mit en devoir d'ouvrir.

L'instrument était en apparence très vieux, petit, et bien façonné. L'étranger le prit et commença à l'accorder.

— Êtes-vous donc vous-même le violoniste? — demanda Nino fort étonné.

Mais l'étranger ne daigna pas lui répondre. Il assujettit le violon sous son menton tourna les clefs avec sa main gauche, et accorda son instrument

Puis, tout à coup et sans aucun prélude, il se mit à jouer, et, dès la première note, Nino tomba sous le charme. Fasciné, il se perdit lui-même dans la violente volupté des notes. Le visage du vieillard devenait blanc comme la cendre à mesure qu'il jouait et ses cheveux blancs avaient l'air de se dresser sur sa tête. Les doigts longs et maigres de sa main gauche se poursuivaient les uns les autres par couples et un à un sur les cordes délicates, tandis que l'archet étincelait à la lumière de la lampe comme s'il faisait jaillir des éclairs de l'instrument, ou restait presque stationnaire, frissonnant dans sa main magique comme fait le colibri dans l'air, l'été. Parfois il semblait arracher le cœur du vieux violon; parfois celui-ci semblait murmurer de douces choses à la vieille oreille du musicien, comme si l'esprit emprisonné de la musique implorait sa grâce et s'envolait sur les ailes du son : doux comme l'amour, qui est fort comme la mort; fiévreux et sanguinaire comme la jalousie, qui est aussi cruelle que la tombe; sanglotant les grands sanglots d'un terrible chant de mort, et poussant des cris dans la frénésie outrageante d'un ennemi en fureur; gémissant de souffrance, épuisé à l'excès par un violent chagrin; dansant ensuite,

dans une horrible démence, comme les démons dansent sur le corps d'un nouveau pécheur qu'ils ont conquis pour les tourments éternels; et puis enfin, alors que les cordes ployaient sous l'archet dominateur, trouvant la joie triomphale d'un superbe repos dans des accords longs, sonores, splendides de vigueur et d'harmonie souveraine, grandioses, immenses, comme les chœurs célestes réunis.

Nino était hors de lui, il s'appuyait sur la table, tendant les yeux et les oreilles pour comprendre cette merveilleuse musique qui l'enivrait par sa vigueur. Quand les sons s'éteignirent, il retomba sur sa chaise, épuisé par la formidable tension de ses sens. Instantanément le vieillard reprit son premier aspect. Il lissa ses épais cheveux blancs avec sa main; ses fraîches couleurs revinrent à ses joues; et, lorsqu'il eut tendrement posé son violon sur la table, il redevint l'élégant gentilhomme, habillé d'une manière exquise, qui avait parlé à Nino dans la rue. Le musicien disparut et l'homme du monde revint. Il versa du vin dans les coupes d'argent et invita Nino à boire; mais le jeune homme repoussa le gobelet et son hôte but seul.

— Vous me demandiez le nom du musicien, — dit-il, avec un gai clignement d'œil, d'où s'était évanouie toute trace d'inspiration artistique; — pouvez-vous le deviner à présent?

Nino paraissait avoir encore la langue liée, mais il fit un effort.

— J'ai entendu parler de Paganini, — dit-il, — mais il est mort il y a des années.

— Oui, il est mort, le pauvre diable! Non.... je ne suis pas Paganini.

— Je m'y perds, alors, — dit Nino rêveusement. — Je ne connais pas les noms de beaucoup de violonistes, mais vous devez être si célèbre que je dois connaître le vôtre.

— Non.... comment le connaîtriez-vous? Je vais vous le dire. Je suis Benoni, le Juif.

Les yeux du grand vieillard brillèrent plus que jamais. Nino le regarda plus attentivement et vit qu'il avait certainement le type juif très prononcé. Ses yeux noirs étaient longs et de forme orientale ; son nez était incontestablement sémitique.

— Je suis désolé de vous paraître si ignorant, — dit Nino en rougissant, — mais je ne connais pas ce nom. Je sens cependant que vous êtes un très grand musicien.... le plus grand que j'aie jamais entendu.

Ce compliment était parfaitement sincère et la physionomie de Benoni rayonna de plaisir. Il aimait évidemment les louanges.

— Ce n'est pas extraordinaire, — dit-il en souriant. — Dans le cours d'une très longue existence, cela a été mon unique consolation et, si j'ai quelque talent, c'est le résultat d'une étude constante. J'ai commencé la vie d'une façon très modeste.

— Moi aussi, — dit Nino pensif, — et je ne suis pas encore bien loin de l'humilité.

— Dites-moi.... — fit Benoni, avec une apparence d'intérêt. — D'où venez-vous et pourquoi êtes-vous chanteur?

— J'étais un petit paysan, orphelin, et le bon Dieu m'a donné une voix. Voilà tout ce que j'en sais. Un gentilhomme doué d'un bon cœur, qui jadis possédait la propriété où je suis né, m'a élevé et voulait faire de moi un savant. Mais je voulais chanter et c'est ce que j'ai fait.

— Avez-vous toujours fait tout ce que vous vouliez faire? — demanda l'autre. — Vous avez l'air de le pouvoir. Vous ressemblez à Napoléon.... cet homme m'a toujours intéressé. Voilà pourquoi je vous ai demandé de venir me voir. Je vous ai entendu chanter et vous êtes un grand artiste.... raison de plus. Tous les artistes devraient être frères. N'êtes-vous pas de cet avis?

— Vraiment! j'en connais très peu de bons, — dit Nino simplement; — et, même parmi ceux-là, je voudrais choisir avant de réclamer une parenté.... personnellement. Mais l'Art est un grandpère de famille et nous sommes tous ses enfants.

— Surtout nous qui commençons la vie si pauvrement et qui aimons l'Art parce qu'il nous aime.

Benoni s'assit sur le bras d'un des vieux fauteuils et regarda le jeune chanteur par-dessus la table vermoulue.

— Nous autres, — continua-t-il, — qui avons été misérablement pauvres, nous savons mieux que les autres que l'art est réel, fidèle, et durable;

un remède dans la maladie et une nourriture dans la famine ; des ailes aux pieds du jeune âge et un soutien pour les progrès de la vieillesse. Croyez-vous que j'exagère, ou pensez-vous comme moi ?

Il s'arrêta pour attendre une réponse et versa encore du vin dans son gobelet.

— Oh ! vous savez bien que je pense comme vous ! — s'écria Nino avec un enthousiasme croissant.

— Allons, vous êtes un véritable artiste. Ce que vous n'avez pas encore éprouvé, vous l'éprouverez dans l'avenir. Vous n'avez pas encore souffert.

— Vous ne savez rien de moi, — dit Nino à voix basse. — Je souffre maintenant.

Benoni sourit.

— Appelez-vous cela souffrir ? Allons, la douleur est peut-être très réelle pour vous, quoique je ne sache pas ce qui vous fait souffrir. Mais l'art vous soutiendra à travers tout, comme il m'a soutenu.

— Qu'étiez-vous ? — demanda Nino. — Vous dites que vous étiez très pauvre.

— Oui. J'étais cordonnier et un mauvais cordonnier encore. J'ai usé plus de souliers que je n'en ai jamais fait. Mais j'avais été élevé à cela pendant bien des années.

— Vous n'avez pas étudié la musique depuis votre enfance, alors ?

— Non. Mais je l'ai toujours aimée ; et j'avais l'habitude de jouer le soir quand j'avais fait ma besogne de savetier toute la journée.

— Et un jour vous avez découvert que vous étiez un grand artiste et vous êtes devenu célèbre. Je comprends! Quel étrange commencement! — s'écria Nino.

— Ce n'est pas exactement cela. Cela a été long à venir. Je fus obligé de quitter ma maison, pour d'autres raisons, et alors je jouais de porte en porte, de ville en ville, pour tout ce qu'on me jetait de monnaie de cuivre. Je n'avais jamais entendu de bonne musique, aussi jouais-je tout ce qui me passait par la tête. Bientôt des gens voulurent me faire rester avec eux pour quelque temps, par amour pour ma musique. Mais je ne restais jamais longtemps.

— Pourquoi?

— Je ne puis vous le dire maintenant, — dit Benoni d'un air grave et presque triste. — C'est une très longue histoire. J'ai beaucoup voyagé, préférant une vie d'aventures. Mais depuis peu l'argent est devenu une chose si importante que j'ai donné une série de grands concerts, et je suis maintenant assez riche pour jouer pour mon propre plaisir. En outre, quoique je voyage beaucoup, j'aime la société et je connais beaucoup de monde partout. Ainsi, ce soir, par exemple, quoique je ne sois à Rome que depuis huit jours, je suis allé à un dîner, au théâtre, à une réception, et à un bal. Tout le monde m'invite dès que j'arrive. Je suis très aimé.... et cependant je suis Juif, — ajouta-t-il, en riant d'un rire singulier.

— Mais vous êtes un Juif gai, — dit Nino en riant aussi, — outre que vous êtes un grand

génie. Je ne m'étonne pas qu'on vous recherche.

— Il vaut mieux être gai que triste, — répliqua Benoni. — Dans le cours d'une longue existence, j'ai découvert cela.

— Vous n'avez pas l'air si âgé, — dit Nino. — Quel âge avez-vous?

— C'est une question indiscrète, — dit son hôte en riant. — Mais je vais improviser un morceau de musique pour vous.

Il prit son violon et se tint debout devant le trumeau cassé. Puis il posa l'archet sur les cordes et commença par un accord.

— Qu'est-ce que c'est que cela? — demanda-t-il en soutenant le son.

— L'accord parfait en *la* mineur, — répondit immédiatement Nino.

— Vous avez une bonne oreille, — dit Benoni jouant toujours les mêmes notes, de sorte que leur monotonie régulière bourdonnait comme un insecte irritant à l'oreille de Nino.

Le vieillard sciait toujours les mêmes cordes avec son archet sans changer. Toujours et encore, le même accord sempiternel, à ce point que Nino pensa qu'il allait perdre la raison.

— C'est intolérable; pour l'amour du ciel, arrêtez! — cria-t-il, repoussant sa chaise et se mettant à arpenter la chambre.

Benoni se contenta de sourire et continua aussi imperturbablement que jamais. Nino ne put l'endurer plus longtemps; il était très sensible à l'endroit des sons, et il se dirigea vers la porte.

— Vous ne pouvez sortir.... j'ai la clef dans ma poche, — dit Benoni sans s'arrêter.

Alors Nino devint presque fou et alla vers le Juif pour lui arracher violemment l'instrument des mains. Mais Benoni était leste et lui échappa, jouant toujours vigoureusement le même accord, jusqu'à ce que Nino criât tout haut et tombât sur une chaise, vaincu par la torture qui paraissait creuser son chemin dans son cerveau comme un tire-bouchon.

— Ceci, — dit Benoni, l'archet sciant toujours les cordes, — est la vie sans rire. Maintenant rions un peu et voyons l'effet.

C'était vraiment merveilleux. Avec son instrument il imitait le bruit d'un éclat de rire s'élevant bien haut au-dessus de l'accord monotone : doucement d'abord, comme si la voix eût été bien loin; puis plus forte et plus rapprochée; les notes soutenues du mineur mouraient l'une après l'autre et se perdaient elles-mêmes, à mesure que la gaieté gagnait du terrain sur la tristesse; jusqu'à ce que finalement, avec une explosion de vivacité et de vitalité dont il serait impossible de donner aucune idée, toute la force de la gaieté éclata en un impétueux mouvement de tarentelle, si vif, si énergique, si bruyant, qu'il semblait à Nino qu'il voyait les pieds des danseurs et qu'il entendait le bruit joyeux des tambourins et le babillage et le roulement des castagnettes.

— Cela, — dit Benoni en s'arrêtant tout à coup, — c'est la vie avec le rire, sans le souci de savoir

si elle a été triste et monotone auparavant. Que préférez-vous?

— Vous êtes le plus grand artiste du monde! — s'écria Nino avec enthousiasme. — Mais je serais devenu fou furieux si vous aviez joué plus longtemps cet accord.

— Bien entendu, — dit Benoni, — et je serais devenu fou, moi, si je n'avais pas ri. Ce pauvre Schumann, vous savez qu'il est mort fou parce qu'il s'imaginait entendre toujours une note bourdonner à ses oreilles.

— Je comprends cela, — dit Nino. — Mais il est tard, et il faut que je rentre à la maison. Pardonnez-moi ma grossièreté et ma répugnance à venir avec vous. J'étais chagrin et malheureux. Vous m'avez fait plus de plaisir que je ne puis vous dire.

— Cela vous semblera assez peu de chose demain, j'en réponds, — répartit Benoni. — Il en est toujours ainsi des plaisirs. Mais prenez-en tout de même, quand vous pourrez, et accrochez-vous à eux, aussi étroitement qu'un homme qui se noie s'accroche à un brin de paille. Les plaisirs et l'argent, l'argent et les plaisirs.

Nino n'aimait pas le ton dont son hôte avait fait cette dernière remarque. Il avait reçu de moi différents enseignements.

— Pourquoi parlez-vous avec tant d'égoïsme, après avoir montré que vous pouviez faire plaisir si libéralement et après m'avoir dit que nous sommes tous frères? — demanda-t-il.

— Si vous n'êtes pas pressé, je vous expli-

querai que l'argent est la seule chose en ce monde qui vaille la peine qu'on la possède, — dit Benoni, buvant une autre coupe d'un vin qui paraissait ne produire absolument aucun effet sur son cerveau.

— Voyons, — dit Nino, curieux d'entendre ce qu'il allait dire.

— En premier lieu, vous admettez que, au point de vue moral le plus noble, le but le plus élevé d'un homme doit être de faire du bien à ses semblables? Oui, vous admettez cela. Et de faire le plus grand bien possible au plus grand nombre possible? Oui, vous admettez cela aussi. Alors, écoutez, les autres choses étant semblables, un homme bon fera la plus grande somme de bien qu'il lui sera possible dans le monde, quand il aura la plus grande somme possible d'argent. Le plus d'argent, le plus de bien ; le moins d'argent, le moins de bien. Certes, l'argent n'est que le moyen qui conduit au but, mais rien de tangible dans le monde ne peut jamais être quelque chose de plus. Tout art n'est qu'un moyen d'éveiller des images encore plus parfaites dans le cerveau ; tout crime est un moyen de satisfaire une passion ou l'avarice, qui est elle-même une maîtresse passion ; la souveraine bonté elle-même est un moyen de mériter le ciel. Tout est bon ou mauvais dans le monde, excepté l'art, qui est une chose à part, quoique ayant de bons et de mauvais résultats. Mais mériter le ciel est le meilleur but à avoir en vue. Pour cette fin, faites le plus de bien ; et pour cela, ayez le plus d'argent pos-

sible. Donc, comme moyen, l'argent est la seule chose au monde qui vaille la peine qu'on la possède, puisque vous pouvez, grâce à lui, faire le plus de bien à l'humanité et, par conséquent, être le plus sûr d'aller au ciel quand vous mourrez. Est-ce clair?

— Parfaitement clair, — répondit Nino, — pourvu que l'homme lui-même soit bon.

— C'est très répréhensible d'être mauvais, — dit Benoni avec un sourire.

— Quelle ridicule banalité! — dit Nino, riant sans contrainte.

— Oui, — dit l'autre. — Mais jamais je n'ai entendu un prédicateur dire rien de plus à ses ouailles. Et on écoute toujours avec attention. Dans les contrées où la pluie est totalement inconnue, ce n'est pas une banalité de dire que quand il pleut, il fait humide. Au contraire, dans de semblables contrées, cet axiome serait regardé comme demandant une démonstration, et, une fois démontré, il serait précieusement conservé et enseigné comme un fait scientifique intéressant. Il en est tout à fait de même des agrégations d'hommes. Les hommes ne sont jamais mauvais et ils ne peuvent jamais l'être : ils doutent dans la douce innocence de leur cœur, ils ignorent ce que c'est exactement qu'un véritable péché. En conséquence, ils écoutent avec intérêt l'énoncé que le péché est mauvais, et ils se promettent à eux-mêmes que, si jamais un de leurs amis les interroge à l'improviste sur ce sujet, ils s'en souviendront.

— Vous êtes satirique, Signor Benoni, — dit Nino.

— Tout ce qu'il vous plaira, — répartit l'autre. — On m'a donné des noms pires que cela, dans le temps. Autant pour le ciel et l'espérance d'y aller. Mais un monsieur a surgi dans un pays étranger qui a dit qu'il n'y a de ciel nulle part et que personne ne fait le bien excepté pour courir après le plaisir ici-bas, ou.... plus tard. Mais comme son « plus tard » n'est nulle part, écartons cela de l'argumentation et disons que l'homme aurait seulement fait, ou fait actuellement, n'importe quoi uniquement pour l'amour du plaisir; disons que le plaisir est bon aussi longtemps qu'il n'apporte pas d'entrave au plaisir des autres et que le bien est le plaisir. L'argent peut aider un homme à faire beaucoup de choses, mais le plaisir est le but. Bon, alors, mon jeune frère en art, qu'ai-je dit?.... Argent et plaisir, plaisir et argent, les moyens sont là; et comme vous êtes bon, bon tout comme un autre, et que vous désirez le plaisir, vous gagnerez le ciel plus tard, s'il y a un endroit semblable; sinon vous gagnerez la chose qui s'en rapproche le plus, qui est un paradis sur terre.

Arrivé à cette gradation, le Signor Benoni alluma une cigarette et rit du rire qui lui était particulier.

Nino frémit involontairement à ces odieux sophismes. Car Nino est un bon garçon et il croit tout à fait au ciel, aussi bien qu'en une couple d'autres endroits. Les yeux vifs de Benoni

virent ce mouvement et le comprirent, car Benoni rit encore plus longtemps et plus haut.

— Pourquoi riez-vous comme cela? Je ne vois pas qu'il y ait là de quoi rire. Il est très difficile et très mauvais d'écouter tout ce que vous dites. J'aime mieux écouter votre musique. Vous êtes bien malheureux, soit que vous croyiez au ciel, soit que vous n'y croyiez pas. Car si vous y croyez, il n'est pas probable que vous l'obteniez; et, si vous n'y croyez pas, vous êtes un hérétique et serez brûlé à jamais et à jamais.

— Pas si mal répondu pour un artiste et en peu de mots encore! — dit Benoni en l'approuvant. — Mais, mon cher ami, le mal est que je ne gagnerai le ciel ni par l'une ni par l'autre route, car c'est mon grand malheur d'être déjà condamné aux flammes éternelles.

— Personne ne l'est, — dit Nino gravement.

— Il y a quelques exceptions, vous savez, — dit Benoni.

— Oui, — répondit le jeune homme pensif, — il y a le Juif Errant, et autres contes semblables, mais personne n'y croit.

— Bonsoir, — dit Benoni. — Je suis fatigué et je vais me coucher.

Nino sortit seul, mais il nota soigneusement la position du palazzo avant de rentrer à la maison par les rues désertes. Il était quatre heures du matin.

XI.

De bonne heure, dans la matinée qui suivit la visite de Nino chez le Signor Benoni, De Pretis vint à la maison, se tordant les mains, faisant beaucoup de bruit et menant grand tapage. Je n'avais pas encore vu Nino, qui dormait profondément, et je ne comprenais pas pourquoi il n'était pas éveillé. Mais De Pretis était dans une telle colère qu'il ébranlait la chambre et tout ce qui s'y trouvait, en frappant du pied sur le sol en briques. Il ne se passa pas longtemps avant qu'il m'eût appris la cause de son chagrin. Il venait de recevoir un avis formel du Comte de Lira, renfermant le montant de ce qui lui était dû pour ses leçons et le dispensant de ses services pour l'avenir.

C'était bien entendu le résultat de la visite que Nino avait faite si inconsidérément ; tout fut raconté ensuite, et je n'entrerai pas à présent dans

les détails que De Pretis me donna très minutieusement, quand nous ne savions qu'à moitié la vérité. Le domestique du comte, qui avait reçu Nino, avait empoché les cinq francs aussi tranquillement que vous pouvez vous le figurer et, au moment où le comte était rentré, il lui avait dit que Nino était venu et était resté trois quarts d'heure, tout comme s'il s'agissait d'une affaire de tous les jours. Le comte, qui est un fort orgueilleux vieillard, ne l'avait pas encouragé à faire de plus amples confidences, et il l'avait renvoyé à sa besogne. Mais il résolut d'emprisonner sa fille jusqu'à ce qu'il pût l'éloigner de Rome. En conséquence, il l'avait confinée dans le petit appartement qui lui était personnel et avait chargé un vieux soldat, qu'il avait amené d'Allemagne pour son service particulier, de faire faction à la porte extérieure. Il n'avait pas daigné expliquer même à Hedwige le motif de sa conduite; et la pauvre fille, qui était aussi fière que lui, n'aurait pas voulu pour rien au monde lui demander pourquoi elle était enfermée, de peur que la réponse ne fût un torrent d'injures contre Nino. Elle ne s'inquiétait pas le moins du monde de savoir comment son père avait découvert son secret, si long qu'il en sût, et elle conjecturait que la soumission serait la meilleure des politiques.

Pendant ce temps, on faisait d'actifs préparatifs de départ. Le comte informa ses amis qu'il allait passer le Carême à Paris, à cause de la mauvaise santé de sa fille, et en deux jours tout fut prêt. Dans la soirée le comte entra dans l'appartement

d'Hedwige, après s'être fait cérémonieusement annoncer par un domestique, et il la prévint brièvement qu'ils partaient pour Paris le lendemain matin. La femme de chambre de la contessina avait passé la journée à faire les malles, sans savoir où allait sa maîtresse. Hedwige reçut cet avis en silence ; mais son père vit qu'elle était mortellement pâle et que ses yeux étaient gros de larmes.

J'ai beaucoup anticipé sur tout ceci pour rendre mon récit plus clair.

C'était le premier matin de la réclusion d'Hedwige que De Pretis vint chez nous.

Nino fut bientôt éveillé par le bruit que faisait le maestro et il vint à la porte de sa chambre, qui s'ouvrait dans le petit salon, pour s'informer de ce que ce pouvait être. Nino demanda même si le maestro colportait des choux, pour crier aussi fort.

— Des choux !.... vraiment !.... chou toi-même, imbécile !.... — cria Ercole, menaçant du poing le nez de Nino, visible dans l'entrebâillement de la porte. — Tu as fait un beau gâchis avec ta ridicule histoire d'amour ! Suis-je là....

— Je vois bien que vous voilà, — riposta Nino, — mais n'appelez plus aucune de mes affaires « ridicule », ou je vous flanquerai par la fenêtre. Attendez un moment !

Là-dessus, il ferma violemment sa porte au nez du maestro et il continua sa toilette. Pendant quelques minutes, De Pretis se désola tout à son

aise, déchargeant sur moi tout son courroux. Nino rentra alors.

— Voyons maintenant, — dit-il préparé à se chamailler, — qu'est-ce qu'il y a, mon cher maestro ?

Mais Ercole avait déjà épuisé la plus grande partie de sa fureur.

— Ce qu'il y a ! — grommela-t-il. — Il y a que j'ai perdu une excellente élève à cause de toi. Le Comte de Lira m'écrit qu'il n'a plus besoin de mes services et le domestique qui a apporté le billet a ajouté qu'ils vont partir.

— Diavolo ! — dit Nino enfonçant ses doigts dans les boucles de ses cheveux noirs. — C'est sérieux alors. Où vont-ils ?

— Comment le saurais-je ? — demanda De Pretis furieux. — Je me soucie bien plus de la leçon que j'ai perdue que de l'endroit où ils vont. Je ne les suivrai pas, je te le promets. Je ne puis emporter la basilique de Saint-Pierre dans ma poche, n'est-ce pas ?

Il était d'abord fort en colère, mais à la longue il se calma. Il finit par conseiller à Nino de découvrir immédiatement où le comte et sa fille allaient ; et, si c'était dans une grande capitale, de chercher à faire un traité pour y chanter. Le Carême arrivait de bonne heure cette année-là, et Nino était libre à la fin du Carnaval ; il n'y avait donc pas beaucoup de temps à attendre. Tel était le plan qui s'était instantanément formé dans le cerveau de Nino. De Pretis est réellement très obligeant ; mais on ne peut s'étonner qu'il

fût ennuyé du résultat des quatre mois de cour de Nino au milieu de si grandes difficultés, quand il semblait que tous leurs efforts n'avaient abouti qu'au départ subit de la dame de ses pensées. Quant à moi, je conseillai à Nino de laisser tomber toute cette affaire. Je lui dis qu'il serait bientôt consolé de sa folle passion, et qu'une statue telle qu'Hedwige ne pouvait jamais souffrir de rien, puisqu'elle ne pouvait jamais rien éprouver. Mais il me lança un regard enflammé et ne fit que ce qu'il voulait, comme il a toujours fait.

Le message écrit sur le mouchoir que Nino avait reçu la veille au soir l'avertissait de se tenir éloigné du Palazzo Carmandola. Nino réfléchit que cet avertissement était probablement dû à l'anxiété d'Hedwige pour sa sécurité personnelle, à lui, et il résolut de risquer n'importe quoi plutôt que de rester dans l'ignorance de sa destination. Cela devait être le cas de faire quelque signal. Mais ce soir-là il avait à chanter au théâtre : aussi, sans plus de façons, il nous quitta et retourna se coucher ; il resta dans son lit jusqu'à midi. Alors il alla à la répétition, où il dut arriver une heure au moins en retard, chose qu'il traita avec la plus parfaite indifférence. Après quoi il alla acheter une livre de petit plomb et s'amusa à en jeter quelques grains contre la fenêtre de la cuisine dans la petite cour qui est sur le derrière de notre maison et où se trouve le puits. Cela semblait un amusement bien enfantin pour un grand chanteur.

Le soir, après avoir chanté tout son opéra avec succès, il revint souper avec nous, comme d'habitude, puis il ressortit. Naturellement, il me dit ensuite ce qu'il avait fait. Il se rendit à son ancien poste sous les fenêtres du Palazzo Carmandola et, dès que tout fut obscur, il se mit à lancer des petits plombs contre la fenêtre d'Hedwige. Il profitait alors de son exercice de l'après-midi, car il fit résonner bien des fois les carreaux avec ses projectiles. A la fin, il fut récompensé. La fenêtre s'ouvrit très doucement et Hedwige dit à voix basse : —

— Est-ce vous?

— Ah ! ma bien-aimée ! pouvez-vous le demander? — commença Nino.

— Chut!.... Je suis encore enfermée à clef. Nous allons partir.... je ne puis dire pour où.

— Quand, mon très cher amour?

— Je ne puis dire. Qu'allons-nous faire?

Elle était tout en larmes.

— Je vous suivrai tout de suite; que je sache seulement où et quand.

— Si vous ne l'apprenez pas d'une autre manière, venez ici demain soir. J'entends des pas. Allez-vous-en bien vite.

— Bonsoir, ma bien-aimée! — murmura-t-il.

Mais la fenêtre était déjà refermée et la fraîche brise qui s'élève après une heure chassa de l'air le souvenir des mots d'amour qui l'avaient traversé.

Le lendemain soir il était à son poste et il lança encore des petits plombs contre les carreaux,

en guise de signal. Après un long temps, Hedwige ouvrit la fenêtre avec beaucoup de précautions.

— Vite ! — lui murmura-t-elle d'en haut, — partez !.... Tout le monde est éveillé.

Elle laissa tomber quelque chose de lourd et de blanc. Peut-être ajouta-t-elle quelque parole, mais Nino ne me l'a pas dit et jamais il ne m'a lu la lettre. Mais cette lettre contenait la nouvelle qu'Hedwige et son père quitteraient Rome pour Paris le lendemain matin ; et depuis ce soir-là Nino a porté à son petit doigt un anneau d'or uni.... je ne sais pourquoi, mais il dit qu'il l'a trouvé.

Le lendemain il s'assurait auprès du portier du Palazzo Carmandola que le comte et la contessina avaient réellement quitté Rome et étaient partis pour Paris le matin même. A dater de ce moment, il fut triste comme la mort et alla à sa besogne avec ennui, possédé d'une seule idée, à savoir : signer un engagement pour aller chanter à Paris aussitôt que possible. Dans cette cité perverse, l'Opéra continue pendant le Carême, et après quelques marchandages, dans lesquels De Pretis insista pour obtenir les conditions les plus avantageuses pour Nino, le traité fut conclu et signé.

Je vois très bien que, à moins que je ne me hâte, je n'arriverai jamais à la partie la plus importante de cette histoire, qui, au bout du compte, est la seule partie qui vaille la peine d'être racontée. Je ne sais pas comment je pourrai jamais

la raconter assez vite, mais je ferai de mon mieux et il faut que vous ayez un peu de patience ; car, quoique je ne sois pas vieux, je ne suis plus jeune, et le départ de Nino pour Paris m'a porté un grand coup, aussi je n'aime pas à me le rappeler, et rien que d'y penser me fait mal. Si vous avez reçu quelque éducation, vous avez dû assister à cette expérience d'une souris qu'on met dans un bocal de verre, d'où l'on retire l'air avec une pompe ? La pauvre petite bête languit bientôt et roule à faire pitié sur le flanc, respirant convulsivement et râlant de ses tout petits poumons. C'est tout à fait ce que j'éprouvai quand Nino partit. Il semblait que je ne pouvais respirer ni à la maison ni dans les rues, et les petites pièces de chez nous étaient si tranquilles qu'on aurait entendu une épingle tomber et la chatte ronronner à travers les portes closes. Nino partit au commencement des dix derniers jours du Carnaval, quand l'Opéra ferma. Le Carême approchait, et à cette époque tout est plus tranquille.

Mais, avant que Nino nous quittât, il y eut pas mal de bruit et de mouvement pour les préparatifs de son départ, et je ne crus pas qu'il me manquerait ; car il faisait toujours de la musique, ou il allait et venait, ou enfin il faisait quelque chose qui me troublait au moment même où j'étais le plus occupé avec mes livres. Mariuccia, à la vérité, me demandait de temps en temps ce que je ferais quand Nino serait parti et si je pressentais ce que j'éprouverais. Elle savait que

j'étais habitué à lui, après quatorze années, et que je serais enclin aux humeurs noires quand sa voix viendrait à me manquer. Mais elle ne pouvait savoir tout ce que Nino est pour moi, ni que je le regarde comme mon propre enfant. Ces paysans ont l'esprit vif et sont fous : ils devinent bien des choses mieux que je ne le ferais, et puis ils raisonnent là-dessus comme des idiots.

Nino, lui, était heureux de partir. Je voyais sa physionomie s'animer à mesure que le moment approchait ; et, quoique son chant me paraissait avoir plus de succès que jamais, je suis sûr qu'il se souciait peu des applaudissements qu'il remportait : il chantait aussi bien qu'il pouvait, pour l'amour du chant. Quand vint le moment de la séparation, on nous laissa seuls.

— Messer Cornelio, — dit-il en me regardant affectueusement, — j'ai quelque chose à vous dire, ce soir, avant de m'en aller.

— Parle, alors, mon cher enfant, — répondis-je, — personne ne nous entend.

— Vous avez été très bon pour moi. Un père ne m'aurait pas mieux aimé, et un père comme celui que j'avais n'aurait pu faire la millième partie de ce que vous avez fait pour moi. Je vais courir le monde pendant un certain temps ; mais mon chez-moi est ici.... ou, plutôt, où sera mon chez-moi sera toujours le vôtre. Vous avez été mon père, et je serai votre fils ; et il est temps que vous laissiez là votre professorat. Non.... non que vous soyez du tout vieux ; ce n'est pas cela que je veux dire....

— Non, vraiment, — dis-je, — je ne le croirais pas.

— Mais il serait beaucoup plus convenable que vous vous retirassiez dans un élégant loisir, afin d'écrire autant de livres que vous le désireriez, sans vous fatiguer tous les jours à instruire vos élèves. N'aimeriez-vous pas mieux retourner à Serveti ?

— Serveti !.... ah ! mon beau Serveti perdu, avec son château et ses bonnes vignes !

— Vous le retrouverez avant longtemps, mon père, — dit-il.

Il ne m'avait jamais appelé son père auparavant, le cher enfant ! Je suppose que c'est parce qu'il allait partir. Mais Serveti encore à moi !.... La chose était impossible, et je le lui dis.

— Ce n'est pas impossible, — répondit-il placidement. — Des chanteurs à succès gagnent assez d'argent en une année pour acheter Serveti. Un an est bientôt passé. Mais, à présent, allons à la gare, sans cela je n'arriverai pas à temps pour le train.

— Dieu te bénisse, Nino mio, — dis-je, quand je le vis s'éloigner.

Il me semblait que je voyais deux ou trois Nino. Mais le train roulait et me les enlevait tous: —le petit enfant en guenilles qui était venu jadis chez moi, le vigoureux jeune homme bien membré, aux yeux noirs, avec ses gammes, ses trilles, et son enthousiasme, et l'homme tout à fait formé, avec son visage ressemblant à celui du grand Empereur, noblement triomphant dans

son art et audacieux dans son amour. Ils furent tous partis en un moment et je restai seul sur le quai de la gare, moi, très chagrin et très faible vieillard. Allons, je ne veux plus penser à ce jour-là.

La première fois que je reçus des nouvelles de Nino, ce fut par une lettre qu'il m'écrivit de Paris, une quinzaine après m'avoir quitté. Elle était très caractéristique ; elle était pleine de questions empressées sur la maison, sur De Pretis, sur Mariuccia, sur Rome. Deux choses me frappèrent surtout dans cette lettre. En premier lieu, il ne faisait mention ni du comte, ni d'Hedwige, ce qui me porta à croire qu'il se guérissait de sa passion, comme les jeunes gens le font quand ils voyagent. Secondement, il avait tant à me dire à propos de moi, qu'il oubliait tout ce qui concernait son engagement, et il ne m'indiquait même pas le théâtre.

En regardant encore la lettre avec soin, je trouvai qu'il avait écrit en travers de l'en-tête les mots : « Bonnes répétitions. » C'était tout.

Peu de temps après l'arrivée de cette lettre, je fus très effrayé en recevant un télégramme, qui devait avoir coûté bien des francs à envoyer à cette distance. Dans cette dépêche il me disait qu'il n'avait aucun indice de l'endroit où se trouvaient les De Lira, et il me suppliait de faire des recherches et de découvrir où ils étaient allés. Il ajoutait qu'il avait paru dans *Faust* avec succès. Naturellement il devait réussir. Quand un chanteur peut plaire aux Romains, il doit plaire

à n'importe qui. Toutefois il me semblait que, s'il avait reçu un accueil particulièrement flatteur, il me l'aurait dit. J'allai voir De Pretis, que je trouvai chez lui après son dîner. Nous nous concertâmes et débattîmes comment nous pourrions découvrir l'adresse du Comte de Lira à Paris. Il n'était pas étonnant que Nino ne pût les trouver dans une grande ville comme celle-là ; mais De Pretis espérait que l'une ou l'autre de ses élèves pourrait être en correspondance avec la contessina et voudrait bien lui donner les indications nécessaires pour parvenir à elle. Les jours se passèrent ; puis arriva une lettre de Nino, écrite immédiatement après l'envoi du télégramme, et nous n'avions encore rien fait. La lettre développait simplement la dépêche télégraphique.

— A quoi bon ? — dis-je à De Pretis. — Et d'ailleurs, il vaut beaucoup mieux qu'il oublie tout cela.

— Vous ne le connaissez pas, — dit le maestro en prenant une prise.

Il avait parfaitement raison, à voir comment les choses tournèrent.

Soudain, Nino écrivit de Londres. Il avait signé un traité par lequel, disait-il, il était convenu de chanter trois fois seulement ; les deux directeurs, qui étaient amis, avaient arrangé cela entre eux. Il écrivait tout à fait dans l'abattement : il disait que, quoiqu'il eût été beaucoup plus heureux dans ses débuts qu'il ne l'avait espéré, il était au désespoir de n'avoir pas trouvé

la contessina ; il avait accepté l'arrangement qui le faisait aller à Londres parce qu'il avait l'espoir de l'y trouver. Le jour où cette lettre m'était arrivée, je reçus une visite. Nino était parti il y avait près d'un mois. C'était dans l'après-midi, vers le coucher du soleil, et j'étais assis dans le vieux fauteuil vert, regardant le chardonneret dans sa cage et pensant tristement à la pauvre chère baronne, à mon enfant, à un tas de choses enfin. La sonnette retentit et Mariuccia m'apporta une carte dans ses doigts grossiers et si noirs d'avoir épluché des pommes de terre que la trace de son pouce ressortait sur le carton blanc. Le nom qui figurait sur la carte était : *Baron Ahasverus Benoni* et il n'y avait pas d'adresse. Je dis à Mariuccia d'introduire le signore dans le salon, et il ne fut pas long à y entrer. Je reconnus immédiatement l'homme que Nino m'avait décrit, avec sa pureté et sa fraîcheur de teint, son nez d'aigle, et sa chevelure blanc de neige. Je me levai pour le recevoir.

— Signor Grandi, — dit-il, — j'espère que vous excuserez mon importunité. Je m'intéresse beaucoup à votre enfant, le grand ténor.

— Monsieur, — répliquai-je, — la visite d'un gentilhomme n'est jamais importune. Permettez-moi de vous offrir un siège.

Il s'assit et croisa une de ses maigres jambes sur l'autre. Il était habillé à la dernière mode ; il portait des bottines vernies et tenait une légère canne d'ébène à pomme d'argent. Son chapeau était tout neuf et si soigneusement brossé qu'il

reflétait une image circulaire des objets qui étaient dans la chambre. Mais il y avait en lui une sorte de dignité personnelle qui enlevait tout ridicule à la recherche de sa toilette.

— Vous êtes bien bon, — répondit-il. — Peut-être aimeriez-vous à apprendre quelques nouvelles du Signor Cardegna.... votre enfant, car il n'est rien de moins, n'est-ce pas?

— Oui, vraiment, — dis-je, — j'en serais ravi. Vous a-t-il écrit, baron?

— Oh! non, nous ne sommes pas assez intimes pour cela. J'ai passé par Paris l'autre jour; je l'ai entendu trois ou quatre fois, et je l'ai invité à souper chez Bignon. C'est un grand génie que votre enfant, et il a conquis tous les cœurs.

— C'est un compliment d'une grande valeur, émanant d'un musicien aussi distingué que vous, — répondis-je, car, comme vous le savez, Nino m'avait tout dit sur son jeu.

La description que j'en ai faite est de lui, c'est ce qui en explique l'enthousiasme.

— Oui, — dit Benoni, — je suis un grand voyageur, et je vais souvent à Paris passer un ou deux jours. J'y connais tout le monde. Cardegna a obtenu un succès complet. Toutes les femmes lui envoyaient des fleurs et tous les hommes l'invitaient à dîner.

— Excusez ma curiosité, — interrompis-je, — mais puisque vous connaissez tout le monde à Paris, vous pourrez peut-être me dire si le Comte de Lira et sa fille y sont actuellement. C'est un officier prussien en retraite.

Benoni étendit un de ses longs bras et allongea ses doigts sur les touches du piano sans les frapper. Il pouvait atteindre aussi loin d'où il était assis. Il ne fit aucun signe d'intelligence et je m'assurai que Nino ne l'avait pas questionné.

— Je les connais très bien, — dit-il tout à coup, — mais je les croyais ici.

— Non, ils sont partis subitement pour Paris, il y a un mois.

— Je puis très facilement m'en informer pour vous, — dit Benoni, dont les yeux vifs se tournèrent vers moi d'un air scrutateur. — Je puis le savoir par le banquier de Lira, qui est probablement aussi le mien. Qu'a donc ce jeune homme? Il est aussi triste que Don Quichotte.

— Nino?.... Il est probablement amoureux, — dis-je assez imprudemment.

— Amoureux?.... Alors il est amoureux de Mademoiselle de Lira; il est allé à Paris pour la retrouver, et il ne peut y parvenir. Voilà pourquoi vous me demandez si je sais où ils sont.

J'étais si étonné de la vivacité de sa divination que je le regardai la bouche béante.

— Il faut qu'il vous l'ait dit! — m'écriai-je à la fin.

— Pas du tout. Dans le cours d'une longue existence, j'ai appris à mettre deux et deux ensemble, voilà tout. Il est amoureux, il est votre enfant, vous cherchez une jeune femme.... Tout cela clair comme le jour.

Mais en réalité il avait deviné le secret depuis longtemps.

— Parfaitement, — dis-je humblement, mais me méfiant de lui tout de même, — je ne puis qu'admirer votre perspicacité. Je vous serais très obligé de me dire où sont ces bonnes gens. Vous paraissez être un ami de mon enfant, baron. Aidez-le et il vous en sera reconnaissant. Ce n'est pas une si terrible chose qu'un grand artiste aime la fille d'un noble, après tout, quoique je sois habitué à le penser.

Benoni rit de ce rire étrange que Nino m'avait décrit.... un rire qui avait l'air d'appartenir à un autre siècle.

— Vous m'amusez avec vos préjugés au sujet de la noblesse, — dit-il.

Ses yeux noirs brillaient et scintillaient encore.

— Quelle idée de parler de noblesse dans ce siècle! Vous pourriez aussi bien parler de l'économie domestique du Jardin de l'Eden.

— Mais vous-même, vous êtes noble.... baron, — objectai-je.

— Oh! je suis tout ce que vous voudrez, — dit Benoni. — Un imbécile quelconque a fait de moi un baron l'autre jour, parce que je lui avais prêté de l'argent et qu'il ne pouvait me le rembourser. J'y ai quelque droit, après tout, car je suis Juif. Les seuls vrais nobles sont les Gallois et les Juifs. Vous ne pouvez appeler une noblesse quelque chose d'aussi ridiculement récent que les hautes classes européennes. Moi je remonte tout droit à la création du monde, comme tous mes compatriotes. Les Hiberniens ont acquis une ré-

putation factice d'antiquité parce qu'ils disent qu'Ève a épousé un Irlandais après la mort d'Adam, et ils ont tout autant de droit à la considération que vos nobles Européens. Bah ! je connais leurs commencements.... très petits vraiment.

— Vous paraissez aussi avoir de très grands préjugés sur ce sujet, — dis-je, ne voulant pas contredire un hôte dans ma maison.

— Si grands que cela revient à n'avoir pas de préjugés du tout. Votre enfant veut épouser une fille noble. Au nom du ciel ! laissez-le faire. Arrangeons cela entre nous. L'amour est une grande affaire. J'ai aimé plusieurs femmes toute leur vie. N'ayez pas l'air surpris. Je suis très vieux : elles sont toutes mortes et, à présent, je ne suis amoureux de personne. Je crois que cela ne peut pas durer longtemps, cependant. J'ai aimé une femme au temps jadis....

Benoni s'arrêta. Il semblait être sur le bord d'un monologue et sa figure étrange et animée, qui toujours avait l'air d'être illuminée par une vitalité immortelle, devint rêveuse et parut plus vieille. Il se remit et se levait pour s'en aller, lorsque son œil aperçut la guitare accrochée au mur.

— Ah ! — s'écria-t-il tout à coup, — la musique vaut mieux que l'amour, car elle dure ; faisons de la musique.

Il laissa tomber son chapeau et sa canne et s'empara de l'instrument. En un instant, il l'eut accordé et il se mit à exécuter, avec ses doigts, les prodiges d'agilité les plus extraordinaires que

j'aie jamais vus. Les uns étaient merveilleux, les autres tristes et bizarres; mais je compris l'enthousiasme de Nino. J'aurais écouté pendant des heures la vieille guitare dans ses mains.... moi, qui ne me soucie guère de la musique; et je contemplais son visage. Il marchait fièrement par la chambre, tenant l'instrument et possédé d'une sorte de sauvage frénésie d'exécution. Ses traits devenaient pâles comme la cendre et ses fins cheveux blancs se dressaient en désordre sur sa tête. Il paraissait alors avoir plus de cent ans, et il y avait une telle tristesse et une telle horreur en lui qu'elles auraient fait crier les pierres de pitié. Je ne pouvais croire que ce fut le même homme. A la fin il s'arrêta, tant il était fatigué.

— Vous êtes un grand artiste, baron, — dis-je. — Votre musique paraît vous émotionner beaucoup.

— Ah! oui, elle me fait éprouver pendant quelque temps les mêmes sentiments qu'éprouvent les autres hommes, — dit-il d'une voix basse. — Savez-vous que Paganini s'exerçait toujours sur la guitare? C'est vrai. Allons, je vous découvrirai les Lira dans un jour ou deux, avant quitter Rome de nouveau.

Je le remerciai et il prit congé.

XII.

Benoni avait fait sur moi une impression que rien ne pouvait effacer. Sa grande taille élancée et ses yeux brillants me poursuivaient et me hantaient dans mes rêves ; si bien que je crus que mes nerfs en étaient ébranlés. Pendant plusieurs jours, je ne pus penser à rien autre chose. Enfin je me fis saigner, je pris de l'eau d'orge rafraîchissante, et je renonçai à manger de la salade le soir, mais sans arriver à un résultat appréciable.

Nino écrivait souvent et semblait très ému de la disparition de la contessina ; mais que pouvais-je faire? Je m'informais auprès de tous les gens que je connaissais, mais personne n'avait entendu parler d'eux, de sorte qu'à la fin j'y renonçai tout à fait et je lui écrivis pour le lui dire. Une semaine se passa, puis une quinzaine, et je continuais à ne rien apprendre par Benoni. Nino

m'écrivit encore ; il avait, cette fois, renfermé dans sa lettre une lettre à l'adresse de la Contessina de Lira, qu'il me conjurait de lui faire parvenir si je l'aimais. Il me disait qu'il était certain qu'elle n'avait jamais quitté l'Italie. Un certain instinct semblait le lui dire ; car, évidemment, elle n'était ni à Londres, ni à Paris, puisqu'il avait fait toutes les recherches imaginables et avait même été jusqu'à s'adresser à la police. Deux jours après la réception de la lettre de Nino, Benoni vint à la maison. Il avait absolument le même air que lorsque je l'avais vu pour le première fois.

— J'ai des nouvelles, — dit-il brièvement.

Il s'assit dans le fauteuil, battant la poussière de sa botte avec sa petite canne.

— Des nouvelles du comte? — demandai-je.

— Oui. J'ai découvert quelque chose. Ils n'ont jamais quitté l'Italie, à ce qu'il paraît. Je suis quelque peu mystifié et je hais les mystifications. Ce vieillard est fou ; tous les vieillards sont fous, excepté moi. Fumez-vous?.... Non?.... Permettez alors.... C'est une invention moderne, mais elle est très bonne.

Il alluma une cigarette.

— Je voudrais que vos Lira fussent en enfer, — continua-t-il tout à coup. — Comment peut-on avoir le mauvais goût de se cacher? Cela ne fait que rendre les gens ingénieux plus résolus à vous trouver.

Il paraissait en train de causer, et, comme j'étais bien triste et bien isolé, je l'encourageai par

un petit air de doute. Je voudrais avoir douté de lui plus tôt et différemment.

— A quoi bon? — demandai-je. — Nous ne les trouverons jamais.

— Jamais c'est un grand mot, — dit Benoni. — Vous ne savez pas ce qu'il signifie. Je le sais, moi. Quant à les trouver, nous verrons. D'abord, j'ai causé avec leur banquier. Il m'a dit que le comte avait donné les ordres les plus rigoureux pour que son adresse demeurât secrète. Mais, étant de ma race, il s'est laissé aller à faire une allusion fortuite qui m'a donné le fil de ce que je voulais savoir. Ils sont cachés quelque part dans les montagnes.

— Diavolo! au milieu des brigands; ils ne seront pas trop bien traités, — dis-je.

— Le vieillard sera prudent. Il ne se frottera pas au danger. Le tout est de les trouver.

— Et puis après? — demandai-je.

— Après?.... cela dépendra de l'illustrissime Signor Cardegna, — dit Benoni en souriant. — Il vous a seulement demandé de les trouver. Probablement il ne prévoyait pas que je vous aiderais.

Il ne me semblait pas, au bout du compte, que Benoni m'avait beaucoup aidé. On pourrait tout aussi bien chercher une aiguille dans une botte de foin que d'essayer de trouver quelqu'un qui s'en est allé dans les montagnes Italiennes. Le baron ne m'offrit aucun autre conseil, et continua à fumer et à me regarder tranquillement. Je me sentais mal à l'aise vis-à-vis de lui. C'était un per-

sonnage mystérieux et je croyais qu'il était déguisé. Il n'était vraiment pas possible qu'avec son air jeune, ses cheveux fussent naturellement aussi blancs, ou qu'il fût aussi vieux qu'il paraissait. Je lui posai alors la question que nous trouvons toujours intéressante à poser aux étrangers, dans l'espoir de l'amener à causer.

— Aimez-vous notre Rome, Baron Benoni?

— Rome ?.... Je l'abhorre et elle me dégoûte, — dit-il avec un sourire. — Il n'y a qu'une seule ville dans tout l'univers que je haïsse davantage.

— Et quelle est cette ville? — demandai-je, me rappelant qu'il avait déjà fait la même remarque à Nino.

— Jérusalem, — répondit-il.

Tout sourire disparut de son visage. Je pensais que son aversion devait avoir ses idées religieuses pour origine, mais je suis très libéral pour ces sortes de choses.

— Je crois que je vous comprends, — dis-je, — vous êtes Israélite, et la forme dominante de la religion vous est désagréable.

— Non, ce n'est pas exactement cela.... et pourtant peut-être est-ce cela.

Il paraissait réfléchir sur le motif de son antipathie.

— Mais pourquoi allez-vous dans ces villes si elles vous déplaisent?

— Je viens ici parce que j'y ai beaucoup de relations agréables. Je ne vais jamais à Jérusalem. Je viens aussi souvent ici de temps en temps pour me baigner. L'eau de la fontaine de Trevi a

un effet particulièrement rajeunissant pour moi et quelque chose me pousse à m'y baigner.

— Dans la fontaine?.... Oui, les étrangers disent que, si l'on boit cette eau au clair de lune, on revient à Rome.

— Les étrangers sont tous des niais et des imbéciles. J'aime ce mot. On doit traiter tous les humains d'imbéciles génériquement, pour les distinguer des êtres plus intelligents. Si vous alliez en Angleterre vous seriez un aussi grand imbécile que tous les Anglais qui viennent boire de l'eau de la fontaine de Trevi au clair de lune. Mais je vous assure que je ne fais rien d'aussi vulgaire que de recommander la fontaine, pas plus que je voudrais recommander l'église du Mazzarino, qui est tout près. Je vais à la source, au printemps, quand l'eau monte.

— Oui, je connais bien l'endroit, — dis-je. — C'est près de Serveti.

— Serveti?.... n'est-ce pas dans le voisinage de la villa d'Horace?

— Vous connaissez bien le pays, à ce que je vois, — dis-je tristement.

— Je connais bien des choses, — répondit le Juif avec complaisance. — Il vous serait difficile de tomber sur quelque chose que je ne connaisse pas. Oui, je suis vaniteux, c'est très vrai ; mais je suis très franc et très sincère à ce sujet. Regardez mon teint. Avez-vous jamais vu quelque chose de semblable? C'est l'eau de Trevi qui a fait cela.

Je pensais qu'une vanité aussi excessive était bien déplacée chez un homme de son âge ; mais

je ne pus m'empêcher de paraître me divertir. C'était bien étrange d'entendre ce vieux diable s'étendre sur ses attraits physiques. Il prit alors un petit miroir dans sa poche et se regarda avec une admiration très manifeste.

— Je crois vraiment, — dit-il à la fin, en remettant la petite glace dans sa poche, — qu'une femme pourrait m'aimer encore. Qu'en pensez-vous ?

— Sans doute, — répondis-je poliment, quoique cela commençât à m'ennuyer, — une femme pourrait vous aimer à première vue. Mais il serait plus digne à vous de ne pas l'aimer.

— De la dignité !....

Il rit longtemps tout haut, d'un rire incisif, comme un bris de verre.

— Voilà encore une de vos locutions. Pardonnez mon hilarité, Signor Grandi ; mais l'idée de dignité me fait toujours rire.

Il appelait cela rire !

— Tout le monde a ce mot-là à la bouche : la dignité de l'Etat, la dignité du roi, la dignité de la femme, la dignité du père, de la mère, du maître d'école, du soldat. Baste ! que le diable emporte, comme vous dites, toutes les dignités que vous pouvez énumérer. Il y a plus de dignité dans un pauvre âne suant sang et eau sur une route pierreuse, pliant sous un pesant fardeau, que dans toute l'espèce humaine mise ensemble, depuis Adam jusqu'à moi. La conception de la dignité est chimérique, tout ce qu'il y a de plus chimérique. Je ne vois jamais un pauvre diable

de général, de roi, ou tout autre animal, se drapant dans son harnais de dignité, sans lui rire au nez, et sa dignité le mène encore à supposer que mon sourire est le résultat des agréables sensations que son apparence excite en moi. La nature a parfois de la dignité ; quelques animaux en ont aussi ; mais l'homme, jamais. Ce que l'homme prend pour la dignité, c'est la vanité.... une vanité beaucoup plus pernicieuse que la mienne, parce qu'elle abuse celui qui la possède, qui est aussi entièrement possédé par elle et qui est son esclave. J'ai eu beaucoup d'illusions dans ma vie, Signor Grandi.

— On dirait, baron, que vous y avez renoncé.

— Oui, et c'est là la première de toutes mes vanités.... la vanité des vanités, et je la préfère à toutes les autres. Il n'y a qu'un homme sans imagination qui n'ait pas de vanité. Il ne peut arriver à se mettre dans l'esprit que personne vaille mieux que lui. Un génie créateur fait pour sa propre personne un « soi » qu'il croit être ou qu'il désire que les autres croient qu'il est. Peu lui importe qu'il réussisse ou non, aussi longtemps qu'il se flatte lui-même de le faire. Il tire complaisamment toutes ses images des autres animaux, ou des objets naturels, ou des phénomènes ; il dit de lui-même qu'il est audacieux comme un aigle, courageux comme un lion, fort comme un bœuf, patient comme un âne, vaniteux comme un paon, bavard comme un perroquet, rusé comme un serpent, doux comme une colombe, fin comme un renard, maussade

comme un ours ; son regard est un éclair, sa voix un tonnerre, son cœur une pierre, ses mains de fer, sa conscience un enfer, ses nerfs d'acier, et son amour de feu. Bref, il est toute espèce de choses animées ou inanimées, excepté un homme, sauf quand il est en démence. Alors c'est un fou. Il n'y a qu'un homme qui puisse être fou. Cela le distingue des autres animaux qui lui sont supérieurs.

Je ne puis décrire l'indicible mépris qui flamboyait dans ses yeux tandis que Benoni déversait les torrents de sa colère sur la malheureuse race humaine. Avec mes idées, nous ne devions pas nous entendre sur ce chapitre.

— Qui êtes vous? — demandai-je. — Quel droit pouvez-vous avoir de nous injurier tous dans des termes si violents? Avez-vous jamais fait des prosélytes à votre philosophie?

— Non, — dit-il, répondant à ma dernière question et recouvrant sa sérénité avec cette singulière vivacité de transition que j'avais remarquée lorsqu'il avait fait de la musique à sa précédente visite. — Non, ils sont tous morts avant que je leur aie rien appris.

— Cela ne me surprend pas, baron, — dis-je.

Il sourit.

— Eh bien! peut-être cela vous surprendrait-il encore moins si vous me connaissiez mieux, — répliqua-t-il. — Mais vraiment, je suis venu ici pour parler de Cardegna, et non pour bavarder sur cette méprisable créature qu'on appelle l'homme, qui n'est pas digne d'un moment d'at-

tention, je vous assure. Je crois que nous pouvons trouver ces gens, et j'avoue que cela m'amuserait de voir la figure du vieux colonel quand nous entrerons chez lui. Il faut que j'aille pendant quelques jours en Autriche pour affaires ; mais je reviendrai tout de suite, car je n'ai pas encore pris le bain dont je vous parlais. A présent, si cela vous est agréable, je vous proposerai d'aller dans les montagnes, à mon retour, et nous poursuivrons nos recherches ensemble ; il faut en même temps écrire à Nino de venir ici aussitôt qu'il aura terminé son engagement à Paris. S'il arrive promptement, il viendra avec nous ; sinon, il pourra nous rejoindre. En tout cas, nous pourrons faire une excursion amusante parmi les indigènes, qui sont des gens charmants, quoiqu'ils ressemblent tout à fait à des brutes, comme vous devez le savoir.

Je crois que je suis très soupçonneux. Les circonstances m'ont rendu ainsi, et peut-être mes soupçons ont-ils été généralement erronés. Cela se peut bien. En tout cas, je soupçonnais le riche et vieux baron d'avoir envie de se moquer de Nino en le mettant dans quelque sotte position. Il avait des idées si étranges, ou, du moins, il parlait d'une façon si bizarre, que je ne croyais pas la moitié de ce qu'il disait. Il n'est pas possible que quelqu'un puisse sérieusement soutenir les opinions qu'il professait.

Quand il fut parti, je restai seul, réfléchissant à la situation, qui était comme un très difficile problème dans un cauchemar : faire ce que je vou-

drais, que cela dût ou pût ne pas paraître raisonnable. Il arriva, par hasard, que je reçus une lettre de Nino ce soir-là, et j'avoue que j'hésitais à l'ouvrir, craignant qu'il ne me reprochât de ne m'être pas donné plus de peine pour l'aider. Je sentis, avant de déchirer l'enveloppe, que j'aimerais à retourner en arrière d'une quinzaine et à employer toute mon énergie à trouver la contessina et à acquérir ainsi le sentiment réconfortant du devoir accompli. Si j'avais seulement fait de mon mieux, comme il aurait été aisé d'affronter toute une page de reproches ! En attendant, la lettre était arrivée, et je n'avais rien fait qui fût digne d'être mentionné. Je regardais le cachet, et ma conscience m'accusait ; mais cela devait s'accomplir et finalement je déchirai l'enveloppe et je lus.

Pauvre Nino ! Il disait qu'il était malade d'anxiété et qu'il craignait que cela n'abîmât sa voix. Il ajoutait que rompre son engagement et revenir à Rome serait se perdre. Il devait aller jusqu'au bout ou subir les conséquences légales d'une rupture de contrat, qui sont écrasantes pour un jeune artiste. Il détaillait tous les efforts qu'il avait faits pour retrouver Hedwige, suivant chaque petit indice, chaque petit fil qui paraissait se présenter ; tout cela pour n'aboutir à rien. Plus il y pensait, plus il était certain qu'Hedwige n'était ni à Paris ni à Londres. Elle pouvait être partout ailleurs dans l'univers, mais elle n'était certainement ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux villes : il en était convaincu. Il éprouvait

la même sensation qu'un homme qui avait poursuivi une belle figure jusqu'au pied d'une falaise escarpée ; le roc s'était entr'ouvert et avait englouti son rêve, le laissant seul dans un désespoir sans issue ; et beaucoup de bêtises de ce genre, mais encore plus poétiques.

Je ne crois pas que j'aie jamais cru qu'il aimait aussi sincèrement Hedwige jusqu'au moment où je m'assis devant ma table avec sa lettre devant moi, terrassé par le sentiment de ma propre faiblesse de n'avoir pas efficacement arrêté cette folle passion à sa naissance, ou, puisqu'elle avait grandi et était devenue si impérieuse, de mon indigne retard à avoir pris mon bâton et à être allé à travers le monde pour trouver la femme que mon enfant aimait et la lui amener. A présent, pensais-je, je l'aurais trouvée. Je ne puis supporter l'idée qu'il est malade, souffrant, le cœur brisé.... ruiné, s'il perd sa voix, à la suite d'une maladie.... simplement parce que je n'ai pas eu la vigueur de faire de mon mieux pour lui. Pauvre Nino! pensais-je, tu ne pourras plus dire que Cornelio Grandi n'a pas fait tout ce qu'il pouvait pour te rendre heureux.

— Ce baron! que le diable l'emporte! il m'a trompé avec ses promesses d'aide, — me dis-je à moi-même. — Il n'a pas plus envie de nous aider, moi et Nino, que d'emporter la basilique de Saint-Pierre. Courage, Cornelio! il faut te ceindre les reins, prendre un peu d'argent dans ton sac, et trouver Hedwige de Lira.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit, essayant de

trouver le moyen d'arriver à ce but; me demandant vers quel point du globe je me dirigerais, et surtout réfléchissant qu'il me faudrait faire de grands sacrifices. Mais il faut que mon enfant ait ce qu'il désire, puisqu'il se consume, comme nous disons, en soupirant après. Cela ne me semblait pas être le moment de regarder en quoi que ce soit à la dépense, quand chaque jour pouvait lui apporter quelque grave maladie ou quelque autre malheur. S'il pouvait seulement savoir que j'agis, cela permettrait à son esprit de se ranimer et de reprendre courage.

Pendant mes veilles de la nuit, je pensais à mes ressources, qui, vraiment, étaient assez maigres, car je suis fort pauvre. Il était nécessaire de prendre beaucoup d'argent, car une fois hors de Rome personne n'aurait pu dire quand j'y reviendrais. Mes appointements comme professeur me sont payés par trimestre, et il y avait encore quelques semaines pour arriver à l'époque à laquelle ils me seraient dus. Il ne me restait que quelques francs.... pas plus que ce qu'il fallait pour payer mon loyer et pour nous nourrir, Mariuccia et moi. J'avais payé à Noël le dernier acompte sur ma vigne en dehors de la Porta Salara, et, encore que je ne dusse rien à personne, je n'avais pas d'argent et pas l'espoir d'en avoir avant quelque temps. Et pourtant je ne pouvais quitter la maison pour un long voyage, sans emporter au moins deux cents scudi dans ma poche. Un scudo vaut cinq francs, j'avais donc besoin de mille francs. Vous voyez, malgré l'allu-

sion du baron aux montagnes, je pensais que je pourrais avoir à voyager à travers toute l'Italie avant de satisfaire Nino.

Mille francs, c'est beaucoup d'argent.... c'est le Pérou, comme on dit. Je n'en avais pas le premier sou. J'y pensai longtemps. Je me demandais si mon vieux piano valait quelque chose, ou si quelqu'un me donnerait de l'argent de mes manuscrits, résultat de longues années de travail et d'étude; ma vieille épingle de cravate en or, ma bague à cachet, et même ma montre d'argent, qui va très bien.... qu'est-ce que tout cela valait? Pas beaucoup, bien sûr, pas la dixième partie de ce dont j'avais besoin. J'étais au désespoir et j'essayais de dormir. Alors une idée me vint.

— Je suis un âne, — dis-je. — Il y a ma vigne.... ma petite vigne en dehors de la Porta Salara. Elle est à moi, et elle vaut bien deux fois ce qu'il me faut.

Là-dessus, je m'endormis tranquillement jusqu'au lendemain matin.

Il est vrai, et je suis sûr que c'est tout naturel, qu'au grand jour ma résolution me produisit un effet un peu différent de celui qu'elle m'avait produit dans le calme de la nuit. J'avais travaillé ferme et économisé beaucoup plus que vous ne pouvez croire pour acheter cette petite pièce de terre, et elle me semblait être bien plus à moi que tout Serveti ne l'avait jamais été dans les plus beaux jours de ma splendeur. Alors je m'enfermai dans ma chambre et je relus encore la lettre de Nino, quoique cela me fît beaucoup de peine; mais

j'avais besoin de me donner du courage. Quand je l'eus lue, je pris quelques papiers dans ma poche, je mis mon chapeau et mon vieux manteau, dont Nino n'aura plus jamais besoin maintenant pour ses sérénades nocturnes, et je partis pour aller vendre ma petite pièce de vigne.

— C'est pour mon enfant, — dis-je, pour me consoler un peu.

Mais avoir besoin d'acheter est une tout autre affaire que d'avoir besoin de vendre, je vous assure. Toute la journée, j'allai de l'un à l'autre avec mes titres de propriété, — chez tous les agents qui s'occupent de ces sortes d'affaires ; ils se contentèrent de me dire qu'ils pensaient que cela pourrait se vendre avec le temps ; mais cela prendrait plus d'un jour et peut-être des semaines, ajoutaient-ils.

— Mais j'ai besoin de vendre cette vigne aujourd'hui même, — expliquai-je.

— Nous en sommes bien fâchés, — disaient-ils en haussant les épaules et en me montrant la porte.

J'étais extrêmement triste, et, quoique je ne pusse parvenir à vendre ma pièce de terre, je dépensai trois sous à acheter deux cigares pour fumer et je me promenai sur la Piazza Colonna en plein soleil ; je ne voulais pas rentrer à la maison pour dîner avant d'avoir décidé ce que je ferais. Il n'y avait qu'un homme dont je n'avais pas essayé, et c'était l'homme qui m'avait vendu la vigne. Naturellement je connaissais les gens qui font ces sortes d'affaires, et j'avais même eu assez

de mal à m'habituer à leurs façons de s'y prendre quand j'avais voulu vendre Serveti, il y avait des années; mais je n'avais pas essayé de cet homme, parce que je savais qu'il voudrait faire une trop bonne affaire avec moi quand il saurait que j'avais besoin d'argent. A la fin, j'allai chez lui et lui dis nettement quels étaient mes désirs.

— Voyez-vous, — dit-il, — c'est un bien mauvais moment pour vendre. Mais, pour vous obliger, parce que vous êtes un client, je vous donnerai huit cents francs de votre petit terrain. C'est réellement beaucoup plus que je n'ai le moyen d'en offrir.

— Huit cents francs! — m'écriai-je au désespoir. — Mais je vous ai payé près de deux fois autant pour cela dans ces trois dernières années! Pour qui me prenez-vous? Vendre une perle de vigne comme celle-là.... pour huit cents francs! Si vous m'en offriez treize cents, je pourrais discuter l'affaire avec vous.

— Je vous connais depuis longtemps, Signor Grandi, et vous êtes un honnête homme. Je suis sûr que vous ne désirez pas m'attraper. Je vous donnerai huit cent cinquante francs.

L'attraper, vraiment!.... Le même homme qui avait reçu quinze cents francs de moi disait que je voulais l'attraper quand je lui demandais treize cents francs de la même pièce de terre. Mais j'en avais tellement besoin, que, après avoir discuté et marchandé, je reçus mille soixante-quinze francs en billets de banque; et je pris bien garde qu'ils fussent tous bons encore. C'était un prix piteux,

je sais bien, mais je ne pus mieux faire et je rentrai content chez moi. Je n'osai pas m'en vanter à Mariuccia. Elle n'est que ma servante, c'est bien certain, mais elle m'aurait mis en pièces.

Alors j'écrivis aux chefs, à l'Université, pour les prévenir que j'étais obligé de quitter Rome tout à fait subitement et que, bien entendu, je ne réclamerais pas mes appointements pendant mon absence. Mais j'ajoutai que j'espérais qu'on ne me remplacerait pas d'une façon définitive. Si on le faisait, je savais que je serais ruiné. Puis je dis à Mariuccia que je partais pour quelques jours à la campagne ; je lui laissai l'argent pour payer le loyer, ses gages, et un peu davantage, de façon qu'elle n'en manquât pas si je venais à être retenu très longtemps. Je ressortis et je télégraphiai à Nino pour lui dire que je partais tout de suite à la recherche des Lira et pour le prier de revenir à la maison aussitôt qu'il aurait fini son engagement.

Pour dire vrai, Mariuccia avait bien envie de savoir où j'allais et me fit beaucoup de questions auxquelles j'eus quelque peine à répondre. Mais enfin la nuit revint, et cette vieille femme alla se coucher et me laissa. Alors j'allai sur la pointe des pieds dans la cuisine, j'y trouvai un écheveau de fil et deux aiguilles, et je me mis à la besogne. Je connaissais très bien le pays où j'allais aller, et il était nécessaire de cacher adroitement d'une façon quelconque l'argent que j'emportais. Je pris donc deux gilets.... l'un d'eux était encore tout à fait bon.... je me mis à les coudre ensem-

ble, et je faufilai les billets de banque entre eux. C'était un grossier spécimen d'ouvrage de tailleur, quoique cela me prît bien des heures pour le faire. Mais j'avais très adroitement mis en dessus le plus grand des gilets, de sorte que, lorsque j'eus endossé les deux, on n'aurait pas pu voir qu'il y avait quelque chose sous le premier. Je crois que je fus très intelligent de faire ce travail sans l'aide d'une femme. Puis je je m'occupai de mes chaussures; je choisis mes plus vieux habits.... vous pouvez vous imaginer, d'après ce que vous savez de moi, combien ils étaient vieux.... et je fis un petit paquet de linge de rechange et d'autres objets semblables que je pouvais porter à la main. Je préparai tout cela avant d'aller me coucher, et je dormis avec les deux gilets et les mille francs sous mon oreiller, quoique je ne suppose pas que personne aurait voulu choisir cette nuit spéciale pour me voler.

Tous ces préparatifs m'avaient tant occupé que je n'avais pas trouvé un moment pour me désoler sur ma pauvre petite vigne que j'avais vendue; et, de plus, j'avais pensé tout le temps à Nino, et comme il serait heureux de savoir que j'étais réellement à la recherche d'Hedwige. Mais, quand je songeai aux vignes, cela me fit mal : je crois que ce n'est que longtemps après la chose faite qu'il semble plus agréable de donner que de recevoir.

Enfin, je m'endormis comme font les gens fatigués, remettant les soucis au lendemain, et, quand je m'éveillai, c'était l'aurore et Mariuccia

frappait furieusement à la porte avec la cafetière d'étain. C'était une belle matinée ; le chardonneret chantait et je pouvais l'entendre éparpiller la graine de millet dans sa cage pendant que je m'habillais. Le moment de la séparation approchait; je bus mon café en silence, en me demandant si cela serait bientôt terminé, et désirant que la pauvre vieille Mariuccia sortît et me laissât la maison pour moi seul. Mais elle n'en fit rien, et, à ma grande surprise, elle ne me harcela pas et ne se chagrina pas, car elle faisait semblant d'être très occupée. Quand je fus tout à fait prêt, elle insista pour mettre une poignée de châtaignes grillées dans ma poche et elle me dit qu'elle prierait pour moi. Le fait est, pensait-elle, comme une vieille folle qu'elle est, que je suis vieux et mal portant, et qu'elle m'a souvent tourmenté pour me faire aller passer quelques jours à la campagne; aussi n'était-elle pas mécontente que je semblasse suivre son conseil. Elle me suivait des yeux tandis que je descendais péniblement la rue, avec mon paquet et mon bon bâton dans ma main droite, et un cigare allumé dans ma main gauche.

J'avais résolu de chercher d'abord dans la direction insinuée par le baron, puisque je n'avais absolument pas d'autre indication sur l'endroit où se trouvaient le Comte de Lira et sa fille. C'est pourquoi je montai dans la vieille diligence qui dessert encore Palestrina et les villes voisines; car c'est presque aussi rapide que le chemin de fer, et beaucoup moins cher. Une demi-heure

plus tard, nous roulions en faisant grand bruit hors de la Porta San Lorenzo, et j'avais commencé cet étrange voyage à la recherche d'Hedwige de Lira, au sujet duquel les gens frivoles ont ri d'une façon si malveillante. On peut m'appeler vieux fou si l'on veut. Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour mon enfant.

XIII.

J'allais à Palestrina, parce que tous les étrangers y vont et que dans cet endroit on peut avoir des nouvelles de toutes les autres parties des montagnes. Ce fut un voyage long et fatigant ; le cahotement de la diligence me secoua beaucoup. Il y avait dans l'intérieur une grosse femme, avec un enfant qui criait à tue-tête ; il y avait aussi un vieux curé de campagne fort malpropre, qui avait l'air de ne pas s'être fait la barbe depuis huit jours et de ne pas avoir changé de rabat depuis un mois. Mais il causait bien, quoiqu'il causât trop, et il m'aida à passer le temps jusqu'à ce que je fusse fatigué de lui. Nous cahotions sur les routes poussiéreuses et nous étions du moins reconnaissants à Dieu qu'il ne fît pas encore chaud.

Nous arrivâmes à Palestrina dans l'après-midi, et nous nous arrêtâmes devant l'auberge sur la

place du marché, aussi las et aussi couverts de poussière qu'on peut l'être. La femme s'en alla d'un côté, le prêtre s'en alla de l'autre, et je demeurai seul. Je découvris bientôt le vieil aubergiste obèse et je retins une chambre pour la nuit. Il était bavard et curieux : il s'assit donc à côté de moi quand il eut préparé mon souper dans la salle à manger obscure d'en bas. J'étais convaincu qu'il serait très à même de me dire ce que je voulais savoir, ou au moins de me donner une idée indirecte par ouï-dire. Mais il se mit tout de suite à parler de l'année dernière, et combien ses affaires avaient mieux marché qu'elles ne marchaient alors, comme le font invariablement tous les aubergistes de campagne.

Ce n'était pas sans dessein que je le questionnais sur les gens qui avaient passé par là durant la dernière quinzaine, le dernier mois, les deux derniers mois ; il était évident qu'on n'avait entendu parler de personne ayant l'importance de mes amis. A la fin, comme j'étais très las, il alluma une bougie, qu'il se proposait de porter bien soigneusement ensuite sur ma note au double de son prix naturel, et il me montra le chemin de ma chambre. C'était une fort convenable petite chambre, avec des rideaux blancs, un bon lit, une table.... enfin tout ce que je pouvais désirer. Une tempête s'était élevée depuis que j'avais soupé, et cela me sembla bon de me coucher, quoique je fusse désappointé de n'avoir pas trouvé de nouvelles.

Mais quand j'eus soufflé ma bougie, bien résolu à

faire des reproches à mon hôte, le lendemain matin, s'il essayait de m'en faire payer une entière, je me mis à réfléchir à ce que je ferais; et, me tournant sur le côté, je remarquai qu'une étroite fente de la porte laissait filtrer des rayons de lumière dans l'obscurité de ma chambre. Or, je suis très sensible aux courants d'air et fort sujet à m'enrhumer; l'idée qu'il y avait une porte ouverte me troublait, de sorte qu'à la fin je pris le parti de me lever et d'aller la fermer. En me mettant sur pied, je m'aperçus que ce n'était pas la porte par laquelle j'étais entré; aussi, avant de la fermer, j'appelai, supposant qu'il devait y avoir quelqu'un dans la pièce voisine.

— Si vous voulez bien le permettre, — dis-je tout haut, — je vais fermer cette porte?

La curiosité est peut-être un vice, mais c'est un vice naturel. Au lieu de tirer la porte à sa place, je la poussai un peu, en frappant en même temps avec les jointures de mes doigts. Mais, comme personne ne me répondait, je la poussai encore davantage et je passai ma tête dans l'autre chambre. Je vis une chose désagréable.

Cette chambre était pareille à la mienne de toutes façons, sauf que le lit était tiré au milieu de l'espace vide et qu'il y avait deux chandelles deux tables. Un homme mort était couché sur le sur lit. J'éprouvai ce que nous appelons un *brivido*.... quelque chose qui ressemble à un frisson de fièvre.

C'était le corps d'un vieillard, avec un visage jaune comme de la cire et une singulière expres-

sion même dans la mort. Ses mains décharnées étaient croisées sur sa poitrine et tenaient un petit crucifix noir. Les chandelles étaient posées, l'une à la tête, l'autre au pied du lit, sur deux petites tables. J'entrai dans la chambre et je regardai longuement le vieillard mort. Je me dis qu'il était singulier qu'il n'y eût personne pour le veiller; mais je n'ai pas peur des morts, après que le premier frémissement est passé. C'était un vilain spectacle, cependant, d'autant plus que les chandelles répandaient une vive lumière jaunâtre sur le tout.

— Pauvre diable! — me dis-je en moi-même.

Je retournai dans ma chambre, en fermant soigneusement la porte derrière moi.

Je songeai d'abord à réveiller l'hôte et à lui expliquer les objections que j'avais à faire à ce qu'on me logeât presque dans la même chambre qu'un cadavre. Mais je réfléchis que ce serait folie de paraître avoir peur, alors que je n'étais pas du tout poltron. J'allai donc me recoucher et je dormis jusqu'à l'aube. Mais, quand je descendis, je trouvai l'aubergiste et je lui donnai un aperçu de ma manière de voir.

— Quelle espèce d'auberge tenez-vous donc?.... Quelles sont ces façons?.... — criai-je en colère. — Qui diable a fourré dans votre tête de citrouille de me donner un sépulcre au lieu d'une chambre?....

Il sembla très confus de ce que je lui disais et se répandit en mille excuses. Mais je n'étais pas si facile à calmer.

— Vous imaginez-vous, — demandai-je, — que je reviendrai jamais ici ou que je conseillerai à aucun de mes amis d'y venir ? C'est intolérable. J'écrirai à la police....

Mais à ces mots il se mit à verser un torrent de larmes et à se tordre les mains, en disant que ce n'était pas sa faute.

— Voyez-vous, signore, c'est ma femme qui m'a fait arranger cela ainsi. Oh ! ces femmes.... c'est le diable qui les a toutes fabriquées ! C'était son père.... le vieillard mort que vous avez vu. Il est mort hier matin.... qu'il repose en paix !.... et nous l'enterrerons aujourd'hui. Vous savez comme tout le monde que, à moins qu'un mort ne soit veillé par quelqu'un d'une autre ville, son âme ne repose pas en paix. Le père de ma femme était un jettatore : il avait le mauvais œil, et c'était connu à des lieues à la ronde, aussi je n'ai pu persuader à personne des autres villages de s'asseoir à côté de lui et de veiller son corps, quoique j'aie envoyé partout durant toute la journée d'hier. A la fin, cette femme qui est la mienne.... que le diable emporte elle et sa folie !... a dit : « C'est mon père, après tout, et son âme doit reposer en paix, n'importe à quel prix. Si tu mets un voyageur dans la chambre voisine et si tu laisses la porte ouverte, ce sera la même chose, et comme cela il reposera en paix. » Voilà comment cela est arrivé, signore, — continua-t-il après avoir essuyé ses larmes ; — vous voyez que je ne pouvais pas du tout l'empêcher. Mais, si vous voulez bien fermer les yeux là-dessus, je

ne vous compterai rien pour votre séjour. Ma femme me payera. Elle a des volailles par centaines. Je me payerai moi-même sur ses poulets.

— Très bien alors, — dis-je, enchanté d'avoir trouvé un logement aussi bon marché. — Mais je suis juste, je payerai ce que j'ai mangé et bu, et vous pourrez prendre le prix du logement de la nuit sur les poulets de votre femme, comme vous dites.

De la sorte nous fûmes satisfaits tous deux (1).

La tempête de la nuit s'était dissipée, laissant tout humide et l'air froid et rafraîchi. Je m'enveloppai dans mon manteau et j'allai sur la place du marché pour voir si je ne pourrais pas récolter quelques nouvelles. Il était déjà tard pour la campagne et il y avait peu de monde sur la place. Çà et là, dans les rues, une charrette de vin faisait sa halte dans son voyage à Rome, tandis que l'honnête charretier se conformait à la coutume invariable et échangeait du vin de celui au service duquel il était pour de la nourriture pour lui-même ; puis, après, il remplissait le tonneau avec de la bonne eau pure, ce qui n'a jamais fait de mal à personne. Je flânais de droite et de gauche, quoique je ne pusse espérer voir aucun visage de connaissance, car tant d'années se sont passées depuis que je vivais à Serveti que, quand bien même il y eût eu des charretiers de mon ancien domaine, j'aurais oublié comment ils étaient. Tout à coup, au coin d'une rue

(1) Absolument authentique.

sombre, où il y avait un petit reliquaire bleu et blanc consacré à la Madone, je buttai contre un gros gaillard à barbe grise, tenant un morceau de morue salée dans une main et une miche de pain de maïs dans l'autre, et mangeant tout en marchant.

— Gigi ! — criai-je dans le ravissement, quand je reconnus le vieux charretier qui avait l'habitude de m'apporter du raisin et du vin, et qui le fait encore quand la fantaisie lui en prend.

— *Dio mio ! Signor Conte !* — cria-t-il, la bouche pleine et levant d'étonnement son pain et son poisson dans ses deux mains.

Quand il fut revenu à lui, il m'offrit aussitôt de partager son repas avec moi, comme le plus pauvre diable en Italie offre sa croûte au plus grand prince, par simple politesse.

— *Vuol favorire ?* — dit-il en riant.

Je le remerciai et refusai, comme vous pouvez bien vous l'imaginer. Puis je lui demandai comment il se faisait qu'il fût à Palestrina: il me dit qu'il y venait souvent pendant l'hiver, car sa sœur était mariée à un vigneron de l'endroit, auquel il achetait du vin de temps en temps.

— Des gens très à leur aise, — m'expliqua-t-il, avec chaleur, très fier de l'aisance de sa famille.

Nous gravîmes ensemble la rue pierreuse. Je lui demandai ce qu'il y avait de neuf à Serveti et dans cette partie du pays, sachant bien que, s'il avait entendu parler de l'arrivée de

quelques riches étrangers dans les environs, il me le dirait tout aussitôt. Mais je n'avais pas beaucoup d'espoir. Il me parla des espérances que donnaient les vignes et d'autres choses semblables pendant quelque temps, et je l'écoutai patiemment.

— A propos, — dit-il enfin, — il y a un *gran signore* qui est venu demeurer à Fillettino.... un vieillard boiteux, avec une belle jeune fille. mais une jeune fille merveilleusement belle, belle comme un ange.

Je fus si surpris, que je poussai une grande exclamation.

— Qu'est-ce qu'il y a? — demanda Gigi.

— Ce n'est rien, Gigi, — répondis-je, car j'avais peur qu'il ne trahît mon secret, si je le lui laissais deviner. — Ce n'est rien.... Je me suis cogné le pied contre une pierre. Mais tu me parlais d'un étranger qui est venu demeurer quelque part. Fillettino?.... Où est-ce cela?....

— Oh! un endroit du diable! Je ne m'étonne pas que vous ne le connaissiez pas, *conte*, car les gens comme il faut n'y vont jamais. C'est dans les Abruzzes, au-delà de Trevi. Avez-vous jamais entendu parler de la Serra di Sant'Antonio où tant de gens ont été tués?

— *Diana!* je crois bien! Au temps jadis....

— *Bene*, — dit Gigi. — Fillettino est là, à l'entrée de la passe.

— Dis-moi, Gigi mio, — fis-je, — est-ce que tu n'as pas très soif?

Le véritable chemin du cœur d'un conducteur

de charrette à vin se trouve dans une mesure d'une pinte. Gigi avait soif, comme je le supposais ; nous nous assîmes donc sous le porche de mon auberge ; l'hôtelier nous apporta une cruche de son meilleur vin et la mit devant nous sur la table.

— Je voudrais savoir quelque chose sur ce vieillard boiteux qui est venu vivre dans les montagnes au milieu des brigands, — dis-je, quand Gigi se fut humecté le gosier.

— Ce que je sais, je vais vous le dire, *Signor Conte*, — répondit-il, tout en bourrant sa pipe avec des morceaux de tabac qu'il cassait d'un cigare. — Mais je ne sais pas grand'chose. Ce doit être un étranger, puis qu'il va dans un endroit semblable ; et il a certainement la tête dérangée, car il enferme sa fille dans le vieux château et la garde comme si elle était faite de cire, comme les fleurs que vous avez sous verre à Rome.

— Depuis combien de temps sont-ils ici, ces gens bizarres ? — demandai-je.

— Que sais-je.... Il peut y avoir un mois ou deux, un homme me l'a dit, qui était venu de Fucino en suivant cette route, et voilà tout ce que j'en sais.

— Est-ce qu'on prend souvent cette route, Gigi ?

— Non, pas souvent, vraiment, — répondit-il avec une grimace. — Ils ne sont pas très aimables, les gens de ces côtés-là.

Gigi se mit à faire un geste ou plutôt une série de gestes. Il leva les mains comme s'il tirait un

coup de fusil ; puis il ouvrit sa main droite et la ferma, avec cette espèce de tortillement rapide des doigts qui veut dire « voler » ; finalement il mit sa main sur ses yeux et regarda à travers ses doigts comme s'ils étaient des barreaux, ce qui veut dire « prison ». D'où je conclus que les habitants de Fillettino étaient adonnés au meurtre, au vol, et autres passe-temps, pour lesquels ils se trouvaient parfois dans l'embarras. L'endroit dont il parlait est à environ trente kilomètres, ou quelque chose de plus, de Palestrina, et je me mis à combiner comment je pourrais y aller aussi économiquement que possible. Je n'y étais jamais allé, et je me demandais quelle espèce d'habitation le comte avait pu y trouver, car je savais que ce devait être la plus abrupte espèce de ville de la montagne, avec quelque château délabré ou autre la dominant. Mais le comte était riche et il s'était sans doute installé très confortablement. Je restai silencieux tandis que Gigi finissait son vin et causait de ses affaires entre les bouffées de sa pipe.

— Gigi, — dis-je à la fin, — je veux acheter un âne.

— Ma foi ! Excellence, vous pouvez être servi à souhait, et une selle aussi, si vous le désirez.

— Je crois que je pourrai monter sans selle, — dis-je, car je pensais que c'était une occasion inutile de folle dépense.

— *Madonna mia !* — cria-t-il. — Le *Signor Conte* monter à poil sur un âne ! On se moquerait de vous. Mais mon beau-frère peut vous

vendre la bête, aujourd'hui même, et pour un morceau de pain.

— Allons voir l'animal, — dis-je.

J'étais un peu honteux d'avoir voulu monter sans selle. Mais, comme j'avais vendu tout ce que je possédais, je désirais faire durer l'argent aussi longtemps que possible, ou du moins je voulais dépenser aussi peu que je pourrais et rapporter quelque chose si je retournais jamais à la maison. Nous n'avions pas loin à aller ; Gigi ouvrit une porte dans la rue et me montra une écurie, dans laquelle quelque chose remuait dans l'obscurité. Bientôt il tira un âne dehors et se mit à s'étendre sur ses mérites.

— Avez-vous jamais vu un plus bel âne ? — demanda Gigi avec admiration. — Il ressemble à un cheval !

C'était un petit âne, avec des yeux tristes et des oreilles aussi longues que la queue. Il était de plus très maigre et il avait le poil du dos pelé à force d'avoir porté des fardeaux. Mais il n'avait pas d'endroit malade et il ne me parut pas boiteux.

— Il est plein de feu, — dit Gigi poussant l'âne dans les côtes pour exciter en lui une apparence d'animation. — Il faut le voir galoper en montant les pentes les plus rudes avec mon beau-frère sur le dos, et une bonne charge par-dessus le marché. Brrr !.... Tiens-toi tranquille, n'est-ce pas ! — cria-t-il, le tenant serré par le licol, quoique l'animal ne semblât pas bien pressé de s'é-

chapper. — Et puis, — ajouta Gigi, — il ne mange rien.... positivement rien.

— Il n'a pas l'air d'avoir beaucoup mangé ces derniers temps, — dis-je.

— Oh ! mon beau-frère est aussi bon pour lui que si c'était un Chrétien. Il lui donne du pain de maïs et du poisson, tout comme à ses propres enfants. Mais cet âne préfère la paille.

— C'est un âne frugal, — dis-je.

Nous commençâmes à discuter notre marché.

Je ne vous dirai pas ce que je donnai pour cette bête au beau-frère de Gigi, parce que vous ririe. J'achetai aussi une vieille selle. C'était réellement nécessaire, mais ce fut cher, quoique ce fût meilleur marché que de la louer ; car je revendis l'âne et la selle, et j'en retirai quelque chose.

C'est une contrée absolument sauvage que celle qui s'étend derrière les montagnes du côté des sources de l'Anio, — la rivière qui produit les cascades de Tivoli. Vous ne pourriez jamais comprendre comment, de nos jours, sous le nouveau gouvernement, à moins d'une journée de marche de Rome, des choses semblables à celles que je vais vous raconter peuvent arriver, si je ne commençais par vous expliquer à quel point est primitive la contrée qui s'étend au sud-est de la capitale et que, généralement, nous appelons les Abruzzes. Le pays est tout à fait montagneux et, quoi qu'il n'y ait pas de très grandes hauteurs, il y a des gorges très abruptes et des précipices très escarpés ; çà et là, on trouve aussi un morceau de forêt inaccessible, bien haut perché au

milieu des rochers, et que jamais homme n'a songé à abattre. Il serait, du reste, tout à fait impossible de transporter les troncs. Les habitants sont presque tous bergers dans les régions les plus élevées, où il n'y a pas de vignes, et, quand l'occasion se présente, ils tendent un guet-apens au voyageur imprévoyant et le volent et l'assassinent même, sans y mettre plus de façons. Dans l'ancien temps, la limite entre les Etats Pontificaux et le royaume de Naples suivait la crête de ces montagnes, et les contrebandiers de toute espèce de denrées avaient l'habitude de passer d'un royaume dans l'autre par des chemins détournés et des routes escarpées que très peu de gens connaissaient. Les plus importantes de ces passes étaient défendues par des soldats et des hommes de police ; mais il y avait eu des combats sanglants, depuis quelques années, entre les représentants de la loi et ceux qui se mettaient en lutte contre elle. Jamais les étrangers ne s'aventurent dans les replis de ces collines, et les guides anglais eux-mêmes, qui contiennent, à ce que l'on prétend, une nomenclature de tout ce que le Bon Dieu a jamais fait, compilée sur des notes prises depuis l'époque de la création, ne font aucune mention de ces lieux qui surpassent en beauté tout le reste de l'Italie réuni ensemble.

Ni chemin de fer, ni aucune des autres inventions modernes ne pénètre dans ces régions arcadiennes, où le chevrier joue de la cornemuse toute la journée, image de la paix et de l'innocence, ou rôde dans ces défilés avec son long

fusil, s'il y a des étrangers dans l'air. Les femmes s'éreintent à charrier leur pauvre provision d'eau à boire, de très grandes distances, durant une partie du jour, et le soir elles filent laborieusement au coin de leurs feux ou sur les pas de leurs portes, suivant la saison. C'est une façon de vivre bien vieille, c'est la même aujourd'hui qu'il y a mille ans, et peut-être sera-ce encore la même dans mille ans d'ici. Les hommes sont grands voyageurs et vont à Rome, pendant l'hiver, pour négocier leurs fromages ou pour traire un troupeau de chèvres, dans les rues, au point du jour, et vendre pour un sou un gobelet de lait écumant. Mais leurs séjours à la ville ne les civilisent pas : le rançonnement seul élargit l'horizon de leurs idées à l'égard des étrangers et les rend plus ambitieux de mettre la main sur l'un d'eux, pour voir à quoi il ressemble, lui couper les oreilles, et lui prendre son argent. N'allez pas croire que le pâtre des Abruzzes reste couché toute la journée sur les rochers au soleil, à attendre qu'un noble étranger vienne se mettre à sa portée. Il pourrait attendre longtemps. Grimper toujours a fortifié les muscles de ses jambes et leur a donné de tels ressorts d'acier qu'on cite une bande de pâtres qui sont descendus de la Serra dans les plaines autour de Velletri et sont retournés dans leurs inaccessibles montagnes, après avoir accompli d'audacieux méfaits, en vingt-quatre heures à compter du moment de leur départ, faisant ainsi, pour le moins, de quatre-vingts à cent kilomètres. Ce sont des gaillards extraordinai-

res, aussi agiles que des tigres, fabuleusement forts, quoiqu'ils ne soient jamais très gros.

Ce pays commence derrière la chaîne des montagnes des Sabines, qu'on voit de Rome à travers la Campagna, et son caractère sauvage va en augmentant à mesure qu'on se dirige vers le Sud-Est.

Puisque je vous en ai tant dit, je n'ai pas besoin de vous fatiguer de nouvelles descriptions. Je n'aime pas les descriptions, et ce n'est que quand Nino me donne ses impressions que je les écris, afin que vous sachiez comme les belles choses l'impressionnent et que vous puissiez mieux juger son caractère.

Je ne trouve pas que Gigi m'ait vraiment fait faire un aussi mauvais marché avec l'âne. Bien entendu, je ne crois pas l'histoire de l'âne portant son beau-frère et une lourde charge et montant les côtes au galop. Mais je suis maigre et pas très lourd; le petit âne me portait assez bien dans les vallées, et, quand nous arrivions à un endroit escarpé, je mettais pied à terre et je marchais, de façon à ne pas trop le fatiguer. S'il avait envie de brouter un chardon ou une touffe d'herbe, je m'arrêtais un moment, car je me disais que c'était le moyen de le faire engraisser et de ne pas tout perdre quand je le revendrais. Mais, malgré cela, il n'est jamais devevu très gras.

Je couchai deux fois en route avant d'arriver à la fin mon voyage : une fois à Olevano et une fois à Trevi; car la route d'Olevano est longue et quelques parties en sont très rudes, surtout au

commencement. Je pourrais vous dire exactement à quoi ressemble chacune des pierres de la route : Rojate, d'abord, puis l'étroit défilé au delà, ensuite la longue vallée avec les vignes ; là, la route tourne et monte quand on suit le plateau d'Arcinazzo, qui est creux en dessous et où l'on peut entendre l'écho de ses pas ; puis, à l'extrémité du plateau, la vieille auberge délabrée que les pâtres appellent *la Madre dei Briganti*, noire de fumée intérieurement et extérieurement, s'élève toute seule sur la lande désolée ; plus loin encore, une profonde inclinaison de la vallée, à gauche, permet de voir devant soi Trevi, couronné de son vieux château et dominant le torrent qui devient ensuite l'Anio ; de Trevi à travers un vallon en pente, qui se rétrécit à chaque pas, et finalement semble se terminer brusquement, ce qu'il fait en réalité, dans une épaisse forêt bien au-dessus de la gorge. Juste au-dessous de ces bois se trouve la ville de Fillettino, où s'arrête la route ; car il y a bien une route qui conduit à Tivoli, mais elle ne communique pas avec Olevano, d'où je venais.

Naturellement, j'avais pris des informations sur la route, quand l'occasion s'était présentée et quand j'avais pu le faire sans trop exciter la curiosité. Si quelqu'un me demandait où j'allais, je répondais que j'allais à Fucino, acheter des semences de fèves à cette merveilleuse ferme modèle que Torlonia y a créée en desséchant le vieux lac. Puis je demandais ma route et de temps en temps, j'apprenais qu'il y avait un sin-

gulier étranger à Fillettino, qui étonnait tout le monde par son genre de vie. Donc, quand enfin je vis la ville, j'étais parfaitement sûr que le comte y était. Je descendis de mon petit âne et je le laissai boire dans le cours d'eau, pendant que je buvais moi-même un peu plus haut. La route était poudreuse et, mon âne et moi, nous étions altérés.

Je pensai à tout ce que j'allais faire, tandis qu'assis sur une pierre au bord de l'eau je regardais ma bête brouter la pauvre herbe bien maigre, et j'arrivai bientôt à cette conclusion que je ne savais pas le moins du monde ce que je ferais. J'avais trouvé d'une manière inattendue ce dont j'avais besoin, et j'étais bien reconnaissant à Dieu d'avoir été aussi heureux. Mais je n'avais pas la première idée de la marche que je devrais suivre quand une fois je me serais assuré de la présence du comte. En outre, il était tout simplement possible que ce ne fût pas lui, après tout, mais un autre étranger avec une autre fille. Cette pensée m'épouvanta et je la repoussai loin de moi. Si c'était réellement le vieux de Lira qui avait choisi cette retraite pour y emprisonner lui et sa fille, je me demandais si je ne devais pas rester tranquille et me contenter d'envoyer un mot à Nino aussitôt que possible.

Je me faisais l'effet d'une espèce de Don Quichotte, soudainement glacé par les prosaïques exigences du sens commun. Peut-être, si Hedwige avait été ma Dulcinée au lieu d'être celle de Nino, l'accès de folie eût-il duré et aurais-je

essayé d'escalader le mur du château et d'enlever ma prise de force. Il n'y a pas de folie qu'un vieux professeur de philosophie raisonnable ne puisse faire quand il est fou. Mais, en attendant, j'étais sain d'esprit. Le Comte de Lira avait le droit de vivre n'importe où bon lui semblait avec sa fille, et, si j'avais découvert l'endroit où il lui plaisait de vivre, cela ne constituait pas une présentation. Ou finalement, si j'arrivais à avoir accès près du vieux comte, qu'avais-je à lui dire? Devrais-je faire une demande formelle pour Nino? Je regardai mes vieux habits et je souris.

Mais le temps était froid, quoique les routes fussent pleines de poussière; je remontai donc sur mon âne et je continuai à suivre mon petit bonhomme de chemin en réfléchissant profondément.

XIV.

Fillettino est un tant soit peu plus propre que la plupart des villes du même genre. Peut-être y pleut-il plus souvent, peut-être y a-t-il moins de monde? Comme il est notoire que les environs ont, de temps immémorial, été le théâtre de vols, de meurtres, de crimes et d'aventures de toute espèce, je m'attendais à trouver un endroit misérable. Eh bien, ce n'est point du tout cela. Fillettino a un air de décence extérieure surprenant, et, quoique les maisons soient vieilles, sombres, pauvres, je ne vis pas beaucoup de porcs dans les maisons, ni les petits enfants me demander la charité, comme ils la demandent à tout le monde partout ailleurs. L'absence des cochons me frappa particulièrement, car, dans les villes des Sabines, ces animaux vivent en commun avec la famille

et sortent seulement dans la journée pour aller ramasser ce qu'ils peuvent trouver.

Je me rendis chez l'apothicaire — il y a toujours un apothicaire dans ces endroits-là — et je m'enquis d'un logement. J'eus bientôt retenu une chambre, et il me sembla que ces gens-là étaient habitués aux voyageurs, car elle était d'une propreté étonnante. Le lit était si haut que je pouvais toucher le plafond quand j'étais assis dessus et les murs couverts d'ornements, tels que des saints en faïence vernie, chacun avec un petit godet pour l'eau bénite, quelques vieilles gravures d'autres saints, des roses en papier de la dernière foire, et une gibecière de cuir usée par le temps. La fenêtre donnait sur une espèce de place carrée où une grande quantité d'eau arrivait dans un réservoir en maçonnerie au moyen d'un certain nombre de tuyaux de fonte qui la projetaient d'un rocher qui était au-dessus. Le château que j'étais venu voir s'élevait à son tour sur le ciel sombre, au-dessus du rocher.

C'est un endroit si étrange qu'il faut que je vous le décrive, sans quoi vous ne comprendriez rien aux événements qui s'y sont passés. Un grand rocher, comme je vous l'ai dit, s'élève au-dessus de la ville, et c'est sur ce rocher qu'avait été bâtie la forteresse féodale ; de sorte que les murailles des bâtiments ne commencent guère qu'à quarante pieds au-dessus du niveau de la rue. La hauteur de l'ensemble du château semble par conséquent énorme. Les murailles, pour la plus grande partie, suivent les lignes grises du ro-

cher, irrégulièrement, comme le hasard l'a voulu, et de tout cela il résulte une construction à trois pans, ayant une grande tour carrée à chaque angle, où le bâtiment s'éloigne également de quelques mètres du bord du rocher, laissant d'un côté une vaste terrasse, garantie par un parapet de pierre. De l'autre côté du grand rocher isolé, un chemin étroit monte en pente rapide, impossible à gravir pour les voitures, mais praticable pour les quadrupèdes, et donne accès dans le château par une porte massive ouvrant sur une petite cour intérieure. Le rocher lui-même a été mis à profit; on y a creusé des salles, qui anciennement servaient de prisons et qui donnent à droite et à gauche sur un escalier étroit, taillé dans le roc et conduisant du pied de la tour à la rue, sur laquelle il ouvre par une poterne carrée, enchâssée dans le roc et garnie de lourds clous de fer.

Sous le château s'étend la ville; derrière la ville s'élève la vallée boisée de hêtres gigantesques très serrés les uns contre les autres. Naturellement, j'appris peu à peu les détails de l'intérieur, et je recueillis aussi quelques faits intéressants relatifs à l'histoire de Fillettino, mais ils ne sont nullement utiles à mon récit. La première chose que je fis fut de m'informer quels étaient les moyens de communication avec Rome. Il y avait un service postal deux fois par semaine, et j'appris que le comte de Lira, dont le nom n'était pas un secret pour les gens du village, envoyait très souvent des messagers à Subiaco.

La poste partait le même jour; j'écrivis donc à Nino pour lui dire que j'avais trouvé ses amis en villégiature à Fillettino et pour lui conseiller de venir, aussitôt qu'il le pourrait, rétablir sa santé et reprendre courage.

J'appris, en outre, de la femme qui me louait mon logement, qu'il y avait au château d'autres personnes que le comte et sa fille. Du moins, elle avait vu sur la terrasse un grand monsieur causer avec eux durant les deux derniers jours; et il n'était pas vrai que le comte retînt Hedwige prisonnière. Bien au contraire, ils sortaient ensemble à cheval presque tous les jours et, la veille, le grand monsieur était sorti avec eux. Cette femme entra encore dans beaucoup de détails; elle me dit combien le comte avait dépensé d'argent dans une quinzaine; elle ajouta qu'on avait apporté des meubles, un vrai piano, et une énorme quantité de paniers, que les porteurs avaient dit contenir de la verrerie et des faïences, et que le comte avait recommandé de ne remuer qu'avec le plus grand soin. Il était évident que le comte s'était installé pour quelque temps. Il avait probablement loué le vieux château avec un bail d'une année à une famille de Rome à laquelle appartiennent Fillettino et les propriétés voisines. Il y passerait le printemps et l'été, pour le moins.

Anxieux de voir quel pouvait être le grand monsieur, dont m'avait parlé ma propriétaire, je me postai dans la rue, au bord du chemin en pente conduisant à la porte du château. Je mar-

chai de long en large pendant deux heures, jusqu'au moment où je supposais qu'ils allaient tous sortir à cheval, espérant pouvoir jeter un coup d'œil sur toute la compagnie. Ni le comte ni sa fille ne me connaissaient de vue, j'en étais certain, et je me sentais tout à fait en sûreté. J'eus longtemps à attendre, mais à la fin ils parurent, et j'avoue que je tombai presque contre le mur quand je les vis.

Ils étaient à cheval et descendaient avec précaution l'étroit chemin qui était au-dessus de moi. Le comte venait le premier, droit sur sa selle comme s'il eût été à la tête de son ancien régiment, sa grande moustache grise saillant violemment sur son visage sévère. Puis suivait Hedwige, que je n'avais pas vue depuis longtemps; elle paraissait aussi blanche et aussi mélancolique que l'ange de la mort, dans un vêtement de cheval très serré, de sorte que sa chevelure dorée était tout ce que l'on pouvait voir de couleur sur elle.

Mais le troisième cavalier.... il n'y avait pas à s'y tromper, ce personnage mince, droit, vêtu avec une grande affectation de jeunesse: ces fraîches joues roses, cette moustache de neige, cette épaisse chevelure blanche qui se montrait sous un léger chapeau; ce nez d'aigle et ces yeux brillants — c'était le baron Benoni et pas un autre.

Mon premier mouvement fut de me cacher. Mais, avant que j'eusse pu battre en retraite, Benoni m'avait reconnu, même avec mes vieux habits. Peut-être n'étaient-ils pas beaucoup plus

vieux que les autres, comparés à son élégant costume. Il ne fit aucun signe quand tous trois passèrent à cheval ; seulement je pus voir, à ses yeux, fixés sur moi avec colère, qu'il me reconnaissait, mais qu'il désirait ne pas le laisser paraître. Quant à moi, je demeurai immobile d'étonnement.

J'avais cru que Benoni était réellement allé en Autriche, comme il m'avait dit qu'il était sur le point de le faire. J'avais pensé qu'il ignorait la retraite du comte, sauf par l'insinuation, faite en passant, qui m'avait si heureusement conduit droit au but. Je m'étais imaginé qu'il n'était qu'une connaissance accidentelle de la famille de Lira, n'ayant que peu d'intérêt dans leurs actions et rien de personnel encore. Néanmoins, je l'avais soupçonné, comme je vous l'ai dit. Tout indiquait une tromperie de sa part. Il était évidemment venu tout de suite de Rome à Filletino. Il devait être intime avec le comte, sans quoi ce dernier ne l'aurait pas invité à partager une retraite destinée en apparence à demeurer secrète. Lui aussi, pensai-je, doit avoir quelque raison très sérieuse pour consentir à venir ainsi s'enterrer dans les montagnes, en compagnie d'un père et d'une fille que l'on pouvait difficilement croire être en bons termes vis-à-vis l'un de l'autre.

Mais encore, pourquoi avait-il semblé si disposé à m'aider et à pousser la demande en mariage de Nino ? Pourquoi m'avait-il donné la plus légère indication sur l'endroit où se trouvait le

comte? Voyons, je ne suis pas fort comme homme d'action, c'est possible, mais comme logicien je ne manque pas d'une certaine habileté. Je me rappelais l'homme et les opinions outrées qu'il nous avait exprimées, à tous deux, à Nino et à moi. Je compris alors mes soupçons. Cela aurait été folie de s'attendre à ce qu'un tel homme éprouvât une sincère sympathie ou une véritable amitié pour personne. Il s'était amusé en me promettant de revenir et de m'accompagner dans mes recherches, peut-être pour faire de moi ou même de mon enfant un objet de risée, en racontant ensuite toute l'histoire aux de Lira. Il n'avait pas eu l'idée que je partirais seul, ou que, si je partais, je pusse réussir. Il avait commis une bévue et il était furieux ; ses yeux me le disaient. Je pris alors une résolution hardie. J'irais le voir pour lui demander ce qu'il comptait faire ; en un mot, pour savoir pourquoi il m'avait trompé.

Il n'y aurait probablement pas de difficulté pour obtenir une entrevue. Je n'étais pas connu des autres membres de la société, et Benoni n'oserait pas refuser de me recevoir. Je pensais qu'il s'excuserait lui-même, avec son incommensurable aplomb, et qu'il aurait l'air de continuer ses offres d'amitié et d'aide. J'avoue que je regrettais d'être si humblement vêtu de tous mes vieux habits ; mais au bout du compte, je voyageais, vous savez.

C'était une résolution audacieuse, je crois, aussi je retournai la situation dans mon esprit pendant

deux jours, et je réfléchis à ce que je dirais. Mais, j'eus beau y penser, je trouvai seulement que tout dépendait de la réponse de Benoni à ma question : — Pourquoi?

Le troisième jour, je me fis aussi beau que je pus, et, quoique mon cœur battit bien fort tandis que je montais le chemin escarpé, je pris un air délibéré et je tirai la cloche. C'était une cloche retentissante, qui sembla crier sur un gond, lorsque je tirai avec force la grosse corde de l'extérieur. Un domestique parut, et, sur ma demande, il me dit que je pouvais attendre sous le porche, derrière la grande porte de bois, tandis qu'il irait transmettre mon message à son excellence le baron. Cela parut demander un assez long temps. Je m'assis sur un banc de pierre et regardai curieusement la grande cour de dessous le portail. Elle était exposée au soleil, elle était propre, et il y avait un vieux puits au milieu; mais je ne pouvais rien voir de plus que les quelques fenêtres qui ouvraient sur cette cour. Enfin le domestique revint et me dit que je pouvais le suivre.

Je trouvai Benoni, vêtu d'une somptueuse robe de chambre, arpentant de long en large une grande pièce voûtée, dans laquelle il y avait quelques rares fauteuils neufs, une table couverte de livres, et une quantité de vieux meubles qui avaient l'air chancelant et fragile, quoiqu'ils eussent été soigneusement époussetés. Un tapis vert uni couvrait à moitié le plancher ; le reste était en briques rouges. Le soleil du matin dar-

dait ses rayons à travers les grandes fenêtres et prêta comme une splendeur d'arc-en-ciel à la robe de chambre multicolore du baron, lorsqu'il arrêta sa promenade pour me faire accueil.

— Voyons, mon cher ami, — dit Benoni gaiement, — comment, au nom du diable, êtes-vous venu jusqu'ici ?

Je me dis que j'avais bien jugé : il allait faire semblant d'être encore mon ami.

— Très aisément, grâce à votre demi-mot, — répliquai-je.

Je m'assis alors, car il me semblait que j'étais le maître de la situation.

— Ah ! si je vous avais soupçonné d'être aussi intelligent, je ne vous aurais pas donné le moindre indice. Vous voyez, je ne suis pas allé en Autriche pour affaires, mais je suis ici dans mon bon vieux corps tel qu'il est.

— Par conséquent.... — commençai-je.

Je m'arrêtai. Je compris tout à coup que Benoni avait fait tourner la chance, je n'aurais pu dire comment.

— Par conséquent, — dit-il, continuant ma phrase, — quand je vous ai dit que j'allais partir pour l'Autriche, je mentais.

— La franchise de votre aveu m'oblige à croire que vous dites maintenant la vérité, — répondis-je avec colère.

Je me sentais mal à l'aise. Benoni riait de son rire si particulier.

— Précisément, — continua-t-il encore, — je mentais. Je mens généralement, tant que je crois

tromper les gens, et, lorsqu'ils s'en aperçoivent, ils s'embrouillent entre la vérité et le mensonge, de sorte qu'ils finissent par ne plus savoir que croire du tout. En attendant, je bats la campagne. Je suis fâché de vous voir ici. J'espère que vous le comprenez.

Il me regardait de l'air le plus aimable. Je crois que je commençais à être furieux de son calme insultant. Je ne lui répondis pas.

— Signor Grandi, — dit-il au bout d'un moment, en voyant que je restais muet, — je suis enchanté de vous voir, si cela vous plaît que je le sois. Mais je ne me figure pas que je puisse faire quoi que ce soit pour vous, à présent que vous avez appris de mes propres lèvres que je suis un menteur. Je le dis encore.... j'aime ce mot.... je suis un menteur, et je voudrais en être un meilleur encore. Que puis-je faire pour vous?

— Dites-moi pourquoi vous avez joué cette comédie? — dis-je, me souvenant au bon moment du fin mot de mes réflexions durant les deux derniers jours.

— Pourquoi?.... Pour mon simple plaisir, cher monsieur; pour mon simple plaisir personnel.

— J'aurais dû me douter, — ripostai-je aigrement, — que cela ne pouvait pas être pour le plaisir de personne autre.

— Peut-être voulez-vous dire : parce que personne autre ne pourrait être assez bas pour prendre plaisir à ce qui m'amuse?

Je secouai la tête d'une manière farouche à cette question.

— Très bien. Sachant cela de moi, vous figurez-vous davantage que je vais être assez simple pour vous dire comment je me propose de m'amuser dans l'avenir ?

Je reconnus la vérité de ce qu'il venait de dire et je me vis échec et mat dès le début. Je souris néanmoins et j'essayai de paraître complètement satisfait, espérant que sa vanité l'entraînerait à quelque allusion au futur. Il paraissait avoir jusque-là pris plaisir à me tromper avec un fragment de vérité, supposant que je ne pourrais pas en faire usage. Je voulais essayer de l'entraîner de nouveau dans un semblable traquenard.

— C'est un beau pays, n'est-ce pas ? — remarquai-je en allant à la fenêtre, devant laquelle il était, et regardant au dehors. — Cela doit vous plaire beaucoup après le tumulte du monde.

J'étais jadis aussi gai que personne, vous savez, dans l'ancien temps ; et je fis cette réflexion, qui semblait naturelle à sa situation, me demandant comment il y répondrait.

— C'est vraiment un assez joli pays, — dit-il avec indifférence. — Avec des chevaux et un charmant compagnon, on peut tuer un peu de temps ici et trouver une certaine satisfaction à le tuer.

Je remarquai la méprise qui lui faisait parler d'un seul compagnon au lieu de deux.

— Oui, — répliquai-je, — on dit que le comte est un homme des plus agréables.

Il attendit un moment, et son hésitation semblait prouver que le comte n'était pas le compagnon qu'il avait dans l'esprit.

— Oh ! certainement, — dit-il à la longue, — le comte est très agréable, et sa fille est le modèle de toutes les vertus et de tous les talents.

Il y avait quelque chose d'un peu dénigrant dans son ton lorsqu'il fit cette dernière remarque, qui me parut un artifice grossier pour me jeter hors de la piste, si piste il y avait. Eu égard à son étonnante vanité personnelle, dont j'avais eu une démonstration oculaire quand il m'avait rendu visite à Rome, je m'imaginais que, s'il n'y avait rien de plus sérieux dans ses pensées, il voulait me donner à entendre qu'Hedwige le trouvait tout à fait irrésistible. Puisqu'il était capable de maîtriser sa vanité, il devait y avoir un motif pour cela.

— Je pense bien que la contessina doit être charmée d'avoir un aussi brillant compagnon que vous dans sa solitude, — dis-je, continuant à aller droit au but.

— Moi ?.... Mais je suis un vieillard. Les enfants de cet âge détestent les vieillards.

Je trouvais qu'il y avait de la contrainte dans ses manières et que cela ne lui ressemblait pas de ne pas rire en tenant ce langage. La conviction grandit en moi qu'Hedwige était la cause de sa visite. D'ailleurs, je commençais à être convaincu qu'il était une pauvre espèce de co-

quin, car il était violent, comme les coquins ne le sont jamais. Nous nous penchions sur l'appui de pierre de la fenêtre, qu'il avait ouverte pendant la conversation. Il y avait une petite troupe de fourmis qui grimpaient et descendaient sur le mur à côté de lui, et il les regardait. Une de ces petites créatures, lourdement chargée d'une graine d'une espèce quelconque, tirait péniblement son fardeau ; elle avait été séparée du reste de ses compagnes et elle grimpait sur le rebord de l'appui de la fenêtre. En arrivant sur la surface unie, elle s'arrêta, comme si elle eût été très fatiguée, et regarda autour d'elle, en remuant ses toutes petites cornes. Benoni la considéra un moment ; puis, de l'un de ses doigts, il fit voler la pauvre petite bête dans l'espace. Cela me choqua de le voir agir ainsi, et je sentis qu'il devait être cruel, car il rit tout haut. En tout cas, cela aurait semblé moins cruel d'avoir balayé toute la traînée des insectes que d'avoir fait choix de ce petit ouvrier fatigué, surchargé, oublié par les autres.

— Pourquoi avez-vous fait cela? — lui demandai-je involontairement.

— Pourquoi?.... Pourquoi est-ce que je fais n'importe quoi? Parce que cela m'amuse : c'est la meilleure de toutes les raisons.

— Naturellement; c'était folie à moi de vous le demander. C'est probablement le motif de votre présence ici. Vous aimeriez à précipiter mon pauvre Nino de la hauteur à laquelle il est arrivé dans son amour, et, pour satisfaire vos

cruels instincts, vous êtes venu ici pour attaquer le cœur d'une innocente jeune fille.

Je le regardais attentivement, et je me suis souvent étonné d'avoir eu le courage de l'insulter. C'était un coup vraiment audacieux, et son air me convainquit que je n'étais pas trop éloigné de la réalité. Accuser un vieillard en cheveux gris d'essayer de gagner l'affection d'une jeune fille semblait absurde. Mais si vous aviez jamais vu Benoni, vous auriez compris qu'il était rien moins que vieux, excepté par ses cheveux de neige. Plus d'un jeune homme aurait pu envier la singulière agilité de ses membres délicats, l'éclat et la fraîcheur de son visage animé, et le feu de ses yeux. Il était violent aussi, car, au lieu de rire de l'absurdité de la chose ou de ce qu'aurait pu être cette absurdité, comme un scélérat plus accompli l'aurait fait, il était visiblement en colère. Il me regarda vivement et s'agita d'un air furieux, de sorte que je me rejetai en arrière, et ce ne fut que quelques instants plus tard qu'il lui vint à l'esprit qu'il devait paraître se divertir.

— Comme c'est ridicule! — cria-t-il à la fin, maîtrisant sa colère. — Vous plaisantez!

— Oh! oui, bien entendu, je plaisante, — répondis-je en quittant la fenêtre. — Maintenant, il faut que je vous souhaite le bonjour avec beaucoup d'excuses pour mon indiscrétion.

Il devait être charmé d'être débarrassé de moi, mais il insista poliment pour me reconduire jusqu'à la porte. Peut-être voulait-il être sûr que je n'adresserais pas de questions aux domestiques.

Pendant que nous traversions un vestibule extérieur, nous tombâmes tout à coup sur Hedwige, qui entrait du côté opposé, toute vêtue de noir et ressemblant à une belle image de la douleur. Comme je vous l'ai dit, elle ne me connaissait pas. Benoni la salua jusqu'à terre, lorsqu'elle passa, et lui adressa quelques mots flatteurs sur son air. Elle avait d'abord légèrement tressailli en nous voyant, puis elle continua sans rien dire; mais il y avait sur son visage un air de souverain mépris et de dégoût, tel que je n'en avais jamais vu de pareil sur les traits d'aucune créature humaine. Bien plus que du mépris, car il y avait encore de la peur et de la haine; de sorte que, si un coup d'œil pouvait raconter toute une histoire, il n'y aurait pas eu un atome de ses sentiments pour Benoni qui restât à deviner.

Cette rencontre produisit une profonde impression sur moi, et je vis, cette nuit-là, son visage dans mes rêves. S'il y avait eu besoin de quelque chose pour compléter, dans mon jugement, le tableau de la situation au château, ce quelque chose venait de m'être fourni. Le Juif était venu là pour obtenir Hedwige pour lui. Elle le haïssait parce qu'elle était fidèle à Nino; elle le haïssait parce qu'il connaissait peut-être son secret amour pour mon enfant. Pauvre jeune fille, enfermée pendant des jours et des semaines et forcée de vivre avec un homme qu'elle redoutait et qu'elle méprisait tout à la fois! Sa vue me rappela que j'avais, dans ma poche, la lettre que Nino m'avait envoyée pour elle, des semaines auparavant, et

que je n'avais pas trouvé le moyen de lui faire remettre depuis que j'étais arrivé à Fillettino. Soudain, je fus pris d'une folle résolution de la lui remettre à n'importe quel prix. Le baron me reconduisit en me saluant jusqu'à la porte et je m'arrêtai dehors, lorsque la lourde porte eut vibré sur ses gonds et que le bruit des pas du baron se faisait encore entendre pendant qu'il traversait la cour.

Je m'assis sur le parapet de la montée et, avec mon couteau, je coupai quelques-uns des points qui retenaient mon argent entre mes deux gilets. Je pris un des billets de cent francs qui y étaient cachés, je trouvai la lettre que Nino m'avait envoyée pour Hedwige, et, une fois encore, je tirai la cloche. Le domestique qui m'avait introduit revint et me regarda avec un certain étonnement. Mais je ne lui laissai pas le temps de me questionner.

— Voici un billet de cent francs, — dis-je. — Prenez-le et remettez cette lettre à la Signora Contessina. Si vous me rapportez une réponse écrite, ici, demain, à pareille heure, je vous en donnerai encore autant.

Le domestique fut abasourdi pendant un instant; après quoi il prit prestement l'argent et la lettre et les cacha dans son habit.

—L'ordre de Votre Excellence sera ponctuellement exécuté,—dit-il avec une profonde révérence.

Puis il s'en alla.

C'était une extravagance bien grande à moi d'agir ainsi, mais il n'y avait pas d'autre ma-

nière de m'y prendre. Un petit cadeau aurait été pire que tout. Si on a les moyens de payer largement, il vaut mieux acheter un domestique que de se fier à un ami. Un ami n'a rien à gagner à garder votre secret, au lieu que le domestique espère plus d'argent dans l'avenir, et la perspective du bénéfice le rend aussi muet que la tombe.

Je n'aurais certainement pas agi comme je le fis si je n'avais pas rencontré Hedwige dans le vestibule. Mais la vue de son visage pâle et de ses yeux gonflés m'alla au cœur, et j'aurais donné la totalité de ma petite fortune pour lui apporter quelque bonheur, bien que je ne pusse le voir. La situation, d'ailleurs, était si nouvelle et si alarmante que je me trouvais obligé d'agir rapidement, ne sachant pas quels malheurs un retard pourrait amener.

Le lendemain matin, je montai de nouveau jusqu'à la grande porte et je tirai la cloche. Le même domestique parut. Il glissa un billet dans ma main et je glissai un billet dans la sienne. Mais, à ma grande surprise, il ne ferma pas la porte et ne se retira pas.

— La signorina a dit que Votre Excellence lirait le billet et que je vous accompagnerais, — dit-il.

Je vis qu'il avait son chapeau à la main, comme s'il était prêt à partir. J'ouvris le billet. Il disait simplement que le domestique était digne de confiance et qu'il indiquerait au Signor Grandi ce qu'il avait à faire.

— Vous avez dit mon nom à la contessina alors? — dis-je au domestique.

Il m'avait annoncé au baron et par conséquent il savait qui j'étais. Il fit un signe de tête, ferma la porte derrière lui, et sortit avec moi. Quand nous fûmes dans la rue, il m'expliqua qu'Hedwige désirait me parler. Il m'exposa qu'il y avait un escalier dans le roc, conduisant au niveau de la ville. Puis il ajouta que de temps en temps le vieux comte et le baron buvaient copieusement, comme des soldats et des aventuriers le font, pour passer la soirée. La première fois que cela arriverait, lui, le fidèle serviteur, viendrait à mon logement et me conduirait dans l'intérieur du château par le susdit passage, dont il avait la clef.

J'avoue que j'étais désagréablement alarmé par la perspective d'entrer au château comme un voleur et d'une façon si romanesque. Cela sentait plus le siècle dernier que le siècle paisible et éminemment bourgeois dans lequel nous vivons. Mais le château de Fillettino a été bâti il y a des centaines d'années, et ce n'est pas ma faute s'il n'est pas tombé en ruines, comme tant d'autres de la même espèce. Le domestique me recommanda de toujours rester à la maison après huit heures du soir, pour le cas où l'on aurait besoin de moi, et d'éviter d'être vu par le baron quand il était dehors. Il vint voir où je demeurais, et il me quitta en me faisant force salutations.

Vous pouvez vous imaginer dans quelle anxiété je passai mon temps. Toute une semaine

s'écoula, et pourtant je n'avais pas encore été mandé. Tous les soirs, à sept heures, une heure avant le temps fixé, j'étais dans ma chambre, attendant quelqu'un qui ne venait jamais. J'avais l'esprit si troublé que je perdis tout appétit et que je songeai à me faire saigner encore une fois. Mais je réfléchis que c'était trop tôt, et je me contentai d'acheter un peu de tamarin chez l'apothicaire.

Un matin, l'apothicaire, qui est aussi le maître de poste, me remit une lettre de Nino, datée de Rome. Son engagement était terminé, il était arrivé à Rome, et il allait venir me rejoindre immédiatement.

XV.

De même qu'il arrive souvent que, dans des affaires importantes, les moindres événements qui doivent amener le dénoûment final semblent se succéder très rapidement et presque s'amonceler les uns sur les autres, il advint que ce soir-là même, après que j'eus reçu la lettre de Nino, la contessina m'envoya chercher.

Quand le domestique entra, j'étais assis dans ma chambre, par la force de l'habitude et bien que le long temps écoulé eût rendu chimérique la probabilité d'une entrevue. J'espérais que Nino pourrait arriver à temps pour y aller à ma place, car je savais qu'il ne tarderait pas beaucoup après la réception de sa lettre. Il voyagerait, bien sûr, aussi vite qu'il pourrait, et, s'il avait bien compris mes instructions, il n'était pas vraisemblable qu'il s'égarât. Mais, malgré toutes mes

espérances, l'invitation arrivait trop tôt et je fus obligé de m'y rendre moi-même.

Imaginez l'air que j'avais et ce que j'éprouvais : un vieux professeur raisonnable, comme je le suis, se glissant furtivement dans la nuit, tout enveloppé dans un manteau aussi sombre et aussi râpé que celui de n'importe quel conspirateur, armé d'un bon poignard crainte d'accidents, le cœur me battant, me demandant si je pourrais me servir de mon arme en cas de besoin, et guidé vers le lieu de l'épreuve par le serviteur de confiance d'une belle et malheureuse jeune fille. J'ai souvent ri depuis de la figure que je devais faire, mais je ne riais pas sur le moment. C'était une affaire très sérieuse.

Nous longeâmes la base du grand rocher sur lequel le château est bâti et nous atteignîmes la petite porte basse sans rencontrer personne. La nuit était éclairée par la lune, — la lune de Pâques était près de son plein, — et sa pâle clarté faisait paraître distinctement chacun des boulons de fer de la porte, projeté en relief par son ombre même sur le chêne uni. Mon guide tira de sa poche une grosse clef, qui grinça dans la serrure sous la pression de ses deux mains, lorsqu'il la fit tourner dans les gardes rouillées. Le bruit m'effraya ; mais le domestique rit et me dit que le comte de Lira et le baron Benoni ne pouvaient entendre, car ils étaient bien loin, dans la salle voûtée, où ils se racontaient de longues histoires à la suite de leurs libations. Nous entrâmes, et il me fallut monter quelques-unes des marches

obscures pour lui laisser la place suffisante pour fermer la porte derrière nous, ce qui nous plongea dans une obscurité complète. J'avoue que je fus très ému et très effrayé jusqu'à ce qu'il eût allumé un rat-de-cave qu'il avait apporté, ce qui donna assez de lumière pour éclairer le chemin. L'escalier tournait et était fort raide, mais parfaitement sec. Quand le domestique eut passé devant moi, je le suivis, sentant qu'à tout événement la porte derrière moi était fermée et qu'il y avait quelqu'un entre moi et n'importe quel danger qui pourrait survenir en avant.

Le domestique s'arrêta devant moi et, quand j'eus tourné le coin de l'escalier tournant, je vis qu'une lumière plus vive que la nôtre sortait d'une petite porte ouvrant directement sur l'escalier. Un moment après, j'étais en présence d'Hedwige de Lira. Le domestique se retira et nous laissa seuls tous deux.

Elle était vêtue de noir et s'adossait contre la pierre rugueuse : l'éclatante lumière d'une somptueuse lampe dorée posée sur le plancher frappait de bas en haut le pâle visage de la jeune fille. Ses yeux en reflétaient l'éclat et ils semblaient brûler comme de gros diamants sombres, quoiqu'ils parussent si bleus au jour. Elle avait l'air tourmenté au delà de toute expression, comme si la douleur de son âme avait pris forme et que l'angoisse de son cœur eût pris substance. Les larmes avaient creusé ses joues de marbre et cette douleur plus vive, qui ne laisse même pas place au soulagement des larmes, avait creusé de gran-

des ombres sous ses sourcils. Ses mains amaigries, enlacées, semblaient se tordre mutuellement dans d'étranges spasmes de douleur; et, quoiqu'elle se tînt aussi droite qu'une colonne élancée contre le sombre roc, c'était plutôt par le courage du désespoir que parce qu'elle était droite et grande naturellement.

Je m'inclinai profondément devant elle, tenu en respect par l'indicible souffrance dont j'étais témoin.

— Vous êtes le Signor Grandi? — demanda-t-elle d'une voix basse et tremblante.

— Votre très humble serviteur, Signora Contessina, — répondis-je.

Elle me tendit la main, puis la retira vivement, d'un geste timide et nerveux, au moment où j'allais la prendre.

— Je ne vous ai jamais vu, — dit-elle, — mais je sens que vous devez être un ami....

Elle s'arrêta.

— En vérité, Signorina, je ne suis ici que pour cette raison, — dis-je, essayant de parler résolument et aussi pour lui donner quelque courage. — Dites-moi comment je puis le mieux vous servir; et, quoique je ne sois ni jeune ni fort comme Nino Cardegna, mon enfant, je ne suis pas si vieux que je ne puisse faire quoi que ce soit que vous ordonniez.

— Alors, au nom du ciel, sauvez-moi de ce....

Encore une fois la phrase expira sur ses lèvres, et elle jeta un regard anxieux du côté de la porte. Je réfléchis que, si quelqu'un venait, nous serions

pris comme des souris dans une souricière, et je fis mine d'aller regarder dans l'escalier. Mais elle m'arrêta.

— Je m'effraye follement, — dit-elle. — Ce domestique est fidèle et veillera.

Je pensai que c'était le moment de découvrir ses désirs.

— Signorina, — dis-je, — vous me demandez de vous sauver. Vous ne dites pas de quoi. Mais je puis du moins vous dire que Nino Cardegna sera ici dans un jour ou deux....

A cette nouvelle inattendue, elle poussa un léger cri et le sang afflua à ses joues, contrastant étrangement avec sa pâleur mortelle. Elle paraissait prête à parler ; mais elle se contint, et ses yeux, qui m'avaient regardé d'outre en outre un moment auparavant, se baissèrent timidement sous mon regard.

— Est-ce possible ? — dit-elle à la fin d'une voix troublée. — Oui, s'il vient, je crois que le Signor Cardegna m'aidera.

— Madame, — dis-je très courtoisement, car je devinais son embarras, — je puis vous assurer que mon enfant est prêt à vous vouer sa vie, en retour de la bienveillance avec laquelle vous l'avez accueilli à Rome.

Elle leva les yeux, en souriant à travers ses larmes, car ce bonheur inattendu avait mouillé ses paupières alanguies.

— Vous êtes bien bon, Signor Grandi. Le Signor Cardegna est, je crois, un bon ami pour moi. Vous dites qu'il sera ici?....

— J'ai reçu, aujourd'hui, une lettre de lui, datée de Rome, dans laquelle il me dit qu'il part immédiatement. Il peut être ici demain matin, — répondis-je.

Hedwige avait retrouvé son calme, peut-être parce qu'elle était rassurée par ma manière de parler de Nino. Cependant, j'avais hâte d'entendre, de sa bouche, la confirmation de mes soupçons concernant le baron.

— Je ne mets pas en doute, — continuai-je bientôt, — qu'avec votre consentement mon enfant ne puisse vous délivrer de cette prison....

J'employai ce mot à tout hasard. Si Hedwige avait moins souffert et eût été moins cruellement tourmentée, elle m'aurait fait des reproches pour cette expression. Mais je la rappelais à sa position, et son sang-froid l'abandonna aussitôt.

— Vous avez raison d'appeler cela une prison! — s'écria-t-elle. — C'est tout autant une prison que cette chambre creusée dans le roc où tant de malheureux ont langui sans espoir.... une prison dont on me sort tous les jours, au doux soleil, pour respirer et me faire vivre, et pour me faire sentir combien ce doit être une chose bienheureuse que la liberté! Et chaque jour on me ramène, et on me dit que je puis être libre si je consens. Consentir!.... Dieu de miséricorde! — gémit-elle, dans un subit accès de désespoir furieux. — Consentir jamais à appartenir, corps et âme.... à être touchée, profanée, souillée par ce monstre inhumain; vendue à lui, à cet être sans pitié, dont le cœur est semblable à un cra-

paud, un être venimeux et rampant.... vendue à lui pour cette vie, et abandonnée à la vengeance de Dieu dans la vie future; troquée, négociée, et apprendre que je suis si avilie et si perdue que le véritable prix que l'on offre de moi est un honneur pour moi, et qu'il est beaucoup au-dessus de ma valeur!....

Elle venait à moi tout en parlant et les larmes brûlantes, qui étaient en elle et qu'elle contenait à grand'peine, semblaient la suffoquer, de sorte que sa voix était rauque.

— Et pourquoi.... pourquoi? — cria-t-elle d'un ton égaré, en saisissant mon bras et en me regardant ardemment dans les yeux. — Pourquoi?.... Parce que je lui ai donné une pauvre rose, parce que je l'ai laissé me voir une fois; parce que j'aimais sa douce voix; parce que.... parce que.... je l'aimais, parce que je l'aime, et parce que je veux continuer à l'aimer, quand j'en devrais mourir.

La pauvre jeune fille était dans un accès d'emportement d'amour et de haine, tout à la fois, et elle ne mesurait pas ses expressions. La colère blanche de son âme tourmentée enflammait sa pâle figure et illuminait chacun de ses traits, bien qu'elle fût tournée contre la lumière, et elle serrait mon bras de façon à me faire mal. Le marbre était brûlé par le feu intérieur et il devait se réduire en cendres. La blanche et calme statue était devenue une colonne de flamme dans ce combat, à la vie, à la mort, pour l'amour. J'essayai de parler, mais je ne pus, car la

frayeur et l'étonnement paralysaient ma langue. Et vraiment elle me donnait bien peu de temps pour réfléchir.

— Je vous dis que je l'aime, comme il m'aime, — continua-t-elle d'une voix tremblante, — avec tout mon être.... Dites-le-lui.... Dites-lui qu'il peut me sauver, que lui seul le peut: que pour l'amour de lui, je suis torturée, méprisée, avilie, vendue : que mon corps est jeté aux orties et pire qu'aux orties ; que mon âme est livrée aux démons qui me tentent de tuer et d'être libre.... oui.... par mon propre père, pour l'amour de lui. Dites-lui que ces mains qu'il baisait sont usées à force de se tordre pour s'arracher des petites peines l'une de l'autre ; mais que la plus grande peine les pousse à faire pis. Dites-lui, bon monsieur.... vous êtes bon et vous l'aimez, mais pas comme moi.... dites-lui que mes cheveux dorés se sont rayés de blanc dans ces terribles deux mois ; que ces yeux qu'il aimait se sont usés à force de pleurer. Dites-lui....

Mais sa voix lui fit défaut et elle chancela contre le mur, se cachant le visage dans ses mains. On entendit sa respiration tremblante, une lutte avec elle-même, un grand sanglot : puis les pleurs longtemps cachés furent libres et coulèrent abondamment sur ses mains.

— Oh! non, non, — gémit-elle, — il ne faut pas que vous lui disiez cela.

Puis, étouffant son angoisse, elle se tourna vers moi.

— Vous ne voudrez pas.... vous ne pouvez pas

lui dire cela! Je suis faible, malade, mais je supporterai tout pour.... pour lui!

Ce grand effort l'épuisa et je crois que, si je ne l'avais pas soutenue, elle serait tombée et se serait fait beaucoup de mal sur le pavé de pierre. Mais elle est jeune, et je ne suis pas très fort, et je n'aurais pu l'aider à se relever. Aussi je m'agenouillai et laissai tout son poids peser sur mon épaule.

Sa belle tête s'appuyait pathétiquement contre mon vieil habit et j'essayais d'essuyer ses larmes avec ses longs cheveux dorés, car je n'avais pas de mouchoir. Mais bientôt je ne vis plus ce que je faisais : je pleurais moi-même de pitié pour tout cela, et mes larmes coulaient sur ses mains amaigries. Et je restais agenouillé, et elle était à moitié assise, à moitié couchée sur le sol, sa tête penchée sur mon épaule, et j'étais ravi alors d'être vieux, car je sentais que j'avais le droit de la consoler.

Bientôt elle me regarda et elle vit que je pleurais. Elle ne dit rien, mais elle prit son petit mouchoir de dentelle et le pressa sur mes yeux.... d'abord l'un, puis l'autre; et cette action amena une légère rougeur virginale sur ses joues au milieu de tout son chagrin personnel. Une fille ne l'aurait pu faire plus affectueusement.

— Mon enfant, — dis-je enfin, — soyez bien convaincue que votre secret est en sûreté avec moi. Mais quelqu'un vient, avec qui il sera plus en sûreté encore.

— Que vous êtes bon!.... — dit-elle.

Sa tête retomba encore et se blottit sur ma poitrine, de sorte que je pouvais voir ses cheveux brillants à travers ma barbe grise. Mais, un moment après, elle leva encore les yeux et eut l'air de vouloir se lever; je l'aidai, et tous deux nous nous trouvâmes debout.

Pauvre Hedwige! si belle, si malheureuse! Je puis me rappeler cela et reconstituer tout ce tableau dans mon esprit. Elle était encore appuyée sur mon bras et elle me regardait; toute sa chevelure retombait sur ses épaules, et les merveilleuses lignes de son visage délicat semblaient rendues éthérées et angéliques par ses souffrances.

— Ma chère enfant, — dis-je à la fin, en caressant ses cheveux dorés avec ma main, comme je pensais que sa mère l'aurait fait si elle avait eu une mère, — ma chère enfant, votre entrevue avec mon Nino peut être courte, et vous pouvez ne pas avoir l'occasion de vous trouver avec lui pendant bien des jours. Si cela ne vous fait pas trop de peine, voulez-vous me dire quels sont vos tourments ici? Je pourrai alors le lui répéter, et cela vous fera gagner du temps quand vous serez ensemble.

Elle me regarda dans les yeux, comme si elle eût voulu m'éprouver et voir si j'étais sincère.

— Je pense que vous avez raison, — répondit-elle en prenant courage. — Je vais tout vous dire en deux mots. Mon père me traite comme si j'avais commis quelque crime impardonnable, ce que je ne comprends pas du tout. Il dit que ma

réputation est perdue. Bien certainement cela n'est pas vrai, n'est-ce pas?

Elle fit cette question si innocemment et si simplement que je souris.

— Non, ma chère enfant, cela n'est pas vrai, — répondis-je.

— Certainement je ne puis comprendre cela, — continua-t-elle, — mais il le dit et il insiste pour me faire croire que la seule ressource qui me reste est d'accepter ce qu'il appelle l'offre avantageuse qui s'est soudainement offerte d'elle-même.

Elle tressaillit légèrement.

— Il ne me laisse pas de repos. Il paraît que ce misérable a écrit pour demander ma main à mon père quand nous avons quitté Rome il y a deux mois. La lettre a été envoyée ici et mon père s'est mis tout de suite à me dire que je devais me résoudre au mariage. D'abord je me suis mise fort en colère; mais voyant que nous étions seuls, je me suis déterminée finalement à paraître indifférente et à ne pas lui répondre quand il m'en parlait. Alors il a pensé que mon esprit était brisé et il a fait venir le baron Benoni qui est arrivé il y a une quinzaine. Le connaissez-vous, Signor Grandi? Je le suppose, puisque vous êtes venu le voir.

La même expression de haine et de répulsion que j'avais remarquée quand Benoni et moi l'avions rencontrée dans le vestibule reparut sur son visage.

— Oui, je le connais. C'est un fourbe, un misérable, — dis-je vivement.

— Oui, et plus que cela encore, mais c'est un grand banquier de Russie....

— Un banquier.... — demandai-je étonné.

— Ne le saviez-vous pas?.... Oui; il est très riche et il a une grande maison de banque, si c'est comme cela que cela s'appelle. Mais il voyage constamment et ses associés prennent soin de ses affaires. Mon père dit que je l'épouserai ou que je finirai mes jours ici.

— A moins que vous ne finissiez les siens pour lui! — criai-je avec indignation.

— Chut!.... — dit-elle en tremblant violemment. — Il est mon père, vous savez, — ajouta-t-elle avec une subite ardeur.

— Mais vous ne pouvez consentir.... — commençai-je.

— Consentir!.... — interrompit-elle avec un rire amer. — Je mourrai plutôt que de consentir.

— Je veux dire vous ne pouvez consentir à être enfermée pour toujours dans cette vallée.

— S'il le faut, je m'y résignerai, — dit-elle à voix basse.

— Ce n'est pas nécessaire, — murmurai-je.

— Vous ne connaissez pas mon père. C'est un homme de fer, — répondit-elle avec douleur.

— Vous ne connaissez pas mon enfant. C'est un homme de parole, — répliquai-je.

Nous restâmes muets, car nous savions très bien tous deux ce que nos paroles voulaient

dire. Il n'y avait qu'une seule issue à une pareille situation.

— Je crois qu'il faut vous en aller à présent, — dit-elle à la fin. — Si on s'apercevait de mon absence, tout serait fini. Mais je suis désolée de vous renvoyer, vous êtes si bon ! Mais comment pourrez-vous me faire savoir....

Elle s'arrêta en rougissant et se baissa pour prendre la lampe sur le plancher.

— Ne pouvez-vous pas vous trouver ici demain soir, quand ils seront endormis? — suggérai-je, sachant ce qu'aurait été sa question.

— Je vous enverrai le même domestique demain soir et je vous ferai dire si c'est possible, — dit-elle. — Et maintenant, je vais vous montrer la route pour sortir de ma maison, — ajouta-t-elle avec la première ombre d'un léger sourire.

Elle sortit de la petite chambre dans le roc, l'élégante lampe dorée à la main ; elle écouta un instant, puis elle se mit à descendre les escaliers.

— Mais la clef? — demandai-je, suivant sa marche légère de mon pas lourd.

— Elle est dans la serrure, — répondit-elle.

Et elle continua.

Quand nous arrivâmes en bas, nous trouvâmes la clef où elle avait dit. Le domestique l'avait laissée en dedans, et je tournai les verrous, non sans quelque difficulté. Nous demeurâmes pendant un moment dans l'étroit espace, où la dernière marche était tout contre la porte. Ses yeux étincelaient étrangement à la lueur de la lampe.

— Comme ce serait facile!.... — dis-je, comprenant son coup d'œil.

Elle fit un signe de tête et me poussa doucement dant la rue; je tirai la porte et m'y adossai pendant qu'elle la fermait à clef.

— Bonsoir! — dit-elle de l'autre côté.

Je mis ma bouche contre le trou de la serrure.

— Bonsoir.... Courage!.... — répondis-je.

Je pouvais entendre son pas léger remonter l'escalier de pierre. Il me semblait étonnant qu'elle ne fût pas effrayée de s'en retourner seule. Mais l'amour rend brave.

La lune s'était levée durant le temps que j'étais resté à l'intérieur; je flânai autour de la base du rocher et j'allumai un cigare tout en marchant. La terrible aventure que j'avais redoutée était maintenant terminée et je me retrouvais moi-même. Vraiment, c'était une chose curieuse pour un homme de mon âge et de mes habitudes; mais ce que j'avais entendu avait tellement absorbé mon attention que, tant que l'entrevue avait duré, j'avais oublié l'étrange façon dont nous nous étions trouvés réunis. J'étais terrifié par l'étendue du malheur de la jeune fille; je le sentais plutôt que je ne le comprenais de sa rapide description et de ses explosions passionnées. Il n'y a pas à se tromper à la violence d'une souffrance qui épuise et consume la portion mortelle de nous, comme la cire devant le feu.

Et Benoni.... le misérable! Il avait écrit pour demander Hedwige en mariage avant de venir

me voir à Rome. Il y avait quelque chose de diabolique à lui à m'inviter presque à assister à son triomphe, et je le maudissais tout en poussant les cailloux épars sur le chemin avec mes gros souliers. Ainsi il était banquier, aussi bien que musicien et voyageur. Qui l'aurait pensé?

— Une chose est évidente, — me dis-je, en me mettant au lit : — à moins qu'on ne fasse quelque chose immédiatement, cette pauvre fille s'étiolera et mourra.

Pendant toute la nuit, son pauvre visage amaigri et ses yeux brillants hantèrent mes rêves; de sorte que je m'éveillai plusieurs fois, pensant que j'essayais de la secourir et que je ne pouvais pas. Mais vers l'aube je me sentis certain que Nino venait et que tout irait bien.

Je bavardais avec ma vieille propriétaire le lendemain matin et je fumais pour passer le temps, quand il y eut tout à coup un grand bruit dans la rue : c'est-à-dire que quelqu'un arrivait et que tous les petits enfants rassemblés en troupe couraient après l'étranger, tandis que les vieilles femmes venaient sur le pas de leurs portes avec leur tricot et clignaient des yeux sous l'éclat du soleil pour voir ce dont il s'agissait.

C'était Nino, naturellement, mon enfant lui-même, monté sur une vigoureuse mule, avec un paysan à côté de lui sur une autre. Il était habillé tout de gris et portait de grandes bottes ; son grand chapeau de feutre tombait à moitié sur son visage et me cachait ses yeux ; mais il n'y avait pas à s'y tromper, c'étaient bien sa

grande mâchoire carrée et ses lèvres toujours serrées. Je courus vers lui et l'appelai par son nom. En un instant il eut mis pied à terre et nous nous embrassâmes tendrement.

— L'avez-vous vue? — furent les premiers mots qu'il prononça.

Je lui fis signe que oui et je l'entraînai dans la maison dans laquelle je demeurais, craignant que quelque malencontreux hasard n'amenât la société du château à passer par là. Il envoya le paysan à l'auberge avec les mules, et, quand nous fûmes enfin seuls ensemble, il se jeta sur une chaise et ôta son chapeau.

Nino, lui aussi, avait changé dans les deux mois qui s'étaient écoulés. Il avait voyagé au loin, il avait beaucoup chanté, il avait été porté aux nues, et il avait vu le grand monde. Mais il y avait plus que tout cela sur son visage. Il y avait des traces de soucis et de pensées qui allaient parfaitement à ses traits mâles. Il y avait quelque chose dans sa physionomie qui révélait un dessein arrêté, et il y avait une lueur dans ses yeux noirs qui était tout un monde d'avertissement pour quiconque oserait le contrecarrer. Mais il paraissait plus maigre et ses joues étaient aussi blanches que le papier sur lequel j'écris.

Certains hommes sont nés maîtres et ne se relâchent jamais de l'autorité qu'ils exercent sur ceux qui les entourent. Nino m'avait toujours commandé, comme il semble commander à tout le monde, avec le moins de mots possible. Mais il est si loyal, si honnête, si bon que tous ceux

qui le connaissent l'aiment ; et c'est plus qu'on ne peut dire de la plupart des artistes. Pendant qu'il s'asseyait sur sa chaise, hésitant quelle question il ferait d'abord, en attendant que je parlasse, je pensais que, si Hedwige de Lira avait cherché dans le monde entier un homme capable de la délivrer de son méchant père et du prétendu qu'elle haïssait, elle n'aurait pu choisir un meilleur champion que Nino Cardegna le chanteur. Naturellement, vous allez tous dire que je suis engoué de mon enfant et que je l'ai aidé à faire quelque chose de mal, simplement parce que j'étais aveuglé par mon affection. Mais je maintiens et je soutiendrai toujours que Nino a bien agi en cette affaire, et je raconte mon histoire simplement pour que les honnêtes gens puissent juger.

Il s'assit à la fenêtre, et le soleil se répandait à travers les vitres sur ses cheveux bouclés, son habit de voyage, et ses bottes poudreuses. La servante de la maison lui apporta un peu de vin et d'eau ; mais il but seulement quelques gorgées d'eau et ne voulut pas toucher au vin.

— Vous êtes un cher et bon père pour moi, — dit-il, en me tendant la main de la place où il était assis, — et, avant de causer, il faut que je vous dise combien je vous remercie.

Ces paroles paraissent bien simples sur le papier ; mais un autre n'aurait pu m'en dire autant en une heure que sa voix et son regard ne m'en dirent en cette seconde.

XVI.

— Nino mio, — commençai-je, — j'ai vu la contessina hier soir. Elle est dans une situation très dramatique et très désespérée. Mais elle te fait ses compliments et compte sur toi pour la délivrer de ses tourments.

Le visage de Nino était calme, mais sa voix tremblait un peu lorsqu'il répondit : —

— Dites-moi bien vite, je vous en prie, quels sont ces tourments.

— Doucement.... je te dirai tout. Il faut que tu saches que ton ami Benoni te trahit et qu'il est ici. N'aie pas l'air étonné. Il a résolu d'épouser la contessina, et elle dit qu'elle mourra plutôt que de l'accepter pour mari, ce qui est tout à fait bien à elle.

A cette dernière nouvelle, Nino bondit sur sa chaise.

— Vous ne dites pas sérieusement que son père essaye de la marier à Benoni? — s'écria-t-il.

— C'est odieux, mon cher enfant, mais c'est vrai.

— Odieux!.... J'aurais cru que vous auriez trouvé un mot plus fort. Comment l'avez-vous appris?

Je lui racontai en détail notre entrevue de la veille au soir. Tant que je parlai, Nino m'écouta avec un très vif intérêt, et l'expression de son visage passa de la colère à la pitié et de la pitié à l'horreur. Quand j'eus terminé, il demeura silencieux.

— Tu peux voir par toi-même qu'il y a urgence, — dis-je.

— Je l'enlèverai, — dit Nino à la fin. — Ce sera fort désagréable pour le comte. Il aurait été bien plus sage en la laissant faire à sa guise.

— Ne fais rien d'inconsidéré, Nino mio. Songe un peu aux conséquences, si tu étais attrapé en enlevant, de force, la fille d'un homme aussi puissant que le Comte de Lira.

— Bast! vous parlez de sa puissance comme si nous vivions du temps des Colonnesi et des Orsini, au lieu de vivre sous une monarchie libre. Une fois marié avec elle, qu'ai-je à craindre? Est-ce que vous croyez que le comte aurait recours à la justice à propos de la réputation de sa fille, ou croyez-vous qu'il voudrait essayer de m'assassiner?

— Je ferais les deux, moi, si j'étais à sa place, — répondis-je. — Mais peut-être as-tu raison, et

cédera-t-il quand il verra qu'il est attrapé. Réfléchis encore et suppose que la contessina elle-même se refuse à une semblable démarche.

— C'est différent. Elle ne fera rien que de son plein gré. N'allez pas vous imaginer que je voudrais l'enlever, sans qu'elle le veuille bien?

Il se rassit près de moi et mit affectueusement une main sur mon épaule.

— Les femmes, Nino, sont des femmes, — observai-je.

— A moins qu'elles ne soient des anges, — ajouta-t-il.

— Laisse les anges au Paradis et prends garde d'y faire trop attention, dans ce monde de labeur journalier. Je t'ai dit souvent, mon garçon. que je suis plus vieux que toi.

— Comme si j'en doutais ! — dit-il en riant.

— Allons.... Je connais un peu les femmes. Cent femmes te diront qu'elles sont toutes prêtes à s'enfuir avec toi ; mais pas plus d'une dans le cent n'abandonnera vraiment tout et ne te suivra au bout du monde quand l'instant sera venu de s'enfuir. Elles font toujours des difficultés au dernier moment et disent que c'est dangereux et qu'on peut être pris. Voilà leurs façons, à elles. Tu seras tout prêt avec une échelle de corde, comme un des personnages de Boccace, et une liasse de billets de banque pour le voyage, et des sels aromatiques, et un coussin pour le petit chien, et un moyen de transport séparé pour la femme de chambre, le tout d'accord avec les indications qu'elle t'aura données : puis, à la minute

finale, elle dira peut-être qu'elle a peur de froisser les idées de son père, en le quittant sans l'avoir prévenu d'aucune façon. Prends bien garde, Nino!

— Quant à cela, — répondit-il assez tristement, — si elle ne veut pas, elle ne voudra pas ; et je ne tenterai pas de la convaincre contre son gré. Mais, à moins que vous n'ayez beaucoup exagéré ce que vous avez vu sur son visage, elle sera prête cinq minutes après que je l'aurai prévenue. Cela doit fort ressembler à l'enfer, là-haut au château, je crois.

— Messer Diavolo, qui gouverne la maison, ne laissera pas sa proie lui échapper si facilement que tu le crois.

— Son père?.... — demanda-t-il.

— Non, Benoni. Il n'y a pas d'être au monde plus implacable qu'un vieillard qui court après une jeune fille.

— Je n'ai pas peur de Benoni.

— Tu n'as que faire d'avoir peur de son père, — dis-je en riant. — Il est boiteux et ne peut courir après toi.

Je ne sais pas pourquoi les Romains se moquent des boiteux; car nous compatissons à leur infirmité, naturellement, comme à toutes les autres infirmités.

— Il y a quelque chose de plus que de la peur là-dedans, — dit Nino sérieusement. — C'est une grosse chose à avoir sur la conscience.

— Quoi?.... — demandai-je.

— Enlever une fille de la maison de son père

sans son consentement.... ou au moins sans le consulter. Je n'aimerais pas cela.

— Penses-tu à demander le consentement du vieux gentilhomme avant d'enlever sa fille? Tu es un petit âne, Nino, ma parole.

— Ane ou tout ce que vous voudrez, mais j'agirai comme un galant homme. Je verrai le comte, et je lui demanderai une fois encore s'il veut consentir à laisser sa fille se marier avec moi. Sinon, tant pis pour lui, il sera averti.

— Voyons, Nino, — dis-je étonné de cette idée, — je t'ai appris un peu de logique. Suppose que tu penses à enlever un cheval, au lieu d'une femme. Irais-tu trouver le propriétaire du cheval, ton chapeau à la main, pour lui dire: « J'espère que Votre Excellence ne sera pas scandalisée si je prends ce cheval, qui me semble être un bon animal et qui me plaît! » Et puis t'attendrais-tu à ce qu'il te laisse lui prendre son cheval?

— Sor Cornelio, ce n'est pas la même chose. Les femmes sont libres et elles ont le droit d'épouser qui bon leur semble ; mais les chevaux sont esclaves. Cependant je ne suis pas un voleur : je demanderais certainement le cheval à l'homme ; puis, s'il me le refusait et si je me croyais en droit de le prendre, je le prendrais de force et non pas à la dérobée.

— Il me semble que, si tu songes à t'approprier ce qui ne t'appartient pas, tu peux tout aussi bien le faire de la manière la plus simple, — objectai-je. — Mais nous n'avons pas besoin de discuter là-dessus. Il y a une bien meilleure

raison pour laquelle tu ne consulteras pas le comte.

— Je ne le crois pas, — dit Nino, obstinément.

— C'est comme cela, néanmoins. La Contessina de Lira est malheureuse au delà de toute expression, et, si l'on ne fait rien, elle peut mourir. Des jeunes femmes sont mortes de chagrin avant aujourd'hui. Tu n'as pas le droit de mettre sa vie en péril en t'exposant à un refus. Réponds à cela, si tu peux, et je t'accorderai que tu es un ingénieux sophiste, mais non un bon amoureux.

— Il y a de la raison dans ce que vous dites à présent, — répondit-il. — Je n'avais pas idée de la gravité du cas dont vous me parlez. Vous l'avez vue?

Il cacha son visage dans ses mains et sembla réfléchir.

— Oui, je l'ai vue, et je voudrais que tu eusses été à ma place. Tu penserais différemment au sujet de la demande que tu veux faire à son père de te permettre de l'enlever.

Après avoir tout fait pour empêcher quelque chose d'inconsidéré, il semblait que je le poussais maintenant dans la gueule du danger. Je crois que le visage d'Hedwige était devant moi, comme il y avait été en réalité la veille au soir.

— Ainsi que Curion le dit à César, tout retard est préjudiciable à quiconque est entièrement préparé à l'action. Je me rappelle avoir lu quelque part qu'un semblable gaspillage de temps, en diplomaties et en flagorneries, est la ressource

favorite des esprits faibles et timides, qui regardent l'emploi des mesures dilatoires et ambiguës comme une preuve de la prudence la plus admirable et la plus consommée.

— Oh! vous n'avez pas besoin d'user de tant de savoir avec moi, — dit Nino. — Je vous assure que je ne serai ni dilatoire ni ambigu. Par le fait, je vais y aller tout de suite, sans même épousseter mes bottes, et je lui dirai: « Donnez-moi votre fille si vous voulez, et, si vous ne voulez pas, je conserverai encore l'espoir de me marier avec elle. » Il me répondra fort probablement : non, et alors je l'enlèverai. Il me semble que cela est simple.

— Suis mon conseil, Nino. Enlève-la d'abord et demande la permission ensuite. Cela vaut beaucoup mieux. Le véritable maître là-haut, c'est Benoni, j'imagine, et non le comte. Benoni est un gaillard qui te donnera beaucoup de fil à retordre. Si tu t'en vas de ce pas voir le père d'Hedwige, Benoni sera présent à l'entrevue.

Nino ne répondit rien ; il étendit ses jambes devant lui et inclina la tête sur sa poitrine.

— Benoni, — continuai-je, — a résolu de réussir. Il s'est probablement mis cette fantaisie en tête par pure méchanceté. Peut-être s'ennuie-t-il et a-t-il réellement envie d'avoir une femme avec lui? Mais je crois que c'est un homme qui se délecte dans la cruauté, et qui briserait aussi volontiers le cœur de la contessina en se débarrassant de toi qu'en l'épousant.

Je vis qu'il n'écoutait pas.

— J'ai une idée, — dit-il à la fin. — Vous n'êtes pas raisonnable, Messer Cornelio, car vous me conseillez d'être prudent et d'être téméraire tout d'une haleine.

— Tu me fais de très jolis petits compliments, Nino, — répondis-je avec aigreur.

Il me tendit la main d'un air de regret.

— Vous êtes aussi raisonnable que peut l'être tout homme qui n'est pas amoureux, — dit-il en me regardant avec ses grands yeux, — mais l'amour est le meilleur des conseillers.

— Quelle est ton idée? — demandai-je quelque peu calmé.

— Vous dites qu'ils sortent à cheval ensemble tous les jours. Oui... très bien alors. La contessina ne montera pas à cheval aujourd'hui, d'abord parce qu'elle est exténuée de fatigue par l'entrevue d'hier soir, ensuite parce qu'elle voudra faire tout son possible pour découvrir si je suis arrivé aujourd'hui ou non. Vous pouvez compter là-dessus.

— Je me le figure aussi.

— Alors, — continua-t-il, — dans ce cas, l'une de ces deux choses arrivera : ou le comte sortira seul ou ils resteront tous à la maison.

— Pourquoi Benoni ne sortira-t-il pas avec le comte?

— Parce que Benoni espérera voir Hedwige seule s'il reste à la maison, et que le comte sera ravi de lui en fournir l'occasion.

— Je crois que tu as raison, Nino. Tu n'es pas si bête que je pensais.

— A la guerre, — continua-t-il, — un général remporte un grand avantage en divisant les forces de son adversaire. Si le comte sort seul, je me présenterai à lui sur la route et je lui dirai ce que je veux.

— Allons, voilà que tu redeviens fou. Tu devrais, au contraire, entrer dans la maison quand le comte sera sorti et emmener la signorina avec toi n'importe où. Avant qu'il soit de retour, vous auriez déjà fait pas mal de chemin sur la route de Rome.

— Je vous dirai d'abord, une fois pour toutes, Sor Cornelio, — dit-il lentement, — qu'une semblable conduite serait honteuse et que je ne ferai rien de pareil. En outre, vous oubliez que, si je suivais votre avis, je trouverais au château Benoni.... le seul homme duquel vous pensez que j'aie quelque chose à craindre. Non, je veux jouer franc jeu avec le comte.

Je restais silencieux, car je voyais qu'il était résolu, et pourtant je n'aurais pas voulu lui laisser croire que j'étais satisfait.

L'idée de perdre un avantage en donnant à l'ennemi n'importe quelle espèce d'avertissement avant l'attaque me paraissait nouvelle à l'extrême; mais je compris que Nino voyait dans son projet la satisfaction de sa conscience et qu'il y sentait une odeur surannée de chevalerie errante oubliée, qu'il avait probablement appris à aimer dans ses expériences théâtrales. Je ne m'étais certainement pas attendu à ce que Nino Cardegna, le petit paysan, deviendrait le modèle

de la chevalerie et le miroir de l'honneur; mais je ne pouvais m'empêcher d'admirer son courage et de me demander s'il ne lui ferait pas finalement faux bond au dernier moment. Je ne le connaissais pas à moitié alors, quoiqu'il eût vécu avec moi pendant tant d'années. J'étais cependant très impatient d'apprendre de lui-même ce qu'il avait l'intention de faire ; car je redoutais que sa témérité n'amenât des malheurs, et j'avais des visions du comte et de Benoni tirant ensemble une soudaine et sommaire vengeance de moi-même.

— Nino, — dis-je, — j'ai fait de grands sacrifices pour t'aider à trouver ces gens....

Je ne voulais pas lui dire que j'avais vendu ma vigne pour faire les préparatifs d'un plus long voyage, quoique, depuis lors, il l'ait découvert.

—.... Mais si tu as envie de faire quelque folie, je remonterai sur mon petit âne et j'irai à quelques kilomètres de ce village jusqu'à ce que tout cela soit terminé.

Nino rit tout haut.

— Mon cher professeur, — dit-il, — n'ayez pas peur. Je vous donnerai tout le temps nécessaire pour vous éloigner. En attendant, il est certain que la contessina enverra le domestique de confiance, dont vous m'avez parlé, pour me donner des instructions. Si je ne suis pas ici, il faut que vous y soyez pour recevoir le messager. Maintenant, écoutez-moi.

Je me préparais à être tout oreilles et à écouter

son projet. Mais je ne m'attendais en aucune façon au plan qu'il me développa.

— Le comte peut se mettre en tête de sortir à cheval à une heure différente, s'il sort seul, — commença-t-il. — Je vais donc faire seller ma mule maintenant et mettre mon domestique.... un paysan de Subiaco, bon pour toute espèce de diablerie.... en sentinelle dans un endroit d'où il pourra surveiller l'entrée de la maison, ou du château, n'importe comment on appelle cet endroit. Dès qu'il verra sortir le comte, il m'appellera. Comme on ne peut aller à cheval que dans une ou deux directions dans cette vallée, je n'aurai pas grand'peine à me rencontrer avec le vieux gentilhomme, même si je ne puis le rattraper avec ma mule.

— As-tu des armes, Nino?

— Non. Je n'ai pas besoin d'armes pour affronter un vieillard en plein jour, et il est beaucoup trop soldat pour m'attaquer si je suis sans défense. Si le domestique vient après que je serai parti, il faut bien retenir mot pour mot ce qu'il vous dira, et il faudra aussi vous arranger un peu avec lui. Voici de l'argent, autant qu'il en faut pour faire tenir tranquille n'importe quel domestique Romain. Celui-là sera riche avant que nous en ayons fini avec lui. J'écrirai une lettre qu'il faudra qu'il remette, mais il faut aussi qu'il sache ce qu'il a à faire. Ce soir, à minuit, il faut absolument que la contessina se trouve à la porte de l'escalier par lequel vous êtes entré hier. Absolument.... vous entendez bien? Elle choisira

alors elle-même entre les souffrances qu'elle endure maintenant et la fuite avec moi. Si elle préfère s'enfuir, ma mule et mon paysan seront prêts. Le domestique qui me fera entrer n'aura rien de mieux à faire que de prendre tout droit la route de Rome, avec l'argent qu'il a gagné. Il y aura peut-être des difficultés pour amener la contessina jusqu'à l'escalier, surtout si le comte est dans une grande colère contre moi et ne dort pas beaucoup. Mais il n'aura pas la moindre idée que j'agirai aussi rapidement et il s'imaginera que, quand une fois sa fille sera claquemurée dans son appartement pour la nuit, elle ne pensera pas du tout à s'enfuir. Je ne crois même pas qu'il connaisse l'existence de l'escalier. De toutes manières, il ressort de votre succès à corrompre le premier domestique que vous avez rencontré que les domestiques sont dévoués aux intérêts de la signorina et aux leurs, et pas du tout à ceux de son père.

— Je ne puis concevoir, Nino, — dis-je, — pourquoi tu ne mets pas cet audacieux plan à exécution sans voir d'abord le comte et sans rendre toute la chose si dangereuse. S'il prend l'alarme dans la nuit, il te rattrapera bien vite avec ses bons chevaux avant que tu sois arrivé à Trevi.

— Je suis résolu à agir comme je le dis, — fit Nino, — parce que c'est mille fois plus honorable et parce que je suis certain que la contessina n'aimerait pas que j'agisse autrement. Elle comprendra ainsi que pour elle-même la fuite vaut mieux ; car je suis sûr que le comte fera une scène d'une manière ou d'une autre quand il rentrera

après ma rencontre avec lui. Si elle sait qu'elle peut se sauver cette nuit, elle ne souffrira pas de ce qu'il pourra dire ; mais elle sentira que sans la perspective de la liberté elle souffrirait beaucoup.

— Où as-tu appris à comprendre les femmes, mon garçon ? — demandai-je.

— Je ne comprends pas les femmes en général, — répondit-il, — mais je comprends très bien la seule femme qui existe pour moi personnellement. Je sais qu'elle est l'âme de l'honneur, et qu'en même temps elle a assez de sens commun pour définir les circonstances de sa situation.

— Mais comment seras-tu sûr de ne pas être rattrapé? — objectai-je, faisant une faible et dernière résistance contre son projet.

— C'est bien simple. Mon paysan de Subiaco connaît chaque pouce de ces montagnes. Il dit que la passe au delà de Fillettino est impraticable pour tous les animaux, excepté les hommes, les mules et les ânes. Un cheval roulerait en bas à chaque tournant. Mes mules sont des meilleures de leur espèce et il n'y en a pas de pareilles ici. Au lever du soleil je serai de l'autre côté de la Serra et en plein sur la route de Ceprano ou n'importe quel autre endroit je choisirai pour rejoindre le chemin de fer.

— Et moi ?.... Me laisseras-tu ici pour être assassiné par ce diable de Prussien? — demandai-je quelque peu effrayé.

— Mais non, padre mio. Si cela vous plaît, vous pouvez partir pour Rome au coucher du so-

leil ou aussitôt que je reviendrai de mon entrevue avec le comte ; ou bien encore vous pouvez prendre votre âne et franchir la passe, où nous vous rattraperons. Personne ne vous fera de mal, sous votre déguisement, et votre âne a même le pied plus sûr que mes mules. La nuit sera belle, aussi, car il y a pleine lune.

— Bon, bon, Nino, — dis-je à la fin ; — je suppose que tu as ton idée, comme tu l'as toujours dans ce monde. Et, puisque cela doit être, je traverserai la passe seul, car je n'ai pas peur du tout. Ce serait contre toutes les convenances que tu voyageasses seul, à cheval, à travers une contrée sauvage, pendant toute une nuit, avec la jeune fille avec laquelle tu dois te marier ; et, si je vais avec vous, il n'y aura rien à dire, car je suis une personne tout ce qu'il y a de plus convenable et j'occupe une position recommandable à Rome. Mais, pour l'amour de Dieu ! n'entreprends plus rien comme cela....

— Plus rien comme cela ?.... — s'écria Nino surpris. — Croyez-vous donc que je vais passer ma vie à me marier.... pour ne pas dire à enlever ma femme ?

— Allons, j'espère que tu en auras assez cette fois-ci.

— Je ne puis concevoir que, quand un homme a une fois épousé la femme qu'il aime, il en regarde jamais une autre, — dit Nino sérieusement.

— Tu es le plus heureux des garçons ! — m'écriai-je.

Nino trouva mes ustensiles pour écrire, qui consistaient en une mauvaise plume de fer, un peu de grossier papier réglé, et une misérable petite soucoupe d'encre, et il se mit à écrire une épître à la contessina. Je l'observais pendant qu'il écrivait et je fumais un peu pour passer le temps. Tout en le regardant, j'en arrivai à cette conclusion que ce jour-là, du moins, il était beau. Ses cheveux épais bouclaient autour de sa tête et sa peau blanche était aussi pâle et aussi claire que du lait. Je pensais que son teint était devenu moins brun qu'il ne l'était d'habitude, peut-être à force de rester au théâtre le soir. Cela enlève le sang des joues. Mais toute femme l'aurait regardé deux fois. En outre, il y avait, comme il y a à présent, une extrême simplicité et une rare propreté dans son costume ; car, à part ses bottes poudreuses, on n'aurait jamais deviné qu'il avait voyagé. Pauvre Nino! Quand il n'avait pas un sou au monde, excepté ce qu'il gagnait en copiant de la musique, il avait l'habitude de tout dépenser chez la blanchisseuse, si bien que Mariuccia était souvent épouvantée et que je le réprimandais pour son extravagance.

Il acheva enfin sa lettre et la glissa dans l'unique enveloppe qui restait. Il me la remit et me dit qu'il allait donner l'ordre de tenir les mules prêtes.

— Je puis rester dehors toute la journée, — dit-il, — comme je puis tout aussi bien être de retour dans quelques heures. Je ne saurais dire.... En tout cas, attendez-moi, et donnez la lettre et

toutes les instructions au domestique, s'il vient.

Puis il me remercia encore une fois très affectueusement et il partit après m'avoir embrassé.

Je le suivis de la fenêtre ; il leva les yeux et agita la main. Je me souviens très distinctement.... quel air il avait. Son visage était plus pâle que jamais ; ses lèvres étaient serrées l'une contre l'autre, quoiqu'elles eussent un sourire, et ses yeux étaient tristes. C'est un garçon incompréhensible.... du reste il l'a toujours été.

Je demeurai seul et j'eus beaucoup de temps pour réfléchir ; mais je puis vous assurer que mes réflexions n'étaient pas bien agréables. O amour, amour, dans quelles folies nous entraînes-tu la nuit et le jour ! Certainement, il vaut mieux être un modeste professeur de philosophie que d'être amoureux, ou follement, ou tristement, ou heureusement. Je ne m'étonne pas qu'un tas d'idiots aient essayé de prouver que Dante aimait la philosophie et qu'il l'appelait Béatrice. Il aurait été un modeste professeur, si cela était vrai, et il aurait été plus heureux. Mais je suis sûr que ce n'est pas vrai, car j'ai été, une fois, amoureux moi-même.

XVII.

Tout arriva ainsi que Nino l'avait prévu. Quand il me raconta tous ces détails, quelque temps après, je me rendis compte qu'il avait montré une intelligence peu commune en prédisant que le vieux comte sortirait seul à cheval ce jour-là. Il avait, il est vrai, pris ses dispositions de telle façon que, même si toute la société était sortie ensemble, il ne serait rien arrivé de pire qu'un ajournement de l'entrevue qu'il recherchait.

Mais il était destiné à faire ce qu'il désirait faire ce jour-là même, c'est-à-dire à trouver une occasion de parler au Comte de Lira seul.

Il était midi quand il me quitta ; la cloche du milieu du jour sonnait à l'église, et les gens du pays se hâtaient d'aller prendre leur repas. Les vieilles femmes avaient un morceau de pain de maïs, et les enfants déguenillés attrapaient ce

qu'ils pouvaient trouver et ramassaient les miettes dans le tablier de leurs mères. Quelques vigoureux garçons, qui n'étaient pas allé travailler dans la vallée, mâchaient de grosses bouchées de pain de maïs avec un poireau et un morceau de poisson salé, quelques-uns avaient versé de l'huile dessus. Nos montagnards mangent rarement quelque chose de plus, si ce n'est un peu de viande les jours de fête, ou un œuf quand les poules pondent. Mais ils rient et plaisantent sur la frugalité de leur grossier menu, et boivent un peu de vin quand ils peuvent s'en procurer. Justement alors, cependant, c'était le temps de jeûner, car c'était la fin de la Semaine Sainte; ils faisaient donc de nécessité vertu, et conservaient leurs œufs et leur vin pour Pâques.

Quand Nino sortit, il trouva son paysan et lui expliqua ce qu'il avait à faire. Cet homme sella une des mules et se mit de lui-même en faction, tandis que Nino s'asseyait près du feu, dans la vieille auberge, et mangeait un peu de pain. On était à la fin de Mars quand ces choses se passèrent et un petit feu était agréable, quoiqu'on pût très bien s'en passer. Il étendit ses mains devant la flamme des fagots, en s'asseyant sur le banc de bois, près du vieux foyer, et il mangea lentement son pain, comme si, une semaine auparavant, il n'avait pas été un grand homme à Paris, dînant somptueusement avec des célébrités de tout genre. Il n'y pensait même pas. Il regardait les flammes pour y découvrir un beau visage qu'il voyait continuellement devant lui, le

jour et la nuit. Il croyait avoir à attendre longtemps.... quelques heures peut-être.

Vingt minutes ne s'étaient pas écoulées, cependant, que son domestique vint tout haletant l'appeler à la porte et lui dire de venir tout de suite ; car le cavalier solitaire était sorti, comme on s'y attendait, et à un pas qui le mettrait bientôt hors de vue. Nino jeta son pain à un chien affamé, qui glapit en l'attrapant, puis s'y acharna comme un animal de proie.

En un clin d'œil lui et son domestique furent hors de l'auberge. Pendant qu'ils couraient à l'endroit où la mule était attachée à un vieil anneau scellé dans le mur tombant en poussière d'une maison à moitié en ruines près de la montée du château, l'homme dit à Nino que le grand gentilhomme s'était dirigé du côté de Trevi, par le bas de la vallée. Nino se mit en selle et prit en toute hâte la même direction.

Tout en marchant, il réfléchit qu'il serait plus sage de rencontrer le comte à son retour, et de le laisser passer après l'entrevue, comme s'il sortait de Fillettino. Cela serait un peu plus dur pour la mule ; mais un animal comme celui-là, habitué à porter d'énormes fardeaux pendant douze heures, tout d'un trait, pourrait bien porter Nino seulement pendant quelques kilomètres, sur une bonne route, avant le coucher du soleil et être encore frais à minuit. Une de ces grandes mules luisantes fatiguera trois chevaux et ne s'en trouvera jamais plus mal. Il laissa donc l'animal aller son pas sur la route de Trevi, suivant le

bord sinueux du torrent qui bouillonnait au-dessous ; parfois, sous des rochers surplombant, parfois à travers des morceaux de terre cultivés où la vallée s'élargit ; et çà et là passant sous quelques hêtres encore nus et ressemblant à des squelettes dans l'air vif de mars.

Mais Nino fit beaucoup de kilomètres, tout en songeant, sans rencontrer le comte ; il laissait pendre ses pieds hors des étriers et se fredonnait des fragments de chanson à lui-même, pour passer le temps. Il regarda à sa montre, — une très belle montre en or, qui lui avait été donnée par un très grand personnage, à Paris, — et il vit qu'il était deux heures et demie. Alors, pour éviter de fatiguer sa mule, il mit pied à terre et s'assit sous un arbre, à un endroit d'où il pouvait voir au loin sur la route. Mais trois heures arrivèrent ; puis, un quart d'heure se passa encore, et il se prit à craindre que le comte ne fût allé jusqu'à Trevi. A la vérité, Trevi pouvait bien ne pas être loin de là, pensa-t-il. Il remonta en selle et descendit la vallée. Il dit que, pendant tout ce temps, il ne pensa pas une fois à ce qu'il dirait au comte quand il le rencontrerait, ayant résolu, une fois pour toutes, ce qu'il avait à demander, à quoi la seule réponse devait être oui ou non.

Enfin, avant qu'il arrivât au tournant dans la vallée et au moment où le soleil descendait derrière les grandes montagnes à gauche, au delà du torrent, il vit l'homme à la rencontre duquel il était allé ; il n'était pas à cent mètres et s'avançait au pas sur son grand cheval. C'était le

comte, et il avait l'air absorbé par ses pensées, car sa tête se penchait sur sa poitrine et les rênes pendaient négligemment dans sa main. Il ne leva pas les yeux jusqu'à ce qu'il fût près de Nino, qui ôta son chapeau et s'arrêta court.

Le vieux comte fut évidemment fort surpris, car il se redressa sur sa selle, par une sorte de secousse, et regarda Nino d'un air farouche; ses traits anguleux parurent perdre leur couleur et sa longue moustache s'avança et se hérissa. Il serra aussi la bride de son cheval, et tous deux, assis sur leurs montures, pas à dix pas de distance l'un de l'autre, se regardaient comme deux adversaires. Nino fut le premier à parler, car il était préparé.

— Bonjour, Signor Conte, — dit-il avec autant de calme qu'il put, — vous ne m'avez pas oublié, j'en suis sûr.

Lira parut de plus en plus étonné lorsqu'il remarqua la froide courtoisie avec laquelle Nino l'abordait. Mais ses façons polies ne l'abandonnèrent pas, même alors, et il ôta son chapeau.

— Bonjour, — dit-il d'un ton bref.

Il fit avancer son cheval. Il était trop orgueilleux pour mettre l'animal à un pas plus vif que celui de la promenade, de peur de paraître éviter un ennemi. Mais Nino fit tourner sa mule en même temps.

— Excusez la liberté que je prends, monsieur, — dit-il, — mais je voudrais profiter de l'occasion pour échanger quelques mots avec vous.

— C'est une liberté, comme vous dites, — ré-

pliqua de Lira avec raideur et en regardant droit devant lui. — Mais, puisque vous m'avez rencontré, dites vite ce que vous avez à dire.

Il s'exprimait avec les mêmes bizarres constructions de phrases qu'auparavant; mais je vous ferai grâce de ses fantaisies grammaticales.

— Un peu de temps s'est écoulé, — continua Nino, — depuis notre malheureuse rencontre. Je suis allé à Paris, où j'ai eu un succès plus qu'ordinaire dans ma profession. Au lieu d'être un très pauvre maître d'Italien de la signorina, votre fille, je suis devenu un artiste excessivement heureux. Ma réputation est irréprochable et pure de toute souillure, malgré la triste affaire à laquelle nous avons été tous deux mêlés, et dont vous avez appris la vérité des lèvres mêmes de la pauvre baronne.

— Et puis?.... — grommela Lira, qui avait écouté d'un air furieux et qui était prêt à perdre son sang-froid. — Et puis?.... Croyez-vous, Signor Cardegna, que je m'intéresse encore à vos faits et gestes?

— La suite de ce que je viens de vous dire, monsieur, — répondit Nino, en saluant encore et d'un air très sérieux, — est que, encore une fois, très respectueusement et très honnêtement, je vous demande de m'accorder la main de votre fille, la Signorina Hedwige de Lira.

Un sang chaud rougit les traits du vieux soldat jusqu'à la racine de ses cheveux gris et sa voix trembla lorsqu'il répondit : —

— Avez-vous l'intention de m'insulter, mon-

sieur? S'il en est ainsi, cette route tranquille est un endroit propice pour vider la question. On ne pourra jamais dire qu'un officier au service de Sa Majesté l'Empereur et Roi a refusé de se battre avec quelqu'un.... même avec son tailleur si c'était nécessaire.

Il éloigna son cheval de celui de Nino et le regarda d'un air de provocation.

— Signor Conte, — répondit Nino avec calme, — rien ne saurait être plus éloigné de ma pensée que de vous insulter ou de vous traiter irrespectueusement d'aucune façon. Et je n'admettrai jamais que rien de ce que vous pouvez dire puisse contenir une insulte pour moi.

Lira sourit d'un air sardonique.

— Mais, — ajouta Nino, — si cela doit vous faire le moindre plaisir de vous battre, et si vous avez des armes, je serai heureux de vous obliger. Voici un endroit tranquille, comme vous dites, et il ne sera pas dit qu'un artiste Italien a refusé de se battre avec un soldat Allemand.

— J'ai deux pistolets dans mes fontes, — dit Lira en souriant, — les routes ne sont pas sûres et je les porte toujours.

— Alors, monsieur, soyez assez bon pour en choisir un et pour me donner l'autre, puis nous réglerons tout de suite cette affaire.

Les manières du comte changèrent; il prit l'air grave.

— J'ai les pistolets, Signor Cardegna, mais je ne désire pas m'en servir. Votre empressement me prouve que vous êtes de bonne foi, donc nous

ne nous battrons pas pour nous distraire. Je n'ai pas besoin de me défendre d'aucune accusation de mauvais vouloir, je crois, — ajouta-t-il avec orgueil.

— En ce cas, monsieur, — dit Nino, — et puisque nous sommes convaincus l'un et l'autre que nous sommes sérieux et que nous désirons être courtois, causons avec calme.

— Avez-vous quelque chose de plus à me dire? — demanda le comte, remettant son cheval au pas sur la route poudreuse, tandis que la mule de Nino marchait à côté de lui.

— J'ai ceci à vous dire, Signor Conte, — répondit Nino, — je ne renoncerai pas à l'honneur d'épouser votre fille quand vous me la refuseriez cent fois. Je désire vous demander si, avec ma jeunesse, quelque talent.... je suis modeste.... et la perspective d'un grand avenir, je ne suis pas tout aussi en droit d'aspirer à cette alliance que le baron Benoni, qui est vieux, qui a beaucoup de talent, une énorme fortune, et le bénéfice de sa foi juive, par-dessus le marché.

Le comte tressaillit visiblement à la mention de la religion de Benoni. Il n'y a pas de gens ayant plus de préjugés contre les Juifs que les Allemands. Ils soutiennent, il est vrai, qu'ils ont des motifs plus sérieux que les autres; mais il m'a toujours semblé qu'ils sont raisonnables à ce sujet. Il se trouvait que Benoni était juif, mais ses singularités auraient été les mêmes s'il avait été Chrétien ou Américain. Il n'y a qu'un Ahasuerus Benoni au monde.

— Il n'est pas question du baron Benoni ici, — dit le comte sévèrement, mais précipitamment. — Vos observations vont au delà du but. Mes objections à cette alliance, comme vous appelez cela, sont que vous êtes un homme du peuple.... je ne veux pas vous froisser.... un plébéien, par le fait; en outre, vous avez un avenir incertain comme tous les chanteurs, et, en dernier lieu, vous êtes un artiste. J'espère que vous considérerez ces points comme des raisons suffisantes pour mon refus de l'honneur que vous me proposez.

— Je répondrai seulement, — riposta Nino, — que je me hasarderai à considérer vos raisons comme insuffisantes, quoique je ne discute pas votre décision. Le baron Benoni a été anobli pour un prêt fait à un gouvernement dans l'embarras; il a été, de son propre aveu, cordonnier comme première occupation et musicien ambulant..., un grand artiste, si vous voulez.... par la profession qu'il a adoptée.

— Je n'ai jamais entendu parler de tout cela, — dit Lira, — et je soupçonne que vous avez été mal renseigné. Mais je ne désire pas continuer la discussion sur ce sujet.

Nino dit qu'après l'incident des pistolets l'entrevue se passa sans que rien ressemblât le moins du monde à de la colère de part ni d'autre. Tous deux sentaient que, s'ils n'étaient pas d'accord, ils étaient prêts à régler leur différend, là-même, sans plus de façons.

— Alors, monsieur, avant de nous séparer, permettez-moi d'appeler votre attention sur une

chose qui peut avoir une certain intérêt pour vous, — dit Nino. — Je fais allusion au bonheur de la Signorina de Lira. Malgré votre refus, vous comprendrez que le bien-être de la signorina doit toujours être pour moi de la plus grande importance.

Lira inclina la tête avec raideur et parut disposé à parler, mais il changea d'avis et se tut, pour voir ce que Nino dirait.

— Vous comprendrez, j'en suis sûr, — continua ce dernier, — que, durant les mois pendant lesquels j'ai été assez honoré pour être utile à la contessina, j'ai eu l'occasion d'observer les dons remarquables de son intelligence. Je sais maintenant de source certaine qu'elle souffre de son mauvais état de santé. Je ne l'ai pas vue, je n'ai fait aucune tentative pour la voir, comme vous avez pu le supposer; mais j'ai une connaissance à Fillettino qui l'a vue passer devant sa porte tous les jours. Permettez-moi de vous faire remarquer qu'un esprit doué d'aussi rares qualités doit tomber malade s'il est contraint de vivre sur lui-même dans la solitude. Je suggérerai respectueusement qu'une résidence plus gaie que Fillettino serait un remède souverain pour sa maladie.

— Votre ton et vos manières, — répliqua le comte, — arrêtent le ressentiment que j'éprouve de votre intervention. Je n'ai pas de raison de douter de votre affection pour ma fille; mais je dois vous demander de renoncer à toute idée de modifier mes desseins. Si j'ai préféré amener ma

fille à un vrai sentiment de sa position par des procédés un peu rigoureux, c'est parce que je sais que la fragilité de la réputation dépasse la fragilité de la femme. Je dirai ceci à votre honneur, monsieur, que, si elle ne s'est pas déshonorée elle-même, cela a été dans une certaine mesure parce que vous vous êtes sagement abstenu de presser votre recherche pendant que vous étiez reçu comme professeur sous mon toit. Je ne fais que mon devoir en essayant de lui faire comprendre que sa réputation a été sérieusement compromise et que la meilleure réparation qu'elle puisse trouver, c'est de suivre mes désirs et d'accepter le mariage honorable et avantageux que j'ai en vue pour elle. J'espère que cette explication, qui, je suis heureux de le dire, a été conduite avec la convenance la plus rigoureuse, sera définitive et que vous renoncerez, dès à présent, à toute tentative pour me persuader de consentir à une union que je désapprouve.

Lira arrêta une fois encore son cheval sur la route et, ôtant son chapeau, il salua Nino.

— Et moi, monsieur, — dit Nino non moins courtoisement, — je vous suis on ne peut plus obligé de la netteté et de la clarté de votre réponse. Je ne cesserai jamais de regretter votre décision, et, aussi longtemps que je vivrai, j'espérerai que vous changerez d'idée. Bonjour, Signor Conte.

Et il s'inclina sur sa selle.

— Bonjour, Signor Cardegna.

Ils se séparèrent ainsi : le comte se dirigeant

du côté de Fillettino et Nino retournant du côté de Trevi.

Par cette manœuvre, il laissait dans l'esprit du comte l'impression qu'il était allé à Fillettino pendant le jour et qu'il retournait à Trevi pour la nuit; et en réalité le succès de son entreprise, puisque ses représentations avaient échoué, tenait à ce qu'Hedwige fût comparativement libre durant la soirée prochaine. Il résolut d'attendre sur le bord de la route jusqu'à ce qu'il fît nuit, laissant sa mule brouter tout ce qu'elle pouvait trouver de pauvre herbe dans cette saison et donnant aussi au comte le temps d'arriver à Fillettino, même au pas le plus lent.

Il s'assit sur une souche d'arbre et laissa sa mule paître en liberté. Il commençait à faire tout à fait noir dans la vallée; car, grâce aux longues formules de politesse que tous deux ils avaient employées et aux fréquentes interruptions qui s'étaient produites dans leur entrevue, leur entretien avait duré tout près d'une heure.

Nino dit que pendant qu'il attendait il passa en revue toute sa vie passée et sa situation présente.

Vraiment, depuis qu'il avait fait sa première apparition sur le théâtre, trois mois auparavant, les événements avaient abondé dans sa vie. La première sensation d'un grand succès public est étrange pour celui qui a été longtemps accoutumé à vivre sans être remarqué ni honoré par le monde. C'est tout d'abord incompréhensible que quelqu'un soit tout à coup devenu un objet

d'intérêt et de curiosité pour tous ses semblables, après avoir été si longtemps spectateur lui-même. En premier lieu, un homme ne peut admettre que la chose sur laquelle il s'est évertué, qu'il a étudiée et perfectionnée, puisse avoir actuellement rien de remarquable. La tâche journalière a longtemps été une habitude, et les détails que l'artiste se prend à admirer et à aimer si ardemment ont apporté chacun avec eux leur propre récompense. Toute difficulté vaincue, toute image de beauté personnifiée, toute nouvelle facilité de talent acquise, a été elle-même une réelle et durable satisfaction pour l'amour d'elle-même et pour l'amour de sa concordance avec le tout, — le beau idéal et parfait qu'il a conçu.

Mais il doit nécessairement oublier, s'il aime son œuvre, que ceux qui viennent après et qui voient l'expression de sa pensée ou entendent la maestria de son chant, la voient ou l'entendent tout d'un coup; de sorte que l'assemblage des moindres beautés, dont chacune a été pour l'artiste une grande joie, doit produire une impression soudainement multipliée sur l'intelligence du monde extérieur, qui voit d'abord la personnification de la pensée et qui a ensuite le plaisir d'en apprécier les détails. L'auditeur est pénétré du sentiment d'une beauté passionnée, que le chanteur peut peut-être ressentir lorsque de prime abord il conçoit l'interprétation des notes imprimées, mais qui s'éloigne toujours de lui lorsqu'il s'efforce de s'en approcher et de croire à sa réalité, et aussi que son admiration pour

son propre chant se perd dans son mécontentement des imperfections que les autres n'ont pas le temps de remarquer.

Avant qu'il ait connaissance du changement, un chanteur est devenu célèbre, et tout le monde s'efforce de le voir ou de l'entendre. Il y en a bien peu comme Nino, qui n'eût pas du tout la tête tournée par les flatteries et les louanges, car il était occupé d'autres choses. Lorsqu'il s'assit sur le bord de la route, il pensa aux nombreuses soirées où la salle avait retenti de bravos, de cris, et de toutes les manières d'applaudir, et il se rappela comment, chaque fois qu'il avait regardé l'auditoire en face, il avait cherché l'unique visage qu'il avait envie de voir et qu'il l'avait cherché en vain.

Il semblait comprendre que c'était son honnête amour pour la belle jeune fille du Nord qui l'avait empêché de se soucier du monde extérieur et il se rendait compte alors de ce qu'était le monde extérieur. Il se représentait ce que ses premiers trois mois de brillants succès auraient été à Rome et à Paris, si son cœur n'avait pas été retenu par un lien aussi fort qui le rendait sérieux et rêveur. Il pensait aux femmes qui lui avaient souri, aux invitations qui l'avaient assailli, et à la consternation qui s'était manifestée quand il avait annoncé son intention de retourner à Rome après avoir terminé son brillant engagement à Paris, sans signer aucun autre traité.

Puis vinrent le rapide voyage, l'émotion, la

journée qu'il avait passée à Rome, les difficultés pour trouver Fillettino ; et finalement il était là, assis sur le bord de la route, attendant qu'il fût temps de mettre à exécution le projet audacieux qu'il avait conçu. Sa conscience était en repos, car il sentait alors qu'il avait fait tout ce que la délicatesse la plus scrupuleuse pouvait exiger de lui. Il était revenu au milieu de son succès pour faire loyalement sa demande en mariage, et il avait été repoussé.... parce qu'il était un plébéien, ma foi! Mais il savait aussi que la femme qu'il aimait se mourait d'amour pour lui.

Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il grinçât des dents et qu'il se dît qu'elle serait à lui, à lui à tout prix ! Nino n'a pas ces idées absurdes sur le ridicule qui s'attache à l'amour pour une femme et à son enlèvement si c'est nécessaire. Il n'a pas été élevé au milieu de cette chose misérable qu'on appelle la société et qui m'a perdu il y a longtemps. Ce qu'il veut, il le demande, comme un enfant, et, si on le lui refuse et que son bon cœur lui dise qu'il a le droit de l'avoir, il le prend, comme un homme ou comme ce qu'était un homme dans l'ancien temps, avant qu'un Anglais ait découvert qu'il est un singe. Ah! mes savants collègues, nous ne sommes pas si éloignés du singe, notre ancêtre, qu'il n'y ait un sérieux danger de notre prompt retour à cet état primitif et caudal! Et je crois que mon enfant et l'officier Prussien, quand ils étaient sur leurs montures, se saluant, se souriant, et s'offrant l'un à l'autre de se battre ou de se serrer la main, chacun désirant

faire honneur à l'autre, comme un couple de chevaliers des anciens temps, étaient un tant soit peu plus éloignés de notre commune parenté simiesque que la plupart d'entre nous.

Mais l'obscurité augmentait; Nino remonta sur sa mule et revint lentement à la ville, se demandant ce qui arriverait avant que le soleil se levât sur l'autre côté du monde. A présent, de peur que vous ne compreniez pas tout à fait comment la chose se passa, il faut que je vous dise un peu ce qui arriva durant le temps que Nino attendait le comte et qu'Hedwige était seule au château avec le baron Benoni. La manière dont je l'ai su, la voici : Hedwige a raconté toute l'histoire à Nino, et Nino me l'a racontée, mais bien des mois après ce jour fécond en événements, que je regarderai toujours comme un des plus remarquables de ma vie. C'était le Vendredi-Saint, l'année dernière, et vous pouvez trouver vous-même quelle date du mois c'était.

XVIII.

Comme l'avait supposé Nino, le comte avait été enchanté de saisir une occasion de laisser sa fille seule avec Benoni, et c'était uniquement pour cette raison qu'il était sorti à cheval d'aussi bonne heure. L'originalité du baron et son surprenant talent musical semblaient au comte de Lira des dons qu'une femme n'a qu'à connaître pour les apprécier et qui pouvaient bien lui faire oublier ses cheveux blancs. Depuis l'arrivée de Benoni, le comte n'avait pas encore réussi à les réunir, car l'aversion d'Hedwige pour le baron lui faisait déployer une adresse extrême pour éviter sa société.

Il arriva donc qu'Hedwige, s'étant levée de bonne heure et respirant la douce et fraîche brise du matin à la fenêtre de sa chambre, avait vu Nino monté sur sa mule quand il était arrivé

dans la matinée. Il ne l'aperçut pas; la rue passait tout au coin du grand bâtiment, et ce n'était qu'en avançant beaucoup la tête qu'Hedwige avait pu l'entrevoir. Cela l'amusait de regarder passer les gens du pays avec leurs mules, leurs ânes, leurs paniers, leurs charges de bois à brûler, et elle s'accoudait souvent sur l'appui de la fenêtre pendant une demi-heure, et de là, parfois, elle contemplait le petit courant de la vie des montagnes; parfois, elle imaginait de petits romans entre les laborieuses femmes aux cheveux noirs et leurs amoureux, les agiles pâtres aux fronts brunis. Cependant, elle s'attendait absolument à ce que Nino arriverait ce jour-là et elle avait un faible espoir de le voir passer sur la route. Elle fut donc récompensée, et la vue de celui qu'elle aimait fut pour elle le premier souffle de la liberté.

Dans une grande maison comme l'étrange demeure dont Lira avait fait choix pour y renfermer sa fille, il arrive constamment qu'un des habitants ignore ce que font tous les autres. Il est donc fort naturel, lorsqu'elle entendit le bruit des sabots des chevaux sur le pavé de la cour et les échos du fracas des grandes portes, quand elles s'ouvrirent et se refermèrent, qu'Hedwige crut que son père et Benoni étaient sortis tous deux à cheval et qu'ils passeraient ainsi toute la matinée en promenade. Elle ne regarda pas au dehors, de peur de les voir et d'être vue.

Je ne puis vous dire exactement ce qu'elle

éprouva quand, du haut de sa fenêtre, elle aperçut Nino, mais elle fut certainement heureuse de tout son cœur. Si elle n'avait pas appris son arrivée par ma visite de la soirée précédente, elle se serait sans doute laissé aller à une folle explosion de bonheur; mais, dans la réalité, le sentiment de l'espérance, la douce et fausse aurore de la liberté, unis à ce qu'elle était préparée, ôtèrent à ce premier plaisir tout ce qu'il avait d'étourdissant. Elle sentit simplement qu'il était arrivé et que bientôt elle serait délivrée de Benoni; elle n'aurait pu dire comment, mais elle le savait et un vrai sourire illumina pour la première fois son visage depuis des mois; elle se sourit en attachant un joyau à son col de cygne, devant la glace, et en se demandant si elle n'avait pas trop maigri ni trop pâli pour plaire encore à son amant qui s'était vu adulé par les beautés du monde depuis qu'il l'avait quittée.

Elle était malade, peut-être, et fatiguée. Voilà pourquoi elle paraissait pâle; mais elle savait que son premier jour de liberté la rendrait aussi belle que jamais. Elle passa la matinée dans son appartement; mais, lorsqu'elle entendit fermer les portes, elle se figura qu'elle était seule dans la grande maison et elle descendit dans la cour ensoleillée pour respirer un peu d'air et donner quelques instructions à son fidèle serviteur. Elle l'envoya chez moi pour me parler : ce fut là toute la commission qu'elle lui donna, pour le moment. Cependant il savait très bien ce qu'il avait à faire. Il y avait une forte odeur de billets

de banque dans l'air, et le domestique ouvrit les narines.

Ayant terminé cette importante affaire, Hedwige se mit à se promener de long en large dans la cour pavée, du côté du soleil. Il y avait un banc de pierre dans un coin bien chaud qui semblait inviter à s'asseoir. Elle rentra dans la maison et en rapporta un livre, avec lequel elle s'installa pour lire. Elle avait souvent désiré venir s'asseoir là dans l'après-midi et suivre, sur les dalles, le soleil poursuivi par l'ombre, jusqu'à ce que chaque touffe de mousse et chaque brin d'herbe eussent reçu leur part quotidienne de chaleur. Car, bien que cette cour eût été nettoyée et sarclée, de toutes petites plantes vertes poussaient toujours dans les interstices des pavés. Au milieu de la cour il y avait un puits, avec un couvercle et une gorge pour les seaux en vieux fer contourné et une poulie pour tirer l'eau. L'air était clair et froid en dehors du château, mais la réverbération des rayons du soleil rendait chaude et calme cette paisible cour.

Malade de sa torture d'esprit journalière, la belle et pâle jeune fille se reposait enfin, et son rêve de liberté prenait de la force dans cette douce tranquillité. Le livre tomba sur ses genoux, sa tête s'appuya contre les grossières pierres du mur, et peu à peu, pendant qu'elle contemplait de dessous ses cils à moitié clos le jeu de la réverbération du soleil, elle tomba dans un doux sommeil.

Elle fut bientôt troublée par cet indéfinissable

malaise qui se glisse à travers nos rêves quand nous sommes endormis en face d'un danger. Une horreur étrange s'empare de nous et donne une apparence surnaturelle aux objets qui s'offrent à nous dans notre rêverie. Graduellement cette terreur augmente encore et nous pénètre, et nous nous éveillons, les cheveux hérissés et les yeux fixes, à la hideuse conscience d'un péril inattendu.

Hedwige tressaillit et releva ses cils, suivant la direction de son rêve. Elle ne s'était pas trompée. En face d'elle, elle vit Benoni, l'objet de son horreur. Il s'appuyait nonchalamment contre la margelle du puits et ses yeux noirs, étincelants, étaient rivés sur elle. Son grand corps maigre était vêtu, comme d'habitude, d'après la mode la plus recherchée et l'une de ses longues mains osseuses jouait avec sa chaîne de montre. Sa figure animée semblait briller du plaisir qu'il éprouvait de sa contemplation, et l'éclat du soleil prêtait une nuance jaunâtre à ses cheveux de neige.

— Délicieux tableau, vraiment, comtesse! — dit-il sans bouger de place. — J'espère que vos rêves étaient aussi doux qu'ils le paraissaient?

— Ils étaient doux.... oui, monsieur, — répondit-elle froidement, après un silence d'un moment, pendant lequel elle regarda fixement de son côté.

— Je regrette de les avoir troublés, — dit-il en la saluant respectueusement.

Il alla s'asseoir à côté d'elle, marchant aussi légèrement qu'un jeune homme sur les dalles.

Hedwige frissonna et serra sa jupe noire autour d'elle quand il s'assit.

— Vous ne pouvez le regretter plus que moi, — dit-elle d'un ton glacial.

Elle n'aurait pas voulu se réfugier dans la maison, car cela aurait ressemblé à une fuite honteuse. Benoni croisa ses jambes l'une sur l'autre et demanda la permission de fumer, qu'elle lui accorda par un mouvement plein d'indifférence de sa belle tête.

— On nous laisse donc seuls aujourd'hui, comtesse, — remarqua Benoni lançant des cercles de fumée dans l'air limpide.

Hedwige ne daigna pas lui répondre.

— On nous laisse seuls, — répéta-t-il, voyant qu'elle demeurait silencieuse, — et mon devoir et mon plaisir se trouvent d'accord pour vous distraire.

— Vous êtes bien bon, monsieur. Mais je vous remercie. Je n'ai pas besoin de distraction de votre invention.

— C'est tout à fait malheureux, — répliqua le baron avec son imperturbable sourire, — car on me considère dans tout l'univers comme le plus amusant des mortels.... si vraiment je suis tout à fait un mortel, ce dont je doute parfois.

— Vous comptez-vous au nombre des dieux, alors? — demanda Hedwige dédaigneusement. — Lequel d'eux êtes-vous?.... Jupiter?.... Bacchus?.... Apollon?....

— Non, plutôt Phaéton, qui s'éleva trop haut....

— Votre mythologie est en défaut, monsieur....

il descendit trop bas; et, de plus, il n'était pas immortel.

— C'est la même chose. Il était loin du but, comme moi. Dites-moi, comtesse, votre esprit est-il toujours aussi prêt à la riposte?

— Vous, du moins, monsieur, vous le trouverez toujours ainsi, — répondit-elle amèrement.

— Vous êtes dure. Vous faites une blessure mortelle à ma vanité, comme vous m'avez percé le cœur.

A ce discours, Hedwige releva ses sourcils et le regarda en silence. Tout autre aurait compris cette froide rebuffade et se serait éloigné. Benoni prit un air triste.

— Vous n'aviez pas coutume de me haïr comme vous le faites à présent, — dit-il.

— C'est vrai. Je vous haïssais autrefois simplement parce que je vous haïssais.

— Et maintenant? — demanda Benoni avec un rire sec.

— Je vous hais parce que j'ai de l'horreur pour vous.

Elle prononça cette phrase singulière avec indifférence, comme si elle faisait partie de ses pensées journalières.

— Vous avez le courage de vos opinions, comtesse, — répartit-il avec un sourire des plus amers.

— Vraiment?.... C'est le seul courage qu'une femme ait besoin de posséder.

Il y eut une pause pendant laquelle Benoni lança beaucoup de fumée dans l'air et caressa sa

moustache blanche. Hedwige se mit à feuilleter son livre, comme pour lui faire comprendre qu'il devait s'en aller. Mais il n'y songeait même pas. Un homme qui ne se retire pas parce qu'une femme l'a en horreur ne se retirera certainement pas sur une simple insinuation.

— Comtesse, — reprit-il enfin, — voulez-vous m'écouter ?

— Je suppose qu'il le faut. Je présume que mon père vous a laissé ici pour que vous puissiez m'insulter à votre noble loisir.

— Ah ! comtesse.... chère comtesse....

Elle s'éloigna de lui.

— .... Vous me connaissez trop pour me croire capable de quelque chose d'aussi monstrueux. Moi, vous insulter?.... Grand Dieu ! moi qui vous adore.... qui révère la place où vous posez le pied.... qui voudrais conserver l'air précieux que vous avez respiré dans des vases du cristal le plus pur.... moi qui donnerais une goutte de mon sang pour chaque mot que vous daignez m'accorder, bon ou cruel.... moi qui vous regarde comme l'unique divinité de ce monde de désolation.... moi qui vous vénère et vous rends hommage tous les jours.... moi qui vous adore....

— Vous manifestez votre adoration d'une singulière façon, monsieur, — dit Hedwige en l'interrompant avec quelque chose de la sévérité de son père dans la voix.

— Je la manifeste du mieux que je peux, — invoqua le vieux drôle, se laissant aller à un emportement de paroles. — Ma vie, ma fortune,

mon nom, mon honneur.... je les jette à vos pieds. Pour vous, je serai un ermite, un saint, j'habiterai dans des lieux solitaires et je ferai des bonnes œuvres, ou je braverai tous les dangers que contient notre étroit globe, sur mer et sur terre, pour vous. Quoi!.... suis-je décrépit, courbé, difforme, que mes cheveux blancs crient si haut contre moi.... Suis-je hideux, extravagant, dépourvu d'esprit comme le sont les vieillards?.... Je suis jeune, je suis fort, je suis agile, je suis patient. J'ai tous les dons, pour vous.

Le baron s'exprimait en Français, et peut-être ces louanges brutales de lui-même ont-elles cours dans une langue étrangère. Mais lorsque Nino me raconta cette conversation en détail, dans notre bonne et simple langue Italienne, cela me sembla si étonnamment ridicule que je me tordis presque les côtes de rire.

Hedwige rit aussi, et si haut que le vieux fou en fut tout décontenancé. Il était parvenu à l'amuser plus tôt qu'il ne s'y était attendu. Comme je vous l'ai dit, le baron est un personnage très ardent, quoiqu'il soit corrompu de la tête au cœur.

— Toutes les femmes se ressemblent, — dit-il, d'un ton qui changea soudain.

— Je m'imagine, — dit Hedwige, en se remettant de son accès de gaieté, — que, si vous osiez parler à d'autres comme vous avez osé me parler, à moi, vous trouveriez qu'elles se ressemblent encore bien davantage.

— Quel bien les femmes peuvent-elles faire dans le monde? — murmura Benoni, comme s'il

se fût parlé à lui-même. — Vous ne faites que du mal avec vos froids calculs et vos amères plaisanteries.

Hedwige demeura silencieuse.

— Dites-moi, — reprit-il bientôt, — si je parle raisonnablement, en prenant les choses telles qu'elles sont, m'écouterez-vous ?

— Oh ! j'ai dit que je vous écouterais ! — s'écria Hedwige perdant patience.

— Hedwige de Lira, je vous offre donc ma fortune, mon nom, et moi-même. Je vous demande de m'épouser de votre plein gré et à votre bon plaisir.

Encore une fois, Hedwige releva ses sourcils.

— Baron Benoni, je ne vous épouserai, ni pour votre fortune, ni pour votre nom, ni pour vous-même, ni pour rien au monde. Et je vous prie de ne pas m'appeler par mon nom de baptême.

Il y eut un long silence après ce discours, et Benoni alluma soigneusement une autre cigarette. Hedwige aurait voulu se lever et rentrer dans la maison ; mais elle se sentait plus en sécurité dans l'air libre de la cour ensoleillée. Quant à Benoni, il ne manifestait nullement l'intention de s'en aller.

— Je suppose que vous n'ignorez pas, comtesse, — dit-il à la fin en la regardant froidement, — que cette union tient tout à fait au cœur de votre père ?

— Je le sais.

— Mais vous ne connaissez pas les conséquences de votre refus. Je suis votre seule chance

de liberté. Acceptez-moi et vous verrez le monde à vos pieds. Refusez-moi et vous languirez dans cet horrible endroit aussi longtemps qu'il plaira à votre bien-aimé père de vous y retenir.

— Connaissez-vous si peu mon père, monsieur, — demanda orgueilleusement Hedwige, — que vous puissiez supposer que sa fille cèdera jamais à la force ?

— C'est une chose de parler de ne pas céder, et c'en est tout à fait une autre d'endurer une souffrance prolongée avec constance, — répartit froidement Benoni, comme s'il discutait un principe général au lieu d'expliquer à une femme le sort qui lui était réservé si elle refusait de l'épouser. — Je n'ai jamais connu personne qui ne parlât courageusement de résister à la torture jusqu'à ce qu'elle lui fût appliquée. Oh ! vous faiblirez à la fin, comtesse, croyez-moi. Oui, vous êtes déjà affaiblie et changée, quoique peut-être vous aimeriez mieux que je ne l'eusse pas remarqué ! Oui, je souris, à présent.... je ris même. Je puis me le permettre. Vous pouvez rire de moi parce que je vous aime, mais je puis me réjouir de ce que vous aurez à souffrir si vous ne m'aimez pas. N'ayez pas l'air si fier, comtesse. Vous savez ce qui suit l'orgueil, si le proverbe ne ment pas.

Pendant cet insolent discours, Hedwige s'était levée et, en s'en allant, elle se retourna et le regarda avec un mépris écrasant. Elle ne pouvait comprendre la nature d'un homme qui pouvait la menacer si froidement. Si jamais quelqu'un de nous peut approfondir l'étrange nature de Be-

noni, nous pouvons espérer en comprendre cette phase avec le reste. Il avait l'air aussi indifférent à ses propres erreurs et à ses folies personnelles qu'aux souffrances des autres.

— Monsieur, — dit-elle, — quelle que puisse être la volonté de mon père, je ne vous permets pas de la discuter, encore moins de vous servir de sa colère présumée comme d'une menace pour m'épouvanter. Vous n'avez pas besoin de me suivre, — ajouta-t-elle en le voyant se lever.

— Je vous suivrai, que vous le désiriez ou non, comtesse, — dit-il violemment.

Et, tandis qu'Hedwige se dirigeait vers la porte en traversant la cour, il la rattrapa vivement et marcha à côté d'elle en lui sifflant ces paroles à l'oreille : —

— Je vous suivrai pour vous dire que j'en sais plus long sur votre compte que vous ne croyez, et que je sais combien vous avez peu le droit d'être si fière. Je connais votre amant. Je connais vos rendez-vous, vos allées, vos venues....

Ils arrivaient à la porte ; mais Benoni lui barra le chemin de toute la longueur de son bras et sembla sur le point de poser la main sur son poignet. Elle se rejeta en arrière contre le lourd montant de la porte, dans une angoisse d'horreur, de dégoût, et d'orgueil blessé.

— Je connais Cardegna, et je connaissais la pauvre baronne qui s'est tuée parce qu'il l'avait lâchement abandonnée. Ah ! vous n'avez jamais su la vérité jusqu'ici?.... J'espère qu'elle vous est agréable. Comme il l'a abandonnée, il vous a

abandonnée. Il ne reviendra jamais. Je l'ai vu à Paris il y a trois semaines. Je pourrais raconter bien des histoires.... mais elles ne sont pas convenables pour vos oreilles. Et c'est pour lui que vous mourrez dans cet affreux endroit, à moins que vous ne consentiez.... Pour lui, vous avez tout foulé aux pieds : nom, réputation, honneur.... à moins que vous n'acceptiez tout cela de moi. Oh ! je sais bien, vous allez crier que ce n'est pas vrai ; mais mes yeux sont bons, quoique vous me traitiez de vieillard ! Pour ce traître avec ses cheveux bouclés, vous avez perdu la seule chose par laquelle la femme se rattache à l'humanité.... votre réputation !

Benoni rit de cet horrible rire qui lui est propre, à tel point que la cour en retentit, comme s'il y avait eu des démons à chaque coin, sous chaque toit, partout.

Les gens bruyants dans leur colère sont quelquefois dangereux, car leur colère est sincère tant qu'elle dure. Les gens dont la colère est silencieuse sont généralement incapables d'un sincère courroux ou ils sont lâches. Mais il y a de par le monde des gens dont la fureur se manifeste en peu de mots, mais en mots violents, et qui se mettent tout de suite à l'œuvre.

Hedwige s'appuya d'abord contre l'encadrement en pierre de l'entrée, bouleversée par l'intensité de sa douleur. Mais lorsque Benoni se mit à rire, elle s'avança lentement jusqu'à ce qu'elle fût près de lui et que seul son bras étendu lui barrât la porte.

— Il n'y a pas un des mots que vous venez de prononcer qui ne soit un mensonge, et vous le savez. Laissez-moi passer ou je vous tuerai de mes propres mains!

Les paroles d'Hedwige, quoique prononcées à voix basse, arrivaient distinctement à l'oreille de Benoni comme le glas d'une cloche. Le visage de la jeune fille devait être terrible à voir, car le baron fut tout à coup fasciné et terrifié par la colère concentrée qui brillait dans ses yeux bleus. Son bras retomba le long de son corps, et Hedwige franchit fièrement la porte, dans toute la majesté de l'innocence, rassemblant ses vêtements, de crainte qu'ils ne frôlassent les pieds ou quoi que ce fût du baron. Elle ne hâta le pas ni en montant le grand escalier ni en rentrant dans son petit boudoir, égayé par des livres, des fleurs, et des photographies de Rome. Sa colère ne fut pas non plus suivie d'aucun transport passionné de larmes. Elle s'assit près de la fenêtre et regarda au dehors, laissant la froide brise qui entrait par le châssis vitré éventer son visage.

Hedwige, aussi, avait passé par une violente scène ce jour-là, et, ayant vaincu, elle s'assit pour y songer. Elle réfléchit que Benoni n'avait fait que se servir envers elle des mêmes paroles qu'elle avait entendues journellement tomber des lèvres de son père. Toute fausse qu'était l'accusation dirigée contre elle, elle se soumettait à l'entendre articuler par son père, car elle ne savait pas qui l'avait portée et elle pensait seulement qu'il était cruellement dur avec elle. Mais qu'un étran-

ger.... et par-dessus tout un étranger qui aspirait ou prétendait aspirer à sa main.... osât s'arroger la même brutalité de langage, c'était au-dessus de tout ce que pouvait endurer une créature humaine. Elle était convaincue que la colère de son père se retournerait entièrement contre Benoni quand il entendrait son récit.

Quant à ce que son bourreau avait dit de Nino, elle l'aurait tué pour l'avoir dit ; mais elle savait que c'était un mensonge : car elle aimait Nino de tout son cœur, et personne ne peut aimer absolument sans avoir une confiance absolue. Elle repoussa donc bien loin d'elle cette diabolique insinuation et mit tout ce qu'elle contenait de perfidie sur le compte de Benoni.

Combien de temps resta-t-elle à la fenêtre, s'efforçant de remettre en ordre ses pensées trop tendues? Nul n'aurait pu le dire. Cela dura peut-être une heure ou plus, car elle avait perdu la notion du temps. Elle fut réveillée par un coup frappé à la porte de son boudoir et sur son ordre le domestique entra. C'était celui qui, pour la mince considération de quelques centaines de francs, d'abord et après, avait rendu possibles les communications entre Hedwige et moi.

Le nom de ce domestique est Thémistocle.... Thémistocle! rien moins que cela. Tous les domestiques s'appellent Thémistocle, ou Oreste, ou Joseph, tout comme les jardiniers se nomment tous Antonio. Peut-être Thémistocle mérite-t-il un portrait. C'est un type ; il est petit, nerveux, large d'épaules ; il a l'œil vif, un nez long et crochu et

de très abondants favoris noirs, le tout surmonté par une tête parfaitement chauve. Ses mouvements sont serviles au dernier degré, et il traite d'excellence tout ce qui possède une autorité quelconque, en vertu de ce principe qu'en fait de titres il vaut mieux donner trop que trop peu. Il est aussi fin qu'un renard, et, tant qu'on a de l'argent dans sa poche, il est aussi fidèle qu'un caniche et aussi muet que la tombe. Je m'aperçois que ce sont précisément les épithètes dont se moquait le baron, en disant qu'un homme ne peut être loué qu'en le comparant aux animaux, ses supérieurs, ou insulté par comparaison avec lui-même et son espèce. Nous traitons l'homme de fou, d'idiot, de lâche, de menteur, de traître, et de beaucoup d'autres choses qui ne sont applicables qu'à l'homme et à l'homme seul. Cependant, j'arrêterai ici mon portrait, car il est excellent ; et, pour de l'argent, on peut amener Thémistocle à s'arranger de façon à ressembler à peu près à n'importe quel portrait, et certainement il avait acquis, à un moment ou à un autre, la plupart des titres que j'ai énumérés.

Il me dit, quelques mois plus tard, que, lorsqu'il avait traversé la cour, en se rendant à l'appartement d'Hedwige, il avait trouvé Benoni assis sur le banc de pierre, fumant une cigarette et regardant dans le vide, de sorte qu'il était passé tout près devant lui sans être remarqué.

XIX.

Thémistocle ferma la porte, puis il la rouvrit et regarda dehors; après quoi il la ferma définivivement et sembla satisfait. Il s'avança alors d'un pas circonspect vers la fenêtre près de laquelle Hedwige était assise.

— Eh bien!.... Qu'avez-vous fait? — demanda-t-elle sans le regarder.

Il est dur pour une fière et noble jeune fille d'être à la merci d'un domestique. Le serviteur tira la lettre de Nino de sa poche et la tendit à Hedwige sur sa main toute grande ouverte. Hedwige essaya bien de la prendre avec indifférence, mais elle fut obligée de s'avouer que ses doigts tremblaient et que son cœur battait bien fort et bien vite.

— J'ai un message à remettre à Votre Excellence de la part du vieux gentilhomme, — dit

Thémistocle en s'approchant d'elle et en s'inclinant profondément.

— Ah !.... — fit Hedwige commençant à déchirer l'enveloppe.

— Oui, Excellence. Il m'a expressément recommandé de vous dire qu'il est absolument indispensable que Votre Excellence soit à la petite porte ce soir à minuit. Ne craignez rien, Signora Contessina ; nous pourrons très bien arranger tout cela.

— Je ne désire pas savoir ce que vous me conseillez de craindre ou de ne pas craindre, — répondit Hedwige avec hauteur ; car elle ne pouvait supporter l'idée que ce domestique eût le droit de la conseiller ou de l'encourager.

— Pardon, Excellence, je pensais.... — commença humblement Thémistocle.

Hedwige l'interrompit.

— Thémistocle, — dit-elle, — je n'ai pas d'argent à vous donner, comme je vous l'ai dit hier. Mais voici encore une pierre : elle est pareille à l'autre. Prenez-la et arrangez tout du mieux que vous pourrez.

Thémistocle prit le joyau et salua jusqu'à terre, tout en regardant curieusement le petit écrin dans lequel elle l'avait pris.

— J'y ai pensé et j'ai tout combiné, — dit-il. — Votre Excellence verra qu'il vaut mieux qu'elle aille seule à l'escalier ; car, comme nous disons, une souris fait moins de bruit qu'un rat. Quand vous serez descendue, fermez la porte du haut derrière vous ; et, quand vous serez arrivée

au pied de l'escalier, laissez cette porte-là ouverte. J'aurai servi le vieux gentilhomme pendant ce temps-là et vous me laisserez rentrer. Je sortirai par la grande porte.

— Pourquoi ne pas venir avec moi? — demanda Hedwige.

— Parce que, Excellence, il est moins probable qu'on voie une personne que deux. Votre Excellence me laissera passer devant. Je monterai l'escalier, j'ouvrirai la porte d'en haut, et je mettrai la clef de l'autre côté. Puis je ferai le guet et, si l'on vient, je fermerai la porte et je m'esquiverai jusqu'à ce qu'on soit parti.

— Je n'aime pas ce plan, — dit Hedwige. — Je préférerais entrer moi-même par l'escalier.

— Mais supposez que quelqu'un attende au dehors et vous voie revenir?

— C'est vrai. Donnez-moi les clefs, Thémistocle, une petite bougie, et quelques allumettes.

— Votre Excellence est un modèle de courage, — répliqua le domestique obséquieusement. — Depuis hier, je porte les clefs dans ma poche. J'apporterai la bougie ce soir.

— Apportez-la tout de suite. Je désire être prête.

Thémistocle partit chercher la bougie. Quand il fut de retour, Hedwige le chargea d'un message pour son père.

— Quand le comte rentrera, priez-le de venir me voir, — dit-elle.

Thémistocle salua encore et s'en alla.

Oui, elle verrait son père et elle lui dirait net-

tement ce qu'elle avait enduré de la part de Benoni. Elle sentait que pas un père, quelque dur qu'il fût, ne pourrait tolérer que sa fille fût ainsi traitée, et elle voulait lui raconter la conversation en détail.

Elle n'avait pas voulu lire la lettre de Nino, car elle avait peur du domestique, sachant qu'elle était écrite en Italien et qu'il pouvait la lire. Elle se hâtait alors de s'abreuver de ce message d'amour. Vous ne pouvez supposer que je sache exactement ce que disait Nino, mais bien sûr il lui exposait dans une certaine mesure sa proposition de quitter son père et de s'échapper avec son amant de la captivité dans laquelle on la retenait. Il lui apprenait modestement son succès, autant du moins qu'il était nécessaire pour qu'elle pût comprendre sa position. Ce devait être une lettre très éloquente, car elle la décida presque à prendre une résolution à laquelle elle avait rêvé ardemment, c'est vrai, mais que dans ses moments de calme elle regardait comme impossible à mettre à exécution.

L'interminable après-midi touchait à sa fin, et une fois encore elle alla s'asseoir auprès de la fenêtre, sans prendre garde au froid qui augmentait. Soudain tout cela lui revint : la terrible importance de la démarche qu'elle était sur le point de faire, si elle prenait Nino au mot et se jetait réellement d'une vie dans une autre. Les larmes, longtemps contenues, que toutes les insultes de Benoni et sa propre colère avaient empêché de déborder, ruisselèrent alors silen-

cieusement le long de ses joues, qui n'étaient plus pâles, mais animées et colorées à la pensée audacieuse de la liberté.

D'abord cela semblait bien loin, comme vu dans le miroir d'un magicien. Elle se regarda et se vit elle-même comme une autre personne, jouant un rôle su seulement à moitié et à moitié compris. Mais graduellement son âme entrait dans le corps créé par son imagination ; son cœur ardent battait plus vite.... elle respirait.... elle marchait.... elle agissait dans l'avenir. Elle descendait seule l'escalier obscur.... elle écoutait avec un sens surnaturel du son le pas de son amant au dehors.... il arrivait.... la porte s'ouvrait.... elle était dans ses bras.... dans ces bras vigoureux qui pouvaient la protéger contre les insultes, la tyrannie, un cruel mariage.... puis dehors dans la nuit, sur la route, à Rome, mariée, libre, heureuse à jamais.... Tout à coup, la vision artificielle de son cerveau fatigué s'évanouissait, et la pensée que désormais elle serait orpheline traversait son esprit. Son père ne lui parlerait plus jamais et ne reconnaîtrait plus jamais pour sienne une fille qui avait commis une semblable action. Comme si de l'eau glacée avait coulé sur son corps enfiévré, cette idée la fit frissonner et l'éveilla à la réalité.

Aimait-elle son père? Elle l'avait aimé.... oui, jusqu'à ce qu'il eût contrecarré sa volonté. Elle l'aimait encore, puisqu'elle pouvait être frappée d'horreur à la pensée d'encourir à jamais sa colère. Pourrait-elle la supporter? Trouverait-elle

dans son amant tout ce à quoi il lui fallait renoncer, la sollicitude et l'affection d'un père, rigide affection qui sentait le despotisme, mais le frapperait-elle ainsi?

L'image de son père semblait revêtir une autre forme, prendre peu à peu la tournure et les traits du seul homme qu'elle haïssait au monde, et se changer en Benoni. Elle cacha son visage dans ses mains et la terreur arrêta ses larmes, qui s'étaient remises à couler de nouveau à la pensée d'être orpheline.

On frappa un coup à la porte. Elle cacha précipitamment la lettre froissée.

— Entrez! — dit-elle hardiment.

Son père, marchant d'un pas automatique, avec sa canne dans la main, entra dans la chambre. Il venait de descendre de cheval, il avait encore ses bottes et tenait son grand chapeau de feutre dans la même main que sa canne.

— Tu désires me voir, Hedwige, — dit-il froidement en posant son chapeau sur la table.

Puis, quand il se fut lentement assis dans un fauteuil, il ajouta : —

— Me voici.

Hedwige s'était respectueusement levée et se tenait debout devant lui dans l'ombre.

— Qu'as-tu à me dire? — demanda-t-il en Allemand. — Tu ne fais pas souvent à ton père l'honneur de réclamer sa société.

Hedwige demeura silencieuse un moment. Son premier mouvement fut de se jeter à ses pieds et de le conjurer de la laisser se marier

avec Nino. Cette pensée emporta en un instant le souvenir de Benoni et de ce qu'elle avait à dire. Mais une seconde suffit pour la rendre maîtresse de sa langue et de sa mémoire, que les femmes perdent rarement complètement, même dans les moments les plus désespérés.

— Je désirais vous dire, — répondit-elle, — qu'aujourd'hui même le baron Benoni a profité de votre absence pour m'insulter au delà de ce que je pouvais supporter.

Elle regardait courageusement dans les yeux de son père tout en parlant.

— Ah ! — dit-il avec une grande froideur. — Veux-tu être assez bonne pour allumer un des flambeaux qui sont sur cette table et pour fermer la fenêtre?

Hedwige obéit en silence et, une fois encore, revint se poser devant lui, sa frêle personne ayant l'air d'un spectre, ainsi placée entre la lueur du jour qui s'évanouissait et la flamme jaunâtre de la bougie.

— Tu n'as pas besoin de prendre cet air dramatique, — dit le Comte de Lira avec calme. — Je présume que tu veux dire que le baron Benoni t'a demandé de te marier avec lui.

— Oui, c'est une des choses qu'il m'a dites, et c'est une insulte par elle-même, — répliqua Hedwige sans changer de position.

— Je soupçonne que c'est la principale chose, — remarqua le comte. — Bien : enfin, il t'a demandé de l'épouser. Il est pleinement autorisé par moi à le faire. Et puis?

— Vous êtes mon père, — répondit Hedwige, toujours droite comme une statue devant lui, — et vous avez le droit de m'offrir qui il vous plaît pour mari. Mais vous n'avez pas le droit de tolérer que je sois grossièrement insultée.

— Je crois que tu n'es pas dans ton bon sens, — dit le comte avec une imperturbable sérénité. — Tu admets que je puisse te présenter un futur et tu appelles cela une grossière insulte quand ce futur demande respectueusement l'honneur de t'épouser, simplement parce qu'il n'est pas assez jeune pour convenir à tes goûts romanesques, qui ont été alimentés par ce misérable air du Midi. Il est malheureux que ma santé exige que je réside en Italie. Si tu avais joui d'une éducation Prussienne régulière, tu aurais des idées différentes sur le devoir filial. Refuse le baron Benoni tant que tu voudras. Je resterai ici et lui aussi, j'imagine, jusqu'à ce que tu changes d'idée. Je ne suis pas fatigué de ce superbe pays de montagnes et ma santé s'améliore tous les jours. Nous pouvons passer très confortablement ici l'été et l'hiver, et encore des étés et des hivers. S'il y a quelque chose que tu désires faire venir de Rome, dis-le-moi, et je satisferai toute demande raisonnable.

— Le baron a eu aussi l'audace de me dire que vous me retiendriez prisonnière ici jusqu'à ce que je l'épouse, — dit Hedwige.

Sa voix tremblait en se souvenant comment Benoni le lui avait dit.

— Je ne mets pas un instant en doute que

Benoni, qui est un homme d'un tact consommé, n'ait insinué délicatement qu'il ne renoncerait pas à demander ta main. Toi, connaissant bien ma détermination et emportée par ton mauvais caractère, tu as aggravé une menace qu'il n'a jamais eu l'intention de faire. Fais-moi le plaisir de ne pas me parler davantage de ces insultes imaginaires.

Le vieillard sourit d'un air morose de la vivacité qu'il apportait à tout deviner.

— Vous m'écouterez néanmoins, — dit Hedwige, à voix basse, en s'approchant près de la table et en y appuyant une de ses mains comme pour se soutenir.

— Ma fille, — dit le comte, — je désire que tu quittes ce ton par trop théâtral et par trop mélodramatique. Il ne m'en impose pas.

— Le baron Benoni ne s'est pas tenu à la conduite que vous dites. Il m'a dit bien des choses que je n'ai pu comprendre tout à fait, mais j'en ai, du moins, compris le sens. Il a commencé par faire d'absurdes discours, dont j'ai ri. Puis, il m'a demandé de l'épouser, ainsi que je savais depuis longtemps qu'il le ferait aussitôt que vous lui en fourniriez l'occasion. J'ai refusé son offre. Alors, il a insisté, en me disant que vous, mon père, vous aviez résolu ce mariage et que vous me retiendriez prisonnière jusqu'à ce que la torture de cette situation ait épuisé mes forces. Je l'ai assuré que jamais je ne céderais à la violence. Alors il s'est mis en fureur et m'a dit en face que j'avais tout perdu....

nom, réputation, honneur.... comment, je ne puis le dire ; mais il a employé ces mots, et il a ajouté que je ne pourrais reconquérir ma réputation qu'en consentant à l'épouser.

Le vieux comte avait d'abord écouté avec un sourire sarcastique, puis avec une attention croissante. Finalement, lorsqu'Hedwige répéta cette grossière injure, son brave vieux sang bouillonna dans son cœur et il étreignit violemment les deux bras de son fauteuil, tandis que ses yeux gris lançaient des éclairs de dessous ses sourcils hérissés.

— Hedwige, — s'écria-t-il d'une voix rauque, — dis-tu la vérité ?.... A-t-il dit ces paroles ?....

— Oui, mon père, et d'autres encore. Est-ce que cela vous surprend ? — demanda-t-elle amèrement. — Vous me les avez dites vous-même !

La colère du vieillard grandissait furieusement et il faisait de grands efforts pour se tenir sur ses jambes. Il était raidi, à force de monter à cheval et par suite de ses rhumatismes, mais il était trop en colère pour rester tranquille.

— Moi ?.... Oui, j'ai essayé de te montrer ce qui aurait pu arriver.... j'ai voulu t'avertir et t'effrayer, si tu pouvais être effrayée. Oui, et j'avais raison, car tu ne traîneras pas mon nom dans la boue. Mais un autre.... Benoni !

La fureur l'empêchait de parler, mais son grand corps arpentait fiévreusement la chambre et son cœur cherchait à s'apaiser dans l'action. Il ressemblait à un être malfaisant oublié, soudainement galvanisé et revenant à la vie pour

tout détruire. Cela se trouvait bien que Benoni ne fût pas à sa portée.

Hedwige demeurait très calme près de la table. fière au fond de l'âme que son père pût être emporté par une semblable fureur. Le vieillard cessa de marcher; il alla à elle et de sa main tourna son visage à la lumière pour regarder dans ses yeux d'un air farouche.

— Tu ne m'as jamais fait un mensonge? — grommela-t-il.

— Jamais ! — dit-elle hardiment, en le regardant en face dédaigneusement.

Il reconnaissait son naturel dans son enfant et il était satisfait. L'habitude de l'empire sur soi-même du soldat était forte en lui, et l'humeur sardonique de sa nature servait de voile aux pensées qu'il nourrissait.

— Il paraît, — dit-il, — que je vais passer le reste d'une vie honorable à me débattre contre une meute de chiens. J'ai presque tué ton ancienne connaissance, le Signor Professore Cardegna, cette après-midi.

Hedwige chancela et pâlit.

— Quoi !.... Il est blessé?.... — prononça-t-elle convulsivement en appuyant sa main sur son cœur.

— Ah !.... cela te touche presque aussi profondément que les insultes de Benoni, — dit-il d'un air farouche. — J'en suis ravi. Je m'en repens : je voudrais l'avoir tué. Nous nous sommes rencontrés sur la route et il a eu l'impertinence de me demander ta main.... je suis dégoûté de ces

demandes en mariage quotidiennes ; et je lui ai demandé alors s'il avait l'intention de m'insulter.

Hedwige s'appuya lourdement sur la table, dans une angoisse d'incertitude.

— Ce jeune homme m'a répondu que, si je me trouvais insulté, il était prêt à se battre incontinent, sur la route, avec mes pistolets. Il n'est pas lâche, ton amoureux.... il faut que je te le dise. La fin de tout cela a été que je suis rentré à la maison et pas lui.

Hedwige tomba dans le fauteuil que son père avait quitté et elle se cacha le visage dans ses mains.

— Oh ! vous l'avez tué !.... — gémit-elle.

— Non, — dit le comte brièvement, — je n'ai pas touché un cheveu de sa tête. Mais il s'est dirigé du côté de Trevi.

Hedwige soupira encore.

— Es-tu satisfaite ? — demanda-t-il avec un mauvais sourire et jouissant de la terreur qu'il avait excitée.

— Oh ! que vous êtes cruel, mon père ! — dit-elle d'une voix entrecoupée.

— Je te dis que, si je pouvais te guérir de ta passion insensée pour ce chanteur, je serais aussi cruel que l'Inquisition, — riposta le comte. — Maintenant, écoute-moi. Tu ne seras pas troublée plus longtemps par Benoni.... l'animal ! je lui donnerai une leçon de savoir vivre ! Tu n'as pas besoin de paraître au dîner ce soir. Mais ne va pas te figurer que notre séjour ici touche à sa fin.

Quand tu seras résolue à agir sensément et à oublier le Signor Cardegna, tu rentreras dans le monde, où tu pourras choisir un mari de ton rang et de ta fortune, si cela te plaît; ou bien tu pourras te faire Catholique Romaine, entrer dans un couvent, et te vouer aux bonnes œuvres et à l'idolâtrie, ou à n'importe quoi. Je n'ai pas l'intention de m'inquiéter de ce qu'il adviendra de toi aussi longtemps que tu ne montreras aucun respect pour ton nom. Mais si tu persistes à languir, à gémir, à te laisser mourir de faim toi-même, parce que je ne veux pas te permettre de te faire danseuse et d'épouser un saltimbanque, tu resteras ici. Je ne suis pas une bien agréable compagnie quand je m'ennuie, je puis bien te l'avouer, et mon enthousiasme pour les beautés de la nature est probablement transitoire.

— Je puis tout supporter si vous éloignez Benoni, — dit tranquillement Hedwige en se levant.

Mais la pression des clefs de fer cachées dans son sein lui produisit soudain une sensation étrange.

— Ne crains rien, — dit le comte en prenant son chapeau sur la table. — Tu seras amplement vengée de Benoni et de son infâme langue. Je puis ne pas aimer ma fille ; mais personne ne l'insultera. Je lui dirai un mot ce soir.

— Je vous remercie pour cela, du moins — dit Hedwige, lorsqu'il se dirigea vers la porte.

— N'en parlons pas, — dit-il en mettant la main sur le bouton de la porte.

Une idée soudaine s'empara d'Hedwige. Elle courut rapidement à lui et attacha ses deux mains à son bras.

— Mon père!.... — cria-t-elle.

— Quoi?....

— Mon père, m'aimez-vous?

Il hésita un moment.

— Non, — dit-il durement; — tu m'as désobéi.

Puis il sortit en toute hâte. La porte fermée derrière lui, elle demeura seule. Que pouvait-elle faire, la pauvre enfant? Depuis des mois il l'avait tourmentée et persécutée, et maintenant elle lui avait demandé nettement si elle occupait encore une place dans son cœur et il l'avait froidement repoussée.

Une douce et tendre jeune fille, malade d'amour et malade d'imagination, s'émouvant d'une façon si pitoyable pour un peu de pitié, de sympathie, ou de bonté, et traitée comme un soldat mutin, parce qu'elle aimait si honnêtement et si purement!.... Y a-t-il rien d'étonnant à ce que sa main allât à son sein et pressât les froides et dures clefs qui lui promettaient la vie et la liberté? Je ne crois pas. Je n'ai pas grande indulgence pour les jeunes femmes qui se laissent emporter par un mauvais goût inné et l'amour pour l'effet; qui sont mécontentes de la paisible destinée qu'une bonne Providende leur a accordée et d'une existence qu'elles sont trop bornées pour rendre intéressante pour elles-mêmes ou pour personne; finalement qui font une incursion

folle et désespérée dans la notoriété par un mariage furtif avec le premier chenapan qu'elles rencontrent et qui se repentent ensuite, sous les coups de la pauvreté et de l'ostracisme social, du roman qu'elles avaient rêvé dans la richesse et le luxe. Elles méritent leur sort. Mais quand une jeune fille impressionnable n'a pas de mère, qu'elle est privée d'amis et de plaisirs, qu'elle n'a que l'alternative de la solitude ou du mariage avec un homme qu'elle déteste, ou celle d'être renfermée pour oublier un rêve à moitié réalisé et très doux, alors le cas est différent. Si elle rompt ses chaînes et vole auprès du seul cœur aimant qu'elle connaisse, oublions-la et prions le Ciel d'avoir pitié d'elle, car elle fait un terrible saut dans l'inconnu.

Hedwige sentit les clefs ; elle les tira de sa poitrine et les pressa contre sa joue, et sa résolution fut prise. Elle jeta alors un regard à la petite pendule dorée et vit que les aiguilles marquaient sept heures. Elle avait cinq heures devant elle pour faire ses préparatifs, quels qu'ils pussent être.

Conformément aux ordres que lui avait donné son père en quittant Hedwige, Thémistocle lui servit son dîner dans son boudoir ; l'incertitude de l'entreprise de la nuit exigeait qu'elle mangeât un peu, de peur que la force ne vînt à lui manquer au moment critique. Thémistocle la prévint de lui-même que son père s'était rendu à l'appartement du baron et qu'on ne l'avait pas revu depuis. Elle écouta en silence et ordonna au domestique de la laisser aussitôt qu'il aurait pourvu à

tous ses besoins. Alors elle écrivit une courte lettre à son père, lui disant qu'elle l'abandonnait puisqu'elle n'avait pas de place dans son cœur et qu'elle partait rejoindre le seul homme qui semblât prêt à l'aimer et à la protéger tout à la fois. Elle plia cette missive, la cacheta, et la laissa dans un endroit apparent sur la table, après l'avoir adressée au comte.

Elle fit un petit paquet, d'une façon très soignée, car elle est adroite de ses mains, et mit un sombre costume de voyage, dans les plis duquel elle enferma, en les cousant, des joyaux très petits, mais d'une grande valeur, et qui lui appartenaient. Elle ne voulait rien prendre de ce que son père lui avait donné. Dans tout ceci, elle déploya un calme absolu et une prévoyance parfaite.

Le château devint extrêmement silencieux à mesure que la soirée avançait. Elle guettait la pendule. Cinq minutes avant minuit, elle prit son paquet et ses petits souliers dans sa main, souffla sa bougie, et doucement elle sortit de la chambre.

XX.

Il est absolument inutile que je vous raconte comment j'employai tout le temps qui s'écoula depuis que Nino m'eut quitté jusqu'à ce qu'il revînt dans la soirée, alors que, de ma fenêtre, je pouvais déjà voir la pleine lune atteindre le sommet de la tour du château. Je m'étais assis pour regarder au dehors, et j'étais bien le professeur le plus inquiet qui se fût jamais trouvé dans une position ridicule. Thémistocle était venu : vous savez ce qui s'était passé entre nous et comment nous avions préparé le plan de la nuit. Je souhaitais du fond du cœur d'être dans le petit amphithéâtre de ma salle de conférences à l'Université, au lieu d'être fourré jusqu'au cou dans cet extravagant complot de l'invention de mon enfant. Mais il n'y avait pas moyen de reculer. J'avais été moi-même à la petite écurie, la porte à côté,

où j'avais mis mon âne et où j'avais été le voir tous les jours depuis mon arrivée, et je m'étais assuré qu'au premier avis je pourrais l'avoir à ma disposition et que je n'aurais qu'à lui mettre son embarrassante selle. En outre, j'avais fait, sans rien dire, un paquet de mes effets et j'avais réussi à le porter à l'écurie sans qu'on me vît; je l'avais même attaché d'avance au pommeau de la selle. J'avais dit aussi à mon hôtesse que je devais partir dans la matinée avec le jeune homme qui était venu me voir, et qui, avais-je ajouté, était l'ingénieur chargé de faire une nouvelle route conduisant à la Serra. Ce n'était pas tout à fait vrai : mais les mensonges qui ne font de mal à personne ne sont pas du tout des mensonges, comme vous le savez tous, et la curiosité de la vieille femme fut satisfaite. Je lui payai en même temps mon logement et je lui donnai, par-dessus le marché, un franc pour elle, ce qui lui fit grand plaisir. Je comptais m'en aller furtivement vers les dix heures ou dès que j'aurais vu Nino et que je lui aurais fait part du résultat de mon entrevue avec Thémistocle.

Les heures me paraissaient interminables, malgré mes préparatifs, qui me prirent cependant un certain temps. Aussi je sortis dès que j'eus soupé : j'allai voir mon âne et je lui donnai un peu du pain qui restait, pensant que cela lui donnerait des forces pour le voyage. Je revins ensuite dans ma chambre, et j'attendis. Juste au moment où la lune passait par-dessus la colline, Nino monta la rue. Je le reconnus dans le crépus-

cule, à son grand chapeau et aussi parce qu'il fredonnait un petit air avec son nez, comme il fait d'habitude. Mais il passa devant ma porte sans lever les yeux, car il voulait d'abord mettre sa mule à l'écurie pour qu'elle se reposât.

Il rentra enfin, toujours chantonnant, et li s'excusa de son retard, disant qu'il s'était arrêté quelques minutes à l'auberge pour souper un peu. Il ne pouvait avoir fait un repas bien substantiel dans un si court espace de temps.

— Qu'est-ce qu'a dit le domestique? — fut la première question qu'il me fit en s'asseyant.

— Il a dit que tout serait fait comme je le désirais, — répondis-je. — Bien entendu, je n'ai pas parlé de toi. Thémistocle, c'est ainsi qu'il se nomme, viendra à minuit et te conduira à la porte. Là, tu trouveras ton *innamorata*, la dame de tes pensées, pour laquelle tu es en train de mettre le monde sans dessus dessous.

— Et vous, qu'est-ce que vous ferez, Sor Cornelio? — demanda-t-il en souriant.

— Je vais m'en aller tout à l'heure prendre mon âne et je monterai tranquillement dessus jusqu'à la Serra dit Sant'Antonio, — dis-je. — Je suis sûr que la signorina sera plus à son aise si je vous accompagne. Je suis un personnage très convenable, vois-tu !

— Oui... — dit Nino rêveusement, — très convenable. Et, d'ailleurs, vous pourrez être témoin du mariage civil.

— Diavolo ! — m'écriai-je. — Un mariage !.... Je n'y avais pas pensé.

— Sang d'un chien! — exclama Nino. — A quoi pensez-vous donc sur terre?

Il fut tout à fait en colère en un instant.

— Piano!.... ne t'inquiète pas, mon garçon. Je ne m'étais pas imaginé que le mariage était si proche.... voilà tout. Bien entendu, vous vous marierez à Rome, aussitôt que nous y serons arrivés.

— Nous serons mariés à Ceprano demain soir, par le syndic, ou par le maire, ou n'importe par quel évêque civil qui existe dans cette ville Napolitaine abandonnée de Dieu! — dit Nino avec une grande résolution.

— Oh! très bien; arrange cela comme tu voudras. Seulement aie soin que tout se fasse convenablement et que l'acte soit bien régulièrement enregistré, — ajoutai-je. — En attendant, je vais partir.

— Vous n'avez pas besoin de partir encore, caro mio; il n'est pas neuf heures.

— A quelle distance crois-tu que je doive aller, Nino? — demandai-je.

A dire vrai, l'idée de monter la Serra seul n'était pas aussi attrayante le soir qu'elle l'aurait été à la clarté du jour. Je pensais qu'il ferait très noir au milieu des arbres et que j'avais encore une grosse somme d'argent cousue entre mes deux gilets.

— Oh! vous n'avez pas besoin d'aller bien loin, — dit Nino. — A trois ou quatre kilomètres de la ville, ce sera assez. J'attendrai en bas, dans la rue, à partir de onze heures.

Nous restâmes silencieux pendant un certain temps après cela, et, si je pensais à la route obscure que j'avais devant moi, je suis sûr que Nino pensait à Hedwige. Pauvre garçon! Je puis dire qu'il avait bien grande hâte de la voir. Songez donc, il avait été éloigné d'elle pendant deux mois, après avoir passé tant d'heures presque à ses côtés. Il était assis dans son fauteuil et les tristes rayons de l'unique chandelle qui nous éclairait projetaient des ombres profondes sur son visage pensif. Il avait l'air fatigué, peut-être d'attendre, peut-être aussi de son long voyage; pourtant il n'était pas triste, mais au contraire plein d'espérance. Aucune fatigue ne pouvait abattre la vigoureuse et mâle expression de ses traits et même, dans cette chambre malpropre, à cette misérable lumière, vêtu d'un simple costume gris, il était toujours l'homme à succès, qui pouvait tenir des milliers de spectateurs suspendus au plus léger son de sa voix. Nino est un homme étonnant, et je suis convaincu qu'il y a en lui plus que son talent musical, ce qui est bien assez pourtant quand un homme peut arriver aussi haut que lui, mais ce n'est pas tout ce à quoi tient le monde. Je suis sûr que sa tête massive n'a pas été forgée aussi carrée et aussi grosse par les toutes-puissantes mains qui forgent les foudres des nations, simplement pour qu'il soit un ténor et un acteur et qu'il charme ses concitoyens. Je vois là la puissance et la force d'une plus grande supériorité que celle qui ravit les oreilles d'une salle de spectacle. Nous verrons

peut-être cela un jour. Il faut le feu des époques ardentes pour mettre en fusion les éléments de la grandeur dans le creuset des révolutions. Il n'y a pas une seconde tête semblable à celle de Nino dans toute l'Italie, du moins je ne l'ai jamais vue, et j'ai vu les meilleures à Rome, cependant. Il paraissait bien grand, assis là, et songeant à l'avenir. Je ne vante pas son visage pour sa beauté; il en a assez peu, comme les femmes peuvent en juger. Et, d'ailleurs, vous ririez de mes folies et vous diriez qu'un chanteur est un chanteur et rien de plus pour toute sa vie. Eh bien! nous verrons cela dans vingt ans; vous le verrez du moins.... moi, je ne le verrai peut-être pas.

— Nino, — demandai-je à brûle-pourpoint en suivant le cours de mes réflexions, — as-tu jamais pensé à autre chose qu'à la musique.... et à l'amour?

Il se réveilla de sa rêverie et me regarda fixement.

— Comment pouvez-vous deviner mes pensées? — demanda-t-il à la fin.

— Les gens qui ont beaucoup vécu ensemble arrivent souvent à lire dans l'esprit les uns des autres. A quoi pensais-tu?

— Je pensais, — dit-il, — que la destinée d'un musicien, même le plus célèbre, est une pauvre récompense pour l'amour d'une femme.

— Tu vois bien.... je pensais à toi, et je me demandais si, après tout, tu serais toujours chanteur.

— C'est singulier, — répondit-il lentement. — Je réfléchissais combien mes succès au théâtre me paraîtraient peu de chose, quand j'aurais épousé Hedwige de Lira.

— Il y a un plus grand théâtre, Nino mio, que le tien.

— Je le sais bien.

Il retomba alors dans son fauteuil et se remit à songer.

Je me figure qu'à tout autre moment nous aurions continué la conversation et discouru, à perte de vue, sur la bonne vieille comparaison qui assimile la vie à une comédie, à un drame, ou à une farce. Mais le moment était mal choisi, et nous étions muets tous deux, car nous étions plus préoccupés de l'avenir immédiat.

Un peu avant dix heures, je me décidai à partir. Je jetai un coup d'œil tout autour de la chambre pour voir si je n'avais rien oublié. Nino était toujours assis dans son fauteuil et ses yeux étaient toujours fixés sur le plancher.

— Nino, — dis-je, — je pars. Il y a là une autre chandelle, tu en auras besoin avant qu'il soit longtemps, car ces chandelles de suif ne durent guère.

Celle qui brûlait coulait déjà dans le vieux chandelier de cuivre. Nino se leva et se secoua.

— Mon cher ami, — dit-il en me prenant par les deux mains, — vous savez que je vous suis bien reconnaissant. Je vous remercie et je vous remercie encore de tout mon cœur. Oui, il faut partir, car le moment approche. Nous

vous rejoindrons, si tout va bien, vers une heure.

— Mais, Nino, si tu ne venais pas?

— Je viendrai, seul ou avec elle. Si.... si je n'étais pas près de vous à deux heures du matin, partez seul et éloignez-vous. Ce serait que j'aurais été surpris par ce vieux diable de Prussien. Adieu!

Il m'embrassa affectueusement et sortit.

Un quart d'heure plus tard, j'étais hors de la ville, sur mon petit âne, évitant les mauvais endroits sur le sentier désolé qui mène du côté de la sombre Serra. Le choc des sabots de l'animal sur les pierres allait en mesure avec les battements de mon cœur, et je serrais mes maigres jambes contre ses flancs plus maigres encore, comme accompagnement.

Quand Nino fut demeuré seul, — et, tout cela, je le tiens de lui, — il se rassit dans son fauteuil et réfléchit; et quoique le moment du plus grand événement de sa vie fût très proche, il était tellement absorbé qu'il tressaillit lorsqu'il regarda sa montre et qu'il s'aperçut qu'il était onze heures et demie. Il avait à peine le temps de faire ses préparatifs. Son paysan était prévenu, mais il attendait près de l'auberge, ne sachant pas où on aurait besoin de lui, car Nino lui-même n'avait pas été reconnaître la position de la porte basse, craignant d'être aperçu par Benoni. Il éteignit en hâte la lumière et à son tour il sortit sans bruit de la maison. Il trouva son paysan tout prêt avec les mules; il lui dit de venir avec lui, et ils retournèrent ensemble à la maison. Nino recom-

manda à l'homme de le suivre et d'attendre à une petite distance de la porte où il entrerait. Enveloppé dans son manteau, il resta dans la rue et attendit le messager d'Hedwige.

La vieille horloge détraquée de l'église tinta l'heure et un homme couvert d'un vêtement sans forme bien arrêtée, tenant le milieu entre un manteau et un pardessus, se glissa en suivant la rue, par le clair de lune, jusqu'à l'endroit où était Nino, devant mon logement.

— Thémistocle! — appela Nino à voix basse, tandis que le gaillard hésitait.

— Excellence.... — répondit le domestique; puis il se rejeta en arrière. — Mais vous n'êtes pas le Signor Grandi!.... — cria-t-il effrayé.

— C'est la même chose, — répliqua Nino. — Allons!

— Mais comment cela se fait-il?.... — objecta Thémistocle, croyant découvrir une nouvelle intrigue. — C'était le Signor Grandi que je devais conduire....

Nino ne parla pas, mais il y eut un petit craquement dans l'air lorsqu'il prit un billet de banque dans son porte-monnaie.

— Diavolo! — murmura le domestique, — — peut-être cela est-il bien comme cela, après tout.

Nino lui donna le billet.

— Voilà mon passeport, — dit-il.

— J'ai des doutes, — répondit Thémistocle en le prenant néanmoins et en l'examinant au clair

de lune. — Il n'a pas de *visa*, — ajouta-t-il avec un regard rusé.

Nino lui en donna un autre. Alors Thémistocle n'eut plus l'ombre d'un doute.

— Je vais conduire Votre Excellence, — dit-il.

Ils se mirent en marche, et Thémistocle était si sourd qu'il n'entendit ni les mules ni le bruit des pas de l'homme qui les conduisait ; or, l'homme et les bêtes n'étaient pas à dix pas derrière lui.

Ils tournèrent autour du rocher et se trouvèrent dans l'ombre. Nino le remarqua avec beaucoup de satisfaction, car il avait peur que quelqu'un ne veillât tard au château. Le simple bruit des mules ne pouvait attirer l'attention dans une ville des montagnes où les gens du pays partent pour leur travail éloigné à toutes les heures du jour et de la nuit. Ils arrivèrent à la porte. Nino cria doucement à l'homme aux mules d'attendre dans l'ombre, et Thémistocle frappa. A l'intérieur, la clef grinça dans la serrure, mais les mains qui la tenaient paraissaient faibles. Le cœur de Nino battait avec violence.

— Thémistocle ! — appela Hedwige d'une voix tremblante.

— Qu'y a-t-il, Excellence ? — demanda le domestique à travers le trou de la serrure, sans oublier ses façons cérémonieuses.

— Oh ! je ne puis tourner la clef ! Que vais-je faire ?

Nino entendit et poussa le domestique de côté.

— Courage, ma chère dame ! — dit-il tout haut, afin qu'elle pût reconnaître sa voix.

Hedwige parut faire un effort furieux et un petit cri de douleur lui échappa, car elle s'était fait mal aux mains.

— Oh! que faire? — cria-t-elle, d'un ton pitoyable. — Je l'ai fermée hier soir et je ne puis plus tourner la clef!

Nino appuya de tout son poids contre la porte. Heureusement qu'elle était solide; sans quoi, il l'aurait jetée en dedans et elle serait tombée sur Hedwige. Mais elle s'ouvrait en dehors et elle était lourdement bardée de fer. Nino soupira.

— Votre Excellence a-t-elle une bougie? — demanda tout à coup Thémistocle, passant sa tête entre le corps de Nino et la porte, de façon à être entendu de l'intérieur.

— Oui. Je l'ai éteinte.

— Et des allumettes? — demanda-t-il encore.

— Oui.

— Alors que Votre Excellence allume vite la bougie et fasse couler un peu de cire fondue sur le bout de la clef. Cela fera le même effet que de l'huile.

Il y eut un silence. La clef fut retirée et un filet de lumière apparut à travers le trou de la serrure. Nino mit aussitôt son œil à cette ouverture, espérant entrevoir Hedwige, mais il ne put rien distinguer que deux mains blanches qui essayaient de couvrir la clef de cire. Il éloigna bien vite son œil, tandis que les mains remettaient la clef dans le trou de la serrure.

La serrure grinça encore, on entendit un petit cri d'effort, une autre tentative, et le pène rentra

dans sa gorge. Le prudent Thémistocle, qui ne désirait pas être témoin de ce qui allait suivre, fit semblant de déployer une force herculéenne en tirant la porte ouverte, ce que voyant, Nino se recula un moment pour le laisser passer.

— Votre Excellence n'aura qu'à frapper à la porte d'en haut, — dit-il à Hedwige, — et j'ouvrirai. Je ferai le guet, de peur que quelqu'un ne vienne d'au-dessus.

— Tu peux faire le guet jusqu'à la résurrection des morts, — pensa Nino.

Hedwige se recula sur l'étroite marche lorsque Thémistocle monta. Un instant après, Nino était à ses pieds et il baisait le bord de sa robe, muet de bonheur, car des larmes de joie coulaient en abondance sur ses joues.

Hedwige se pencha tendrement vers lui et posa ses deux mains sur sa tête nue ; elle pressait ses fins cheveux bouclés par un mouvement plein de passion, mais elle était toute tremblante.

— Signor Cardegna, il ne faut pas vous mettre à genoux ici.... Oui, monsieur, je sais que vous m'aimez ! Serais-je venue à vous autrement?.... Donnez-moi votre main.... là.... ne l'embrassez pas si fort.... non.... Oh ! Nino.... mon cher Nino....

Ce qui suivit dans son tendre discours manque pour beaucoup de raisons plus douces les unes que les autres. Il n'est pas utile que je vous dise que la bougie fut éteinte et qu'ils restèrent serrés dans les bras l'un de l'autre, contre la porte ouverte, les reflets de la lune qui frappaient sur les

maisons d'en face éclairant seuls leur réunion.

Il y avait et il y a pour moi quelque chose de merveilleusement, de divinement exquis dans ces deux cœurs vierges, si novices dans leur amour, si sincères l'un envers l'autre, et si purs de tout autre amour. Je suis bien vieux pour parler des douces choses de l'amour, mais je ne puis m'en défendre ; car, bien que je n'aie jamais été comme eux, j'ai beaucoup aimé dans mon temps. Comme notre cher Leopardi, j'aimais, non la femme, mais l'ange qui est le type de toutes les femmes, et, ne l'ayant pas trouvé, mon cœur a dépéri misérablement. Mais le temple où l'ange résidait existe toujours dans mon cœur, et l'autel est encore parfumé de la divine senteur des roses célestes qui l'environnaient de toutes parts. Je crois également que tous ceux qui aiment en ce monde doivent avoir un semblable sanctuaire d'adoration au fond du cœur. Parfois le royaume de l'âme et le palais du corps sont ceux de l'Amour embellis et enrichis par les incomparables offrandes d'une grande constance et d'une grande foi ; et toutes les innombrables créations du génie transcendant et toutes les grandes aspirations d'un pouvoir hors d'atteinte, montent en un ordre respectueux, pour rendre hommage à l'autel de l'Amour, avant d'apparaître, comme des géants, pour faire trembler et chanceler l'immensité de l'univers dans ses vertigineuses profondeurs.

Mais avec un autre, c'est différent. Le monde n'est pas à lui ; c'est lui qui appartient au monde, et toutes ses petites actions sont marquées de son

éclatant cachet. Et peut-être, pourtant, il a un cœur, et quelque part, dans ses jachères stériles, se dresse une pauvre ruine, qui jamais dans son beau temps n'eut grande dignité, — pauvre et démantelée, à demi encombrée de mauvaises herbes et de ronces; mais, même ainsi, les mauvaises herbes sont des herbes odorantes et les ronces des roses sauvages, ayant des pétales rares et difformes, mais douces néanmoins. Car jadis cette ruine a été aussi un autel, que ses mains débiles et son âme stérile essayent vainement de reconstruire, comme pour y abriter tout ce qu'il y eut jamais de digne en lui.

C'est pourquoi, je dis, à présent: Aimez, et aimez vraiment et longtemps.... même pour toujours; et, si vous pouvez bien faire d'autres choses, faites-les; sinon, du moins, apprenez à faire celle-là, car c'est une chose très gracieuse et très douce à apprendre. Quelques-uns d'entre vous vont rire de moi et s'écrier : « Voyez ce vieux radoteur, qui ne sait même pas que l'amour n'est plus à la mode! » Par Saint Pierre, le Ciel sera bientôt passé de mode aussi, et Messer Satanas ramassera à la fois le bon et le méchant, de sorte qu'il n'aura plus besoin de jeûner les vendredis, ayant un menu plus savoureux! Il n'y a pas de doute que quelques-uns de vous diront que l'enfer est réellement si suranné qu'on devrait le mettre au musée de l'Université de Rome comme un curieux échantillon du vieux mobilier théologique. Vrai, c'est merveilleux qu'il ne soit pas las de digérer les morceaux co-

riaces qui lui échoient lorsque des gens comme vous sont finalement chassés de ce monde. Mais il est solide et bien bâti, et il durera, ne craignez rien ! Ceci n'est pas l'évangile de paix, mais c'est l'évangile de vérité.

Un jour, les cœurs aimants et les âmes nobles gouverneront le monde, malgré toutes vos modes funestes ; et, vieux comme je suis.... je ne veux pas dire : âgé, mais bien vieux d'années.... je crois encore à l'amour, et j'y croirai toujours. Il est vrai qu'il ne m'a pas été donné d'aimer comme Nino aime Hedwige, car Nino est même encore à présent plus fort et plus sérieux que moi. Sa nature est de celles qui ne peuvent jamais faire assez ; ses mains, des mains qui ne se fatiguent jamais pour elle ; son art, un art qui voudrait franchir, pour elle, les inflexibles bornes du possible. Il ne se lasse jamais de s'efforcer d'accroître le bonheur qu'il lui donne. Sa philosophie n'est pas autre chose. Pas d'arguties sur « être » ou « ne pas être » ou de pauvres spéculations concernant le but de l'existence ; il a trouvé la véritable unité des unités et il la tient bien.

En attendant, vous m'objectez que je n'avance pas dans ma tâche, que je ne vous raconte plus de faits, que je ne rapporte plus de conversations, que je ne vous fais plus de descriptions. Croyez-moi, ce seul fait que bien aimer est tout ce que l'homme peut faire est plus grand que toutes les choses que les hommes ont jamais apprises et cataloguées dans leurs dictionnaires.

C'est, de plus, la seule chose qui a, d'une manière suivie, résisté aux ravages du temps et aux révolutions sociales; c'est la sagesse qui a ouvert comme par magie les trésors du génie, de la bonté, et de toute grandeur, car chacun peut la voir; c'est l'élixir vital qui a fait d'adolescents des hommes, de nains des géants, des héros de gens pauvres de cœur quoique grands d'esprit. Nino en est un exemple : car il n'était encore qu'un jeune homme que déjà il agissait comme un homme; il était un artiste à succès dans une grande ville, il était recherché par les plus nobles, et pourtant il gardait toujours sa foi.

Mais quand j'aurai repris haleine, je vous dirai ce que lui et Hedwige se dirent à la porte, et si à la fin elle partit avec lui ou si elle resta dans ce sombre château de Fillettino pour l'amour de son père.

XXI.

— Asseyons-nous sur l'escalier et causons, — dit Hedwige en se dégageant doucement de ses bras.

— L'heure avance et il fait humide ici, mon amour. Vous vous refroidirez, — dit Nino protestant contre ce retard du mieux qu'il pouvait.

— Non.... et il faut que je vous parle.

Elle s'assit; mais Nino ôta son manteau et en enveloppa Hedwige. Celle-ci lui fit signe de s'asseoir auprès d'elle et souleva le bord du lourd manteau avec sa main.

— Je crois qu'il est assez grand, — dit-elle.

— Moi aussi, — répliqua Nino.

Tous deux s'assirent donc côte à côte et la main dans la main, enveloppés tous deux dans le même vêtement, serrés l'un près de l'autre, dans l'ombre du portail de pierre.

— Vous avez reçu ma lettre, ma bien-aimée? — demanda Nino, espérant lui rappeler sa proposition.

— Oui, elle m'est parvenue sans accident. Dites-moi, Nino, avez-vous pensé à moi pendant tout ce temps? — demanda-t-elle à son tour.

Il y avait déjà, dans la demande, la joie de la réponse.

— Comme la terre soupire après le soleil, mon amour, pendant toute l'obscurité de la nuit. Vous n'avez jamais quitté ma pensée. Vous savez que je suis parti pour aller vous chercher et vous trouver à Paris ; je suis aussi allé à Londres ; et partout je chantais pour vous, espérant que vous seriez peut-être quelque part dans ces grandes salles de théâtre. Mais vous n'êtes jamais allée à Paris. Quand j'ai reçu la lettre du Professeur Grandi, me disant qu'il vous avait découverte, je n'avais plus qu'une soirée à chanter, et je suis accouru vers vous.

— Et à présent vous m'avez trouvée.... — dit Hedwige, le regardant amoureusement à travers les ténèbres.

— Oui, ma chère aimée ; je suis arrivé à temps. Vous êtes dans de grands tourments, mais me voici pour vous délivrer de tout cela. Dites-moi tout ce qui en est.

— Ah! mon cher Nino, c'est bien terrible. Mon père m'a signifié qu'il fallait épouser le baron Benoni ou finir mes jours ici, dans ce lugubre château.

Nino grinça des dents et l'attira encore plus

près de lui, de sorte que sa tête s'appuyait sur son épaule.

— Infâme misérable! — murmura-t-il.

— Chut! Nino.... — dit doucement Hedwige, — c'est mon père.

— Oh! je voulais parler de Benoni, — s'écria vivement Nino.

— Oui, cher Nino, bien entendu, — répondit Hedwige. — Mais mon père a changé d'idée. Il ne désire plus que j'épouse ce Juif.

— Et pourquoi, mon cher cœur?

— Parce que Benoni a été très grossier avec moi aujourd'hui ; je l'ai dit à mon père, qui a juré qu'il quitterait la maison tout de suite.

— J'espère qu'il tuera ce chien! — cria Nino, dont la colère augmentait. — Et je suis heureux de voir qu'il a encore la pudeur de vous protéger contre toute insulte.

— Mon père est très dur envers moi, Nino mio, mais il est officier et gentilhomme.

— Oh! je sais ce que cela veut dire.... un gentilhomme! Fi! pour vos gentilshommes!.... M'aimez-vous moins, Hedwige, parce que je suis du peuple?

Pour toute réponse, Hedwige jeta passionnément ses bras autour de son cou.

— Dites-moi, mon amour, m'estimeriez-vous davantage si j'étais noble?

— Ah! Nino, comme vous êtes méchant! Oh! oui.... je vous aime, et, pour l'amour de vous, j'aime le peuple.... le fort, le vaillant peuple dont vous êtes.

— Dieu vous bénisse pour cela, ma chérie, — répondit-il tendrement. — Mais, dites-moi, votre père vous ramènera-t-il à Rome, maintenant qu'il a chassé Benoni?

— Non.... certainement non. Il jure que je resterai ici jusqu'à ce que je vous aie oublié.

Sa belle tête reposait toujours sur l'épaule de Nino.

— Il me semble que votre très haut et très noble père a étonnamment manqué à son serment, — remarqua Nino, reposant sa main sur ses cheveux, d'où l'épais voile noir qui l'enveloppait avait glissé en arrière. — Qu'en pensez-vous, mon amour?

— Je ne sais pas.... — répliqua Hedwige à voix basse.

— Mais, ma bien-aimée, vous n'avez qu'à fermer cette porte derrière vous, et vous pourrez vous moquer de votre prison et de votre geôlier!

— Oh! je ne puis pas, Nino.... et puis je suis faible et je ne puis marcher très loin. Et nous aurions à marcher très loin, n'est-ce pas?

— Vous, ma bien-aimée?.... Croyez-vous donc que je ne voudrais pas et que je ne pourrais pas vous porter dans mes bras depuis ici jusqu'à Rome?

Tout en disant cela, il la souleva en travers de l'escalier.

— Oh! — s'écria-t-elle, à moitié effrayée, à moitié tressaillant de joie, — comme vous êtes fort, Nino!

— Ce n'est pas moi, c'est mon amour. Mais j'ai

des mules tout près d'ici, qui attendent dès à présent; de bonnes et solides mules qui penseront que vous n'êtes qu'un petit papillon argenté, descendu de la lune en voletant pour les conduire.

— Avez-vous fait cela, cher? — demanda-t-elle avec crainte tandis que son cœur sautait à cette idée. — Mais mon père a des chevaux, — ajouta-t-elle tout à coup d'une voix très émue.

— Ne craignez rien, ma bien-aimée. Pas un cheval ne pourrait trouver où poser le pied dans des endroits où nos mules sont aussi solides que dans un pré. Venez, mon cher cœur, partons!

Mais Hedwige appuya sa tête et ne bougea pas.

— Qu'est-ce, Hedwige? — demanda-t-il en se penchant sur elle et caressant doucement ses cheveux. — Avez-vous peur de moi?

— Non.... oh! non!.... Pas de vous, Nino.... jamais de vous!....

Elle pressa son visage tout contre lui, très amoureusement.

— Eh bien, alors, ma bien-aimée? Tout est préparé pour nous. Pourquoi attendrions-nous?

— Est-ce tout à fait bien, Nino?

— Oh! oui, mon amour, c'est bien.... Nous avons pour nous le droit le plus grand qui ait jamais existé! Comment un amour tel que le nôtre peut-il avoir tort? N'ai-je pas imploré aujourd'hui votre père de se laisser fléchir et de nous permettre de nous marier? Je l'ai rencontré sur la route....

— Il me l'a dit, cher. C'était courageux à vous.

Et il m'a fait bien peur en me faisant croire qu'il vous avait tué. Oh! j'ai eu bien peur, vous savez....

— Cruel....

Nino retint l'épithète qui arrivait sur ses lèvres.

— C'est votre père, chérie, et je ne puis dire ce que j'ai dans l'esprit. Mais, puisqu'il ne veut pas vous laisser partir, qu'allez-vous faire? Cesserez-vous de m'aimer sur son ordre?

— Oh! Nino, jamais.... jamais.... jamais!....

— Ou resterez-vous ici, pour mourir de solitude et de mesquines tortures?

Il plaidait sa cause avec passion.

— Je.... je crois que oui, Nino, — dit-elle au milieu d'un sanglot qui l'étouffait.

— Non, par le ciel, vous ne ferez pas cela!

Il la serra dans ses bras et la leva subitement sur ses pieds. La tête d'Hedwige retomba sur l'épaule de son amant, et il put la voir pâlir jusqu'aux lèvres, car sa vue s'était familiarisée avec l'obscurité : les yeux de la jeune fille brillaient vers lui comme des étoiles de feu sous ses paupières à moitié closes. Mais le faible éclat du bonheur futur était déjà sur son visage, et il savait que le dernier combat était livré et que l'amour l'emportait.

— Est-ce que jamais nous nous séparerons encore, mon amour? — murmura-t-il tout près d'elle.

Elle secoua la tête, et ses yeux étincelants s'attachèrent encore davantage aux siens.

— Alors venez, ma chère bien-aimée.... venez.

Il l'attira doucement à lui. Il jeta un regard, tout naturellement, sur la marche sur laquelle ils s'étaient assis, et quelque chose de sombre frappa ses yeux sur cette marche. Tenant sa main dans l'une des siennes, comme s'il eût eu peur qu'elle ne lui échappât, il se pencha bien vite et saisit de son autre main l'objet qui était sur la marche. C'était le petit paquet d'Hedwige.

— Qu'est-ce que vous avez là? — demanda-t-il. — Oh! Hedwige, vous disiez que vous ne vouliez pas venir?.... — ajouta-t-il, souriant en découvrant ce que c'était.

— Je n'étais pas sûre que je vous aimerais, Nino, — dit-elle pendant qu'il l'entourait de nouveau de son bras.

Tout à coup Hedwige tressaillit violemment.

— Qu'est-ce que c'est que cela? — murmura-t-elle terrifiée.

— Quoi, mon amour?....

— Ce bruit!.... Oh! Nino, quelqu'un descend l'escalier. Vite.... vite!.... sauvez-moi, pour l'amour de moi!

Nino avait aussi entendu le tâtonnement maladroit, mais rapide, de pieds pesants à l'étage supérieur, bien haut sur les marches de pierre de l'escalier tournant, mais se rapprochant par moments. A l'instant, il poussa Hedwige dehors dans la rue; puis, lançant le paquet à terre, il retira la grosse clef, ferma la porte, et, de l'extérieur, tourna deux fois la clef dans la serrure; puis il l'ôta finalement. Nino est un homme qui agit vivement et sans hésiter, dans les grandes

conjonctures. Il prit Hedwige dans ses bras et courut avec elle à l'endroit où les mules attendaient, à vingt pas de distance.

Le vigoureux paysan de Subiaco, qui avait passé quelques années à casser des pierres par égard pour le gouvernement, en guise d'expiation générale pour l'incorrection de ses idées à l'endroit des étrangers, ne fut en aucune façon étonné lorsqu'il vit paraître Nino avec une femme dans les bras. Ils l'assirent tous deux sur une des mules et marchèrent à côté d'elle, car Nino n'avait pas le temps de monter sur la sienne. Il leur fallait passer devant la porte et, malgré l'épaisseur des planches de chêne dont elle était faite, ils purent entendre à l'intérieur des jurons et des imprécations, jurons et imprécations auxquels se joignait le bruit de coups de poing et de coups de pied répétés sur le bois et sur le fer. Le malin muletier aperçut le paquet qui était resté où Nino l'avait lancé, et il le ramassa tout en marchant.

Nino et Hedwige reconnurent tous deux la voix de Benoni ; mais ni l'un ni l'autre ne parla en montant en hâte la rue à la clarté de la lune, elle en selle, Nino courant et conduisant l'autre mule à un trot allongé. En cinq minutes, ils furent hors de la petite ville, et Nino, regardant en arrière, put voir que la grande route blanche, derrière eux, était libre de tous poursuivants. Il monta alors sur sa mule et le paysan trotta à côté de lui.

Nino amena sa mule tout près de celle d'Hed-

wige. Hedwige était écuyère consommée, et elle n'eut aucune difficulté à se faire à la grossière selle de campagne. Leurs mains se réunirent, et les mules, depuis longtemps habituées à marcher ensemble, allaient d'un pas si égal que cette gracieuse étreinte ne fut pas rompue. Mais, quoique les doigts d'Hedwige s'entrelaçassent amoureusement avec les siens et qu'elle se tournât souvent pour le regarder de dessous son voile, elle resta longtemps silencieuse. Nino respecta sa disposition d'esprit, devinant à demi ce qu'elle éprouvait, et on n'entendait aucun bruit, si ce n'est, par-ci, par-là, une exclamation du paysan quand il excitait les mules et le claquement régulier des fers sur la route pierreuse.

A vrai dire, Nino était écrasé par l'anxiété; car son esprit si vif lui avait soufflé que Benoni, affolé par l'échec qu'il avait éprouvé, ne devait pas avoir perdu de temps pour remonter l'escalier, seller un cheval, et les suivre. Si seulement ils pouvaient atteindre la partie la plus escarpée de la ravine, ils pourraient défier n'importe quel cheval ayant jamais galopé, car il arriverait inévitablement quelque accident à Benoni s'il tentait une poursuite dans cette Serra désolée. Il comprit qu'Hedwige n'avait plus redouté aucun danger, quand une fois elle avait vu que le baron avait été arrêté par la porte et qu'elle avait ressenti dans son cœur l'impression qu'il était pris à son propre piège. Néanmoins ils poussaient vivement les bêtes, si l'on peut s'exprimer ainsi en parlant du trot lourd et allongé d'une

mule de montagnes. Le vigoureux paysan ne s'arrêtait jamais et n'ouvrit pas une fois la bouche pour reprendre haleine : il allait toujours le même train d'une manière assurée et déterminée.

Mais ils ne devaient pas être troublés, car la conjecture d'Hedwige était plus proche de la vérité que le raisonnement de Nino. Ils l'apprirent plus tard, quand Thémistocle les retrouva à Rome, et je puis aussi bien vous dire tout de suite comment cela se fit. Quand il était arrivé au haut de l'escalier, il avait pris la clef d'un côté et l'avait mise de l'autre, puis il avait fermé la porte, comme cela était convenu, et il s'était assis en bas pour attendre qu'Hedwige frappât à la porte. Il soupçonnait, à la vérité, que cela n'arriverait jamais, car il avait fait simplement semblant de ne pas voir les mules ; mais la perspective de gratifications ultérieures le rendait très désireux de ne pas perdre sa maîtresse de vue et à coup sûr de ne pas lui désobéir, pour le cas où elle reviendrait réellement. L'escalier s'ouvrait au pied de la tour dans une grande salle de pierre avec des fenêtres non vitrées.

Thémistocle s'assit pour attendre sur un vieux banc qui se trouvait là ; la lumière de la pleine lune rendait cet endroit aussi clair que dans le jour. Le verrou de la porte était alors couvert de rouille, comme celui du dessous, et faisait un grand bruit chaque fois qu'on le tournait. Mais Thémistocle se figurait qu'on ne pouvait l'entendre dans le grand bâtiment et se

sentait parfaitement en sûreté. Assis là, sa tête se baissa et il s'endormit, fatigué d'avoir veillé.

Benoni avait probablement passé un mauvais quart d'heure avec le comte. Mais je n'ai aucun moyen de savoir ce qui fut dit de part et d'autre. En tout cas, il était encore au château et, qui plus est, il était éveillé. Quand Hedwige ouvrit la porte d'en haut et la ferma derrière elle, le bruit fut distinctement perceptible pour les fines oreilles du baron et, probablement, il écouta, réfléchit, et finalement céda à sa curiosité.

Quoi que ce pût avoir été, il trouva Thémistocle endormi dans la salle basse de la tour, il vit la clef dans la serrure, devina d'où le bruit était venu et la tourna. Le mouvement éveilla Thémistocle, qui sauta sur ses jambes et reconnut la grande stature du baron au moment où il parut à la porte. Trop confus pour réfléchir, il appela à haute voix et le baron disparut dans l'escalier. Thémistocle écouta d'en haut, entendit distinctement fermer et verrouiller la porte d'en bas, et un moment après la voix de Benoni, jurant dans toutes les langues à la fois, lui arriva montant en échos jusqu'à lui.

— Ils se sont enfuis, — se dit Thémistocle. — Si je ne me trompe, ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'en faire autant.

Après cela il ferma la porte d'en haut, mit la clef dans sa poche, et partit sur la pointe des pieds. Ayant son chapeau et son pardessus avec lui, et son argent dans sa poche, il résolut de laisser

le baron enfermé dans l'escalier. Il quitta sans bruit le château par la porte de la façade, dont il connaissait le secret, et on n'entendit pas parler de lui pendant plusieurs des semaines qui suivirent. Quant à Benoni, il était complètement pris, et il passa probablement le reste de la nuit à essayer d'éveiller les habitants du grand bâtiment. Vous voyez donc que Nino n'avait pas tant besoin de s'inquiéter, au bout du compte.

Pendant que tout cela se passait, Nino et Hedwige s'en allaient tranquillement, et personne, sauf un montagnard du canton, n'aurait pu les surprendre. Au moment où ils arrivèrent à l'endroit où la vallée se rétrécit tout à coup et forme une gorge, le paysan parla. C'était le premier mot qui eût été prononcé par l'un d'eux depuis une heure, si grandes avaient été leur hâte et leur anxiété.

— Je vois un homme avec une bête, — dit-il brièvement.

— Moi aussi, — répondit Nino. — J'espère rencontrer un ami ici.

Puis il se tourna vers Hedwige.

— Ma chérie, — dit-il, — nous allons, maintenant, avoir un compagnon qui dit qu'il est un personnage très convenable.

— Un compagnon?.... — répéta Hedwige anxieuse.

— Oui, nous allons avoir pour compagnon rien moins que le Professeur Cornelio Grandi, de l'Université de Rome. Il viendra avec nous et sera témoin.

— Oui, — dit Hedwige, attendant la suite, — témoin....

— Témoin de notre mariage, ma bien-aimée, je crois, demain.... ou plutôt aujourd'hui, puisque minuit est passé.

Il se penchait beaucoup sur l'arçon de sa selle, car les mules gravissaient l'endroit le plus rude. La main d'Hedwige alla vers lui et il la saisit. Ils étaient si près que je pus les voir. Il lâcha les rênes, se découvrit, et, tout en marchant, il s'inclina encore davantage et posa ses lèvres sur la main de la jeune fille. Ce fut tout le contrat de mariage qui fut signé entre eux. Mais c'était assez.

J'étais assis sur une pierre, au clair de la lune, sous les arbres, et je les attendais. J'étais là depuis deux mortelles heures et plus, n'ayant rien à faire qu'à méditer sur les folies des professeurs en général et sur les miennes en particulier. Je commençais à me demander si Nino viendrait, au bout du compte, et je puis bien vous avouer que je fus heureux de voir la petite caravane arriver. Brrr!.... c'est un vilain endroit pour y être seul.

Ils montaient toujours et j'allai au-devant d'eux.

— Nino mio, — dis-je. — tu m'as fait passer un temps terrible ici. Grâce à Dieu, te voilà, et la contessina aussi! Votre très humble serviteur, signorina.

Je m'inclinai profondément, et Hedwige se pencha un peu en avant; mais la lune était tout juste derrière elle et je ne pouvais voir son visage.

— Je ne croyais pas que nous nous rencontrerions sitôt, Signor Grandi ; mais je suis très heureuse.

Il y avait une douce timidité dans ce petit discours qui me toucha. Je suis sûr qu'elle avait peur que cela ne fût pas encore tout à fait bien ainsi, ou que, du moins, il aurait dû y avoir une autre femme dans la société.

— Courage, Messer Cornelio, — dit Nino. — Montez sur votre âne et continuons notre route.

— La contessina n'est pas fatiguée? — m'informai-je. — Vous devriez, bien sûr, vous reposer un peu ici.

— Caro mio, — répondit Nino, — il faut que nous soyons en sécurité au bout de la passe avant de nous reposer. Nous avons été assez malheureux pour éveiller Son Excellence le baron Benoni de quelque doux rêve ou autre, et peut-être n'est-il pas très loin derrière nous.

Une rencontre avec le Juif furieux n'était pas précisément attrayante pour moi, et j'étais sur mon âne avant d'avoir eu le temps de compter jusqu'à vingt. Je suggérai à Nino qu'il serait plus sage de faire ouvrir la marche à travers bois par le paysan et que je le suivrais. La contessina serait alors derrière moi et Nino resterait à l'arrière-garde. Il me vint à l'esprit que les mules pourraient devancer mon âne si je marchais le dernier, et qu'ainsi je serais forcé de faire face à l'attaque, s'il en survenait une; au lieu que, si j'étais en avant les autres ne pourraient pas aller plus vite que moi.

XXII.

La montée est raide et escarpée ; de hautes montagnes la bordent à droite et à gauche, et il est heureux que nous eussions un peu de clair de lune : en effet, c'était la pleine lune et elle était encore haute à deux heures.

C'est un endroit tout à fait horrible. Du temps où les Etats Pontificaux existaient encore, la Serra di Sant'Antonio, comme on l'appelle, était la route la plus courte pour passer dans le royaume de Naples et la ligne frontière suivait son sommet. Pour se rendre d'un territoire dans l'autre, il aurait peut-être été nécessaire de faire quarante ou cinquante kilomètres en dehors de la route, à moins de suivre ce chemin, et la conséquence naturelle était que les prisonniers évadés, les contrebandiers, les fugitifs politiques, et tous les gens de cette espèce trouvaient qu'il était d'une

grande commodité. Il y avait des postes de soldats à Fillettino et de l'autre côté, pour réprimer toute circulation illicite et tout brigandage, et nombreux étaient les combats qui se livraient au milieu de ces hêtres gigantesques.

Les arbres ont conservé leurs dimensions primitives, car jusqu'à présent personne n'a encore été assez entreprenant pour essayer d'abattre ces bois de haute futaie. La gorge est si raide et, en beaucoup d'endroits elle se change en précipice d'une façon si brusque, que le transport des abatis avait toujours été, jusque-là, déclaré impraticable ; aussi ces arbres avaient-ils poussé sans être dérangés pendant des centaines d'années ; ils pourrissaient et tombaient où ils étaient nés. Le hêtre est un arbre altier, avec son grand tronc uni et ses branches qui s'étendent au loin, et, quoique jamais il n'atteigne la taille du châtaignier, il est de beaucoup plus beau et il vit plus longtemps.

Par-ci, par-là, tous les cent pas ou à peu près, à ce qu'il me sembla, le paysan portait la main à son chapeau et faisait le signe de la croix, tout en gravissant le sentier rocailleux. Je ne manquais pas de faire comme lui ; car il y avait toujours, en ces endroits-là, soit une croix grossière, soit un primitif essai d'inscription d'un nom, qui indiquait approximativement la place où un homme avait trouvé une mort prématurée. Parfois les rayons de la lune s'agitaient à travers les branches, encore dénudées de feuilles, et tombaient sur des initiales grossièrement ébauchées

et une date ; parfois nous passions sur une grande saillie de rochers où il n'y avait pas d'arbres, mais seulement une couple de bâtons noirs attachés à angles droits pour former une croix. C'était un endroit lugubre et les hiboux huaient quand nous passions.

En outre, le froid augmenta vivement vers le matin, de sorte que le paysan demanda à s'arrêter et à faire du feu pour nous réchauffer. Quoique l'on fût à la fin de Mars, la terre était gelée si dur qu'aucune pierre n'était détachée des rochers. Mais Nino mit pied à terre et insista pour envelopper Hedwige de son manteau ; puis il marcha, de crainte de s'enrhumer : le paysan monta alors sur sa mule et se remit à grimper en avant. De cette façon, Hedwige et Nino restèrent en arrière, causant d'un ton très bas mais qui résonnait très doucement ; et, quand je les regardais, je pouvais le voir tenant sa main sur sa selle et la soutenant dans les endroits difficiles. Pauvre enfant! Qui aurait jamais pensé qu'elle pourrait supporter une course aussi terrible! Mais elle avait dans les veines le sang d'une vieille race guerrière et elle aurait lutté silencieusement jusqu'à la mort.

Je crois qu'il est tout à fait inutile de décrire chacune des pierres de cette route désolée. Quand le jour se leva, nous étions arrivés au sommet et nous trouvâmes la descente beaucoup plus aisée. Les lueurs roses de l'aurore parurent d'abord, presque subitement, et en peu de minutes, le soleil s'étant levé, cette nuit si accidentée prit fin.

Jamais de ma vie je ne fus aussi content de voir une nuit se terminer. Il est heureux que je sois aussi maigre et aussi léger, car je ne serais jamais arrivé vivant jusqu'à la grande route si j'avais été aussi gras que De Pretis, et certainement mon petit âne serait mort en route. Il était aussi maigre quand je le revendis que lorsque je l'avais acheté une quinzaine auparavant, en dépit de l'abondante nourriture que je lui avais donnée.

Hedwige rabattit son voile sur sa figure lorsque le jour parut, car elle ne voulait pas que Nino vît combien elle était pâle et fatiguée. Mais quand enfin nous entrâmes tous quatre dans la vaste et fertile vallée, qui indique où commençait jadis l'ancien royaume de Naples, et que nous arrivâmes à un petit village où il y avait une auberge. Nino fit sortir tout le monde de la meilleure chambre, de sa propre autorité, et fit disposer une espèce de lit pour Hedwige. Quant à lui, il se promena de long en large devant la porte pendant cinq heures entières, de peur qu'on ne troublât son sommeil. Moi, je m'étendis sur un banc, enveloppé dans mon manteau, et je dormis comme je n'avais pas dormi depuis que j'avais eu vingt ans.

Nino savait qu'alors le danger d'être poursuivi était passé, et que la première chose était de faire reposer Hedwige; car elle était si fatiguée qu'elle ne pouvait manger, quoiqu'il y eût de bons œufs frais, dont je dévorai trois, que

j'arrosai d'un peu de vin qui n'est pas comparable à celui des environs de Rome.

Le vigoureux gaillard de Subiaco semblait être de fer : il mangeait peu et buvait moins encore; il s'en alla dans le village pour se procurer un moyen de transport et pour s'informer quel était le chemin le plus court pour se rendre à Ceprano.

Mais lorsque, ainsi que je l'ai dit, Nino eut monté la garde à la porte d'Hedwige pendant cinq heures, il me réveilla et, à ce moment-là, il était deux heures de l'après-midi.

— Allons, Messer Cornelio, réveillez-vous! — cria-t-il en me tirant par le bras.

Je me frottai les yeux.

— Que veux-tu, Nino? — demandai-je.

— Je veux me marier immédiatement, — répliqua-t-il en m'arrachant toujours le bras.

— Eh bien! tête de citrouille — dis-je en colère, — marie-toi donc alors, mais, au nom du Ciel, laisse-moi dormir. Je n'ai pas envie de me marier le moins du monde.

— Mais moi si, — riposta Nino.

Il s'assit sur le banc et posa une main sur mon épaule. Il pouvait toujours voir la porte d'Hedwige de l'endroit où il était assis.

— Dans ce trou?.... — demandai-je. — Parles-tu sérieusement?....

— Parfaitement. C'est une ville d'une certaine importance, et il doit y avoir un maire qui marie les gens quand la fantaisie leur en prend.

— Diavolo! je le crois aussi, — approuvai-je.

— Un syndic.... il doit y en avoir un ici, bien sûr.

— Certainement, va le trouver alors, propre-à-rien! — m'écriai-je.

— Mais je ne puis ni m'en aller ni quitter cette porte jusqu'à ce qu'elle s'éveille, — objecta-t-il. — Cher Messer Cornelio, vous avez tant fait pour moi et vous êtes si bon.... ne voudriez-vous pas aller trouver le syndic et l'amener pour nous marier?

— Nino, — dis-je sérieusement, — l'âne est un animal plein de patience et d'intelligence, mais il y a une limite à ses capacités. Aussi longtemps qu'il ne s'agit simplement que de faire les choses qu'on peut faire, c'est très bien. Mais si à la fin de tout cela il faut que je trouve non seulement la mariée, mais aussi le maire et le curé, je répondrai comme le bon Pie IX.... que son âme repose en paix!.... *non possumus!*

Nino éclata de rire : il pouvait se permettre de rire alors.

— Messer Cornelio, un enfant dirait que vous êtes encore endormi. Je n'ai jamais de ma vie entendu semblable kyrielle de phrases décousues. Allons, soyez bon, et trouvez-moi un maire pour que je puisse me marier.

— Je te dis que je n'irai pas, — criai-je avec entêtement. — Vas-y toi-même.

— Mais je ne puis quitter cette porte. Si quelque chose lui arrivait....

— *Macchè!* Que veux-tu qu'il lui arrive, je te prie? Je mettrai mon banc en travers de la porte

et j'y resterai assis jusqu'à ce que tu reviennes.

— Je ne suis pas tout à fait sûr.... — commença-t-il.

— Idiot! — m'écriai-je.

— Allons, voyons quel effet cela fera.

Là-dessus il me dépossèda de mon banc et le traîna, en marchant sur la pointe des pieds, jusqu'à l'entrée de la chambre d'Hedwige; puis il le mit en travers de la porte.

— Asseyez-vous à présent, — dit-il très bas, mais d'un ton d'autorité.

Je m'assis alors au milieu de ce long siège. Il se tint derrière moi et me regarda de côté d'une façon pleine d'art.

— Vous avez l'air si convenable — dit-il, — que je suis sûr que personne n'osera essayer de franchir la porte tant que vous serez assis là. Resterez-vous jusqu'à ce que je revienne?

— Comme Saint Pierre dans sa chaire, — murmurai-je, car j'avais hâte d'être débarrassé de lui.

— Allons, alors, il faut que je coure le risque de ce qui peut arriver et que je vous laisse ici.

Il s'en alla donc. Maintenant je vous demande si ce n'était pas une position ridicule. Mais j'avais découvert, dans le courant de cette quinzaine de courses errantes, que j'avais réellement quelque chose d'un philosophe dans la pratique, et je suis fier de dire qu'en cette occasion je me moquais avec une indifférence absolue du ridicule de la chose. Des gens vinrent à passer; ils s'arrêtaient à distance sur le chemin et me regardaient

curieusement. Mais ils savaient que j'appartenais à la société d'étrangers, et sans aucun doute ils supposaient que c'était l'habitude dans mon pays de monter ainsi la garde aux portes.

Une heure se passa, et j'entendis Hedwige remuer dans la chambre. Au bout d'un moment, elle vint tout près de la porte et posa sa main sur le bouton, qui fit du bruit; mais elle hésita et s'en retourna. Je l'entendis encore marcher. Puis je l'entendis ouvrir la fenêtre et, à la fin, elle vint courageusement et ouvrit la porte, qui tournait intérieurement. Je demeurais comme un roc sur mon banc, ne sachant pas si Nino aurait été content de savoir que je m'étais retourné et que je l'avais regardée.

— Signor Grandi! — s'écria-t-elle à la fin d'un air enjoué.

— Oui, signorina! — répliquai-je, respectueusement, mais sans bouger.

Elle hésitait encore.

— Que faites-vous dans cette singulière posture? — demanda-t-elle.

— Je monte la garde, — répondis-je. — J'ai promis à Nino que je resterais là jusqu'à ce qu'il revienne.

Elle rit pour tout de bon, cette fois, et c'était le rire le plus gracieux et le plus argentin qu'il y eût au monde.

— Mais pourquoi ne me regardez-vous pas?

— Je ne suis pas sûr que Nino me le permettrait, — dis-je. — J'ai promis de ne pas bouger, et je tiendrai ma promesse.

— Voulez-vous me laisser sortir? — demanda-t-elle, luttant avec sa gaieté.

— En aucune façon, — répondis-je; — pas plus que je ne laisserais entrer quelqu'un.

— Alors nous ferons du mieux que nous pourrons, — dit-elle. — Je vais apporter une chaise et m'asseoir pendant que vous me raconterez les nouvelles.

— Assumerez-vous toute la responsabilité vis-à-vis de Nino, signorina, si je me tourne de manière à pouvoir vous voir? — demandai-je lorsqu'elle s'assit.

— Je dirai que je vous en ai formellement donné l'ordre, — me répondit-elle gaiement. — Maintenant regardez-moi et dites-moi où est allé le Signor Cardegna.

Je la regardai, effectivement, et il se passa un long temps avant que je cessasse de la regarder. Le repos, la liberté, le bonheur avaient fait rapidement leur œuvre, en dépit de toute sa terrible anxiété et de la fatigue. Une fraîche et transparente animation était répandue sur ses joues et ses yeux bleus étaient clairs et brillants. La statue avait passé par le feu et elle était devenue une créature vivante, belle, respirant, réelle.

— Dites-moi, — fit-elle, avec un regard plein de vivacité, — où il est allé?

— Il est allé chercher le maire de cette imposante capitale, — répliquai-je.

Hedwige rougit tout à coup et détourna ses yeux rayonnants. Elle était merveilleusement belle ainsi.

— Etes-vous très fatiguée, signorina? Je ne devrais pas vous faire cette question, car vous avez l'air de n'avoir jamais été fatiguée de votre vie.

Je ne dirai pas quels discours insensés j'aurais pu faire si Nino n'était pas revenu. Il était radieux, et je pressentis qu'il avait réussi dans sa recherche.

— Eh bien! Messer Cornelio, est-ce ainsi que vous montez la garde? — cria-t-il.

— Je l'ai trouvé là, — dit timidement Hedwige, — et il n'a pas même voulu me regarder avant que j'eusse positivement insisté.

Nino rit, comme il aurait ri en ce moment de n'importe quoi, par pur excès de bonheur.

— Signorina, — dit-il, — vous serait-il agréable de marcher pendant quelques minutes après votre sommeil? Le temps est merveilleusement beau, et je vous assure que vous devez bien au monde de lui montrer les roses que vous a apportées le repos.

Hedwige rougit doucement. Je me levai et j'allais m'en aller, comprenant que j'avais assez longtemps fait faction. Mais Nino m'appela au moment où il enlevait le banc de devant la porte.

— Messer Cornelio, ne viendrez-vous pas avec nous? Bien certainement vous avez aussi grand besoin de faire un tour de promenade et nous ne pouvons nous passer de votre compagnie. Madame, permettez-moi de vous offrir mon bras.

C'est ainsi que nous quittâmes l'auberge. Nous formions un cortège de noces qui n'aurait pu être

plus petit, et la chanson d'une vieille femme assise sur le pas de sa porte, avec sa quenouille, tint lieu de marche nuptiale. Nino ne me semblait pas très pressé, et je les laissais marcher comme ils voulaient, me contentant de les suivre au milieu de la chaussée à quelques pas en arrière.

Nous n'avions pas à aller très loin, cependant, et bientôt nous arrivâmes à une grande maison en briques, avec une porte extraordinairement petite, au-dessus de laquelle était attaché un écusson de bois avec les armes d'Italie brillamment peintes en vert, en rouge, et en blanc.

Nino et Hedwige entrèrent bras dessus, bras dessous ; quant à moi, j'entrai furtivement, en criminel derrière eux. Hedwige avait serré son voile, la seule coiffure qu'elle portât, bien étroitement sur son visage.

En un quart d'heure, la petite cérémonie fut terminée et les registres signés et paraphés par nous tous. Nino se fit aussi donner un certificat sur papier timbré, qu'il serra soigneusement dans son portefeuille. Je ne sus jamais ce qu'il lui en avait coûté pour surmonter les scrupules du syndic et pour l'amener à marier un couple d'étrangers venus de Rome, dans cet endroit écarté où les paysans nous regardaient comme si nous avions été des curiosités surnaturelles et où les porcs eux-mêmes trottaient maussadement dans la rue pour nous laisser passer, comme s'ils ne nous reconnaissaient pas pour des êtres humains.

En tout cas, c'était fini et Hedwige de Lira était devenue Edwigia Cardegna pour le reste de sa vie. Je me sentais très coupable. Les nouveaux mariés descendirent devant moi les marches de la maison et s'arrêtèrent en arrivant dans la rue, oubliant ma présence, je suppose. Ils ne m'avaient pas oublié tant que j'avais pu leur être bon à quelque chose ; mais il ne faut pas me plaindre.

— Nous pouvons à présent affronter le monde ensemble, ma chère femme, — dit Nino, en posant la petite main d'Hedwige sur son bras.

Elle leva les yeux vers lui et je pus voir son visage. Je n'oublierai jamais son expression. Elle avait quelque chose que je n'avais réellement jamais vu encore et qui me fit éprouver la même sensation que si j'avais été dans une église. Je compris seulement alors qu'il n'y avait aucun mal à aider un amour tel que celui-là à arriver à son but.

Grace à l'activité de l'homme de Subiaco, un curieux moyen de transport avait été préparé pour nous : c'était quelque chose qui tenait le milieu entre un cabriolet et un chariot, et il avait loué un attelage de deux vigoureux chevaux pour une longue promenade. Le paysan, qui était devenu riche, dans ces trois derniers jours, offrit de m'acheter le petit âne maigre qui m'avait porté si loin et si bien. Il me fit observer qu'il était aveugle d'un œil, ce que je n'avais jamais remarqué, et je ne crois pas que ce fût vrai. La façon dont il me le démontra consista à faire cla-

quer ses doigts devant l'œil en question. L'âne cligna de cet œil; le paysan dit alors que, si l'œil était bon, l'animal aurait vu que le bruit était produit par les doigts, qu'il n'aurait pas été effrayé, et que, par conséquent, il n'aurait pas cligné de l'œil.

— Voyez, — dit-il, — il croit que c'est le claquement d'un fouet et il a peur.

— Est-ce que les ânes clignent toujours de l'œil quand ils ont peur? — demandai-je. — C'est très intéressant à savoir.

— Oui, — dit le paysan, — presque tous.

Dans tous les cas, je fus obligé d'accepter le prix que cet homme m'offrait, et il était assez mince.... pas le tiers de ce que j'avais payé mon âne.

Les routes étaient bonnes et la conclusion, sans plus de détails, est que nous arrivâmes à Rome de très bonne heure le lendemain matin, car nous avions pris le train de nuit venant de Naples. Hedwige dormit presque tout le temps dans le train; tandis que Nino, qui paraissait ne jamais se fatiguer et ne jamais avoir besoin de dormir, veillait sur elle avec ses grands yeux pleins de bonheur. Mais peut-être dormit-il aussi un peu, car je dormis, moi, et je ne puis répondre qu'il ait veillé durant chaque minute de la nuit.

Une fois, je lui demandai ce qu'il se proposait de faire à Rome.

— Nous descendrons à l'Hôtel Costanzi, — répondit-il, — c'est le rendez-vous des étrangers. Et, si elle est assez reposée, nous irons jusque

chez vous pour voir ce que nous pouvons faire pour être mariés convenablement par le vieux curé.

— Le mariage par le syndic est parfaitement légal, — observai-je.

— C'est un contrat légal, mais ce n'est pas un mariage qui me suffise, — dit-il sérieusement.

— Mais, caro mio, sans t'offenser, ta femme est une Protestante, une Luthérienne, une hérétique, pour ne pas mâcher les mots. On fera des difficultés.

— C'est un ange, — dit Nino avec une grande conviction.

— Mais les anges ne se marient pas et on ne les donne pas en mariage, — objectai-je en discutant cette question pour passer le temps.

— Qu'est-ce que vous feriez alors, Messer Cornelio? — demanda-t-il en souriant.

— Mais comme hérétique, on doit la brûler, et, comme ange, on ne doit pas la marier.

— Il vaut mieux se marier que se laisser brûler.... en général, — rétorqua Nino triomphalement.

— Diavolo! As-tu eu Saint Paul pour précepteur? — demandai-je, car je connaissais cette citation, étant fort amateur de grec.

— J'ai entendu un prédicateur dire cela une fois au Gesu, et je pensai alors que c'était une bonne maxime.

Le matin de bonne heure, nous entrâmes dans la grande gare de Rome, et nous prîmes affectueusement congé les uns des autres, avec la

promesse que Nino et Hedwige viendraient me voir dans le courant de la journée. Je les vis monter dans une voiture, avec le petit porte-manteau de Nino et le paquet d'Hedwige; puis je montai moi-même dans le modeste omnibus qui fait le trajet de la Piazza di Termini à Saint-Pierre, et qui passe très près de ma maison.

Toutes les cloches sonnaient gaiement, comme pour nous souhaiter la bienvenue, car c'était le matin de Pâques ; et, quoiqu'on ne la célèbre plus comme jadis, c'est néanmoins encore une très grande fête. En outre, le printemps était tout proche et les acacias de la grande place bourgeonnaient, quoique tout fût encore fort en retard dans les montagnes. Avril allait commencer : les étrangers trouvent que c'est notre meilleur mois ; moi, je préfère Juin et Juillet, quand le temps est chaud et que la musique joue le soir sur la Piazza Colonna. Malgré tout, Avril est un moment agréable après un hiver ennuyeux.

Il y eut pour moi beaucoup de paix en ce jour de Pâques, car je sentais que mon cher enfant était heureux après tous ses tourments. Du moins il était à l'abri de tout ce qu'on aurait pu faire pour le séparer d'Hedwige; car les lois civiles les avaient unis et Hedwige avait l'âge auquel une jeune fille est légalement libre d'épouser qui bon lui semble. Naturellement, le vieux Lira pouvait encore leur causer des ennuis ; mais je me figurais qu'il était trop homme du monde pour désirer un scandale dont rien de bon ne

pourrait résulter. La seule ombre dans l'avenir était la colère de Benoni, qui bien certainement chercherait à se venger d'une façon quelconque du refus qu'il avait essuyé. J'ignorais encore l'endroit où il était, ne sachant pas alors ce que je ne sus que longtemps après, et je vous le dis, parce que autrement vous seriez tout autant dans l'obscurité qu'il y avait été lui-même, lorsque Thémistocle avait tourné adroitement la clef de la porte de l'escalier et l'avait laissé à ses imprécations et à ses réflexions. J'avais éprouvé secrètement une grande joie, en pensant quelle mauvaise nuit il avait dû passer ce jour-là, et comme ses longs membres avaient dû souffrir de s'étendre sur les pierres, et comme il avait dû être enroué par l'humidité, et à force de jurer.

J'arrivai chez moi, au cher vieux numéro 27, dans Santa Catarina dei Funari, à sept heures et demie, et même plus tôt ; et je fus ravi lorsque je tirai la sonnette sur le palier et que, dans mon impatience, j'appelai à travers le trou de la serrure.

— Mariuccia !.... Mariuccia !.... venez vite !.... C'est moi !.... — criai-je.

— O Madonna mia !.... — l'entendis-je s'exclamer.

Puis il y eut un tapage épouvantable, comme si elle laissait tomber la cafetière. Elle était sans doute occupée à se faire bien tranquillement une tasse de mon meilleur Porto-Rico, dont je ne lui permets pas de se servir. Elle se figurait que je ne reviendrais jamais, la vieille sorcière rusée !

— Dio mio, Signor Professore! Je vous souhaite un bon Pâques! — cria-t-elle.

J'entendis à l'intérieur le bruit de ses vieilles jambes accourant à la porte.

— Je croyais que les loups vous avaient mangé, padrone mio!

A la fin, elle me laissa entrer.

XXIII.

— Un grand monsieur est venu ici hier soir, Signor Professore, — dit Mariuccia lorsque je m'assis dans le grand fauteuil vert. — Il avait l'air très en colère à propos de quelque chose et il a dit qu'il fallait absolument qu'il vous voie.

L'idée de Benoni frappa désagréablement mon cerveau.

— Etait-ce le vieux signore qui est venu quelques jours avant mon départ? — demandai-je.

— Le ciel nous en préserve! — cria Mariuccia. — Celui-là était beaucoup plus vieux et il avait l'air de boiter; car lorsqu'il a essayé d'agiter sa canne devant moi, il n'a pu se soutenir sans elle. Il ressemblait à un des vieux gardes suisses du Palais.

C'est le Vatican qu'elle voulait désigner par là, comme vous savez.

— Ce doit être le comte, — dis-je en pensant tout haut.

— Un comte !.... Une jolie espèce de comte, vrai ! pour venir réveiller les gens dans leur lit pendant la nuit ! Il n'avait même pas un grand chapeau comme celui que vous mettez quand vous allez à l'Université. Un comte, allons donc !

— Allez-me faire un peu de bon café, Mariuccia, — dis-je en la regardant sévèrement, pour lui montrer que je la soupçonnais de s'être servi du mien, — et ayez soin de le faire avec mon bon Porto-Rico, si vous en avez laissé... n'y mettez surtout pas de chicorée.

— Un comte, allons donc ! — murmurait-elle avec colère en s'en allant clopin-clopant et sans écouter le moins du monde ma dernière observation, que je croyais cependant terrifiante.

Je n'eus pas beaucoup le temps de réfléchir ce matin-là. Mes vieux habits étaient en lambeaux, et le contraste faisait paraître les autres très beaux ; de sorte que, lorsque j'eus fait ma toilette, je me trouvai beaucoup plus en état de me montrer à la société distinguée que j'attendais. J'avais remarqué en Nino et en Hedwige un pouvoir si extraordinaire de tout supporter, durant les deux ou trois derniers jours, que j'étais préparé à les voir apparaître à tout moment brossés, frisés, prêts à tout. La visite du comte, cependant, m'avait sérieusement troublé et je savais à peine à quoi m'attendre de sa part. Comme cela tourna, je n'eus pas longtemps à attendre.

Je me reposais dans le fauteuil en fumant un

de ces odieux cigares, qui m'étouffent presque, pour me tenir compagnie, et je composais dans mon esprit une lettre aux autorités de l'Université pour les prévenir que je pouvais recommencer à faire mon cours. Ce n'est que dernièrement que je me suis aperçu que je n'avais pas du tout besoin de leur écrire quand j'étais parti, car il y a toujours dix jours de vacances à Pâques, quoi qu'il arrive. Voilà bien mon manque de mémoire!.... avoir fait une semblable bévue. En réalité, je n'avais manqué que quatre séances. Mais ma composition fut interrompue par la sonnette de la porte d'entrée et mon cœur défaillit dans ma poitrine. Mariuccia ouvrit, et j'appris, par le bruit de la canne frappant sur les briques, que le comte boiteux venait pour assouvir sa vengeance.

Comme j'avais très peur, je fus très poli et je m'inclinai un grand nombre de fois tandis qu'il s'avançait vers moi. C'était lui, ayant plus que jamais le même air anguleux et grisâtre.

— Je suis fort honoré, monsieur, — commençais-je, — de vous voir ici.

— Vous êtes le Signor Grandi? — demanda-t-il en me saluant avec raideur.

— Lui-même, Signor Conte, et tout à votre service, — répondis-je, en me frottant les mains pour me donner un air de satisfaction.

— Ne perdons pas de temps, — dit-il sévèrement, mais non grossièrement. — Je suis venu à vous pour affaire. Ma fille a disparu avec votre

fils ou quelle que soit la parenté du Signor Cardegna avec vous.

— Il n'est pas du tout mon parent, Signor Conte. Il était orphelin, et je....

— C'est la même chose, — interrompit-il. — Vous êtes responsable de ses actes.

Moi.... responsable!.... Dieu du ciel! n'avais-je pas fait tout ce qui était en mon pouvoir pour empêcher la témérité de ce cerveau brûlé?

— Ne voulez-vous pas vous asseoir, monsieur? — dis-je en lui avançant une chaise.

Il prit le siège presque avec répugnance.

— Vous ne paraissez pas fort étonné de ce que je vous dis, — remarqua-t-il. — Il est évident que vous êtes dans le complot.

— A moins que vous ne m'informiez de ce que vous savez, Signor Conte, — répliquai-je avec urbanité, — je ne puis voir comment je puis vous servir.

— Au contraire, — dit-il, — c'est moi qui dois questionner. Je me suis levé dans la matinée et j'ai trouvé ma fille partie. Naturellement je voudrais savoir où elle est et je m'informe.

— Très naturellement, comme vous dites, monsieur. Je ferais tout comme vous à votre place.

— Et vous, aussi très naturellement, répondez à mes questions, — continua-t-il sévèrement.

— Dans ce cas, monsieur, — répliquai-je, — j'appellerai votre attention sur ce fait que vous n'avez posé qu'une seule question.... vous m'avez

simplement demandé si j'étais le Signor Grandi. Je vous ai répondu affirmativement.

Vous voyez que j'appréhendais ce qu'il pouvait faire et que je désirais gagner du temps. Mais il commençait à perdre son sang-froid.

— Je n'ai pas de patience avec vous autres Italiens, — dit-il aigrement. — Vous renvoyez des paroles et jouez avec elles comme si cela vous amusait.

Diavolo! pensai-je, il est furieux de mon silence. Qu'est-ce que cela sera si je parle?

— Que désirez-vous savoir, Signor Conte? — demandai-je d'un ton suave.

— Je désire savoir où est ma fille?.... Où est-elle?.... comprenez-vous?.... Je vous fais une question à présent et vous ne pouvez le nier.

J'étais assis en face de lui, mais je me levai et fis semblant d'aller fermer la porte, mettant ainsi la table et l'extrémité du piano entre nous, avant de répondre.

— Elle est à Rome, Signor Conte, — dis-je.

— Avec Cardegna? — demanda-t-il sans trahir aucune émotion.

— Oui.

— Très bien. Je vais les faire arrêter immédiatement. C'est tout ce que je voulais savoir.

Il posa sa canne sur le plancher, comme s'il était sur le point de se lever. Voyant que sa colère n'était pas tournée contre moi, je m'enhardis.

— Vous feriez mieux de n'en rien faire, — observai-je avec douceur, par-dessus la table.

— Et pourquoi pas, monsieur? — demanda-t-il bien vite, hésitant s'il se tiendrait debout ou s'il resterait assis.

— Parce qu'ils sont déjà mariés, — répondis-je en battant en retraite du côté de la porte.

Mais il n'était pas besoin de fuir. Il retomba sur sa chaise et la canne s'échappa de sa main et roula sur les briques avec un grand bruit. Pauvre vieillard! Je crus qu'il était tout à fait bouleversé par les nouvelles que je venais de lui communiquer. Il restait assis et regardait fixement la fenêtre, les mains insoucieusement étendues sur ses genoux. Je m'avançai vers lui; mais il leva une de ses mains et se mit à tortiller avec fureur sa grande moustache grise; sur quoi je repris ma première position de sécurité.

— Comment savez-vous cela? — demanda-t-il soudain.

— J'ai assisté hier au mariage civil, — répondis-je, me sentant fort épouvanté.

Il commençait à remarquer ma manœuvre.

— Vous n'avez que faire d'être si effrayé, — dit-il froidement. — Il n'y a aucune utilité à tuer aucun de vous à présent, quoique j'aimerais assez cela.

— Je vous assure que personne ne m'a jamais fait peur dans ma propre maison, monsieur, — répondis-je.

Ma voix devait avoir un ton très courageux, car il ne rit pas de moi.

— Je suppose que c'est irrévocable, — dit-il, comme se parlant à lui-même.

— Oh! oui.... tout à fait irrévocable, — répondis-je aussitôt. — Ils se sont mariés et ils sont revenus à Rome. Ils sont à l'Hôtel Costanzi. Je suis certain que Nino vous donnera toutes les explications....

— Qu'est-ce que c'est que Nino? — demanda-t-il.

— Nino Cardegna, naturellement....

— Et vous vous figurez follement que je m'en vais lui demander pourquoi il a pris sur lui d'emmener ma fille?

La question était assez dédaigneuse.

— Signor Conte, — protestai-je. — vous feriez bien de les voir.... car c'est votre fille après tout.

— Elle n'est plus ma fille, — grommela le comte. — Elle est mariée à un chanteur, à un ténor, à un Italien, avec des cheveux bouclés, des mensonges, et des grimaces, comme vous tous. Fi!....

Et il tira encore sa moustache.

— Un chanteur, — dis-je, — soit, si vous voulez; mais un grand chanteur et un honnête homme.

— Oh! je ne suis pas venu ici pour écouter vos éloges de ce drôle! — s'écria-t-il vivement. — Je l'ai assez vu pour en avoir des nausées.

— Je voudrais qu'il fût dans cette chambre pour vous entendre lui donner de semblables noms, — dis-je, car je commençais à me mettre en colère, comme cela m'arrive quelquefois, et alors ma peur diminue et mon courage augmente.

— Ah! — dit-il ironiquement. — Et que me ferait-il, je vous prie?

— Probablement, il vous demanderait de nouveau le pistolet que vous avez refusé de lui prêter l'autre jour.

Je pensais que je ferais aussi bien de lui montrer que je savais tout au sujet de la rencontre sur la route. Mais de Lira rit d'une façon sauvage et l'idée d'un combat sembla lui être agréable.

— Je ne refuserais pas cette fois. Au fait, puisque vous en avez parlé, je crois que je vais aller le lui offrir à présent. Trouvez-vous que j'ai raison, monsieur le censeur?

— Non, — dis-je en m'avançant et en lui faisant face. — Mais, si cela vous plaît, vous pouvez vous battre avec moi. Je suis de votre âge et un adversaire plus convenable pour vous.

Je me serais battu avec lui séance tenante, avec les chaises, si cela lui avait plu.

— Pourquoi me battrais-je avec vous? — demanda-t-il avec un certain étonnement. — Vous me faites l'effet d'un individu très pacifique, vraiment.

— Diavolo! vous imaginez-vous que je vais tranquillement rester là à vous écouter appeler mon enfant drôle?.... Pour qui me prenez-vous? Savez-vous que je suis le dernier des Comtes Grandi, et aussi noble que pas un de vous, et tout aussi convenable pour me battre que n'importe qui, quoique mes cheveux soient gris!

— Je savais qu'il y avait encore à Rome un membre de cette illustre famille, — répondit-il

gravement, — mais je ne savais pas que ce fût vous. Je suis charmé de faire votre connaissance et je souhaiterais sincèrement que vous soyez le père du jeune homme qui s'est marié avec ma fille. Si cela était, je serais tout prêt à arranger les choses.

Il me regardait d'un œil scrutateur.

— Malheureusement, je ne suis nullement son parent, — répondis-je. — Son père et sa mère étaient des paysans de mon domaine de Serveti, quand il était encore à moi. Ils sont morts alors qu'il était au berceau ; j'ai pris soin de lui et j'ai fait son éducation.

— Oui, et il est bien élevé, — riposta le comte. — car je l'ai examiné moi-même. Ne parlons plus de nous battre. Vous êtes tout à fait sûr que ce mariage est légal?

— Parfaitement certain. Vous ne pouvez rien faire, et tout ce que vous pourriez tenter causerait un scandale inutile. D'ailleurs, ils sont très heureux ; ne le savez-vous pas?

— Sont-ils si heureux?.... Croyez-vous que je sois heureux aussi?

— Un homme a toute raison de l'être quand sa fille épouse un honnête homme. C'est une bonne fortune qui n'arrive pas souvent.

— Probablement par suite de la rareté des filles désireuses de faire souffrir leurs pères par leur désobéissance et leur mépris de l'autorité, — dit-il brusquement.

— Non, mais par suite de la rareté des hommes honnêtes, — dis-je. — Nino est un très honnête

homme. Vous pouvez aller d'un bout à l'autre de l'Italie et vous n'en rencontrerez pas un autre comme lui.

— Je l'espère sincèrement aussi, — grommela de Lira. — Autrement l'Italie serait aussi indélivrée et indélivrable que vous prétendez que quelques parties le sont maintenant. Mais, je vous le dis, Comte Grandi, vous ne pouvez vous promener à travers les rues, dans mon pays, sans rencontrer une douzaine d'hommes qui trembleraient à l'idée d'une dépravation pareille à un enlèvement.

— Nos idées sur l'honnêteté diffèrent, monsieur, — répliquai-je. — Quand un homme aime une femme, je considère qu'il est honnête à lui d'agir comme il l'a fait, au lieu de s'en aller en épouser une autre, pour se consoler, et de la battre avec un gros bâton quand par hasard il lui arrive de penser à la première. Cela semble être l'idéal du bonheur domestique tel qu'on le comprend dans le Nord!

De Lira rit d'un air renfrogné, supposant que ma description avait l'intention d'être une plaisanterie.

— Je suis heureux que cela vous divertisse, — ajoutai-je.

— Sur mon honneur, monsieur, — répliqua-t-il, — vous êtes si étonnament divertissant que je suis à moitié disposé à oublier la témérité de ma fille, pour le plaisir de jouir de votre compagnie. D'abord vous vous retranchez derrière vos meubles; puis vous m'offrez de vous battre avec

moi ; à présent, vous me donnez les aperçus les plus originaux que j'aie jamais entendus sur l'amour et le mariage. J'ai vraiment de nombreuses raisons de m'amuser.

— Je suis heureux de vous obliger, — dis-je aigrement, car je n'aimais pas son rire. — Aussi longtemps que vous bornerez votre divertissement à moi, je serai satisfait ; mais je vous prie d'éviter de vous servir de tout langage inadmissible au sujet de Nino.

— Alors la seule manière est d'éviter ce sujet.

— Précisément, — répliquai-je avec beaucoup de dignité.

— Dans ce cas, je m'en vais, — dit-il.

Je fus immensément soulagé, car sa présence m'était on ne peut plus déplaisante, comme vous pouvez le deviner sans peine. Il se leva et je le reconduisis jusqu'à la porte avec toute la courtoisie possible. Je m'attendais à ce qu'il me dît quelque chose au sujet de l'avenir avant de me quitter ; mais je fus déçu. Il s'inclina en silence et descendit les escaliers en frappant les marches avec sa canne.

Je tombai dans mon fauteuil en poussant un grand soupir de soulagement, car je comprenais que pour moi, du moins, le pire était passé. J'avais affronté ce père furieux, et je pouvais à présent affronter n'importe qui avec la conscience de ma force. Je me sens toujours très fort quand le danger est passé. Je rallumai encore une fois mon cigare et je m'étendis pour me reposer un peu. Cette perpétuelle tension des

nerfs commençait à être très fatigante, et je savais très bien que le lendemain j'aurais besoin d'une saignée et d'infusion de mauves. A peine m'étais-je installé et mis à mon aise, que j'entendis de nouveau la terrible sonnette.

— C'est bien sûr le jour de la résurrection! — cria de la cuisine la voix furieuse de Mariuccia.

Elle se hâta d'aller à la porte. Mais je ne puis vous décrire les cris de joie et les sons étranges, moitié rires, moitié cris, que son gosier tanné proféra lorsqu'elle trouva Nino et Hedwige sur le palier, attendant qu'on les introduisît. Et quand Nino lui eut expliqué qu'il s'était marié et que cette belle jeune dame, avec ses yeux brillants et ses cheveux dorés, était sa femme, la vieille Mariuccia leur livra complètement passage et s'assit sur une chaise, dans un accès d'étonnement et d'admiration. Mais les jeunes mariés vinrent à moi, et je les reçus avec un cœur léger.

— Nino, — dit Hedwige, — nous n'avons pas, à beaucoup près, assez remercié le Signor Grandi pour tout ce qu'il a fait pour nous. J'ai été très égoïste, — dit-elle avec repentir, en se tournant de mon côté.

— Oh! non, signora, — répondis-je, car elle était mariée à présent et elle n'était plus signorina, — ce n'est jamais de l'égoïsme de laisser un vieillard rendre service à quelqu'un comme vous. Vous m'avez rendu très heureux.

Puis j'embrassai Nino; Hedwige me donna sa main, que je baisai selon l'ancienne mode.

— Voilà donc ta vieille maison, Nino? — dit

bientôt Hedwige, regardant autour d'elle et touchant un à un les objets qui étaient dans la chambre, comme fait toute femme lorsqu'elle entre pour la première fois dans un endroit dont elle a souvent entendu parler.—Quelle bonne chambre c'est! je voudrais bien que nous pussions y vivre!

Comme une femme apprend vite ce « nous », qui veut dire tant de choses! Cela ne s'oublie jamais, même quand l'amour qui l'a fait naître est mort et glacé.

— Oui, — dis-je, car Nino avait l'air si ravi, en la regardant, qu'il ne pouvait parler. — Et voilà le vieux piano, avec le bout sur des caisses, parce qu'il lui manque un pied, comme je crois que Nino a souvent dû vous le conter.

— Nino m'a dit que c'était un très bon piano. — dit-elle.

— Et c'est vrai,—dit Nino avec enthousiasme. — Il n'est pas d'accord à présent, peut-être, mais il est l'origine de toute ma fortune.

Il s'appuyait sur l'instrument détraqué et semblait le caresser.

— Pauvre vieux piano! — dit Hedwige avec compassion. — Je suis sûre qu'il y a toujours de la musique en lui.... la douce musique du passé.

— Oui, — dit-il en riant, — ce doit être la musique du passé, car il ne supporterait pas pendant cinq minutes la musique de l'avenir, comme on appelle cela. Toutes les cordes casseraient.

Hedwige s'assit sur la chaise qui était devant le piano et ses doigts coururent involontairement

sur les touches, quoiqu'elle ne soit pas une grande musicienne.

— Je sais un peu, tu sais, Nino, — dit-elle timidement.

Elle regarda sa physionomie pour y chercher une réponse, mais sans se risquer à frapper les touches. Et cela vous aurait fait du bien de voir Nino sourire gaiement et encourager sa petite offre de musique.... lui, le grand artiste, dans la vie duquel la musique est à la fois l'épée et le sceptre. Mais il savait qu'elle aussi elle avait de la grandeur d'une espèce différente, et il aimait les petits joyaux de sa couronne aussi bien que les glorieux trésors de sa plus grande richesse.

— Joue pour moi, mon amour, — dit-il, sans s'inquiéter à présent si j'entendais ces douces paroles ou non.

Elle rougit un peu, néanmoins, et lança un coup d'œil de mon côté; puis ses doigts errèrent sur les touches et en tirèrent une mélodie très douce et pourtant très gaie. Tout à coup elle s'arrêta et s'appuya sur le pupitre du piano en regardant Nino.

— Sais-tu, Nino, que cela a été jadis mon rêve d'être une grande musicienne. Si je n'avais pas été aussi riche, j'aurais pris cette profession au sérieux. Mais maintenant, vois-tu, c'est différent, n'est-ce pas?

— Oui, c'est tout à fait différent maintenant, — répondit-il, ne sachant pas exactement ce qu'elle voulait dire, mais radieusement heureux tout de même.

— Je veux dire.... — fit-elle en hésitant, — je veux dire que maintenant que nous devons être toujours tous les deux ensemble, je ferai ce que tu feras et tu feras ce que je ferai. Comprends-tu?

— Oui, parfaitement, — dit Nino, un peu embarrassé, mais tout à fait satisfait.

— Ah! non, bien-aimé, — dit-elle, oubliant ma présence et laissant glisser sa main dans la sienne, tandis qu'il se tenait debout, — tu ne comprends pas.... tout à fait. Je veux dire que, puisqu'un de nous deux est un grand musicien, c'est assez, et je me trouve aussi grande que si j'avais tout fait moi-même.

Là-dessus Nino s'oublia complètement et baisa ses cheveux d'or. Mais alors il me vit le regarder, car c'était un si joli coup d'œil que je ne pouvais m'en détacher, et il se souvint.

— Oh!.... — fit-il, d'un ton embarrassé que je n'avais jamais entendu auparavant.

Hedwige rougit beaucoup alors et détourna les yeux; Nino se mit entre elle et moi, de sorte que je ne pouvais la voir.

— Peux-tu jouer quelque chose pour que je chante, Hedwige? — demanda-t-il tout à coup.

— Oh oui! je puis jouer *Spirto gentil* par cœur, — s'écria-t-elle, sautant sur cette idée avec ravissement.

En un moment tous deux furent perdus, et vraiment moi aussi, dans l'ampleur et la beauté de cette simple mélodie. Lorsqu'il commença à chanter, Nino se pencha sur elle et murmura presque les premiers mots à son oreille; mais

bientôt il se redressa et laissa la musique couler de ses lèvres, comme Dieu l'avait faite. Sa voix était fatiguée de sa longue veille, de la poussière, du froid, de la chaleur du voyage; mais, comme De Pretis le disait quand il avait commençé, il avait un gosier de fer et la fatigue ne faisait qu'en rendre plus doux, plus tendres, plus pénétrants, les sons qui sans cela auraient peut-être été trop éclatants pour ma petite chambre.

Il s'arrêta tout à coup au milieu d'une note et regarda la bouche ouverte du côté de la porte. Je regardai aussi et je fus terrifié. Hedwige, regardant à son tour, poussa un cri et se recula vers la fenêtre, renversant la chaise sur laquelle elle était assise.

Sur le seuil venait d'apparaître Ahasverus Benoni, le Juif.

Mariuccia avait imprudemment oublié de fermer la porte quand Hedwige et Nino étaient entrés, et le baron s'était introduit sans être annoncé. Vous pouvez vous figurer ma frayeur. Mais, au demeurant, il était assez naturel, après ce qui était arrivé, que lui, aussi bien que le comte, recherchât une entrevue avec moi, pour obtenir les renseignements que je voudrais bien lui donner.

Il était toujours vêtu de son élégant costume, grand, maigre, souriant comme autrefois.

XXIV.

Nino est l'homme des grandes circonstances, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, et, quand il vit nettement quel était le malencontreux visiteur, il agit aussi résolument que d'habitude. Il se dirigea tout droit à travers la chambre vers Benoni et s'arrêta en face de lui : son visage était aussi rigide et aussi impassible que s'il eût été de marbre.

— Baron Benoni, — dit-il à voix basse, — je vous préviens que vous êtes fort mal venu ici. Si vous essayez de dire un mot à ma femme ou de forcer la porte, j'en aurai vite fini avec vous.

Benoni le regarda avec une espèce de curiosité pleine de commisération et prononça ce discours : —

— Ne craignez rien, Signor Cardegna ; je viens voir le Signor Grandi et m'assurer préci-

sément auprès de lui de ce que vous avez offert volontairement de me dire. Vous ne pouvez supposer que j'aie aucun but en troublant les loisirs d'un grand artiste ou le calme de ses très heureuses relations domestiques. Je n'ai pas beaucoup de choses à dire, c'est-à-dire, j'ai toujours beaucoup de choses à dire sur n'importe quoi; mais, pour le moment, je me restreindrai moi-même à très peu de choses.

— Vous ferez sagement, — dit Nino dédaigneusement, — et vous seriez encore plus sage si vous vous restreigniez à rien du tout.

— Patience, Signor Cardegna, — protesta Benoni. — Vous comprendrez facilement que je suis un peu essoufflé d'avoir monté les escaliers, car je suis très vieux.

— Dans ce cas, — dis-je de l'autre bout de la chambre, — je ferai aussi bien d'employer le temps pendant lequel vous reprendrez haleine à vous dire que toutes les observations que vous êtes vraisemblablement sur le point de me faire ont été devancées par le Comte de Lira, qui est venu ici ce matin.

Benoni sourit; mais Hedwige et Nino me regardaient fort surpris tous deux.

— Je désirais seulement vous dire, — riposta Benoni, — que je vous considère comme un fort intéressant phénomène. Non, Signor Cardegna, n'ayez pas l'air si farouche. Je suis un vieillard....

— Un vieux diable, — dit Nino vivement.

— Un vieux fou, — dis-je.

— Un vieux réprouvé, — dit Hedwige de son coin avec la plus profonde indignation.

— Précisément, — répartit Benoni en souriant. — Bien des gens ont été assez bons pour me le dire avant vous. Bien des remercîments, mes aimables et bienveillants amis; je vous crois de tout mon cœur. En attendant, homme, diable, fou, ou réprouvé, je suis très vieux. Je vais quitter Rome pour retourner à Saint-Pétersbourg, et je saisis cette dernière occasion de vous apprendre que, dans une existence singulièrement longue, je n'ai rencontré que deux ou trois cas aussi remarquables que le vôtre....

— Dites ce que vous avez envie de dire et allez-vous-en! — dit brutalement Nino.

— Certainement. Et toutes les fois que j'ai rencontré un cas semblable, j'ai fait tout ce qui m'a été possible pour le réduire au niveau commun et pour me prouver à moi-même qu'une telle chose n'existe réellement pas. Je trouve que c'est une chose dangereuse, cependant; car un vieillard amoureux est dans le cas de développer les agréables et frappantes particularités que vous avez si à propos désignées.

Il y avait quelque chose de si étrange dans ses manières et dans ce qu'il disait, que Nino restait muet et le laissait continuer.

— Le fait est, — poursuivit-il, — que l'amour est chose très rare, de nos jours, et c'est si généralement une abominable duperie que je me suis souvent amusé à imaginer des plans diaboliques pour sa destruction. Dans cette occasion j'ai été

bien près de me faire du mal à moi-même. La même chose m'est arrivée il y a quelque temps.... environ quarante ans, dirais-je, et je m'aperçois que cela n'a pas été oublié! Cela pourra vous amuser de regarder ce journal, que par hasard j'ai sur moi. Bonjour. Je pars immédiatement pour Saint-Pétersbourg.

— Je crois que vous êtes réellement le Juif Errant! — cria Nino quand Benoni sortit de la chambre.

— Son nom était certainement Ahasverus, — répliqua Benoni en dehors de la porte. — Mais cela peut être une coïncidence, après tout.

Il sortit.

Je fus le premier à prendre le journal qu'il avait jeté sur une chaise. Un passage était entouré de traits au crayon rouge. Je lus tout haut : —

« Le baron Benoni, le richissime banquier « de Saint-Pétersbourg, qui a été pendant plu- « sieurs années au nombre des pensionnaires « d'une célèbre maison de santé de Paris, a eu, « dit-on, une dangereuse rechute à Rome. »

C'était tout. Le journal était un des grands journaux de Paris.

— Grand Dieu! — s'écria Hedwige, — et j'ai été enfermée avec ce fou à Fillettino!

Nino était déjà à côté d'elle et, dans ses bras vigoureux, elle oubliait Benoni, Fillettino.... et tous ses chagrins. Nous demeurâmes silencieux pendant quelque temps. A la fin, Nino parla.

— Est-ce vrai que le comte est venu ce matin? — demanda-t-il d'une voix sourde, car cette visite extraordinaire et ses conséquences l'avaient rendu sérieux.

— Tout à fait vrai, — dis-je. — Il est resté longtemps ici. Je n'ai pas voulu troubler votre joie en vous en parlant quand vous êtes arrivés.

— Qu'est-ce qu'a dit.... qu'est-ce qu'a dit mon père? — demanda bientôt Hedwige.

— Mes chers enfants, — répondis-je, pensant que je pouvais bien les appeler ainsi, — il a dit beaucoup de choses désagréables, à tel point que je lui ai offert de me battre avec lui s'il en disait davantage.

Là-dessus tous deux se rapprochèrent de moi et se mirent à me caresser; l'un lissait mes cheveux, l'autre m'embrassait, si bien que j'étais à moitié suffoqué.

— Cher Signor Grandi, — cria Hedwige avec ardeur, — comme vous êtes bon et brave!

Elle ne sait pas quel poltron je suis, voyez-vous, et j'espère qu'elle ne le découvrira jamais, car de ma vie on ne m'a rien dit qui m'eût fait autant de plaisir que de m'entendre appeler brave par elle, la chère enfant; et, si elle ne le découvre jamais, elle pourra le redire encore quelque jour. D'ailleurs, j'avais réellement offert à Lira de me battre, comme je vous l'ai dit.

— Et que va-t-il faire? — demanda Nino avec une certaine inquiétude.

— Je ne sais pas; je lui ai dit que tout était légal et qu'il n'avait aucune prise sur vous. Je lui

ai dit aussi que vous demeuriez à l'Hôtel Costanzi, où il pouvait vous trouver s'il le désirait.

— Oh! vous le lui avez dit? — demanda Hedwige.

— Il a eu parfaitement raison, — dit Nino. — Il devait le savoir, naturellement. Et que lui avez-vous dit encore?

— Rien de particulier, Nino mio. Il s'est en allé d'assez mauvaise humeur, parce que je n'ai pas voulu le laisser t'injurier autant qu'il l'aurait voulu.

— Il peut m'outrager et être le bienvenu, — dit Nino. — Il a quelque droit d'être en colère contre moi. Mais il pensera différemment un jour.

Nous bavardâmes ainsi pendant une heure, jouissant du repos, de la paix, et du doux coucher du soleil de cette après-midi de Pâques. Mais c'était le jour aux interruptions. Il y avait encore un visiteur à venir, il y a encore une scène à vous raconter, et puis j'aurai fini.

Une voiture roula dans la rue et parut s'arrêter à la porte de ma maison. Nino regarda indolemment par la fenêtre. Tout à coup il tressaillit.

— Hedwige... Hedwige!.... — cria-t-il, — voilà ton père qui revient.

Elle ne regarda pas dehors, mais elle s'éloigna de la fenêtre en pâlissant. S'il y avait une chose qu'elle redoutait, c'était une rencontre avec son père. Toute l'ancienne incertitude de savoir si elle avait bien agi sembla revenir sur son visage en un moment. Mais Nino se retourna et la re-

garda, et sa physionomie était si triomphante qu'elle reprit tout son courage et, joignant les mains, elle attendit bravement ce qui allait se passer.

J'allai à la porte et j'entendis le pas de Lira sur l'escalier. Il parut bientôt et me jeta un coup d'œil des marches, qu'il montait une à une en s'aidant de sa canne.

— Ma fille est-elle ici? — demanda-t-il aussitôt qu'il fut près de moi.

Sa voix était adoucie, comme l'avait été celle de Nino quand Benoni était parti. Je le fis entrer dans la chambre. Ce fut une entrevue des plus étranges. L'orgueilleux vieillard salua Hedwige avec raideur, comme s'il ne l'avait jamais vue; eux aussi, de leur côté, inclinèrent la tête, et il y eut un silence glacial dans cette chambre ensoleillée.

— Ma fille, — dit enfin de Lira avec un effort évident, — je désire vous dire un mot. Ces deux messieurs.... le plus jeune d'entre eux est maintenant votre mari, à ce que j'ai compris.... peuvent fort bien entendre ce que j'ai à vous dire.

J'avançai une chaise pour qu'il pût s'asseoir, mais il resta debout et se redressa de toute sa hauteur, comme s'il n'eût pas daigné être plus vieux que les autres. Je surveillais Hedwige et je vis comment elle se pendait avec ses deux mains au bras de Nino; ses lèvres tremblaient et sa figure avait l'air qu'elle avait quand je l'avais vue à Fillettino.

Quant à Nino, sa sévère mâchoire carrée était

immobile et ses sourcils froncés; mais il ne laissait percer aucune émotion, si ce n'est que des nuages sur son visage et d'épaisses ombres sous ses yeux prédisaient une prochaine colère.

— Je ne suis pas un dialecticien exercé comme le Signor Grandi, — dit Lira, regardant Hedwige en face, — mais je puis dire nettement ce que je pense de tout cela. Il y avait une bonne vieille loi à Sparte, en vertu de laquelle les enfants désobéissants étaient impitoyablement mis à mort. Sparte était un bon pays.... tout à fait comme la Prusse, mais moins grand. Vous savez ce que je veux dire. Vous m'avez cruellement désobéi.... cruellement, dis-je, parce que vous m'avez montré que tous mes soins, toute ma bonté, toute l'éducation que je vous ai donnée n'ont servi de rien. Il n'y a rien de plus attristant pour un bon père que de découvrir qu'il a commis une erreur.

Ce vieux et ennuyeux bavard, pensais-je, n'en finira-t-il donc jamais?

— L'erreur dont je parle n'est pas dans la façon dont j'ai agi avec vous, — continua-t-il, — car, sur ce chapitre-là, je n'ai rien à me reprocher. Mais je me suis trompé en supposant que vous m'aimiez. Vous avez dédaigné tout ce que j'ai fait pour vous.

— Oh! mon père! comment pouvez-vous dire cela? — cria la pauvre Hedwige, se cramponnant de plus en plus à Nino.

— En tout cas, vous avez agi comme si vous le faisiez. Le jour même où je vous avais promis d'agir d'une façon signalée contre Benoni, vous

m'avez quitté à la dérobée, en me disant, dans votre malheureuse lettre, que vous partiez avec un homme qui pourrait à la fois vous aimer et vous protéger.

— Vous n'avez fait ni l'un ni l'autre, monsieur, — dit hardiment Nino, — lorsque vous exigiez de votre fille qu'elle épousât un homme comme Benoni.

— Je viens de voir Benoni; je l'avais vu aussi le soir où vous m'avez quitté, madame....

Il regarda sévèrement Hedwige.

— .... Et je suis à contre-cœur forcé d'avouer qu'il n'est pas sain d'esprit, suivant le type ordinaire de l'esprit.

Nous avions tous appris par le journal le soupçon qui existait sur l'état mental de Benoni, et pourtant il y eût, d'une façon ou d'une autre, un petit murmure dans la chambre quand le vieux comte articula si clairement son opinion.

— Cela ne doit pas, cependant, modifier le moins du monde la situation, — continua de Lira, — car vous n'en saviez rien à l'époque où je désirais que vous l'épousassiez et je l'aurais découvert assez tôt pour empêcher tout malheur. Au lieu de vous en remettre à mon jugement, vous vous êtes fait justice vous-même, comme la plus dénaturée des filles, que vous êtes, et vous avez disparu pendant la nuit avec un homme que je regarde comme tout à fait peu convenable pour vous, malgré la supériorité, — ajouta-t-il en jetant un regard à Nino, — qu'il peut avoir prouvée dans son rang dans la vie.

Nino ne put retenir plus longtemps sa langue. Il semblait absurde qu'il pût y avoir une bataille de mots quand tout se réduisait à un fait accompli; mais, sa vie en eût-elle dépendu, il ne put s'empêcher de parler.

— Monsieur, — dit-il en s'adressant à de Lira, — je me félicite que cette occasion me soit donnée de vous parler nettement une fois encore. Il y a quelques mois, lorsque je fus entraîné à une violence brutale envers vous, brutalité pour laquelle je vous ai immédiatement fait mes excuses, je vous ai dit, dans des conditions quelque peu étranges, que j'épouserais votre fille, si elle voulait de moi pour mari. Me voici aujourd'hui, elle est à mes côtés, elle est ma femme, et je viens vous dire que j'ai tenu ma parole et qu'elle est à moi de son plein gré. Avez-vous quelque motif à faire valoir pour prouver qu'elle n'est pas ma femme? S'il en est ainsi, faites-le. Mais, sur l'honneur, je ne vous permettrai pas de rester ici et de dire des choses amères et imméritées à cette même femme qui est la mienne, ni d'abuser de votre titre de père et des mots d'autorité et d'amour paternel! Si vous désirez tirer vengeance de moi personnellement, faites-le, si vous le pouvez. Je ne me battrai pas en duel avec vous à présent, comme j'étais prêt à le faire avant-hier. Car alors, il y a bien peu de temps, je ne lui avais offert que ma vie, et je l'aurais donnée pour elle n'importe comment et n'importe quand. Mais à présent elle m'a accepté pour mari, et je n'ai pas plus le droit de vous laisser me tuer que je ne l'ai de me tuer

moi-même, en voyant qu'elle et moi ne faisons qu'un. Donc, cher monsieur, si vous avez à dire des paroles de conciliation, dites-les; mais, si vous ne voulez lui dire que des choses dures et cruelles, je vous répète que vous ne le ferez pas.

Comme Nino lui adressait ces paroles ardentes en bon et franc Italien, elles avaient une vigueur de ton pleine de courage et d'honnêteté, superbe à entendre. Un homme plus faible que le vieux comte serait tombé dans un accès de fureur et se serait peut-être livré à quelque folle violence. Mais, lui, il demeura silencieux, regarda froidement son adversaire et, quand celui-ci eut cessé de parler, il répondit : —

— Signor Cardegna, ma seule présence ici devrait être pour vous la preuve la plus complète que je reconnais votre mariage avec ma fille. Je n'ai certes pas l'intention de prolonger une entrevue pénible. Quand j'ai dit que mon enfant m'avait désobéi, j'ai dit tout ce que la question comporte. Quant à votre avenir à tous deux, je n'ai naturellement rien de plus à en dire. Je ne puis aimer une enfant désobéissante et je ne l'aimerai plus jamais. Pour le présent, nous nous séparerons; si, au bout d'un an, ma fille est heureuse avec vous et si elle désire me voir, je ne ferai aucune objection à une semblable réunion. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, si elle est malheureuse avec vous, ma maison lui sera toujours ouverte, s'il lui plaît d'y revenir.

— Non, monsieur, vous n'avez pas besoin d'ajouter cela ! — cria Nino, les yeux étincelants.

Lira ne fit pas attention à lui, mais il se tourna pour s'en aller.

Hedwige voulut essayer une fois encore de l'adoucir, quoiqu'elle sût que c'était inutile.

— Mon père, — dit-elle d'un ton d'ardente prière, — ne me souhaiterez-vous pas d'être heureuse?.... Ne me pardonnerez-vous pas?....

Elle s'élança vers lui et voulut le ramener.

— Je ne vous souhaite pas de mal, — répondit-il brièvement en la repoussant.

Puis, il se dirigea vers la porte; là, il s'arrêta. salua avec autant de raideur que jamais, et disparut.

Ce fut très grossier de notre part, mais pas un de nous ne l'accompagna jusqu'à l'escalier. Quant à moi, je n'aurais pas cru qu'il fût possible qu'aucun être humain pût être si dur et si inexorablement vertueux; et, si je m'étais étonné d'abord qu'Hedwige se fût si facilement résolue à fuir, je ne fus pas plus longtemps surpris lorsque je vis de mes propres yeux comment il pouvait la traiter.

Je ne puis concevoir comment elle avait pu le supporter aussi longtemps, car tout le caractère de cet homme paraissait dur, froid, étroit. Un caractère semblable doit être plus odieux qu'aucune description ne peut le dépeindre, quand on le voit dans l'intimité journalière. Mais, quand il fut parti, le soleil parut briller de nouveau, comme il avait brillé toute la journée, quoiqu'il eût quelquefois semblé faire

bien sombre. Les tempêtes étaient dans la petite chambre.

Quand de Lira s'en alla, Nino, qui avait suivi Hedwige de très près, la prit dans ses bras et, une fois encore, son visage reposa sur sa large poitrine. Je m'assis et fis semblant d'être très occupé d'un tas de vieux papiers qui étaient près de moi sur la table, mais je pouvais entendre ce qu'ils disaient. Les chers enfants, ils m'oubliaient tout à fait.

— Je suis bien fâché, mon cher amour, — disait Nino tendrement.

— Je le sais bien, Nino. Mais nous ne pouvions l'éviter.

— Mais es-tu fâchée, aussi, Hedwige ? — demanda-t-il en caressant ses cheveux.

— Que mon père soit en colère ?... Oui. J'aurais désiré que cela n'arrivât pas, — dit-elle en regardant d'une manière pensive du côté de la porte.

— Non... pas cela, — dit Nino. — Fâchée de l'avoir quitté, je veux dire.

— Ah ! non, je n'en suis pas fâchée. Oh ! Nino, cher Nino, ton amour est meilleur.

Et elle cacha encore son visage.

— Nous allons partir tout de suite, ma chérie, — dit-il après une minute, durant laquelle je ne vis pas ce qui se passait. — Cela te plaît-il de partir ?

Hedwige remua la tête pour dire : Oui.

— Alors, nous partirons, ma bien-aimée. Mais où irons-nous? — demanda Nino, essayant de distraire ses pensées de ce qui venait d'arriver.

— A Londres?.... à Paris?.... à Vienne?.... Je puis chanter n'importe où à présent, mais tu dois toujours choisir, mon amour.

— N'importe où.... n'importe où.... seulement toujours avec toi, Nino, jusqu'à ce que nous mourions ensemble.

— Toujours, jusqu'à ce que nous mourions, ma bien-aimée, — répéta-t-il.

Les petites mains blanches montèrent furtivement et enlacèrent sa large poitrine, tous deux attirant tendrement leurs visages l'un contre l'autre. Et ce sera toujours ainsi, jusqu'à ce qu'ils meurent ensemble, je pense.

Telle est l'histoire de ce chanteur romain, dont le grand génie est en train de faire un si grand bruit dans le monde. Je vous l'ai racontée, parce que c'est mon propre enfant, ainsi que je l'ai souvent dit dans ces pages; et parce qu'il ne faut pas qu'on croie qu'il a mal fait d'enlever Hedwige de Lira de chez son père, ni qu'Hedwige était si mauvaise fille et si dénuée de cœur. Je sais que tous deux ont eu raison, et un jour viendra où le vieux de Lira le reconnaîtra. C'est un vieillard dur, mais il doit avoir un peu d'affection pour elle; et quand même, il sera bien certainement fier d'avoir pour gendre un artiste aussi célèbre que Nino.

Je ne sais pas comment cela s'arrangea, car Hedwige était certainement une hérétique lorsqu'elle avait quitté son père, quoiqu'elle fût un ange, comme disait Nino; mais, avant qu'ils quittassent Rome pour se rendre à Vienne, il y

eut un petit mariage, le matin de bonne heure, à l'église de notre paroisse; et De Pretis, qui était réellement responsable de tout, envoya quelques-uns de ses meilleurs chantres de Saint-Pierre et de Saint-Jean-de-Latran pour chanter une messe pour eux deux. Je pense que notre bonne mère l'Eglise trouva très vite une place pour la chère enfant, et voilà comment cela arriva.

Ils sont heureux et ravis ensemble, ces deux cœurs qui n'ont jamais su ce que c'était qu'aimer, si ce n'est de s'aimer l'un l'autre, et ils seront toujours heureux. Car il n'y eut jamais rien autre chose que de l'amour entre eux depuis le commencement, et il faut qu'il en soit de même jusqu'à la fin. Peut-être direz-vous qu'il n'y a pas autre chose dans cette histoire que de l'amour.

Eh bien, si c'est ainsi, c'est bien; car où il n'y a rien de plus, il ne peut certainement y avoir ni péché, ni mal, ni faiblesse, ni bassesse, ni rien qui ne soit tout à fait pur et sans souillure.

Au moment même où je termine ce récit, il m'arrive une lettre de Nino qui me dit qu'il a racheté Serveti et qu'il faut que j'y aille au printemps avec Mariuccia et que je le fasse mettre en état pour lui. Cher Serveti, bien sûr que j'irai.

FIN.

LIBRARY FEB 27 1985

Paris. — Imprimerie G. Rougier et Cie, rue Cassette.

BINDING SECT. JUN 12 1985

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 13 01 07 009 8